





Library
of the
University of Toronto



H



N^o 55/1

1. The first part of the document
 discusses the general principles
 of the project and the
 objectives that have been
 set for the study. It also
 outlines the scope of the work
 and the areas that will be
 covered in the report.

É M I L E,

O U

DE L'ÉDUCATION.

Par J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Genève.

Sanabilibus ægrotamus malis ; ipsaque nos in rectum
genitos Natura, si emendari velimus, juvat.

Sen : de irâ. L. II. c. 13.

TOME PREMIER.



A FRANCFORT.

M. DCC. LXII.

4

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

CE Recueil de réflexions & d'observations, sans ordre, & presque sans suite, fut commencé pour complaire à une bonne mere qui fait penser. Je n'avois d'abord projeté qu'un Mémoire de quelques pages : mon sujet m'entraînant malgré moi, ce Mémoire devint insensiblement une espece d'ouvrage, trop gros, sans doute, pour ce qu'il contient, mais trop petit pour la matiere qu'il traite. J'ai balancé longtems à le publier ; & souvent il m'a fait sentir, en y travaillant, qu'il ne suffit pas d'avoir écrit quelques brochures pour savoir composer un livre. Après de vains efforts pour mieux faire, je crois devoir le donner tel qu'il est, jugeant qu'il importe de tourner l'attention publique de ce côté-là ; & que, quand mes idées seroient mauvaises, si j'en fais naître de bonnes à d'autres, je n'aurai pas tout-à-fait perdu mon tems. Un homme, qui de sa retraite, jette ses feuilles dans le Public, sans prôneurs, sans parti qui les défende, sans savoir même ce qu'on en pense ou ce qu'on en dit, ne doit pas

craindre que, s'il se trompe, on admette ses erreurs sans examen.

Je parlerai peu de l'importance d'une bonne éducation ; je ne m'arrêterai pas non plus à prouver que celle qui est en usage est mauvaise ; mille autres l'ont fait avant moi, & je n'aime point à remplir un livre de choses que tout le monde fait. Je remarquerai seulement, que depuis des tems infinis il n'y a qu'un cri contre la pratique établie, sans que personne s'avise d'en proposer une meilleure. La Littérature & le savoir de notre siècle tendent beaucoup plus à détruire qu'à édifier. On censure d'un ton de maître ; pour proposer, il en faut prendre un autre, auquel la hauteur philosophique se complait moins. Malgré tant d'écrits, qui n'ont, dit-on, pour but que l'utilité publique, la première de toutes les utilités, qui est l'art de former des hommes, est encore oubliée. Mon sujet étoit tout neuf après le livre de Locke, & je crains fort qu'il ne le soit encore après le mien.

On ne connoit point l'enfance ; sur les fausses idées qu'on en a, plus on va, plus on s'égare. Les plus sages s'attachent à ce qu'il importe aux hommes de savoir, sans considérer ce que les enfans font en état d'apprendre. Ils cherchent toujours
l'homme

l'homme dans l'enfant, sans penser à ce qu'il est avant que d'être homme. Voilà l'étude à laquelle je me suis le plus appliqué, afin que, quand toute ma méthode seroit chimérique & fautive, on pût toujours profiter de mes observations. Je puis avoir très-mal vu ce qu'il faut faire, mais je crois avoir bien vu le sujet sur lequel on doit opérer. Commencez donc par mieux étudier vos élèves; car très-assurément, vous ne les connoissez point. Or si vous lisez ce livre dans cette vue, je ne le crois pas sans utilité pour vous.

A l'égard de ce qu'on appellera la partie systématique, qui n'est autre chose ici que la marche de la nature, c'est là ce qui déroutera le plus le Lecteur; c'est aussi par-là qu'on m'attaquera sans doute; & peut être n'aura-t-on pas tort. On croira moins lire un Traité d'éducation, que les rêveries d'un visionnaire sur l'éducation. Qu'y faire? Ce n'est pas sur les idées d'autrui que j'écris; c'est sur les miennes. Je ne vois point comme les autres hommes; il y a longtems qu'on me l'a reproché. Mais dépend-il de moi de me donner d'autres yeux, & de m'affecter d'autres idées? Non. Il dépend de moi de ne point abonder dans mon sens, de ne point croire être seul plus sage que tout le monde; il

dépend de moi, non de changer de sentiment, mais de me défier du mien : voilà tout ce que je puis faire, & ce que je fais. Que si je prends quelquefois le ton affirmatif, ce n'est point pour en imposer au Lecteur ; c'est pour lui parler comme je pense. Pourquoi proposerois-je par forme de doute ce dont, quant à moi, je ne doute point ? Je dis exactement ce qui se passe dans mon esprit.

En exposant avec liberté mon sentiment, j'entends si peu qu'il fasse autorité, que j'y joins toujours mes raisons, afin qu'on les pèse & qu'on me juge : mais quoique je ne veuille point m'obstiner à défendre mes idées, je ne me crois pas moins obligé de les proposer ; car les maximes sur lesquelles je suis d'un avis contraire à celui des autres, ne sont point indifférentes. Ce sont de celles dont la vérité ou la fausseté importe à connoître, & qui sont le bonheur ou le malheur du genre humain.

Proposez ce qui est faisable, ne cesse-t-on de me répéter. C'est comme si l'on me disoit ; Proposez de faire ce qu'on fait ; ou du moins, proposez quelque bien qui s'allie avec le mal existant. Un tel projet, sur certaines matieres, est beaucoup plus chimérique que les miens : car dans cet alliage
le

le bien se gâte, & le mal ne se guérit pas. J'aimerois mieux suivre en tout la pratique établie que d'en prendre une bonne à demi : il y auroit moins de contradiction dans l'homme ; il ne peut tendre à la fois à deux buts opposés. Peres & Meres, ce qui est faisable est ce que vous voulez faire. Dois-je répondre de votre volonté ?

En toute espee de projet, il y a deux choses à considérer : premierement, la bonté absolue du projet ; en second lieu, la facilité de l'exécution.

Au premier égard, il suffit, pour que le projet soit admissible & praticable en lui-même, que ce qu'il a de bon soit dans la nature de la chose ; ici, par exemple, que l'éducation proposée soit convenable à l'homme, & bien adaptée au cœur humain.

La seconde considération dépend de rapports donnés dans certaines situations : rapports accidentels à la chose, lesquels, par conséquent, ne sont point nécessaires, & peuvent varier à l'infini. Ainsi telle éducation peut être praticable en Suisse & ne l'être pas en France ; telle autre peut l'être chez les Bourgeois, & telle autre parmi les Grands. La facilité plus ou moins grande

de l'exécution dépend de mille circonstances, qu'il est impossible de déterminer autrement que dans une application particulière de la méthode à tel ou à tel pays, à telle ou à telle condition. Or toutes ces applications particulières n'étant pas essentielles à mon sujet, n'entrent point dans mon plan. D'autres pourront s'en occuper, s'ils veulent, chacun pour le Pays ou l'Etat qu'il aura en vue. Il me suffit que par-tout où naîtront des hommes, on puisse en faire ce que je propose; & qu'ayant fait d'eux ce que je propose, on ait fait ce qu'il y a de meilleur & pour eux-mêmes & pour autrui. Si je ne remplis pas cet engagement, j'ai tort sans doute; mais si je le remplis, on auroit tort aussi d'exiger de moi davantage; car je ne promets que cela.



É M I L E,

OU

DE L'ÉDUCATION.

LIVRE PREMIER.



TOUT est bien, sortant des mains de l'Auteur des choses : tout dégénere entre les mains de l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'une autre, un arbre à porter les fruits d'un autre : il mêle & confond les climats, les élémens, les saisons : il mutile son chien, son cheval, son esclave : il bouleverse tout, il défigure tout : il aime la difformité, les monstres : il ne veut rien, tel que l'a fait la nature, pas même l'homme : il le faut dresser pour lui, comme un cheval de manège ; il le

TOME I.

B

faut

faut contourner à sa mode, comme un arbre de son jardin.

Sans cela, tout iroit plus mal encore, & notre espece ne veut pas être façonnée à demi. Dans l'état où sont désormais les choses, un homme abandonné dès sa naissance à lui-même parmi les autres, seroit le plus défiguré de tous. Les préjugés, l'autorité, la nécessité, l'exemple, toutes les institutions sociales dans lesquelles nous nous trouvons sumergés, étoufferoient en lui la nature, & ne mettroient rien à la place. Elle y seroit comme un arbrisseau que le hasard fait naître au milieu d'un chemin, & que les passans font bientôt périr en le heurtant de toutes parts & le pliant dans tous les sens.

C'est à toi que je m'adresse, tendre & prévoyante mere (1), qui fus t'écarter de la grande route, & garantir

(1) La premiere éducation est celle qui importe le plus ; & cette premiere éducation appartient incontestablement aux femmes : si l'Auteur de la nature eût voulu qu'elle appartint aux hommes, il leur eût donné du lait pour nourrir les enfans. Parlez donc toujours aux femmes, par préférence, dans vos Traités d'éducation ; car, outre qu'elles sont à portée d'y veiller de plus près que les hommes & qu'elles y influent toujours d'avantage, le succès les intéresse aussi beaucoup plus, puisque la plûpart des veuves se trouvent presque à la merci de leurs enfans, & qu'alors ils leur font vivement sentir, en bien ou en mal, l'effet de la maniere dont elles les ont élevés. Les loix, toujours si occupées des biens & si peu des personnes, parcequ'elles ont pour objet la paix & non la vertu, ne donnent pas assez d'autorité aux meres. Cependant leur état est plus sûr que celui des peres : leurs devoirs son plus pénibles ; leurs soins important plus au bon ordre de la famille : généralement elles ont plus d'attachement pour les enfans. Il y a des occasions où un fils qui manque de respect à son pere, peut, en quelque sorte, être excusé : mais si, dans quelque occasion que ce fût, un enfant étoit assez dénaturé pour en manquer à sa mere, à celle qui l'a porté dans son sein, qui l'a nourri de son lait, qui, durant des années, s'est oubliée elle-même pour ne s'occuper que de lui, on devoit se hâter d'étouffer ce misérable, comme un monstre indigne de voir le jour. Les meres, dit-on, gâtent leurs enfans. En cela, sans doute, elles ont tort ; mais moins de tort que vous, peut-être, qui les dépravez. La mere veut que son enfant soit heureux, qu'il le soit.

garantir l'arbrisseau naissant du choc des opinions humaines ! Cultive, arrose la jeune plante avant qu'elle meure ; ses fruits feront un jour tes délices. Forme de bonne heure une enceinte autour de l'ame de ton enfant : un autre en peut marquer le circuit ; mais toi seule y dois poser la barriere.

On façonne les plantes par la culture, & les hommes par l'éducation. Si l'homme naissoit grand & fort, sa taille & sa force lui seroient inutiles, jusqu'à ce qu'il eût appris à s'en servir : elles lui seroient préjudiciables, en empêchant les autres de songer à l'assister (2) ; & abandonné à lui-même, il mourroit de misere avant d'avoir connu ses besoins. On se plaint de l'état de l'enfance ; on ne voit pas que la race humaine eût péri si l'homme n'eut commencé par être enfant.

Nous naissons foibles, nous avons besoin de forces : nous naissons d' pourvus de tout, nous avons besoin d'assistance : nous naissons stupides, nous avons besoin de jugement. Tout ce que nous n'avons pas à notre naissance & dont nous avons besoin étant grands, nous est donné par l'éducation.

Cette éducation nous vient de la nature, ou des hommes, ou des choses. Le développement interne de nos facultés & de nos organes est l'éducation de la nature : l'usage qu'on nous apprend à faire de ce développement est l'éducation des hommes ; &

soit dès à présent. En cela elle a raison : quand elle se trompe sur les moyens, il faut l'éclairer. L'ambition, l'avarice, la tyrannie, la fausse prévoyance des peres, leur négligence, leur dure insensibilité, sont cent fois plus funestes aux enfans, que l'aveugle tendresse des meres. Au reste, il faut expliquer le sens que je donne à ce nom de mere, & c'est ce qui sera fait ci-après.

(2) Semblable à eux à l'extérieur, & privé de la parole, ainsi que des idées qu'elle exprime, il seroit hors d'état de leur faire entendre le besoin qu'il auroit de leurs secours, & rien en lui ne leur manifesterait ce besoin.

l'acquis de notre propre expérience sur les objets qui nous affectent, est l'éducation des choses.

Chacun de nous est donc formé par trois sortes de Maîtres. Le Disciple dans lequel leurs diverses leçons se contrarient est mal élevé, & ne fera jamais d'accord avec lui-même : celui dans lequel elles tombent toutes sur les mêmes points, & tendent aux mêmes fins, va seul à son but, & vit conséquemment. Celui-là seul est bien élevé.

Or, de ces trois éducations différentes, celle de la nature ne dépend point de nous ; celle des choses n'en dépend qu'à certains égards ; celle des hommes est la seule dont nous soyons vraiment les maîtres : encore ne le sommes-nous que par supposition ; car qui est-ce qui peut espérer de diriger entièrement les discours & les actions de tous ceux qui environnent un enfant ?

Si-tôt donc que l'éducation est un art, il est presque impossible qu'elle réussisse, puisque le concours nécessaire à son succès ne dépend de personne. Tout ce qu'on peut faire à force de soins est d'approcher plus ou moins du but, mais il faut du bonheur pour l'atteindre.

Quel est ce but ? c'est celui-même de la nature ; cela vient d'être prouvé. Puisque le concours des trois éducations est nécessaire à leur perfection, c'est sur celle à laquelle nous ne pouvons rien qu'il faut diriger les deux autres. Mais peut-être ce mot de nature a-t-il un sens trop vague : il faut tâcher ici de le fixer.

La nature, nous dit-on, n'est que l'habitude. Que signifie cela ? N'y a-t-il pas des habitudes qu'on ne contracte que par force & qui n'étouffent jamais la nature ? Telle est, par exemple, l'habitude des plantes dont on gêne la direction verticale. La plante mise en liberté garde l'inclinaison qu'on l'a forcée à prendre : mais la sève n'a point changé
pour

pour cela la direction primitive, & si la plante continue à végéter, son prolongement redevient vertical. Il en est de même des inclinations des hommes. Tant qu'on reste dans le même état, on peut garder celles qui résultent de l'habitude & qui nous sont le moins naturelles ; mais si-tôt que la situation change, l'habitude cesse & le naturel revient. L'éducation n'est certainement qu'une habitude. Or n'y a-t-il pas des gens qui oublient & perdent leur éducation ? d'autres qui la gardent ? d'où vient cette différence ? S'il faut borner le nom de nature aux habitudes conformes à la nature, on peut s'épargner ce galimathias.

Nous naissons sensibles, & dès notre naissance nous sommes affectés de diverses manières par les objets qui nous environnent. Si-tôt que nous avons, pour ainsi dire, la conscience de nos sensations, nous sommes disposés à rechercher ou à fuir les objets qui les produisent, d'abord selon qu'elles nous sont agréables ou déplaisantes, puis selon la convenance ou disconvenance que nous trouvons entre nous & ces objets, & enfin selon les jugemens que nous en portons sur l'idée de bonheur ou de perfection que la raison nous donne. Ces dispositions s'étendent & s'affermissent à mesure que nous devenons plus sensibles & plus éclairés : mais, contraintes par nos habitudes, elles s'altèrent plus ou moins par nos opinions. Avant cette altération, elles sont ce que j'appelle en nous la nature.

C'est donc à ces dispositions primitives qu'il faudroit tout rapporter ; & cela se pourroit, si nos trois éducations n'étoient que différentes : mais que faire quand elles sont opposées ? quand au lieu d'élever un homme pour lui-même on veut l'élever pour les autres ? Alors le concert est impossible. Forcé de combattre la nature ou les institutions sociales, il faut opter entre faire un homme ou un

citoyen ; car on ne peut faire à la fois l'un & l'autre.

Toute société partielle, quand elle est étroite & bien unie, s'aliène de la grand. Tout patriote est dur aux étrangers : ils ne sont qu'hommes, ils ne font rien à ses yeux. Cet inconvénient est inévitable, mais il est foible. L'essentiel est d'être bon aux gens avec qui l'on vit. Au-dehors le Spartiate étoit ambitieux, avare, inique : mais le désintéressement, l'équité, la concorde regnoient dans ses murs. Défiez-vous de ces cosmopolites qui vont chercher au loin dans leurs livres des devoirs qu'ils dédaignent de remplir autour d'eux. Tel Philosophe aime les Tartares, pour être dispensé d'aimer ses voisins.

L'homme naturel est tout pour lui : il est l'unité numérique, l'entier absolu, qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à son semblable. L'homme civil n'est qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur, & dont la valeur est dans son rapport avec l'entier, qui est le corps social. Les bonnes institutions sociales sont celles qui savent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter son existence absolue pour lui en donner une relative, & transporter le *moi* dans l'unité commune ; en sorte que chaque particulier ne se croye plus un, mais partie de l'unité, & ne soit plus sensible que dans le tout. Un Citoyen de Rome n'étoit ni Caius ni Lucius ; c'étoit un Romain : même il aimoit la patrie exclusivement à lui. Regulus se prétendoit Carthaginois, comme étant devenu le bien de ses maîtres. En sa qualité d'étranger il refusoit de siéger au Senat de Rome ; il fallut qu'un Carthaginois le lui ordonnât. Il s'indignoit qu'on voulût lui sauver la vie. Il vainquit, & s'en retourna triomphant mourir dans les supplices. Cela n'a pas grand rapport, ce me semble, aux hommes que nous connoissons.

Le Lacédémonien Pédarète se présente pour être admis au conseil des trois cens ; il est rejeté. Il s'en retourne tout joyeux de ce qu'il s'est trouvé dans Sparte trois cens hommes valans mieux que lui. Je suppose cette démonstration sincère, & il y a lieu de croire qu'elle l'étoit : voilà le citoyen.

Une femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée, & attendoit des nouvelles de la bataille. Un Ilote arrive ; elle lui en demande en tremblant. Vos cinq fils ont été tués. Vil Esclave, t'ai-je demandé cela ? Nous avons gagné la victoire. La mere court au Temple & rend grace aux Dieux. Voilà la citoyenne.

Celui qui dans l'ordre civil veut conserver la primauté des sentimens de la nature, ne fait ce qu'il veut. Toujours en contradiction avec lui-même, toujours flottant entre ses penchans & ses devoirs, il ne fera jamais ni homme ni citoyen ; il ne fera bon ni pour lui ni pour les autres. Ce sera un de ces hommes de nos jours ; un François, un Anglois, un Bourgeois ; ce ne sera rien.

Pour être quelque chose, pour être soi-même & toujours un, il faut agir comme on parle ; il faut être toujours décidé sur le parti qu'on doit prendre, le prendre hautement & le suivre toujours. J'attens qu'on me montre ce prodige pour savoir s'il est homme ou citoyen, ou comment il s'y prend pour être à la fois l'un & l'autre.

De ces objets nécessairement opposés, viennent deux formes d'institution contraires ; l'une publique & commune, l'autre particulière & domestique.

Voulez-vous prendre une idée de l'éducation publique ? Lisez la république de Platon. Ce n'est point un ouvrage de politique, comme le pensent ceux qui ne jugent des livres que par leurs titres. C'est le plus beau traité d'éducation qu'on ait jamais fait.

Quand on veut renvoyer au pays des chimeres, on nomme l'institution de Platon. Si Lycurgue n'eût mis la sienne que par écrit, je la trouverois bien plus chimerique. Platon n'a fait qu'épurer le cœur de l'homme ; Lycurgue l'a dénaturé.

L'institution publique n'existe plus, & ne peut plus exister ; parcequ'ou il n'y a plus de patrie il ne peut plus y avoir de citoyens. Ces deux mots, patrie & citoyen, doivent être effacés des langues modernes. J'en fais bien la raison, mais je ne veux pas la dire ; elle ne fait rien à mon sujet.

Je n'envisage pas comme une institution publique ces risibles établissemens qu'on appelle Colleges (1). Je ne compte pas non plus l'éducation du monde, parceque cette éducation tendant à deux fins contraires, les manque toutes deux : elle n'est propre qu'à faire des hommes doubles, paroissant toujours rapporter tout aux autres, & ne rapportant jamais rien qu'à eux seuls. Or ces démonstrations étant communes à tout le monde n'abusent personne. Ce sont autant de soins perdus.

De ces contradictions nait celle que nous éprouvons sans cesse en nous-mêmes. Entraînés par la nature & par les hommes dans des routes contraires, forcés de nous partager entre ces diverses impulsions, nous en suivons une composée qui ne nous mène ni à l'un ni à l'autre but. Ainsi combattus & flottans durant tout le cours de notre vie, nous la terminons sans avoir pu nous accorder avec nous, & sans avoir été bons ni pour nous ni pour les autres.

(1) Il y a dans l'Académie de Genève & dans l'Université de Paris des Professeurs que j'aime, que j'estime beaucoup, & que je crois très capables de bien instruire la Jeunesse, s'ils n'étoient forcés de suivre l'usage établi. J'exhorte l'un d'entr'eux à publier le projet de réforme qu'il a conçu. L'on fera peut-être enfin tenté de guérir le mal, en voyant qu'il n'est pas sans remede.

Reste enfin l'éducation domestique ou celle de la nature. Mais que deviendra pour les autres un homme uniquement élevé pour lui ? Si peut être le double objet qu'on se propose pouvoit se réunir en un seul, en ôtant les contradictions de l'homme, on ôteroit un grand obstacle à son bonheur. Il faudroit pour en juger le voir tout formé ; il faudroit avoir observé ses penchans, vu ses progrès, suivi sa marche : il faudroit, en un mot connoître l'homme naturel. Je crois qu'on aura fait quelques pas dans ces recherches après avoir lu cet écrit.

Pour former cet homme rare, qu'avons nous à faire ? Beaucoup, sans doute ; c'est d'empêcher que rien ne soit fait. Quand il ne s'agit que d'aller contre le vent, on louvoie ; mais si la mer est forte & qu'on veuille rester en place, il faut jeter l'ancre. Prends garde, jeune pilote, que ton cable ne file ou que ton ancre ne laboure, & que le vaisseau ne dérive avant que tu t'en sois aperçu.

Dans l'ordre social, où toutes les places sont marquées, chacun doit être élevé pour la sienne. Si un Particulier formé pour sa place en sort, il n'est plus propre à rien. L'éducation n'est utile qu'autant que la fortune s'accorde avec la vocation des parens ; en tout autre cas elle est nuisible à l'élève, ne fût-ce que par les préjugés qu'elle lui a donnés. En Egypte où le fils étoit obligé d'embrasser l'état de son pere, l'éducation du moins avoit un but assuré ; mais parmi nous où les rangs seuls demeurent, & où les hommes en changent sans cesse, nul ne fait si en élevant son fils pour le sien il ne travaille pas contre lui.

Dans l'ordre naturel les hommes étant tous égaux leur vocation commune est l'état d'homme, & quiconque est bien élevé pour celui-là ne peut mal remplir ceux qui s'y rapportent. Qu'on destine mon élève à l'pée, à l'glise, au barreau, peu m'importe.

m'importe. Avant la vocation des parens la nature l'appelle à la vie humaine. Vivre est le métier que je lui veux apprendre. En sortant de mes mains il ne sera, j'en conviens, ni magistrat, ni soldat, ni prêtre : il sera premierement homme ; tout ce qu'un homme doit être, il faudra l'être au besoin tout aussi bien que qui que ce soit, & la fortune aura beau le faire changer de place, il sera toujours à la sienne. *Occupavi te, fortuna, atque cepi : omnesque aditus tuos interclusi, ut ad me aspirare non posses* (4).

Notre véritable étude est celle de la condition humaine. Celui d'entre nous qui fait le mieux supporter les biens & les maux de cette vie est à mon gré le mieux élevé : d'où il suit que la véritable éducation consiste moins en préceptes qu'en exercices. Nous commençons à nous instruire en commençant à vivre ; notre éducation commence avec nous ; notre premier précepteur est notre nourrice. Aussi ce mot *éducation* avoit-il chez les anciens un autre sens que nous ne lui donnons plus : il signifioit nourriture. *Educit obstetrix*, dit Varron ; *educat nutrix, instituit pedagogus, docet magister* (5). Ainsi l'éducation, l'institution, l'instruction sont trois choses aussi différentes dans leur objet, que la gouvernante, le précepteur & le maître. Mais ces distinctions sont mal entendues ; & pour être bien conduit, l'enfant ne doit suivre qu'un seul guide.

Il faut donc généraliser nos vues, & considérer dans notre élève l'homme abstrait, l'homme exposé à tous les accidens de la vie humaine. Si les hommes naissoient attachés au sol d'un pays, si la même saison duroit toute l'année, si chacun tenoit à sa fortune de manière à n'en pouvoir jamais changer, la pratique établie seroit bonne à certains égards ; l'enfant élève pour son état, n'en sortant jamais, ne

(4) Tuscul. V.

(5) Non. Marcell.

pourroit être exposé aux inconvéniens d'un autre. Mais vu la mobilité des choses humaines ; vu l'esprit inquiet & remuant de ce siècle qui bouleverse tout à chaque génération, peut-on concevoir une méthode plus insensée que d'élever un enfant comme n'ayant jamais à sortir de sa chambre, comme devant être sans cesse entouré de ses gens ? Si le malheureux fait un seul pas sur la terre, s'il descend d'un seul degré, il est perdu. Ce n'est pas lui apprendre à supporter la peine ; c'est l'exercer à la sentir.

On ne songe qu'à conserver son enfant ; ce n'est pas assez : on doit lui apprendre à se conserver étant homme, à supporter les coups du sort, à braver l'opulence & la misère, à vivre s'il le faut dans les glaces d'Islande ou sur le brulant rocher de Malthe. Vous avez beau prendre des précautions pour qu'il ne meure pas ; il faudra pourtant qu'il meure : & quand sa mort ne seroit pas l'ouvrage de vos soins, encore seroient-ils mal entendus. Il s'agit moins de l'empêcher de mourir, que de la faire vivre. Vivre ce n'est pas respirer, c'est agir ; c'est faire usage de nos organes, de nos sens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes qui nous donnent le sentiment de notre existence. L'homme qui a le plus vécu n'est pas celui qui a compté le plus d'années ; mais celui qui a le plus senti la vie. Tel s'est fait enterrer à cent ans, qui mourut dès sa naissance. Il eut gagné de mourir jeune ; au moins eut-il vécu jusqu'à ce tems-là.

Toute notre sagesse consiste en préjugés serviles ; tous nos usages ne sont qu'assujettissement, gêne & contrainte. L'homme civil naît, vit, & meurt dans l'esclavage : à sa naissance on le coud dans un maillet ; à sa mort on le cloue dans une bière ; tant qu'il garde la figure humaine, il est enchaîné par nos institutions.

On dit que plusieurs Sages-Femmes prétendent, en pétrissant la tête des enfans nouveaux-nés, lui donner une forme plus convenable : & on le souffre ! Nos têtes seroient mal de la façon de l'auteur de notre être : il nous les faut façonnées au-dehors par les Sages Femmes, & au-dedans par les Philosophes. Les Caraïbes sont de la moitié plus heureux que nous.

“ A peine l'enfant est-il sorti du sein de la mere,
 “ & à peine jouit-il de la liberté de mouvoir &
 “ d'étendre ses membres, qu'on lui donne de nou-
 “ veaux liens. On l'emmailote, on le couche
 “ la tête fixée & les jambes allongées, les
 “ bras pendans à côté du corps ; il est entouré de
 “ linges & de bandages de toute espece, qui ne lui
 “ permettent pas de changer de situation. Heureux
 “ si on ne l'a pas ferré au point de l'empêcher de
 “ respirer ; & si on a eu la précaution de le cou-
 “ cher sur le côté, afin que les eaux qu'il doit
 “ rendre par la bouche puissent tomber d'elles-
 “ mêmes ; car il n'auroit pas la liberté de tourner
 “ la tête sur le côté pour en faciliter l'écoulement (6).”

L'enfant nouveau né a besoin d'étendre & de mouvoir ses membres, pour les tirer de l'engourdissement où, rassemblés en un peloton, ils ont resté si long-tems. On les étend, il est vrai : mais on les empêche de se mouvoir ; on assujettit la tête même par des têtieres : il semble qu'on a peur qu'il n'ait l'air d'être en vie.

Ainsi l'impulsion des parties internes d'un corps qui tend à l'accroissement, trouve un obstacle insurmontable aux mouvemens qu'elle lui demande. L'enfant fait continuellement des efforts inutiles qui épuisent ses forces ou retardent leur progrès. Il étoit moins à l'étroit, moins gêné, moins comprimé

(6) Hist. Nat. T. IV. p. 190. in 12.

dans l'arnios, qu'il n'est dans ses langes : je ne vois pas ce qu'il a gagné de naître.

L'inaction, la contrainte où l'on retient les membres d'un enfant, ne peuvent que gêner la circulation du sang, des humeurs ; empêcher l'enfant de se fortifier, de croître ; & altérer sa constitution. Dans les lieux où l'on n'a point ces précautions extravagantes, les hommes sont tous grands, forts, bien proportionnés (7). Les pays où l'on emmailote les enfans sont ceux qui fourmillent de bossus, de boiteux, de cagneux, de noués, de rachitiques, de gens contrefaits de toute espee. De peur que les corps ne se déforment par des mouvemens libres, on se hâte de les déformer en les mettant en presse. On les rendroit volontiers perclus, pour les empêcher de s'estropier.

Une contrainte si cruelle pourroit elle ne pas influer sur leur humeur, ainsi que sur leur tempérament ? Leur premier sentiment est un sentiment de douleur & de peine : ils ne trouvent qu'obstacles à tous les mouvemens dont ils ont besoin : plus malheureux qu'un criminel aux fers, ils font de vains efforts, ils s'irritent, ils crient. Leurs premières voix, dites-vous, sont des pleurs ? je le crois bien : vous les contrariez dès leur naissance ; les premiers dons qu'ils reçoivent de vous sont des chaînes ; les premiers traitemens qu'ils éprouvent sont des tourmens. N'ayant rien de libre que la voix, comment ne s'en serviroient-ils pas pour se plaindre ? Ils crient du mal que vous leur faites : ainsi garottés, vous crieriez plus fort qu'eux.

D'où vient cet usage déraisonnable ? d'un usage dénaturé. Depuis que les meres, méprisant leur premier devoir, n'ont plus voulu nourrir leurs enfans ; il a fallu les confier à des femmes mercenaires,

(7) Voyez-la note 14 de la page 43.

qui, se trouvant ainsi meres d'enfans étrangers pour qui la nature ne leur disoit rien, n'ont cherché qu'à s'épargner de la peine. Il eut fallu veiller sans cesse sur un enfant en liberté : mais quand il est bien lié, on le jette dans un coin sans s'embarrasser de ses cris. Pourvu qu'il n'y ait pas des preuves de la négligence de la nourrice, pourvu que le nourriçon ne se casse ni bras ni jambe, qu'importe au surplus qu'il périsse, ou qu'il demeure infirme le reste de ses jours ? On conserve ses membres aux dépens de son corps ; & , quoi qu'il arrive, la nourrice est disculpée.

Ces douces meres, qui débarrassées de leurs enfans, se livrent gaiment aux amusemens de la ville, favent elles cependant quel traitement l'enfant dans son maillot reçoit au village ? Au moindre trâcas qui survient, on le suspend à un clou comme un paquet de hardes ; & tandis que sans se presser, la nourrice vaque à ses affaires, le malheureux reste ainsi crucifié. Tous ceux qu'on a trouvés dans cette situation, avoient le visage violet : la poitrine fortement comprimée ne laissant pas circuler le sang, il remontoit à la tête ; & l'on croyoit le patient fort tranquille, parcequ'il n'avoit pas la force de crier. J'ignore combien d'heures un enfant peut rester en cet état sans perdre la vie, mais je doute que cela puisse aller fort loin. Voilà, je pense, une des plus grandes commodités du maillot.

On prétend que les enfans en liberté pourroient prendre de mauvaises situations, & se donner des mouvemens capables de nuire à la bonne conformation de leurs membres. C'est-là un de ces vains raisonnemens de notre fausse sagesse, & que jamais aucune expérience n'a confirmés. De cette multitude d'enfans qui chez des peuples plus sensés que nous, sont nourris dans toute la liberté de leurs membres, on n'en voit pas un seul qui se blesse, ni s'estropie : ils ne sauroient donner à leurs mou-
mens

mens la force qui peut les rendre dangereux, & quand ils prennent une situation violente, la douleur les avertit bientôt d'en changer.

Nous ne nous sommes pas encore avisés de mettre au maillot les petits des chiens, ni des chats ; voit-on qu'il résulte pour eux quelque inconvénient de cette négligence ? Les enfans sont plus lourds ; d'accord : mais à proportion ils sont aussi plus foibles. A-peine peuvent-ils se mouvoir ; comment s'estropieroient-ils ? si on les étendoit sur le dos, ils mourroient dans cette situation, comme la tortue, sans pouvoir jamais se retourner.

Non contentes d'avoir cessé d'allaiter leurs enfans, les femmes cessent d'en vouloir faire ; la conséquence est naturelle. Dès que l'état de mere est onéreux, trouve bientôt le moyen de s'en délivrer tout-à-fait : on veut faire un ouvrage inutile, afin de le recommencer toujours, & l'on tourne au préjudice de l'espece, l'attrait donné pour la multiplier. Cet usage, ajouté aux autres causes de dépopulation, nous annonce le sort prochain de l'Europe. Les sciences, les arts, la philosophie & les mœurs qu'elle engendre, ne tarderont pas d'en faire un désert. Elle sera peuplée de bêtes féroces ; elle n'aura pas beaucoup changé d'habitans.

J'ai vu quelquefois le pitit manège des jeunes femmes qui feignent de vouloir nourrir leurs enfans. On fait se faire presser de renoncer à cette fantaisie : on fait adroitement intervenir les époux, les Medecins, sur-tout les meres. Un mari que seroit consentir que sa femme nourrit son enfant, seroit un homme perdu. L'on en ferait un assassin qui veut se défaire d'elle. Maris prudens, il faut immoler à la paix l'amour paternel ; heureux qu'on trouve à la campagne des femmes plus continentes que les vôtres ! Plus heureux si le tems que celles-ci gagnent n'est pas destiné pour d'autres que vous !

Le

Le devoir des femmes n'est pas douteux : mais on dispute si, dans le mépris qu'elles en font, il est égal pour les enfans d'être nourris de leur lait ou d'un autre ? Je tiens cette question, dont les Medecins font les Juges, pour décidée au souhait des femmes ; & pour moi, je penserois bien aussi qu'il vaut mieux que l'enfant sucle le lait d'une nourrice en santé, que d'une mere gâtée, s'il avoit quelque nouveau mal à craindre du même sang dont il est formé.

Mais la question doit-elle s'envisager seulement par le côté physique, & l'enfant a-t-il moins besoin des soins d'une mere que de sa mamelle ? D'autres femmes, des bêtes mêmes pourront lui donner le lait qu'elle lui refuse : la sollicitude maternelle ne se supplée point. Celle qui nourrit l'enfant d'une autre au lieu du sien est une mauvaise mere ; comment fera-t-elle une bonne nourrice ? Elle pourra le devenir, mais lentement, il faudra que l'habitude change la nature ; & l'enfant mal soigné aura le tems de périr cent fois, avant que sa nourrice ait pris pour lui une tendresse de mere.

De cet avantage-même résulte un inconvénient, qui seul devoit ôter à toute femme sensible le courage de faire nourrir son enfant par une autre : c'est celui de partager le droit de mere, ou plutôt de l'aliéner ; de voir son enfant aimer une autre femme, autant & plus qu'elle ; de sentir que la tendresse qu'il conserve pour sa propre mere est une grace, & que celle qu'il a pour sa mere adoptive est un devoir : car où j'ai trouvé les soins d'une mere, ne dois-je pas l'attachement d'un fils ?

La maniere dont on remédie à cet inconvénient, est d'inspirer aux enfans du mépris pour leur nourrice, en les traitant en véritables servantes. Quand leur service est achevé, on retire l'enfant, on l'on congédie la nourrice ; à force de la mal recevoir, on

la rebute de venir voir son nourriçon. Au bout de quelques années, il ne la voit plus, il ne la connoît plus. La mere qui croit se substituer à elle, & réparer sa négligence par sa cruauté, se trompe. Au lieu de faire un tendre fils d'un nourriçon dénaturé, elle l'exerce à l'ingratitude; elle lui apprend à mépriser un jour celle qui lui donna la vie, comme celle qui l'a nourri de son lait.

Combien j'insisterois sur ce point, s'il étoit moins décourageant de rebattre en vain des sujets utiles? Ceci tient à plus de choses qu'on ne pense. Voulez-vous rendre chacun à ses premiers devoirs, commencez par les meres; vous ferez étonnés des changemens que vous produirez. Tout vient successivement de cette premiere dépravation: tout l'ordre moral s'altère; le naturel s'éteint dans tous les cœurs; l'intérieur des maisons prend un air moins vivant; le spectacle touchant d'une famille naissante n'attache plus les maris, n'impose plus d'égards aux étrangers; on respecte moins la mere dont on ne voit pas les enfans; il n'y a point de résidence dans les familles; l'habitude ne renforce plus les liens du sang; il n'y a plus ni peres, ni meres, ni enfans, ni freres, ni sœurs; tous se connoissent à-peine, comment s'aimeroient-ils? Chacun ne songe plus qu'à soi. Quand la maison n'est qu'une triste solitude, il faut bien aller s'égayer ailleurs.

Mais que les meres daignent nourrir leurs enfans, les mœurs vont se réformer d'elles-mêmes, les sentimens de la nature se réveiller dans tous les cœurs; l'Etat va se repeupler; ce premier point, ce point seul va tout réunir. L'attrait de la vie domestique est le meilleur contre-poison des mauvaises mœurs. Le tracas des enfans qu'on croit importun devient agréable; il rend le pere & la mere plus nécessaires, plus chers l'un à l'autre, il resserre entre-eux le lien conjugal.

conjugal. Quand la famille est vivante & animée, les soins domestiques font la plus chère occupation de la femme & le plus doux amusement du mari. Ainsi de ce seul abus corrigé résulteroit bientôt une réforme générale; bientôt la nature auroit repris tous ses droits. Qu'une fois les femmes redeviennent meres, bientôt les hommes redeviendront peres & maris.

Discours superflus ! l'ennui même des plaisirs du monde ne ramene jamais à ceux-là. Les femmes ont cessé d'être meres; elles ne le seront plus; elles ne veulent plus l'être. Quand elles le voudroient, à peine le pourroient-elles : aujourd'hui que l'usage contraire est établi, chacune auroit à combattre l'opposition de toutes celles qui l'approchent, liguées contre un exemple que les unes n'ont pas donné & que les autres ne veulent pas suivre.

Il se trouve pourtant quelquefois encore de jeunes personnes d'un bon naturel, qui, sur ce point osant braver l'empire de la mode & les clameurs de leur sexe, remplissent avec une vertueuse intrépidité ce devoir si doux que la nature leur impose. Puisse leur nombre augmenter par l'attrait des biens destinés à celles qui s'y livrent ! Fondé sur des conséquences que donne le plus simple raisonnement, & sur des observations que je n'ai jamais vû démenties, j'ose promettre à ces dignes meres un attachement solide & constant de la part de leurs maris, une tendresse vraiment filiale de la part de leurs enfans, l'estime & le respect du public, d'heureuses couches sans accident & sans suite, une santé ferme & vigoureuse, enfin le plaisir de se voir un jour imiter par leurs filles, & citer en exemple à celles d'autrui.

Point de mere, point d'enfant. Entre-eux les devoirs sont réciproques, & s'ils sont mal remplis d'un côté ils seront négligés de l'autre. L'enfant doit aimer sa mere avant de savoir qu'il le doit.

Si la voix du sang n'est fortifiée par l'habitude & les soins, elle s'éteint dans les premières années, & le cœur meurt, pour ainsi dire, avant que de naître. Nous voilà dès les premiers pas hors de la nature.

On en sort encore par une route opposée, lorsqu'au lieu de négliger les soins de mere, une femme les porte à l'excès; lorsqu'elle fait de son enfant son idole; qu'elle augmente & nourrit sa foiblesse pour l'empêcher de la sentir, & qu'espérant le soustraire aux loix de la nature, elle écarte de lui des atteintes pénibles, sans songer combien, pour quelques incommodités dont elle le préserve un moment, elle accumule au loin d'accidens & de périls sur sa tête, & combien c'est une précaution barbare de prolonger la foiblesse de l'enfance sous les fatigues des hommes faits. Thétis, pour rendre son fils invulnérable, le plonge, dit la fable, dans l'eau du Styx. Cette allégorie est belle & claire. Les meres cruelles dont je parle font autrement: à force de plonger leur enfans dans la mollesse, elles les préparent à la souffrance, elles ouvrent leurs pores aux maux de toute espece, dont ils ne manqueront pas d'être la proie étant grands.

Observez la nature, & suivez la route qu'elle vous trace. Elle exerce continuellement les enfans; elle endurcit leur tempérament par des épreuves de toute espece; elle leur apprend de bonne heure ce que c'est que peine & douleur. Les dents qui percent leur donnent la fièvre: des coliques aiguës leurs donnent des convulsions; de longues toux les suffoquent; les vers les tourmentent; la pléthore corrompt leur sang; des levains divers y fermentent, & causent des éruptions périlleuses. Presque tout le premier âge est maladie & danger: la moitié des enfans qui naissent périt avant la huitième année. Les épreuves faites, l'enfant a gagné des forces, &

fitôt

fitôt qu'il peut user de la vie, le principe en devient plus assuré.

Voilà la regle de la nature. Pourquoi la contrariez-vous ? Ne voyez-vous pas qu'en pensant la corriger vous détruisez son ouvrage, vous empêchez l'effet de ses soins ? Faire au-dehors ce qu'elle fait au-dedans, c'est, selon vous, redoubler le danger ; & au contraire c'est y faire diversion, c'est l'exténuier. L'expérience apprend qu'il meurt encore plus d'enfans élevés délicatement que d'autres. Pourvu qu'on ne passe pas la mesure de leurs forces, on risque moins à les employer qu'à les ménager. Exercez les donc aux atteintes qu'ils auront à supporter un jour. Endurcissez leur corps aux intempéries des saisons, des climats, des élémens ; à la faim, à la soif, à la fatigue ; trempez-les dans l'eau du Styx. Avant que l'habitude du corps soit acquise, on lui donne celle qu'on veut sans danger : mais quand une fois il est dans sa consistance, toute altération lui devient périlleuse. Un enfant supportera des changemens que ne supporteroit pas un homme : les fibres du premier, molles & flexibles, prennent sans effort le pli qu'on leur donne ; celles de l'homme, plus endurcies, ne changent plus qu'avec violence le pli qu'elles ont reçu. On peut donc rendre un enfant robuste sans exposer sa vie & sa santé ; & quand il y auroit quelque risque, encore ne faudroit-il pas balancer. Puisque ce sont des risques inséparables de la vie humaine, peut-on mieux faire que de les rejeter sur le tems de sa durée où ils sont le moins défavantageux ?

Un enfant devient plus précieux en avançant en âge. Au prix de sa personne se joint celui des soins qu'il a coutés ; à la perte de sa vie se joint en lui le sentiment de la mort. C'est donc surtout à l'avenir qu'il faut songer en veillant à sa conservation ; c'est contre les maux de la jeunesse qu'il faut l'armer,

avant

avant qu'il y soit parvenu : car si le prix de la vie augmente jusqu'à l'âge de la rendre utile, quelle folie n'est-ce point d'épargner quelques maux à l'enfance en les multipliant sur l'âge de raison ? Sont-ce là les leçons du maître ?

Le sort de l'homme est de souffrir dans tous les tems. Le soin même de sa conservation est attaché à la peine. Heureux de ne connoître dans son enfance que les maux physiques ! maux bien moins cruels, bien moins douloureux que les autres, & qui bien plus rarement qu'eux nous font renoncer à la vie. On ne se tue point pour les douleurs de la goutte ; il n'y a gueres que celles de l'ame que produisent le désespoir. Nous plaignons le sort de l'enfance, & c'est le nôtre qu'il faudroit plaindre. Nos plus grands maux nous viennent de nous.

En naissant, un enfant crie ; sa premiere enfance se passe à pleurer. Tantôt on l'agite, on le flatte pour l'appaiser ; tantôt on le menace, on le bat pour le faire taire. Ou nous faisons ce qu'il lui plaît, on nous en exigeons ce qu'il nous plaît : ou nous nous soumettons à ses fantaisies, ou nous le soumettons aux nôtres : point de milieu, il faut qu'il donne des ordres, ou qu'il en reçoive. Ainsi ses premieres idées sont celles d'empire & de servitude. Avant de savoir parler, il commande ; avant de pouvoir agir, il obéit ; & quelquefois on le châtie avant qu'il puisse connoître ses fautes ou plutôt en commettre. C'est ainsi qu'on verse de bonne heure dans son jeune cœur les passions qu'on impute ensuite à la nature, & qu'après avoir pris peine à le rendre méchant, on se plaint de le trouver tel.

Un enfant passe six ou sept ans de cette maniere entre les mains des femmes, victime de leur caprice & du sien : & après lui avoir fait apprendre ceci & cela ; c'est-à-dire, après avoir chargé sa mémoire ou de mots qu'il ne peut entendre, ou de choses qui ne

lui

lui font bonnes à rien ; après avoir étouffé le naturel par les passions qu'on a fait naître, on remet cet être factice entre les mains d'un précepteur, lequel acheve de développer les germes artificiels qu'il trouve déjà tout formés, & lui apprend tout, hors à se connoître, hors à tirer parti de lui-même, hors à favoir vivre & se rendre heureux. Enfin quand cet enfant esclave & tyran, plein de science & dépourvu de sens, également débile de corps & d'ame, est jetté dans le monde ; en y montrant son ineptie, son orgueil, & tous ses vices, il fait déplorer la misere & la perversité humaines. On se trompe ; c'est là l'homme de nos fantaisies : celui de la nature est fait autrement.

Voulez-vous donc qu'il garde sa forme originelle ? Conservez-la dès l'instant qu'il vient au monde. Si-tôt qu'il naît, emparez-vous de lui, & ne le quittez plus qu'il ne soit homme : vous ne réussirez jamais sans cela. Comme la véritable nourrice est la mere, le véritable précepteur est le pere. Qu'ils s'accordent dans l'ordre de leurs fonctions ainsi que dans leur systême : que des mains de l'un l'enfant passe dans celles de l'autre. Il fera mieux élevé par un pere judicieux & borné, que par le plus habile maître du monde ; car le zele suppléera mieux au talent, que le talent au zele.

Mais les affaires, les fonctions, les devoirs—— Ah les devoirs ! sans doute le dernier est celui de pere (9) ? Ne nous étonnons pas qu'un homme,

(9) Quand on lit dans Plutarque que Caton le Censeur, qui gouverna Rome avec tant de gloire, eleva lui-même son fils dès le berceau, & avec un tel soin, qu'il quitoit tout pour être présent quand la Nourrice, c'est-à-dire, la Mere le remuoit & le lavoit ; quand on lit dans Suétone qu'Auguste, maître du monde, qu'il avoit conquis & qu'il régnoit lui-même, enseignoit lui-même à ses petits-fils à écrire, à nager, les élémens des Sciences, & qu'il les avoit sans cesse autour de lui ; on ne peut s'empêcher de rire des petites bonnes gens de ce tems-là, qui s'amusoient à de pareilles niaiserie ; trop bornés, sans doute, pour favoir vaquer aux grandes affaires des grands hommes de nos jours.

dont la femme a dédaigné de nourrir le fruit de leur union, dédaigne de l'élever. Il n'y a point de tableau plus charmant que celui de la famille, mais un seul trait manqué défigure tous les autres. Si la mere a trop peu de fanté pour être nourrice, le pere aura trop d'affaires pour être précepteur. Les enfans, éloignés, disperfés, dans des pensions, dans des couvens, dans des colleges, porteront ailleurs l'amour de la maison paternelle, ou pour mieux dire, ils y rapporteront l'habitude de n'être attachés à rien. Les freres & les fœurs fe connoîtront à peine. Quand tous feront rassemblés en cérémonie, ils pourront être fort polis entre eux ; ils se traiteront en étrangers. Sitôt qu'il n'y a plus d'intimité entre les parens, sitôt que la fociété de la famille ne fait plus la douceur de la vie, il faut bien recourir aux mauvaises mœurs pour y fuppléer. Où est l'homme affez ftupide pour ne pas voir la chaîne de tout cela ?

Un pere, quand il engendre & nourrit des enfans ne fait en cela que le tiers de fa tâche. Il doit des hommes à fon efpece, il doit à la fociété des hommes fociables, il doit des citoyens à l'Etat. Tout homme qui peut payer cette triple dette, & ne le fait pas, est coupable, & plus coupable, peut-être, quand il la paye à demi. Celui qui ne peut remplir les devoirs de pere n'a point droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni refpect humain qui le difpensent de nourrir fes enfans, & de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire. Je prédis à quiconque a des entrailles & néglige de fi faints devoirs, qu'il verfera long-tems fur fa fauté des larmes ameres, & n'en fera jamais confolé.

Mais que fait cet homme riche, ce pere de famille fi affairé, & forcé felon lui de laiffer fes enfans à l'abandon ? Il paye un autre homme pour remplir fes foins qui lui font à charge. Ame venale ! crois-

tu donner à ton fils un autre pere avec de l'argent ? Ne t'y trompe point ; ce n'est pas même un maître que tu lui donnes, c'est un valet. Il en formera bientôt un second.

On raisonne beaucoup sur les qualités d'un bon gouverneur. La première que j'en exigerois, & celle-là seule en suppose beaucoup d'autres, c'est de n'être point un homme à vendre. Il y a des métiers si nobles qu'on ne peut les faire pour de l'argent sans se montrer indigne de les faire : tel est celui de l'homme de guerre ; tel est celui de l'instituteur. Qui donc élèvera mon enfant ? Je te l'ai déjà dit, toi-même. Je ne le peux. Tu ne le peux !—Fais-toi donc un ami. Je ne vois point d'autre ressource.

Un gouverneur ! ô quelle ame sublime—en vérité, pour faire un homme, il faut être ou pere ou plus qu'homme soi-même. Voilà la fonction que vous confiez tranquillement à des mercenaires.

Plus on y pense, plus on apperçoit de nouvelles difficultés. Il faudroit que le gouverneur eût été élevé pour son élève, que ses domestiques eussent été élevés pour leur maître, que tous ceux qui l'approchent eussent reçu les impressions qu'ils doivent lui communiquer ; il faudroit d'éducation en éducation remonter jusqu'on ne fait où. Comment se peut-il qu'un enfant soit bien élevé par qui n'a pas été bien élevé lui-même ?

Ce rare mortel est-il introuvable ? Je l'ignore. En ces tems d'avilissement, qui fait à quel point de vertu peut atteindre encore **une** ame humaine ? Mais supposons ce prodige trouvé. C'est en considérant ce qu'il doit faire, que nous verrons ce qu'il doit être. Ce que je crois voir d'avance est qu'un pere qui sentiroit tout le prix d'un bon gouverneur prendroit le parti de s'en passer ; car il mettroit plus de peine à l'acquérir qu'à le devenir
lui-

lui-même. Veut-il donc se faire un ami ? Qu'il élève son fils pour l'être ; le voilà dispensé de le chercher ailleurs, & la nature a déjà fait la moitié de l'ouvrage.

Quelqu'un dont je ne connois que le rang m'a fait proposer d'élever son fils. Il m'a fait beaucoup d'honneur sans doute ; mais loin de se plaindre de mon refus, il doit se louer de ma discrétion. Si j'avois accepté son offre & que j'eusse erré dans ma méthode, c'étoit une éducation manquée : si j'avois réussi, c'eût été bien pis. Son fils auroit renié son titre ; il n'eût plus voulu être Prince.

Je suis trop pénétré de la grandeur des devoirs d'un Précepteur, je sens trop mon incapacité pour accepter jamais un pareil emploi de quelque part qu'il me soit offert ; & l'intérêt de l'amitié même, ne seroit pour moi qu'un nouveau motif de refus. Je crois qu'après avoir lû ce livre, peu de gens seront tentés de me faire cette offre, & je prie ceux qui pourroient l'être de n'en plus prendre l'inutile peine. J'ai fait autrefois un suffisant essai de ce métier pour être assuré que je n'y suis pas propre, & mon état m'en dispenseroit quand mes talens m'en rendroient capable. J'ai cru devoir cette déclaration publique à ceux qui paroissent ne pas m'accorder assez d'estime pour me croire sincère & fondé dans mes résolutions.

Hors d'état de remplir la tâche la plus utile, j'oserai du moins essayer de la plus aisée ; à l'exemple de tant d'autres je ne mettrai point la main à l'œuvre, mais à la plume, & au lieu de faire ce qu'il faut, je m'efforcerai de le dire.

Je fais que dans les entreprises pareilles à celle-ci, l'auteur, toujours à son aise dans des systèmes qu'il est dispensé de mettre en pratique, donne sans peine beaucoup de beaux préceptes impossible à suivre, & que faute de détails & d'exemples, ce qu'il dit même

de praticable reste fans usage, quand il n'en a pas montré l'application.

J'ai donc pris le parti de me donner un élève imaginaire, de me supposer l'âge, la fanté, les connoissances, & tous les talens convenables pour travailler à son éducation, de la conduire depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui où devenu homme fait il n'aura plus besoin d'autre guide que lui-même. Cette méthode me paroît utile pour empêcher un auteur qui se défie de lui de s'égarer dans des visions ; car dès qu'il s'écarte de la pratique ordinaire, il n'a qu'à faire l'épreuve de la sienne sur son élève ; il sentira bientôt, ou le lecteur sentira pour lui, s'il suit le progrès de l'enfance, & la marche naturelle au cœur humain.

Voilà ce que j'ai tâché de faire dans toutes les difficultés qui se sont présentées. Pour ne pas grossir inutilement le livre, je me suis contenté de poser les principes dont chacun devoit sentir la vérité. Mais quant aux regles qui pouvoient avoir besoin de preuves, je les ai toutes appliquées à mon Emile ou à d'autres exemples, & j'ai fait voir dans des détails très étendus comment ce que j'établissois pouvoit être pratiqué : tel est du moins le plan que je me suis proposé de suivre. C'est au lecteur à juger si j'ai réussi.

Il est arrivé de-là que j'ai d'abord peu parlé d'Emile, parceque mes premieres maximes d'éducation, bien que contraire à celles qui sont établies, sont d'une évidence à laquelle il est difficile à tout homme raisonnable de refuser son consentement. Mais à mesure que j'avance, mon élève, autrement conduit que les vôtres, n'est plus un enfant ordinaire ; il lui faut un régime exprès pour lui. Alors il paroît plus fréquemment sur la scene, & vers les derniers tems je ne le perds plus un moment de vue jusqu'à

jusqu'à ce que, quoi qu'il en dise, il n'ait plus le moindre besoin de moi.

Je ne parle point ici des qualités d'un bon Gouverneur, je les suppose, & je me suppose moi-même doué de toutes ces qualités. En lisant cet ouvrage on verra de quelle libéralité j'use envers moi.

Je remarquerai seulement, contre l'opinion commune, que le Gouverneur d'un enfant doit être jeune, & même aussi jeune que peut l'être un homme sage. Je voudrois qu'il fût lui-même enfant, s'il étoit possible, qu'il pût devenir le compagnon de son Eleve, & s'attirer sa confiance en partageant ses amusemens. Il n'y a pas assez de choses communes entre l'enfance & l'âge mûr, pour qu'il se forme jamais un attachement bien solide à cette distance. Les enfans flattent quelquefois les vieillards, mais ils ne les aiment jamais.

On voudroit que le Gouverneur eût déjà fait une éducation. C'est trop ; un même homme n'en peut faire qu'une : s'il en falloit deux pour réussir, de quel droit entreprendroit-on la première ?

Avec plus d'expérience on sauroit mieux faire, mais on ne le pourroit plus. Quiconque a rempli cet état une fois assez bien pour en sentir toutes les peines, ne tente point de s'y rengager, & s'il l'a mal rempli la première fois, c'est un mauvais préjugé pour la seconde.

Il est fort différent, j'en conviens, de suivre un jeune homme durant quatre ans, ou de le conduire durant vingt-cinq. Vous donnez un Gouverneur à votre fils déjà tout formé ; moi je veux qu'il en ait un avant que de naître. Votre homme à chaque lustre peut changer d'élève ; le mien n'en aura jamais qu'un. Vous distinguez le Précepteur, du Gouverneur : autre folie ! Distinguez-vous le Disciple, de l'Eleve ? Il n'y a qu'une science à enseigner aux enfans ; c'est celle des devoirs de l'homme.

Cette science est une, & quoi qu'ait dit Xenophon de l'Education des Perſes, elle ne ſe partage pas. Au reſte, j'appelle plutôt Gouverneur que Précepteur le Maître de cette ſcience ; parcequ'il s'agit moins pour lui d'inſtruire que de conduire. Il ne doit point donner de préceptes, il doit les faire trouver.

S'il faut choiſir avec tant de ſoin le Gouverneur, il lui eſt bien permis de choiſir auſſi ſon Eleve, ſurtout quand il s'agit d'un modèle à propoſer. Ce choix ne peut tomber ni ſur le génie ni ſur le caractère de l'enfant, qu'on ne connoiſſe qu'à la fin de l'ouvrage, & que j'adopte avant qu'il ſoit né. Quand je pourrois choiſir, je ne prendrois qu'un eſprit commun tel que je ſuppoſe mon Eleve. On n'a beſoin d'élever que les hommes vulgaires ; leur éducation doit ſeule ſervir d'exemple à celle de leurs ſemblables. Les autres s'élevent malgré qu'on en ait.

Le pays n'eſt pas indifférent à la culture des hommes ; ils ne font tout ce qu'ils peuvent être que dans les climats tempérés. Dans les climats extrêmes le déſavantage eſt viſible. Un homme n'eſt pas planté comme un arbre dans un pays pour y demeurer toujours, & celui qui part d'un des extrêmes pour arriver à l'autre, eſt forcé de faire le double du chemin que fait pour arriver au même terme celui qui part du terme moyen.

Que l'habitant d'un pays tempéré parcoure ſucceſſivement les deux extrêmes, ſon avantage eſt encore évident : car bien qu'il ſoit autant modifié que celui qui va d'un extrême à l'autre, il s'éloigne pourtant de la moitié moins de ſa conſtitution naturelle. Un François vit en Guinée & en Laponie ; mais un Nègre ne vivra pas de même à Tornea, ni un Samoyède au Benin. Il paroît encore que l'organisation du cerveau eſt moins parfaite aux deux

extrêmes.

extrêmes. Les Nègres ni les Lapons n'ont pas le sens des Européens. Si je veux donc que mon élève puisse être habitant de la terre, je le prendrai dans une zone tempérée, en France, par exemple, plutôt qu'ailleurs.

Dans le Nord les hommes consomment beaucoup sur un sol ingrat ; dans le Midi ils consomment peu sur un sol fertile. De-là naît une nouvelle différence qui rend les uns laborieux & les autres contemplatifs. La société nous offre en un même lieu l'image de ces différences entre les pauvres & les riches. Les premiers habitent le sol ingrat, & les autres le pays fertile.

Le pauvre n'a pas besoin d'éducation ; celle de son état est forcée, il n'en sauroit avoir d'autre : au contraire, l'éducation que le riche reçoit de son état est celle qui lui convient le moins & pour lui-même & pour la société. D'ailleurs l'éducation naturelle doit rendre un homme propre à toutes les conditions humaines : or il est moins raisonnable d'élever un pauvre pour être riche qu'un riche pour être pauvre ; car à proportion du nombre des deux états, il y a plus de ruinés que de parvenus. Choisissons donc un riche : nous serons sûrs au moins d'avoir fait un homme de plus, au lieu qu'un pauvre peut devenir homme de lui-même.

Par la même raison, je ne ferai pas fâché qu'Emile ait de la naissance. Ce sera toujours une victime arrachée au préjugé.

Emile est orphelin. Il n'importe qu'il ait son père & sa mère. Chargé de leurs devoirs, je succède à tous leurs droits. Il doit honorer ses parents, mais il ne doit obéir qu'à moi. C'est ma première ou plutôt ma seule condition.

J'y dois ajouter celle-ci, qui n'en est qu'une suite, qu'on ne nous ôtera jamais l'un à l'autre que de notre consentement. Cette clause est essentielle, &

je voudrois même que l'Eleve & le Gouverneur se regardassent tellement comme inséparables, que le sort de leurs jours fût toujours entre eux un objet commun. Sitôt qu'ils envisagent dans l'éloignement leur séparation, sitôt qu'ils prévoient le moment qui doit les rendre étrangers l'un à l'autre, ils le sont déjà : chacun fait son petit système à part, & tous deux, occupés du tems où ils ne seront plus ensemble, n'y restent qu'à contre-cœur. Le Disciple ne regarde le Maître que comme l'enseigne & le fléau de l'enfance ; le Maître ne regarde le Disciple que comme un lourd fardeau dont il brûle d'être déchargé : ils aspirent de concert au moment de se voir délivrés l'un de l'autre, & comme il n'y a jamais entre eux de véritable attachement, l'un doit avoir peu de vigilance, l'autre peu de docilité.

Mais quand ils se regardent comme devant passer leurs jours ensemble, il leur importe de se faire aimer l'un de l'autre, & par cela même ils se deviennent chers. L'Eleve ne rougit point de suivre dans son enfance l'ami qu'il doit avoir étant grand ; le Gouverneur prend intérêt à des soins dont il doit recueillir le fruit, & tout le mérite qu'il donne à son Eleve est un fond qu'il place au profit de ses vieux jours.

Ce traité fait d'avance suppose un accouchement heureux, un enfant bien formé, vigoureux, & sain. Un pere n'a point de choix & ne doit point avoir de préférence dans la famille que Dieu lui donne : tous ses enfans sont également ses enfans ; il leur doit à tous les mêmes soins & la même tendresse. Qu'ils soient estropiés ou non, qu'ils soient languissans ou robustes, chacun d'eux est un dépôt dont il doit compte à la main dont il le tient, & le mariage est un contrat fait avec la nature aussi bien qu'entre les conjoints.

Mais

Mais quiconque s'impose un devoir que la nature ne lui a point imposé doit s'assurer auparavant des moyens de le remplir ; autrement il se rend comptable, même de ce qu'il n'aura pu faire. Celui qui se charge d'un Eleve infirme & valétudinaire, change sa fonction de Gouverneur en celle de Garde-malade ; il perd à soigner une vie inutile le tems qu'il destinoit à en augmenter le prix ; il s'expose à voir une mere éplorée lui reprocher un jour la mort d'un fils qu'il lui aura long-tems conservé.

Je ne me chargerois pas d'un enfant maladif & cacochime, dût-il vivre quatre-vingts ans. Je ne veux point d'un élève toujours inutile à lui même & aux autres, qui s'occupe uniquement à se conserver, & dont le corps nuise à l'éducation de l'ame. Que ferois-je en lui prodigant vainement mes soins, sinon doubler la perte de la société & lui ôter deux hommes pour un ; Qu'un autre à mon défaut se charge de cet infirme, j'y consens, & j'approuve sa charité ; mais mon talent à moi n'est pas celui-là : je ne fais point apprendre à vivre à qui ne songe qu'à s'empêcher de mourir.

Il faut que le corps ait de la vigueur pour obéir à l'ame : un bon serviteur doit être robuste. Je fais que l'intempérance excite les passions ; elle exténue aussi le corps à la longue ; les macérations, les jeûnes produisent souvent le même effet par une cause opposée. Plus le corps est foible, plus il commande ; plus il est fort, plus il obéit. Toutes les passions sensuelles logent dans des corps effeminés ; ils s'en irritent d'autant plus qu'ils peuvent moins les satisfaire.

Un corps débile affoiblit l'ame. Delà l'empire de la Médecine, art plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir. Je ne fais, pour moi, de quelle maladie nous guérissent les Médecins, mais je fais qu'ils nous en donnent de bien funestes ; la lâcheté, la pusillanimité, la crédu-

lité, la terreur de la mort : s'ils guérissent le corps, ils tuent le courage. Que nous importe qu'ils fassent marcher des cadavres ? Ce sont des hommes qu'il nous faut, & l'on n'en voit point sortir de leurs mains.

La Médecine est à la mode parmi nous ; elle doit l'être. C'est l'amusement des gens oisifs & désœuvrés, qui ne sachant que faire de leur tems le passent à se conserver. S'ils avoient eu le malheur de naître immortels, ils seroient les plus misérables des êtres. Une vie qu'ils n'auroient jamais peur de perdre ne seroit pour eux d'aucun prix. Il faut à ces gens-là des Médecins qui les menacent pour les flatter, & que leur donnent chaque jour le seul plaisir dont ils soient susceptibles ; celui de n'être pas morts.

Je n'ai nul dessein de m'étendre ici sur la vanité de la Médecine. Mon objet n'est que de la considérer par le côté moral. Je ne puis pourtant m'empêcher d'observer que les hommes font sur son usage les mêmes sophismes que sur la recherche de la vérité. Ils supposent toujours qu'en traitant un malade on le guérit, & qu'en cherchant une vérité on la trouve : ils ne voient pas qu'il faut balancer l'avantage d'une guérison que le Médecin opere, par la mort de cent malades qu'il a tués, & l'utilité d'une vérité découverte, par le tort que font les erreurs qui passent en même-tems. La Science qui instruit & la Médecine qui guérit sont fort bonnes, sans doute ; mais la Science qui trompe & la Médecine qui tue sont mauvaises. Apprenez-nous donc à les distinguer. Voilà le nœud de la question : si nous savions ignorer la vérité, nous ne serions jamais les dupes du mensonge ; si nous savions ne vouloir pas guérir malgré la nature, nous ne mourrions jamais par la main du Médecin. Ces deux abstinences seroient sages ; on gagneroit évidemment à s'y soumettre. Je ne dispute

pute donc pas que la Médecine ne soit utile à quelques hommes, mais je dis qu'elle est funeste au genre humain.

On me dira, comme on fait sans cesse, que les fautes sont du Médecin, mais que la Médecine, en elle-même est infallible. À la bonne heure; mais qu'elle vienne donc sans le Médecin: car tant qu'ils viendront ensemble, il y aura cent fois plus à craindre des erreurs de l'artiste, qu'à espérer du secours de l'art.

Cet art mensonger, plus fait pour les maux de l'esprit que pour ceux du corps, n'est pas plus utile aux uns qu'aux autres: il nous guérit moins de nos maladies qu'il ne nous en imprime l'effroi. Il recule moins la mort qu'il ne la fait sentir d'avance; il use la vie au lieu de la prolonger: & quand il la prolongeroit, ce seroit encore au préjudice de l'espece; puisqu'il nous ôte à la société par les soins qu'il nous impose, & à nos devoirs par les frayeurs qu'il nous donne. C'est la connoissance des dangers qui nous les fait craindre: celui qui se croiroit invulnérable n'auroit peur de rien. A force d'armer Achille contre le péril, le Poète lui ôte le mérite de la valeur: tout autre à sa place eût été un Achille au même prix.

Voulez-vous trouver des hommes d'un vrai courage? cherchez-les dans les lieux où il n'y a point de Médecins, où l'on ignore les conséquences des maladies, & où l'on ne songe guère à la mort. Naturellement l'homme fait souffrir constamment, & meurt en paix. Ce sont les Médecins avec leurs ordonnances, les Philosophes avec leurs préceptes, les Prêtres avec leurs exhortations, qui l'avilissent de cœur & lui font désapprendre à mourir.

Qu'on me donne donc un élève qui n'ait pas besoin de tous ces gens-là, ou je le refuse. Je ne veux

point que d'autres gâtent mon ouvrage : je veux l'élever seul, ou ne m'en pas mêler. Le sage Locke, qui avoit passé une partie de sa vie à l'étude de la Médecine, recommande fortement de ne jamais droguer les enfans, ni par précaution, ni pour de legeres incommodités. J'irai plus loin, & je déclare que n'appellant jamais de Médecin pour moi, je n'en appellerai jamais pour mon Emile, à moins que sa vie ne soit dans un danger évident ; car alors il ne peut pas lui faire pis que de le tuer.

Je fais bien que le Médecin ne manquera pas de tirer avantage de ce délai. Si l'enfant meurt, on l'aura appelé trop tard ; s'il réchappe, ce sera lui qui l'aura sauvé. Soit : que le Médecin triomphe ; mais sur-tout qu'il ne soit appelé qu'à l'extrémité.

Faute de savoir se guérir, que l'enfant sache être malade ; cet art supplée à l'autre, & souvent réussit beaucoup mieux ; c'est l'art de la nature. Quand l'animal est malade, il souffre en silence & se tient coi : or on ne voit pas plus d'animaux languissans que d'hommes. Combien l'impatience, la crainte, l'inquiétude, & sur-tout les remedes ont tué de gens que leur maladie auroit épargnés, & que le tems seul auroit guéris ? On me dira que les animaux vivant d'une maniere plus conforme à la nature, doivent être sujets à moins de maux que nous. Hé ! bien, cette maniere de vivre est précisément celle que je veux donner à mon élève ; il en doit donc tirer le même profit.

La seule partie utile de la Médecine est l'hygiène. Encore l'hygiène est-elle moins une science qu'une vertu. La tempérance & le travail sont les deux vrais Médecins de l'homme : le travail aiguise son appétit, & la tempérance l'empêche d'en abuser.

Pour

Pour favoir quel régime est le plus utile à la vie & à la santé, il ne faut que favoir quel régime observent les Peuples qui se portent le mieux, sont les plus robustes, & vivent le plus long-tems. Si par les observations générales on ne trouve pas que l'usage de la Médecine donne aux hommes une santé plus ferme ou une plus longue vie ; par cela même que cet art n'est pas utile il est nuisible, puisqu'il emploie le tems, les hommes & les choses à pure perte. Non-seulement le tems qu'on passe à conserver la vie étant perdu pour en user, il l'en faut déduire ; mais quand ce tems est employé à nous tourmenter, il est pis que nul, il est négatif ; & pour calculer équitablement, il en faut ôter autant de celui qui nous reste. Un homme qui vit dix ans sans Médecins, vit plus pour lui-même & pour autrui, que celui qui vit trente ans leur victime. Ayant fait l'une & l'autre épreuve, je me crois plus en droit que personne d'en tirer la conclusion.

Voilà mes raisons pour ne vouloir qu'un Eleve robuste & sain, & mes principes pour le maintenir tel. Je ne m'arrêterai pas à prouver au long l'utilité des travaux manuels & des exercices du corps pour renforcer le tempérament & la santé ; c'est ce que personne ne dispute : les exemples des plus longues vies se tirent presque tous d'hommes qui ont fait le plus d'exercice, qui ont supporté le plus de fatigue & de travail*. Je n'entrerai pas non plus, dans de
longs

* En voici un exemple tiré des papiers anglois, lequel je ne puis m'empêcher de rapporter, tant il offre de réflexions à faire relatives à mon sujet.

“ Un Particulier nommé *Patrice Oueil*, né en 1674, vient de se remarier en 1760 pour la septieme fois. Il servit dans les Dragons la dix-septieme année du regne de Charles II. & dans différents corps jusqu'en 1740 qu'il obtint son congé. Il a fait toutes les Campagnes du Roi Guillaume & du Duc de Marlborough.

“ Cet homme n'a jamais bu que de la bierre ordinaire ; il s'est

longs détails sur les soins que je prendrai pour ce seul objet. On verra qu'ils entrent si nécessairement dans ma pratique, qu'il suffit d'en prendre l'esprit pour n'avoir pas besoin d'autre explication.

Avec la vie commencent les besoins. Au nouveau né il faut une nourrice. Si la mere consent à remplir son devoir, à la bonne heure ; on lui donnera ses directions par écrit : car cet avantage a son contre-poids & tient le Gouverneur un peu plus éloigné de son élève. Mais il est à croire que l'intérêt de l'enfant, & l'estime pour celui à qui elle veut bien confier un dépôt si cher, rendront la mere attentive aux avis du maître ; & tout ce qu'elle voudra faire, on est sûr qu'elle le fera mieux qu'une autre. S'il nous faut une nourrice étrangere, commençons par la bien choisir.

Une des miseres des gens riches est d'être trompés en tout. S'ils jugent mal des hommes, faut-il s'en étonner ? Ce sont les richesses qui les corrompent ; & par un juste retour, ils sentent les premiers le défaut du seul instrument qui leur soit connu. Tout est mal fait chez eux, excepté ce qu'ils y font eux-mêmes, & ils n'y font presque jamais rien. S'agit il de chercher une nourrice, on la fait choisir par l'Accoucheur. Qu'arrive-t-il de-là ? que la meilleure est toujours celle qui l'a le mieux payé. Je n'irai donc pas consulter un Accoucheur pour celle d'Emile ; j'aurai soin de la choisir moi-même. Je ne raisonnerai peut-être pas là-dessus si disertement qu'un Chirurgien ; mais à coup sûr je serai de

“ toujours nourri de végétaux, & n'a mangé de la viande que dans
 “ quelques repas qu'il donnoit à sa famille. Son usage a toujours
 “ été de se lever & de se coucher avec le Soleil, à moins que ses
 “ devoirs ne l'en aient empêché. Il est à présent dans sa cent
 “ treizieme année, entendant bien, se portant bien, & marchant
 “ sans canne. Malgré son grand âge, il ne reste pas un seul mo-
 “ ment oisif & tous les Dimanches il va à sa Paroisse accompagné
 “ de ses enfans, petits enfans, & arriere petits-enfans.”

meilleure

meilleure foi, & mon zèle me trompera moins que son avarice.

Ce choix n'est point un si grand mystère ; les règles en sont connues : mais je ne sais si l'on ne devrait pas faire un peu plus d'attention à l'âge du lait aussi bien qu'à sa qualité. Le nouveau lait est tout-à-fait sereux ; il doit presque être apéritif pour purger les restes du *meconium* épaissi dans les intestins de l'enfant qui vient de naître. Peu-à-peu le lait prend de la consistance & fournit une nourriture plus solide à l'enfant devenu plus fort pour la digérer. Ce n'est sûrement pas pour rien que dans les femelles de toute espèce la nature change la consistance du lait selon l'âge du nourrisson.

Il faudroit donc une nourrice nouvellement accouchée à un enfant nouvellement né. Ceci a son embarras, je le fais : mais sitôt qu'on sort de l'ordre naturel, tout a ses embarras pour bien faire. Le seul expédient commode est de faire mal ; c'est aussi celui qu'on choisit.

Il faudroit une nourrice aussi saine de cœur que de corps ; l'intempérie des passions peut comme celle des humeurs altérer son lait ; de plus s'en tenir uniquement au physique, c'est ne voir que la moitié de l'objet. Le lait peut être bon, & la nourrice mauvaise ; un bon caractère est aussi essentiel qu'un bon tempérament. Si l'on prend une femme vicieuse, je ne dis pas que son nourrisson contractera ses vices, mais je dis qu'il en pâtira. Ne lui doit-elle pas, avec son lait, des soins qui demandent du zèle, de la patience, de la douceur, de la propreté ? si elle est gourmande, intempérante, elle aura bientôt gâté son lait ; si elle est négligente ou emportée, que va devenir à sa merci un pauvre malheureux qui ne peut ni se défendre, ni se plaindre ? Jamais en quoi que ce puisse être les méchants ne sont bons à rien de bon.

Le choix de la nourrice importe d'autant plus, que son nourrisson ne doit point avoir d'autre gouvernante qu'elle, comme il ne doit point avoir d'autre Précepteur que son Gouverneur. Cet usage étoit celui des Anciens, moins raisonneurs & plus sages que nous. Après avoir nourri des enfans de leur sexe les nourrices ne les quittoient plus. Voilà pourquoi dans leurs pieces de théâtre la plupart des confidentes sont des nourrices. Il est impossible qu'un enfant qui passe successivement par tant de mains différentes soit jamais bien élevé. A chaque changement il fait de secrettes comparaisons qui tendent toujours à diminuer son estime pour ceux qui le gouvernent, & conséquemment leur autorité sur lui. S'il vient une fois à penser qu'il y a de grandes personnes qui n'ont pas plus de raison que des enfans, toute l'autorité de l'âge est perdue, & l'éducation manquée. Un enfant ne doit connoître d'autres supérieurs que son pere & sa mere, ou à leur défaut sa Nourrice & son Gouverneur : encore est-ce déjà trop d'un des deux ; mais ce partage est inévitable, & tout ce qu'on peut faire pour y remédier, est que les personnes des deux sexes qui le gouvernent, soient si bien d'accord sur son compte que les deux ne soient qu'un pour lui.

Il faut que la nourrice vive un peu plus commodément, qu'elle prenne des alimens un peu plus substantiels, mais non qu'elle change tout-à-fait de manière de vivre ; car un changement prompt & total, même de mal en mieux, est toujours dangereux pour la santé ; & puisque son régime ordinaire l'a laissée ou rendue saine & bien constituée, à quoi bon lui en faire changer ?

Les Payfanes mangent moins de viande & plus de légumes que les femmes de la ville ; ce régime végétal paroît plus favorable que contraire à elles & à leurs enfans. Quand elles ont des nourrissons Bourgeois on leur donne des pot-au-feux, persuadé

que le potage & le bouillon de viande leur font un meilleur chile & fournissent plus de lait. Je ne suis point du tout de ce sentiment, & j'ai pour moi l'expérience, qui nous apprend que les enfans ainsi nourris son plus sujets à la colique & aux vers que les autres.

Cela n'est guere étonnant, puisque la substance animale en putréfaction fourmille de vers, ce qui n'arrive pas de même à la substance végétale. Le lait, bien qu'élaboré dans le corps de l'animal est une substance végétale (10); son analyse le démontre; il tourne facilement à l'acide, &, loin de donner aucun vestige d'alcali volatile, comme font les substances animales, il donne comme les plantes un sel neutre effenciel.

Le lait des femelles herbivores est plus doux & plus salulaire que celui des carnivores. Formé d'une substance homogène à la sienne, il en conserve mieux sa nature, & devient moins sujet à la putréfaction. Si l'on regarde à la quantité, chacun fait que les farineux font plus de sang que la viande; ils doivent donc faire aussi plus de lait. Je ne puis croire qu'un enfant qu'on ne sévreroit point trop tôt, ou qu'on ne sévreroit qu'avec des nourritures végétales, & dont la nourrice ne vivoit aussi que de végétaux, fût jamais sujet aux vers.

Il se peut les nourritures végétales donnent un lait plus prompt à s'aigrir; mais je suis fort éloigné de regarder le lait aigri comme une nourriture mal saine: des Peuples entiers qui n'en ont point d'autre s'en trouvent fort bien, & tout cet appareil d'abforbans me paroît une pure charlatanerie. Il y a des tempéramens auxquels le lait ne convient point,

(10) Les femmes mangent du pain, des légumes, du laitage: les femelles des chiens & des chats en mangent aussi; les louves mêmes paissent. Voilà des sucs végétaux pour leur lait; reste à examiner celui des especes qui ne peuvent absolument se nourrir que de chair, s'il y en a de telles; de quoi je doute.

& alors nul absorbant ne le leur rend supportable ; les autres le supportent sans absorbans. On craint le lait trié ou caillé ; c'est une folie, puisqu'on fait que le lait se caille toujours dans l'estomac. C'est ainsi qu'il devient un aliment assez solide pour nourrir les enfans, & les petits des animaux : s'il ne se cailloit point, il ne feroit que passer, il ne les nourroit pas (*). On a beau couper le lait de mille manieres, user de mille absorbans, quiconque mange du lait digere du fromage ; cela est sans exception. L'estomac est si bien fait pour cailler le lait, que c'est avec l'estomac de veau que se fait la présure.

Je pense donc qu'au lieu de changer la nourriture ordinaire des nourrices, il suffit de la leur donner plus abondante, & mieux choisie dans son espece. Ce n'est pas par la nature des alimens que le maigre échauffe. C'est leur assaisonnement seul qui les rend mal-sains. Réformez les régles de votre cuisine ; n'ayez ni roux ni friture ; que le beurre, ni le sel, ni le laitage ne passent point sur le feu ; que vos légumes cuits à l'eau ne soient assaisonnés qu'arrivant tout chauds sur la table ; le maigre, loin d'échauffer la nourrice, lui fournira du lait en abondance & de la meilleure qualité (11). Se pourroit-il que, le régime végétal étant reconnu le meilleur pour l'enfant, le régime animal fût le meilleur pour la nourrice ? il y a de la contradiction à cela.

C'est sur-tout dans les premières années de la vie, que l'air agit sur la constitution des enfans. Dans une peau délicate & molle il pénètre par tous les

(*) Bien que les sucs qui nous nourrissent soient en liqueur, ils doivent être exprimés d'alimens solides. Un homme au travail qui ne vivroit que de bouillon dépriroit très promptement. Il se soutiendrait beaucoup mieux avec du lait, parcequ'il se caille.

(11) Ceux qui voudroient discuter plus au long les avantages & les inconvéniens du régime Pithagoricien, pourront consulter les Traités que les Docteurs Cocchi, & Bianchi son adversaire ont faits sur cet important sujet.

pores, il affecte puissamment ces corps naissans, il leur laisse des impressions qui ne s'effacent point. Je ne serois donc pas d'avis qu'on tirât une paysane de son village pour l'enfermer en ville dans une chambre, & faire nourrir l'enfant chez soi. J'aime mieux qu'il aille respirer le bon air de la campagne, qu'elle le mauvais air de la ville. Il prendra l'état de sa nouvelle mere, il habitera sa maison rustique, & son Gouverneur l'y suivra. Le lecteur se souviendra bien que ce gouverneur n'est pas un homme à gage ; c'est l'ami du pere. Mais quand cet ami ne se trouve pas ; quand ce transport n'est pas facile ; quand rien de ce que vous conseillez n'est faisable, que faire à la place, me dira-t-on ? Je vous l'ai déjà dit ; ce que vous faites : on n'a pas besoin de conseil pour cela.

Les hommes ne sont point faits pour être entassés en fourmilleres, mais épars sur la terre qu'ils doivent cultiver. Plus ils se rassemblent, plus ils se corrompent. Les infirmités du corps, ainsi que les vices de l'ame, sont l'ineffaçable effet de ce concours trop nombreux. L'homme est de tous les animaux celui qui peut le moins vivre en troupeaux. Des hommes entassés comme des moutons périroient tous en très peu de tems. L'haleine de l'homme est mortelle à ses semblables : cela n'est pas moins vrai, au propre, qu'au figuré.

Les villes sont le gouffre de l'espece humaine. Au bout de quelques générations, les races périissent ou dégènerent ; il faut les renouveler, & c'est toujours la campagne qui fournit à ce renouvellement. Envoyez donc vos enfans se renouveler, pour ainsi dire, eux-mêmes, & reprendre au milieu des champs, la vigueur qu'on perd dans l'air mal sain des lieux trop peuplés. Les femmes grosses qui sont à la campagne se hâtent de revenir accoucher à la ville ; elles devroient faire tout le contraire ; celles sur-tout qui
veulent

veulent nourrir leurs enfans. Elles auroient moins à regretter qu'elles ne pensent ; & dans un séjour plus naturel à l'espece, les plaisirs attachés aux devoirs de la nature leur ôteroient bientôt le goût de ceux qui ne s'y rapportent pas.

D'abord après l'accouchement on lave l'enfant avec quelque eau tiède où l'on mêle ordinairement du vin. Cette addition du vin me paroît peu nécessaire. Comme la nature ne produit rien de fermenté, il n'est pas à croire que l'usage d'une liqueur artificielle importe à la vie de ses créatures.

Par la même raison, cette précaution de faire tiédir l'eau n'est pas non plus indispensable, & en effet des multitudes de peuples lavent les enfans nouveaux nés dans les rivières ou à la mer sans autre façon : mais les nôtres, amolis avant que de naître par la mollesse des peres & des meres, apportent en venant au monde un tempérament déjà gâté, qu'il ne faut pas exposer d'abord à toutes les épreuves qui doivent le rétablir. Ce n'est que par degrés qu'on peut les remener à leur vigueur primitive. Commencez donc d'abord par suivre l'usage, & ne vous en écarter que peu-à-peu. Lavez souvent les enfans ; leur malpropreté en montre le besoin : quand on ne fait que les essuyer, on les déchire. Mais à mesure qu'ils se renforcent, diminuez par degré la tiédeur de l'eau, jusqu'à ce qu'enfin vous les laviez étés & hiver à l'eau froide & même glacée. Comme pour ne pas les exposer, il importe que cette diminution soit lente, successive & insensible, on peut se servir du thermometre pour la mesurer exactement.

Cet usage du bain une fois établi ne doit plus être interrompu, & il importe de le garder toute sa vie. Je le considère, non-seulement du côté de la propreté & de la santé actuelle, mais aussi comme une précaution salutaire pour rendre plus flexible la texture des fibres, & les faire céder sans effort & sans risque

aux

aux divers degrés de chaleur & de froid. Pour cela je voudrois qu'en grandissant on s'accoutumât peu-à-peu à se baigner, quelquefois dans des eaux chaudes à tous les degrés supportables, & souvent dans des eaux froides à tous les degrés possibles. Ainsi après s'être habitué à supporter les diverses températures de l'eau, qui étant un fluide plus dense, nous touche par plus de points & nous affecte davantage, on deviendrait presque insensible à celles de l'air.

Au moment que l'enfant respire en sortant de ses enveloppes, ne souffrez pas qu'on lui en donne d'autres que le tiennent plus à l'étroit. Point de têtieres, point de bandes, point de maillot; des langes flottans & larges, qui laissent tous ces membres en liberté, & ne soient, ni assez pesans pour gêner ses mouvemens, ni assez chauds pour empêcher qu'il ne sente les impressions de l'air (12). Placez-le dans un grand berceau (13) bien rembourré, où il puisse se mouvoir à l'aise & sans danger. Quand il commence à se fortifier, laissez-le ramper par la chambre; laissez-lui développer, étendre ses petits membres, vous les verrez se renforcer de jour en jour. Comparez-le avec un enfant bien emmailloté du même âge, vous ferez étonné de la différence de leur progrès (14).

On

(12) On étouffe les enfans dans les Villes à force de les tenir renfermés & vêtus. Ceux qui les gouvernent en font encore à favoir que l'air froid loin de leur faire du mal les renforce, & que l'air chaud les affoiblit, leur donne la fièvre & les tue.

(13) Je dis un *berceau* pour employer un mot usité, faute d'autre: car d'ailleurs je suis persuadé qu'il n'est jamais nécessaire de bercer les enfans, & que cet usage leur est souvent pernicieux.

(14) " Les anciens Peruvians laissoient les bras libres aux enfans
 " dans un maillot fort large; lorsqu'ils les en tiroient ils les met-
 " toient en liberté dans un trou fait en terre & garni de linges, dans
 " lequel ils les descendoient jusqu'à la moitié du corps; de cette
 " façon ils avoient les bras libres, & ils pouvoient mouvoir leur tête
 " & fléchir leur corps à leur gré sans tomber & sans se blesser: dès
 " qu'ils

On doit s'attendre à de grandes oppositions de la part des Nourrices à qui l'enfant bien garroté donne moins de peine que celui qu'il faut veiller incessamment. D'ailleurs sa mal-propreté devient plus sensible dans un habit ouvert ; il faut le nettoyer plus souvent. Enfin, la coutume est un argument qu'on ne réfutera jamais en certains pays au gré du peuple de tous les états.

Ne raisonnez point avec les Nourrices. Ordonnez, voyez faire, & n'épargnez rien pour rendre aisés dans la pratique les soins que vous aurez prescrits. Pourquoi ne les partageriez-vous pas ? Dans les nourritures ordinaires où l'on ne regarde qu'au physique, pourvu que l'enfant vive & qu'il ne déperisse point, le reste n'importe gueres : mais ici où l'éducation commence avec la vie, en naissant l'enfant est déjà disciple, non du Gouverneur, mais de la nature. Le Gouverneur ne fait qu'étudier sous ce premier Maître & empêcher que ses soins ne soient contrariés. Il veille le nourrisson, il l'observe, il le suit ; il épie avec vigilance la première lueur de son

“ qu'ils pouvoient faire un pas, on leur présente la mammelle
 “ d'un peu loin, comme un appas pour les obliger à marcher.
 “ Les petits Nègres font quelquefois dans une situation bien
 “ plus fatigante pour têter ; ils embrassent l'une des hanches de la
 “ mere avec leurs genoux & leurs pieds, & ils la serrent si bien
 “ qu'ils peuvent s'y soutenir sans le secours des bras de la mere ; ils
 “ s'attachent à la mammelle avec leurs mains, & ils la fucent con-
 “ stamment sans se déranger & sans tomber, malgré les différens
 “ mouvemens de la mere, qui pendant ce tems travaille à son or-
 “ dinaire. Ces enfans commencent à marcher dès le second mois,
 “ ou plutôt à se traîner sur les genoux & sur les mains, cet exercice
 “ leur donne pour la suite la facilité de courir dans cette situation
 “ presque aussi vite que s'ils étoient sur leurs pieds.” *Hist. Nat.*
T. IV. in 12mo, page 192.

A ces exemples M. de Buffon auroit pu ajouter celui de l'Angleterre, où l'extravagante & barbare pratique du maillot s'abolit de jour en jour. Voyez aussi la Loubere, Voyage de Siam, le Sieur le Beau, Voyage du Canada, &c. Je remplirois vingt pages de citations, si j'avois besoin de confirmer ceci par des faits.

foible

foible entendement, comme aux approches du premier quartier les Musulmans épient l'instant du lever de la lune.

Nous naissons capable d'apprendre, mais ne sachant rien, ne connoissant rien. L'ame, enchaînée dans des organes imparfaits & demi-formés, n'a pas même le sentiment de sa propre existence. Les mouvemens, les cris de l'enfant qui vient de naître font des effets purement mécaniques, dépourvus de connoissance & de volonté.

Supposons qu'un enfant eût à sa naissance la stature & la force d'un homme fait, qu'il sortit, pour ainsi dire, tout armé du sein de sa mere, comme Pallas du cerveau de Jupiter ; cet homme-enfant seroit un parfait imbecille, un automate, une statue immobile & presque insensible. Il ne verroit rien, il n'entendrait rien, il ne connoitroit personne, il ne sauroit pas tourner les yeux vers ce qu'il auroit besoin de voir. Non-seulement il n'apercevrait aucun objet hors de lui, il n'en rapporteroit même aucun dans l'organe du sens qui le lui feroit appercevoir ; les couleurs ne seroient point dans ses yeux, les sons ne seroient point dans ses oreilles, les corps qu'il toucheroient ne seroient point sur le sien, il ne sauroit pas même qu'il en a un : le contact de ses mains seroit dans son cerveau ; toutes ses sensations se réuniroient dans un seul point ; il n'existeroit que dans le commun *sensorium*, il n'auroit qu'une seule idée, savoir celle du *moi* à laquelle il rapporteroit toutes ses sensations, & cette idée ou plutôt ce sentiment seroit la seule chose qu'il auroit de plus qu'un enfant ordinaire.

Cet homme formé tout-à-coup ne sauroit pas non plus se redresser sur ses pieds, il lui faudroit beaucoup de tems pour apprendre à s'y soutenir en équilibre ; peut-être n'en feroit-il pas même l'essai, & vous verriez ce grand corps fort & robuste rester en
place

place comme une pierre, ou ramper & se traîner comme un jeune chien.

Il sentiroit le mal-aise des besoins sans les connoître, & sans imaginer aucun moyen d'y pourvoir. Il n'y a nulle immédiate communication entre les muscles de l'estomac & ceux des bras & des jambes, qui, même entouré d'alimens, lui fit faire un pas pour en approcher, ou étendre la main pour les saisir ; & comme son corps auroit pris son accroissement, que ses membres seroient tout développés, qu'il n'auroit par conséquent, ni les inquiétudes ni les mouvemens continuels des enfans, il pourroit mourir de faim avant de s'être mû pour chercher sa subsistance. Pour peu qu'on ait réfléchi sur l'ordre & le progrès de nos connoissances, on ne peut nier que tel ne fût à peu près l'état primitif d'ignorance & de stupidité naturel à l'homme, avant qu'il eût rien appris de l'expérience ou de ses semblables.

On connoît donc, ou l'on peut connoître, le premier point d'où part chacun de nous pour arriver au degré commun de l'entendement ; mais qui est-ce qui connoît l'autre extrémité ? chacun avance plus ou moins selon son génie, son goût, ses besoins, ses talens, son zèle, & les occasions qu'il a de s'y livrer. Je ne sache pas qu'aucun Philosophe ait encore été assez hardi pour dire ; voila le terme où l'homme peut parvenir & qu'il ne sauroit passer. Nous ignorons ce que notre nature nous permet d'être ; nul de nous n'a mesuré la distance qui peut se trouver entre un homme & un autre homme. Quelle est l'ame basse que cette idée n'échauffa jamais, & qui ne se dit pas quelquefois dans son orgueil : combien j'en ai déjà passés ! combien j'en puis encore atteindre ! pourquoi mon égal iroit-il plus loin que moi ?

Je le répète : l'éducation de l'homme commence à sa naissance ; avant de parler, avant que d'entendre
il

il s'instruit déjà. L'expérience prévient les leçons ; au moment qu'il connoît sa Nourrice il a déjà beaucoup acquis. On feroit surpris des connoissances de l'homme le plus grossier, si l'on suivoit son progrès depuis le moment où il est né jusqu'à celui où il est parvenu. Si l'on partageoit toute la science humaine en deux parties, l'une commune à tous les hommes, l'autre particuliere aux savans, celle-ci feroit très petite en comparaison de l'autre ; mais nous ne songeons guere aux acquisitions générales, parcequ'elles se font sans qu'on y pense & même avant l'âge de raison, que d'ailleurs le savoir ne se fait remarquer que par ses différences, & que, comme dans les équations d'algebre, les quantités communes se comptent pour rien.

Les animaux mêmes acquierent beaucoup. Ils ont de sens, il faut qu'ils apprennent à en faire usage ; ils ont des besoins, il faut qu'ils apprennent à y pourvoir : il faut qu'ils apprennent à manger, à marcher, à voler. Les quadrupedes qui se tiennent sur leur pieds dès leur naissance ne savent pas marcher pour cela ; on voit à leurs premiers pas que ce sont des essais mal assurés : les Serins échappés de leurs cages ne savent point voler, parce-qu'ils n'ont jamais volé. Tout est instruction pour les êtres animés & sensibles. Si les plantes avoient un mouvement progressif, il faudroit qu'elles eussent des sens & qu'elles acquissent des connoissances, autrement les especes périroient bientôt.

Les premieres sensations des enfans sont purement affectives, ils n'apperçoivent que le plaisir & la douleur. Ne pouvant ni marcher ni saisir, ils ont besoin de beaucoup de tems pour se former peu-à-peu les sensations représentatives qui leur montrent les objets hors d'eux-mêmes ; mais en attendant que ces objets s'étendent, s'éloignent, pour ainsi dire, de leurs yeux, & prennent pour eux des dimensions

menfions & des figures, le retour des fenfations affectives commence à les foumettre à l'empire de l'habitude ; on voit leurs yeux fe tourner fans cefse vers la lumiere, & fi elle leur vient de côté, prendre infenfiblement cette direction ; enforte qu'on doit avoir foïn de leur oppofer le vilage au jour, de peur qu'ils ne deviennent louches ou ne s'accoutument à regarder de travers. Il faut auffi qu'ils s'habituent de bonne heure aux ténèbres ; autrement ils pleurent & crient fi-tôt qu'ils fe trouvent à l'obfcurité. La nourriture & la fommeil trop exactement mefurés, leur deviennent néceffaires au bout des mêmes intervalles, & bientôt le defir ne vient plus du befoïn, mais de l'habitude, ou plutôt, l'habitude ajoûte un nouveau befoïn à celui de la nature : voilà ce qui faut prévenir.

La feule habitude qu'on doit laiffer prendre à l'enfant eft de n'en contracter aucune ; qu'on ne le porte pas plus fur un bras que fur l'autre, qu'on ne l'accoutume pas à préfenter une main plutôt que l'autre, à s'en fervir plus fouvent, à vouloir manger, dormir, agir aux mêmes heures, à ne pouvoir refter feul ni nuit ni jour. Préparez de loin le regne de fa liberté & l'ufage de fes forces, en laiffant à fon corps l'habitude naturelle, en le mettant en état d'être toujours maître de lui-même, & de faire en toute chofe fa volonté, fi-tôt qu'il en aura une.

Dès que l'enfant commence à diftinguer les objets, il importe de mettre du choix dans ceux qu'on lui montre. Naturellement tous les nouveaux objets intereffent l'homme. Il fe sent fi foible qu'il craint tout ce qu'il ne connoît pas : l'habitude de voir des objets nouveaux fans en être affecté détruit cette crainte. Les enfans élevés dans des maifons propres où l'on ne fouffre point d'araignées ont peur des araignées, & cette peur leur demeure fouvent étant grands. Je n'ai jamais vû de payfans,

ni homme, ni femme, ni enfant, avoir peur des araignées.

Pourquoi donc l'éducation d'un enfant ne commenceroit-elle pas avant qu'il parle & qu'il entende, puisque le seul choix des objets qu'on lui présente est propre à le rendre timide ou courageux ? Je veux qu'on l'habitue à voir des objets nouveaux, des animaux laids, dégoûtans, bisarres ; mais peu à peu, de loin, jusqu'à ce qu'il y soit accoutumé, & qu'à force de les voir manier à d'autres il les manie enfin lui-même. Si durant son enfance il a vu sans effroi des crapauds, des serpens, des écrevisses, il verra sans horreur, étant grand, quelque animal que ce soit. Il n'y a plus d'objets affreux pour qui en voit tous les jours.

Tous les enfans ont peur des masques. Je commence par montrer à Emile un masque d'une figure agréable. Ensuite, quelqu'un s'applique devant lui ce masque sur le visage ; je me mets à rire, tout le monde rit, & l'enfant rit comme les autres. Peu-à-peu je l'accoutume à des masques moins agréables, & enfin à des figures hideuses. Si j'ai bien ménagé ma gradation, loin de s'effrayer au dernier masque, il en rira comme du premier. Après cela je ne crains plus qu'on l'effraie avec des masques.

Quand, dans les adieux d'Andromaque & d'Hector, le petit Astyanax, effrayé du panache qui flotte sur le casque de son pere, le méconnoît, se jette en criant sur le sein de sa nourrice, & arrache à sa mere un souris mêlé de larmes, que faut-il faire pour guérir cet effroi ? précisément ce que fait Hector ; poser le casque à terre, & puis caresser l'enfant. Dans un moment plus tranquille on ne s'en tiendroit pas là : on s'approcheroit du casque, on joueroit avec les plumes, on les feroit manier à l'enfant, enfin la nourrice prendroit le casque & le poseroit en

riant sur sa propre tête ; si toutefois la main d'une femme osoit toucher aux armes d'Hector.

S'agit-il d'exercer Emile au bruit d'une arme à feu ? je brûle d'abord une amorce dans un pistolet. Cette flamme brusque & passagère, cette espece d'éclair le réjouit ; je répète la même chose avec plus de poudre : peu-à-peu j'ajoute au pistolet une petite charge sans bourre, puis une plus grande : enfin, je l'accoutume aux coups de fusil, aux boîtes, aux canons, aux détonations les plus terribles.

J'ai remarqué que les enfans ont rarement peur du tonnerre, à moins que les éclats ne soient affreux, & ne blessent réellement l'organe de l'ouïe. Autrement cette peur ne leur vient que quand ils ont appris que le tonnerre blesse ou tue quelquefois. Quand la raison commence à les effrayer, faites que l'habitude les rassure. Avec une gradation lente & ménagée on rend l'homme & l'enfant intrépide à tout.

Dans le commencement de la vie où la mémoire & l'imagination sont encore inactives, l'enfant n'est attentif qu'à ce qui affecte actuellement ses sens. Ses sensations étant les premiers matériaux de ses connoissances, les lui offrir dans un ordre convenable, c'est préparer sa mémoire à les fournir un jour dans le même ordre à son entendement : mais comme il n'est attentif qu'à ses sensations, il suffit d'abord de lui montrer bien distinctement la liaison de ces mêmes sensations avec les objets qui les causent. Il veut tout toucher, tout manier ; ne vous opposez point à cette inquiétude : elle lui suggere un apprentissage très-nécessaire. C'est ainsi qu'il apprend à sentir la chaleur, le froid, la dureté, la mollesse, la pesanteur, la légèreté des corps, à juger de leur grandeur, de leur figure & de toutes leurs qualités sensibles, en regardant, palpant,

ant (15), écoutant, surtout en comparant la vue au toucher, en estimant à l'œil la sensation qu'ils feroient sur ses doigts.

Ce n'est que par le mouvement, que nous apprenons qu'il y a des choses qui ne sont pas nous ; & ce n'est que par notre propre mouvement, que nous acquérons l'idée de l'étendue. C'est parceque l'enfant n'a point cette idée, qu'il tend indifféremment la main pour saisir l'objet qui le touche, ou l'objet qui est à cent pas de lui. Cet effort qu'il fait vous paroît un signe d'empire, un ordre qu'il donne à l'objet de s'approcher ou à vous de le lui apporter ; & point du tout, c'est seulement que les mêmes objets qu'il voyoit d'abord dans son cerveau, puis sur ses yeux, il les voit maintenant au bout de ses bras ; & n'imagine d'étendue que celle où il peut atteindre. Ayez donc soin de le promener souvent, de le transporter d'une place à l'autre, de lui faire sentir le changement de lieu, afin de lui apprendre à juger des distances. Quand il commencera de les connoître, alors il faut changer de méthode, & ne le porter que comme il vous plaît & non comme il lui plaît ; car sitôt qu'il n'est plus abusé par le sens, son effort change de cause : ce changement est remarquable, & demande explication.

Le mal-aise des besoins s'exprime par des signes, quand le secours d'autrui est nécessaire pour y pourvoir. De-là les cris des enfans. Ils pleurent beaucoup : cela doit être. Puisque toutes leurs sensations sont affectives, quand elles sont agréables ils en jouissent en silence, quand elles sont pénibles ils le disent dans leur langage & demandent du sou-

(15) L'odorat est de tous les sens celui qui se développe le plus tard dans les enfans ; jusqu'à l'âge de deux ou trois ans il ne paroît pas qu'ils soient sensibles ni aux bonnes ni aux mauvaises odeurs ; ils ont à cet égard l'indifférence, ou plutôt l'insensibilité qu'on remarque dans plusieurs animaux.

lagement. Or tant qu'ils sont éveillés ils ne peuvent presque rester dans un état d'indifférence ; ils dorment ou sont affectés.

Toutes nos Langues sont des ouvrages de l'art. On a long-tems cherché s'il y avoit une Langue naturelle & commune à tous les hommes : sans doute, il y en a une ; & c'est celle que les enfans parlent avant de savoir parler. Cette Langue n'est pas articulée, mais elle est accentuée, sonore, intelligible. L'usage des nôtres nous l'a fait négliger au point de l'oublier tout-à-fait. Etudions les enfans, & bien-tôt nous la rapprendrons auprès d'eux. Les nourrices sont nos maîtres dans cette Langue, elles entendent tout ce que disent leurs nourrissons, elles leur répondent, elles ont avec eux des dialogues très bien suivis, & quoiqu'elles prononcent des mots, ces mots sont parfaitement inutiles, ce n'est point le sens du mot qu'ils entendent, mais l'accent dont il est accompagné.

Au langage de la voix se joint celui du geste non moins énergique. Ce geste n'est pas dans les foibles mains des enfans, il est sur leurs visages. Il est étonnant combien ces physionomies mal formées ont déjà d'expression : leurs traits changent d'un instant à l'autre avec une inconcevable rapidité. Vous y voyez le sourire, le desir, l'effroi naître & passer comme autant d'éclairs ; à chaque fois vous croyez voir un autre visage. Ils ont certainement les muscles de la face plus mobiles que nous. En revanche leurs yeux ternes ne disent presque rien. Tel doit être le genre de leurs signes dans un âge où l'on n'a que de besoins corporels ; l'expression des sensations est dans les grimaces, l'expression des sentimens est dans les regards.

Comme le premier état de l'homme est la misère & la foiblesse, ses premières voix sont la plainte & les pleurs. L'enfant sent ses besoins & ne les peut satisfaire, il implore le secours d'autrui par des cris ; s'il a faim ou soif, il pleure ; s'il a trop froid ou trop

trop chaud, il pleure ; s'il a besoin de mouvement & qu'on le tienne en repos, il pleure ; s'il veut dormir & qu'on l'agite, il pleure. Moins sa maniere d'être est à sa disposition, plus il demande fréquemment qu'on la change. Il n'a qu'un langage, parcequ'il n'a, pour ainsi dire, qu'une sorte de mal-être : dans l'imperfection de ses organes, il ne distingue point leurs impressions diverses ; tous les maux ne forment pour lui qu'une sensation de douleur.

De ces pleurs qu'on croiroit si peu dignes d'attention, naît le premier rapport de l'homme à tout ce qui l'environne : ici se forge le premier anneau de cette longue chaîne dont l'ordre social est formé.

Quand l'enfant pleure, il est mal à son aise, il a quelque besoin qu'il ne sauroit satisfaire ; on examine, on cherche ce besoin, on le trouve, on y pourvoit. Quand on ne le trouve pas ou quand on n'y peut pourvoir, les pleurs continuent, on en est importuné ; on flatte l'enfant pour le faire taire, on le berce, on lui chante pour l'endormir : s'il s'opiniâtre, on s'impatiente, on le menace ; des nourrices brutales le frappent quelquefois. Voilà d'étranges leçons pour son entrée à la vie.

Je n'oublierai jamais d'avoir vu un de ces incommodés pleureurs ainsi frappé par sa nourrice. Il se tut sur-le-champ, je le crus intimidé. Je me disois, ce sera une ame servile dont on n'obtiendra rien que par la rigueur. Je me trompois ; le malheureux suffoquoit de colere, il avoit perdu la respiration, je le vis devenir violet. Un moment après vinrent les cris aigus, tous les signes du ressentiment, de la fureur, du désespoir de cet âge, étoient dans ses accens. Je craignis qu'il n'expirât dans cette agitation. Quand j'aurois douté que le sentiment du juste & de l'injuste fût inné dans le cœur de l'homme, cet exemple seul m'auroit convaincu. Je suis

sûr qu'un tison ardent tombé par hasard sur la main de cet enfant, lui eût été moins sensible que ce coup assez léger, mais donné dans l'intention manifeste de l'offenser.

Cette disposition des enfans à l'emportement, au dépit, à la colere, demande des ménagemens excessifs. Boerhaave pense que leurs maladies sont pour la plûpart de la classe des convulsives, parceque la tête étant proportionnellement plus grosse & le système des nerfs plus étendu que dans les adultes, le genre nerveux est plus susceptible d'irritation. Eloignez d'eux avec le plus grand soin les Domestiques qui les agacent, les irritent, les impatientent ; ils leur sont cent fois plus dangereux, plus funestes que les injures de l'air & des saisons. Tant que les enfans ne trouveront de résistance que dans les choses & jamais dans les volontés, ils ne deviendront ni mutins ni coleres, & se conserveront mieux en santé. C'est ici une des raisons pourquoi les enfans du Peuple plus libres, plus indépendans, sont généralement moins infirmes, moins délicats, plus robustes que ceux qu'on prétend mieux élever en les contrariant sans cesse : mais il faut songer toujours qu'il y a bien de la différence entre leur obéir & ne les pas contrarier.

Les premieres pleurs des enfans sont des prieres : si on n'y prend garde, elles deviennent bientôt des ordres ; ils commencent par se faire assister, ils finissent par se faire servir. Ainsi de leur propre foiblesse, d'où vient d'abord le sentiment de leur dépendance, naît ensuite l'idée de l'empire & de la domination ; mais cette idée étant moins excitée par leurs besoins que par nos services ici, commencent à se faire appercevoir les effets moraux dont la cause immédiate n'est pas dans la nature, & l'on voit déjà pourquoi dès ce premier âge, il importe

de démêler l'intention secrète que dicte le geste ou le cri.

Quand l'enfant tend la main avec effort sans rien dire, il croit atteindre à l'objet, parcequ'il n'en estime pas la distance ; il est dans l'erreur : mais quand il se plaint & crie en tendant la main, alors il ne s'abuse plus sur la distance, il commande à l'objet de s'approcher, ou à vous de le lui apporter. Dans le premier cas portez-le à l'objet lentement & à petits pas : dans le second, ne faites pas seulement semblant de l'entendre ; plus il criera, moins vous devez l'écouter. Il importe de l'accoutumer de bonne heure à ne commander, ni aux hommes, car il n'est pas leur maître, ni aux choses, car elles ne l'entendent point. Ainsi quand un enfant desire quelque chose qu'il voit & qu'on veut lui donner, il vaut mieux porter l'enfant à l'objet que d'apporter l'objet à l'enfant : il tire de cette pratique une conclusion qui est de son âge, & il n'y a point d'autre moyen de la lui suggérer.

L'Abbé de Saint Pierre appelloit les hommes de grands enfans ; on pourroit appeller réciproquement les enfans de petits hommes. Ces propositions ont leur vérité comme sentences ; comme principes elles ont besoin d'éclaircissement : mais quand Hobbes appelloit le méchant un enfant robuste, il disoit une chose absolument contradictoire. Toute méchanceté vient de foiblesse ; l'enfant n'est méchant que parcequ'il est foible ; rendez-le fort, il fera bon : celui qui pourroit tout ne feroit jamais de mal. De tous les attributs de la divinité toute-puissante, la bonté est celui sans lequel on la peut le moins concevoir. Tous les Peuples qui ont reconnu deux principes ont toujours regardé le mauvais comme inférieur au bon, sans quoi ils auroient fait une supposition absurde. Voyez ci-après la profession de foi du Vicaire Savoyard.

La raison seule nous apprend à connoître le bien & le mal. La conscience qui nous fait aimer l'un & haïr l'autre, quoiqu'indépendante de la raison, ne peut donc se développer sans elle. Avant l'âge de raison nous faisons le bien & le mal sans le connoître ; & il n'y a point de moralité dans nos actions, quoi-qu'il y en ait quelquefois dans le sentiment des actions d'autrui qui ont rapport à nous. Un enfant veut déranger tout ce qu'il voit, il casse, il brise tout ce qu'il peut atteindre, il empoigne un oiseau comme il empoigneroit une pierre, & l'étouffe sans savoir ce qu'il fait.

Pourquoi cela ? D'abord la Philosophie en va rendre raison par des vices naturels ; l'orgueil, l'esprit de domination, l'amour-propre, la méchanceté de l'homme ; le sentiment de sa foiblesse, pourra-t-elle ajouter, rend l'enfant avide de faire des actes de force, & de se prouver à lui-même son propre pouvoir. Mais voyez ce Vieillard infirme & cassé, ramené par le cercle de la vie humaine à la foiblesse de l'enfance ; non-seulement il reste immobile & paisible, il veut encore que tout y reste autour de lui ; le moindre changement le trouble & l'inquiette, il voudroit voir regner un calme universel. Comment la même impuissance jointe aux mêmes passions produiroit-elle des effets si différens dans les deux âges, si la cause primitive n'étoit changée ? & où peut-on chercher cette diversité de causes, si ce n'est dans l'état physique des deux individus ? Le principe actif commun à tous deux se développe dans l'un & s'éteint dans l'autre ; l'un se forme & l'autre se détruit, l'un tend à la vie, & l'autre à la mort. L'activité défaillante se concentre dans le cœur du vieillard ; dans celui de l'enfant elle est surabondante & s'étend au-dehors, il se sent, pour ainsi dire, assez de vie pour animer tout ce qui l'environne. Qu'il fasse ou qu'il défasse, il n'importe, il suffit qu'il change l'état des choses, & tout changement est une action. Que s'il
semble

semble avoir plus de penchant à détruire, ce n'est point par méchanceté ; c'est que l'action qui forme est toujours lente, & que celle qui détruit, étant plus rapide, convient mieux à sa vivacité.

En même-tems que l'Auteur de la Nature donne aux enfans ce principe actif, il prend soin qu'il soit peu nuisible, en leur laissant peu de force pour s'y livrer. Mais sitôt qu'ils peuvent considérer les gens qui les environnent comme des instrumens qu'il dépend d'eux de faire agir, ils s'en servent pour suivre leur penchant & suppléer à leur propre foiblesse. Voilà comment ils deviennent incommodés, tirans, impérieux, méchans, indomptables ; progrès qui ne vient pas d'un esprit naturel de domination, mais qui le leur donne ; car il ne faut pas une longue expérience pour sentir combien il est agréable d'agir par les mains d'autrui, & de n'avoir besoin que de remuer la langue pour faire mouvoir l'Univers.

En grandissant on acquiert des forces, on devient moins inquiet, moins remuant, on se renferme davantage en soi-même. L'ame & le corps se méttent, pour ainsi dire, en équilibre, & la nature ne nous demande plus que le mouvement nécessaire à nôtre conservation. Mais le desir de commander ne s'éteint pas avec le besoin qui l'a fait naître ; l'empire éveille & flatte l'amour-propre, & l'habitude la fortifie : ainsi succede la fantaisie au besoin ; ainsi prennent leurs premieres racines les préjugés & l'opinion.

Le principe une fois connu, nous voyons clairement le point où l'on quitte la route de la nature : voyons ce qu'il faut faire pour s'y maintenir.

Loin d'avoir des forces superflues, les enfans n'en ont pas même de suffisantes pour tout ce que leur demande la nature : il faut donc leur laisser l'usage de toutes celles qu'elle leur donne & dont ils ne sauroient abuser. Première maxime.

Il faut les aider, & suppléer à ce qui leur manque, soit en intelligence, soit en force, dans tout ce qui est du besoin physique. Deuxieme maxime.

Il faut dans les secours qu'on leur donne se borner uniquement à l'utile réel, sans rien accorder à la fantaisie ou au desir sans raison ; car la fantaisie ne les tourmentera point quand on ne l'aura pas fait naître, attendu qu'elle n'est pas de la nature. Troisieme maxime.

Il faut étudier avec soin leur langage & leurs signes, afin que dans un âge où ils ne savent point dissimuler, on distingue dans leurs desirs ce qui vient immédiatement de la nature, & ce qui vient de l'opinion. Quatrieme maxime.

L'esprit de ces regles est d'accorder aux enfans plus de liberté véritable & moins d'empire, de leur laisser plus faire par eux-mêmes & moins exiger d'autrui. Ainsi s'accoutumant de bonne heure à borner leurs desirs à leurs forces, ils sentiront peu la privation de ce qui ne sera pas en leur pouvoir.

Voilà donc une raison nouvelle & très-importante pour laisser les corps & les membres des enfans absolument libres, avec la seule précaution de les éloigner du danger des chûtes, & d'écartier de leurs mains tout ce qui peut les blesser.

Infailiblement un enfant dont le corps & les bras sont libres pleurera moins qu'un enfant embandé dans un maillot. Celui qui ne connoît que les besoins physiques ne pleure que quand il souffre, & c'est un très grand avantage ; car alors on fait à point nommé quand il a besoin de secours, & l'on ne doit pas tarder un moment à le lui donner s'il est possible. Mais si vous ne pouvez le soulager, restez tranquille, sans le flatter pour l'appaiser ; vos caresses ne guériront pas sa colique : cependant il se souviendra de ce qu'il faut faire pour être flatté, & s'il fait une fois vous occuper de lui à sa volonté, le voilà devenu votre maître ; tout est perdu.

Moins

Moins contrariés dans leurs mouvemens, les enfans pleureront moins ; moins importuné de leurs pleurs on se tourmentera moins pour les faire taire ; menacés ou flattés moins souvent, ils feront moins craintifs ou moins opiniâtres, & resteront mieux dans leur état naturel. C'est moins en laissant pleurer les enfans qu'en s'empresant pour les appaiser, qu'on leur fait gagner des descentes, & ma preuve est que les enfans les plus négligés y font bien moins sujets que les autres. Je suis fort éloignée de vouloir pour cela qu'on les néglige ; au contraire il importe qu'on les prévienne, & qu'on ne se laisse pas avertir de leurs besoins par leurs cris. Mais je ne veux pas, non plus, que les soins qu'on leur rend soient mal-entendus. Pourquoi se feroient-ils faute de pleurer dès qu'ils voient que leurs pleurs sont bonnes à tant de choses ? Instruits du prix qu'on met à leur silence, ils se gardent bien de le prodiguer. Ils le font à la fin tellement valoir qu'on ne peut plus le payer, & c'est alors qu'à force de pleurer sans succès, ils s'efforcent s'épuisent & se tuent.

Les longues pleurs d'un enfant qui n'est ni lié ni malade & qu'on ne laisse manquer de rien ne font que des pleurs d'habitude & d'obstination. Elles ne font point l'ouvrage de la nature, mais de la Nourrice, qui, pour n'en savoir endurer l'importunité la multiplie, sans songer qu'en faisant taire l'enfant aujourd'hui on l'excite à pleurer demain davantage.

Le seul moyen de guérir ou prévenir cette habitude, est de n'y faire aucune attention. Personne n'aime à prendre une peine inutile, pas même les enfans. Ils sont obstinés dans leurs tentatives ; mais si vous avez plus de constance, qu'eux d'opiniâtreté, ils se rebutent, & n'y reviennent plus. C'est ainsi qu'on leur épargne des pleurs, & qu'on les accou-

tume à n'en verser que quand la douleur les y force.

Au reste, quand ils pleurent par fantaisie ou par obstination, un moyen sûr pour les empêcher de continuer est de les distraire par quelque objet agréable & frappant, qui leur fasse oublier qu'ils vouloient pleurer. La plupart des Nourrices excellent dans cet art, & bien ménagé il est très utile ; mais il est de la dernière importance que l'enfant n'apperçoive pas l'intention de le distraire, & qu'il s'amuse sans croire qu'on songe à lui : or voilà sur quoi toutes les Nourrices sont mal-adroites.

On févre trop tôt tous les enfans. Le tems où l'on doit les févrer est indiqué par l'éruption des dents, & cette éruption est communément pénible & douloureuse. Par un instinct machinal l'enfant porte alors fréquemment à sa bouche tout ce qu'il tient, pour le mâcher. On pense faciliter l'opération en lui donnant pour hochet quelques corps durs, comme l'ivoire ou la dent de loup. Je crois qu'on se trompe. Ces corps durs appliqués sur les gencives loin de les ramollir les rendent calleuses, les endurecissent, préparent un déchirement plus pénible & plus douloureux. Prenons toujours l'instinct pour exemple. On ne voit point les jeunes chiens exercer leurs dents naissantes sur des cailloux, sur du fer, sur des os, mais sur du bois, du cuir, des chiffons, des matieres molles qui cèdent & où la dent s'imprime.

On ne fait plus être simple en rien ; pas même autour des enfans. Des grelots d'argent, d'or, du corail, des cristaux à facettes, des hochets de tout prix & de toute espee. Que d'apprêts inutiles & pernicioeux ! Rien de tout cela. Point de grelots, point de hochets ; de petites branches d'arbre avec leurs fruits & leurs feuilles, une tête de pavot dans laquelle on entend sonner les graines, un bâton de réglisse

réglisse qu'il peut fucer & mâcher, l'amuseront autant que ces magnifiques colifichets, & n'auront pas l'inconvénient de l'accoutumer au luxe dès sa naissance.

Il a été reconnu que la bouillie n'est pas une nourriture fort saine. Le lait cuit & la farine crue sont beaucoup de saburre & conviennent mal à nôtre estomac. Dans la bouillie la farine est moins cuite que dans le pain, & de plus elle n'a pas fermenté; la panade, la crème de riz me paroissent préférables. Si l'on veut absolument faire de la bouillie, il convient de griller un peu la farine auparavant. On fait dans mon pays, de la farine ainsi torrifiée, une soupe fort agréable & fort saine. Le bouillon de viande & le potage sont encore un médiocre aliment dont il ne faut user que le moins qu'il est possible. Il importe que les enfans s'accoutument d'abord à mâcher; c'est le vrai moyen de faciliter l'éruption des dents: & quand ils commencent d'avalier, les sucs salivaires mêlés avec les alimens en facilitent la digestion.

Je leur ferois donc mâcher d'abord des fruits secs, des croûtes. Je leur donnerois pour jouer de petits bâtons de pain dur ou de biscuit semblable au pain de Piémont qu'on appelle dans les pays des *Griffes*. A force de ramollir ce pain dans leur bouche ils en avaleroient enfin quelque peu, leurs dents se trouveroient forties, & ils se trouveroient sevrés presque avant qu'on s'en fût apperçu. Les Payfans ont pour l'ordinaire l'estomac fort bon, & l'on ne les sévre pas avec plus de façon que cela.

Les enfans entendent parler dès leur naissance; on leur parle non-seulement avant qu'ils comprennent ce qu'on leur dit, mais avant qu'ils puissent rendre les voix qu'ils entendent. Leur organe encore engourdi ne se prête que peu-à-peu aux imitations des sons qu'on leur dicte, & il n'est pas même assuré.

assuré que ces sons se portent d'abord à leur oreille aussi distinctement qu'à la nôtre. Je ne désapprouve pas que la Nourrice amuse l'enfant par des chants & par des accens très-gais & très-variés ; mais je désapprouve qu'elle l'étourdisse incessamment d'une multitude de paroles inutiles auxquelles il ne comprend rien que le ton qu'elle y met. Je voudrois que les premières articulations qu'on lui fait entendre fussent rares, faciles, distinctes, souvent répétées, & que les mots qu'elles expriment ne se rapportassent qu'à des objets sensibles qu'on peut d'abord montrer à l'enfant. La malheureuse facilité que nous avons à nous payer de mots que nous n'entendons point, commence plutôt qu'on ne pense. L'Ecolier écoute en classe le verbiage de son Régent, comme il écoutoit au maillot le babil de sa Nourrice. Il me semble que ce seroit l'instruire fort utilement que de l'élever à n'y rien comprendre.

Les réflexions naissent en foule quand on veut s'occuper de la formation du langage & des premiers discours des enfans. Quoi qu'on fasse, ils apprendront toujours à parler de la même manière, & toutes les spéculations philosophiques sont ici de la plus grande inutilité.

D'abord ils ont, pour ainsi dire, une grammaire de leur âge, dont la syntaxe a des règles plus générales que la nôtre ; & si l'on y faisoit bien attention, l'on seroit étonné de l'exactitude avec laquelle ils suivent certaines analogies, très-vicieuses, si l'on veut, mais très-régulières, & qui ne sont choquantes que par leur dureté ou parce que l'usage ne les admet pas. Je viens d'entendre un pauvre enfant bien grondé par son père pour lui avoir dit, *Mon père, irai-je-t-y ?* Or, on voit que cet enfant suivoit mieux l'analogie que nos Grammairiens ; car puisqu'on lui disoit, *vas-y*, pourquoi n'auroit-il pas dit, *irai-je-t-y ?* Remarquez de plus, avec quelle adresse

adresse il évitoit l'hiatus de *irai-je-y*, ou, *y irai-je* ? Est-ce la faute du pauvre enfant si nous avons mal-à-propos ôté de la phrase cet adverbe déterminant, *y*, parce que nous n'en favions que faire ? C'est une pédanterie insupportable & un soin des plus superflus de s'attacher à corriger dans les enfans toutes ces petites fautes contre l'usage, desquelles ils ne manquent jamais de se corriger d'eux-mêmes avec le tems. Parlez toujours correctement devant eux, faites qu'ils ne se plaisent avec personne autant qu'avec vous, & foyez sûr qu'insensiblement leur langage s'épurera sur le vôtre, sans que vous les ayez jamais repris.

Mais un abus d'une toute autre importance & qu'il n'est pas moins aisé de prévenir, est qu'on se presse trop de les faire parler, comme si l'on avoit peur qu'ils n'apprirent pas à parler d'eux mêmes. Cet empressement indiscret produit un effet directement contraire à celui qu'on cherche. Ils en parlent plus tard, plus confusément : l'extrême attention qu'on donne à tout ce qu'ils disent les dispense de bien articuler ; & comme ils daignent à peine ouvrir la bouche, plusieurs d'entre eux en conservent toute leur vie une vice de prononciation, & un parler confus qui les rend presque inintelligibles.

J'ai beaucoup vécu parmi les Payfans, & n'en ouïs jamais grasseyer aucun, ni homme ni femme, ni fille ni garçon. D'où vient cela ? les organes des Payfans sont-ils autrement construits que les nôtres ? Non, mais ils sont autrement exercés. Vis-à-vis de ma fenêtre est un tertre sur lequel se rassembrent, pour jouer, les enfans du lieu. Quoiqu'ils soient assez éloignés de moi, je distingue parfaitement tout ce qu'ils disent, & j'en tire souvent de bons mémoires pour cet Ecrit. Tous les jours mon oreille me trompe sur leur âge ; j'entends des voix
d'enfans

d'enfans de dix ans, je regarde, je vois la stature & les traits d'enfans de trois à quatre. Je ne borne pas à moi seul cette expérience; les Urbains qui me viennent voir & que je consulte là-dessus, tombent tous dans le même erreur.

Ce qui la produit est que jusqu'à cinq ou six ans les enfans des Villes élevés dans la chambre & sous l'aîle d'une Gouvernante, n'ont besoin que de marmoter pour se faire entendre; sitôt qu'ils remuent les lèvres on prend peine à les écouter; on leur dicte des mots qu'ils rendent mal, & à force d'y faire attention, les mêmes gens étant sans cesse autour d'eux, devinent ce qu'ils ont voulu dire plutôt que ce qu'ils ont dit.

À la campagne c'est toute autre chose. Une Payfane n'est pas sans cesse autour de son enfant, il est forcé d'apprendre à dire très nettement & très haut ce qu'il a besoin de lui faire entendre. Aux champs les enfans épars, éloignés du pere, de la mere & des autres enfans, s'exercent à se faire entendre à distance & à mesurer la force de la voix sur l'intervalle qui les sépare de ceux dont ils veulent être entendus. Voilà comment on apprend véritablement à prononcer, & non pas en bégayant quelques voyelles à l'oreille d'une Gouvernante attentive. Aussi quand on interroge l'enfant d'un Payfan, la honte peut l'empêcher de répondre, mais ce qu'il dit il le dit nettement; au lieu qu'il faut que la Bonne serve d'interprete à l'enfant de la Ville, sans quoi l'on n'entend rien à ce qu'il grommelle entre ses dents (16).

En

(16) Ceci n'est pas sans exception; souvent les enfans qui se font d'abord le moins entendie deviennent ensuite les plus étourdisans quand ils ont commencé d'élever la voix. Mais s'il falloit entrer dans toutes ces minuties je ne finirois pas; tout Lecteur sensé doit voir

En grandissant, les garçons devroient se corriger de ce défaut dans les Colléges, & les filles dans les Couvens; en effet, les uns & les autres parlent en général plus distinctement que ceux qui ont été toujours élevés dans la maison paternelle. Mais ce qui les empêche d'acquérir jamais une prononciation aussi nette que celle des Paysans, c'est la nécessité d'apprendre par cœur beaucoup de choses, & de réciter tout haut ce qu'ils ont appris: car en étudiant, ils s'habituent à barbouiller, à prononcer négligemment & mal: en récitant c'est pis encore; ils recherchent leurs mots avec effort, ils traînent & allongent leurs syllabes: il n'est pas possible que quand la mémoire vacille la langue ne balbutie aussi. Ainsi se contractent ou se conservent les vices de la prononciation. On verra ci-après que mon Emile n'aura pas ceux-là, ou du moins qu'il ne les aura pas contractés par les mêmes causes.

Je conviens que le Peuple & les Villageois tombent dans une autre extrémité, qu'ils parlent presque toujours plus haut qu'il ne faut, qu'en prononçant trop exactement ils ont les articulations fortes and rudes, qu'ils ont trop d'accent, qu'ils choisissent mal leurs termes, &c.

Mais premièrement, cette extrémité me paroît beaucoup moins vicieuse que l'autre, attendu que la première loi du discours étant de se faire entendre, la plus grande faute qu'on puisse faire est de parler sans être entendu. Se piquer de n'avoir point d'accent, c'est se piquer d'ôter aux phrases leur grace & leur énergie. L'accent est l'ame du discours; il lui donne le sentiment & la vérité. L'accent ment

voir que l'excès & le défaut dérivés du même abus sont également corrigés par ma méthode. Je regarde ces deux maximes comme inséparables; *toij-urs assez*; & *javais trop*. De la première bien établie, l'autre s'ensuit nécessairement.

moins

moins que la parole ? c'est peut-être pour cela que les gens bien élevés le craignent tant. C'est de l'usage de tout dire sur le même ton qu'est venu celui de persiffler les gens sans qu'ils le sentent. A l'accent proscriit succèdent des manières de prononcer ridicules, affectées, & fujettes à la mode, telles qu'on les remarque sur-tout dans les jeunes gens de la Cour. Cette affectation de parole & de maintien est ce qui rend généralement l'abord du François repoussant & désagréable aux autres Nations. Au lieu de mettre de l'accent dans son parler, il y met de l'air. Ce n'est pas le moyen de prévenir en sa faveur.

Tous ces petits défauts de langage qu'on craint tant de laisser contracter aux enfans ne sont rien, on les prévient ou l'on les corrige avec la plus grande facilité : mais ceux qu'on leur fait contracter en rendant leur parler sourd, confus, timide, en critiquant incessamment leur ton, en épiluchant tours leurs mots, ne se corrigent jamais. Un homme qui n'apprit à parler que dans les ruelles, se fera mal entendre à la tête d'un Bataillon, & n'en imposera gueres au Peuple dans une émeute. Enseignez premièrement aux enfans à parler aux hommes ; ils sauront bien parler aux femmes quand il faudra.

Nourris à la campagne dans toute la rusticité champêtre, vos enfans y prendront une voix plus sonore, ils n'y contracteront point le confus bégayement des enfans de la Ville ; ils n'y contracteront pas non plus les expressions ni le ton du Village, ou du moins ils les perdront aisément, lorsque le Maître vivant avec eux dès leur naissance, & y vivant de jour en jour plus exclusivement, préviendra ou effacera par la correction de son langage l'impression du langage des Paysans. Emile parlera un François tout aussi pur que je peux le savoir, mais il le parlera plus distinctement, & l'articulera beaucoup mieux que moi.

L'enfant

L'enfant qui veut parler ne doit écouter que les mots qu'il peut entendre, ni dire que ceux qu'il peut articuler. Les efforts qu'il fait pour cela le portent à redoubler la même syllabe, comme pour s'exercer à la prononcer plus distinctement. Quand il commence à balbutier, ne vous tourmentez pas si fort à deviner ce qu'il dit. Prétendre être toujours écouté est encore une forte d'empire, & l'enfant n'en doit exercer aucun. Qu'il vous suffise de pourvoir très attentivement au nécessaire ; c'est à lui de tâcher de vous faire entendre ce qui ne l'est pas. Bien moins encore faut-il se hâter d'exiger qu'il parle : il faudra bien parler de lui-même à mesure qu'il en sentira l'utilité.

On remarque, il est vrai, que ceux qui commencent à parler fort tard ne parlent jamais si distinctement que les autres ; mais ce n'est pas parce qu'ils ont parlé tard que l'organe reste embarrassé, c'est au contraire parce qu'ils sont nés avec un organe embarrassé qu'ils commencent tard à parler ; car sans cela pourquoi parleroient-ils plus tard que les autres ? ont ils moins l'occasion de parler, & les y excite-t-on moins ? au contraire l'inquiétude que donne ce retard, aussi-tôt qu'on s'en apperçoit, fait qu'on se tourmente beaucoup plus à les faire balbutier que ceux qui ont articulé de meilleure heure ; & cet empressement mal entendu peut contribuer beaucoup à rendre confus leur parler, qu'avec moins de précipitation ils auroient eu le tems de perfectionner davantage.

Les enfans qu'on presse trop de parler n'ont le tems ni d'apprendre à bien prononcer ni de bien concevoir ce qu'on leur fait dire. Au lieu que quand on les laisse aller d'eux-mêmes, ils s'exercent d'abord aux syllabes le plus faciles à prononcer, & y joignant peu-à-peu quelque signification qu'on entend

tend par leurs gestes, ils vous donnent leurs mots avant de recevoir les vôtres, cela fait qu'ils ne reçoivent ceux-ci qu'après les avoir entendus : N'étant point pressés de s'en servir, ils commencent par bien observer quel sens vous leur donnez, & quand ils s'en font assurés ils les adoptent.

Le plus grand mal de la précipitation avec laquelle on fait parler les enfans avant l'âge, n'est pas que les premiers discours qu'on leur tient & les premiers mots qu'ils disent, n'aient aucun sens pour eux, mais qu'ils aient un autre sens que le nôtre sans que nous sachions nous en appercevoir, en sorte que paroissant nous répondre fort exactement, ils nous parlent sans nous entendre & sans que nous les entendions. C'est pour l'ordinaire à de pareilles équivoques qu'est due la surprise où nous jetent quelquefois leurs propos auxquels nous prêtons des idées qu'ils n'y ont point jointes. Cette inattention de nôtre part au véritable sens que les mots ont pour les enfans, me paroît être la cause de leurs premières erreurs ; & ces erreurs, même après qu'ils en sont guéris, influent sur leur tour d'esprit pour le reste de leur vie. J'aurai plus d'une occasion dans la suite d'éclaircir ceci par des exemples.

Resserrez donc le plus qu'il est possible le vocabulaire de l'enfant. C'est un très grand inconvénient qu'il ait plus de mots que d'idées, qu'il sache dire plus de choses qu'il n'en peut penser. Je crois qu'une des raisons pourquoi les Paysans ont généralement l'esprit plus juste que les gens de la Ville, est que leur Dictionnaire est moins étendu. Ils ont peu d'idées, mais ils les comparent très-bien.

Les premiers développemens de l'enfance se font presque tous à la fois. L'enfant apprend à parler, à manger, à marcher, à-peu-près dans le même tems. C'est ici proprement la première époque de
sa

sa vie. Auparavant il n'est rien de plus que ce qu'il étoit dans le sein de sa mere, il n'a nul sentiment, nulle idée, à peine a-t-il des sensations ; il ne sent pas même sa propre existence.

Vivit, & est vitæ nescius ipse suæ (17).

(17) Ovid. *Trist.* I. 3.

Fin du premier Livre.



EMILE,



É M I L L E,
 O U
 DE L'ÉDUCATION.

LIVRE SECOND.



'EST ici le second terme de la vie, & celui auquel proprement finit l'enfance ; car les mots *infans* & *puer* ne sont pas synonymes. Le premier est compris dans l'autre, & signifie *qui ne peut parler*, d'où vient que dans Valere Maxime on trouve *puerum infantem*. Mais je continue à me servir de ce mot selon l'usage de notre Langue, jusqu'à l'âge pour lequel elle a d'autres noms.

Quand les enfans commencent à parler, ils pleurent moins. Ce progrès est naturel ; un langage est substitué à l'autre. Sitôt qu'ils peuvent dire qu'ils souffrent

souffrent avec des paroles, pourquoi le diroient-ils avec des cris, si ce n'est quand la douleur est trop vive pour que la parole puisse l'exprimer ? s'ils continuent alors à pleurer, c'est la faute des gens qui sont autour d'eux. Dès qu'une fois Emile aura dit, *j'ai mal*, il faudra des douleurs bien vives pour le forcer de pleurer.

Si l'enfant est délicat, sensible, que naturellement il se mette à crier pour rien, en rendant ses cris inutiles & sans effet, j'en taris bientôt la source. Tant qu'il pleure je ne vais point à lui ; j'y cours fitôt qu'il s'est tû. Bientôt sa maniere de m'appeller sera de se taire, ou tout au plus de jeter un seul cri. C'est par l'effet sensible des signes, que les enfans jugent de leur sens ; il n'y a point d'autre convention pour eux : quelque mal qu'un enfant se fasse, il est très rare qu'il pleure quand il est seul, à moins qu'il n'ait l'espoir d'être entendu.

S'il tombe, s'il se fait une bosse à la tête, s'il saigne du nez, s'il se coupe les doigts ; au lieu de m'empresfer autour de lui d'un air allarmé, je resterai tranquille, au moins pour un peu de tems. Le mal est fait, c'est une nécessité qui l'endure ; tout mon empressement ne serviroit qu'à l'effrayer davantage & augmenter sa sensibilité. Au fond, c'est moins le coup, que la crainte qui tourmente, quand on s'est blessé. Je lui épargnerai du moins cette dernière angoisse ; car très-surement il jugera de son mal comme il verra que j'en juge : s'il me voit accourir avec inquiétude, le consoler, le plaindre, il s'estimera perdu : s'il me voit garder mon sang froid, il reprendra bientôt le sien, & croira le mal guéri, quand il ne le sentira plus. C'est à cet âge qu'on prend les premières leçons de courage, & que, souffrant sans effroi de légères douleurs, ou apprend par degrés à supporter les grandes.

Loin d'être attentif à éviter qu'Emile ne se blesse, je serois fort fâché qu'il ne se blessât jamais & qu'il gran-

dit sans connoître la douleur. Souffrir est la première chose qu'il doit apprendre, & celle qu'il aura le plus grand besoin de savoir. Il semble que les enfans ne soient petits & foibles que pour prendre ces importantes leçons sans danger. Si l'enfant tombe de son haut il ne se cassera pas la jambe ; s'il se frappe avec un bâton il ne se cassera pas le bras ; s'il saisit un fer tranchant, il ne ferrera gueres, & ne se coupera pas bien avant. Je ne sache pas qu'on ait jamais vû d'enfant en liberté se tuer, s'estropier ni se faire un mal considérable, à moins qu'on ne l'ait indiscrettement exposé sur des lieux élevés, ou seul autour du feu, ou qu'on n'ait la sîle des instrumens dangereux à sa portée. Que dire de ces magasins de machines, qu'on rassemble autour d'un enfant pour l'armer de toutes pièces contre la douleur, jusqu'à ce que devenu grand, il reste à sa merci, sans courage & sans expérience, qu'il se croie mort à la première piquure, & s'évanouisse en voyant la première goutte de son sang ?

Notre manie enseignante & pédantesque est toujours d'apprendre aux enfans ce qu'ils apprendroient beaucoup mieux d'eux-mêmes, & d'oublier ce que nous aurions pu seuls leur enseigner. Y a-t il rien de plus sot que la peine qu'on prend pour leur apprendre à marcher, comme si l'on en avoit vû quelqu'un, qui par la négligence de sa nourrice ne fût pas marcher étant grand ? Combien voit-on de gens au contraire marcher mal toute leur vie, parce qu'on leur a mal appris à marcher ?

Emile n'aura ni bourlets, ni paniers roulans, ni charriots, ni lisieres, ou du moins dès qu'il commencera de savoir mettre un pied devant l'autre, on ne le soutiendra que sur les lieux pavés, & l'on ne fera qu'y passer en hâte (1). Au lieu de le laisser croupir

(1) Il n'y a rien de plus ridicule & de plus mal assuré que la démarche des gens qu'on a trop menés par la lierie étant petits, c'est encore ici une de ces observations triviales à force d'être justes, & qui sont justes en plus d'un sens.

dans l'air usé d'une chambre, qu'on le mène journellement au milieu d'un pré. Là qu'il coure, qu'il s'ébatte, qu'il tombe cent fois le jour, tant mieux : il en apprendra plutôt à se relever. Le bien-être de la liberté rachette beaucoup de blessures. Mon Elève aura souvent des contusions ; en revanche il sera toujours gai : si les vôtres en ont moins, il sont toujours contrariés, toujours enchaînés, toujours tristes. Je doute que le profit soit de leur côté.

Un autre progrès rend aux enfans la plainte moins nécessaire, c'est celui de leurs forces. Pouvant plus par eux-mêmes, ils ont un besoin moins fréquent de recourir à autrui. Avec leur force se développe la connoissance qui les met en état de la diriger. C'est à ce second degré que commence proprement la vie de l'individu : c'est alors qu'il prend la conscience de lui-même. La mémoire étend le sentiment de l'identité sur tous les momens de son existence ; il devient véritablement un, le même, & par conséquent déjà capable de bonheur ou de misère. Il importe donc de commencer à le considérer ici comme un être moral.

Quoiqu'on assigne à-peu-près le plus long terme de la vie humaine & les probabilités qu'on a d'approcher de ce terme à chaque âge, rien n'est plus incertain que la durée de la vie de chaque homme en particulier ; très-peu parviennent à ce plus long terme. Les plus grands risques de la vie sont dans son commencement ; moins on a vécu, moins on doit espérer de vivre. Des enfans qui naissent, la moitié, tout au plus, parvient à l'adolescence, & il est probable que votre Elève n'atteindra pas l'âge d'homme.

Que faut-il donc penser de cette éducation barbare qui sacrifie le présent à un avenir incertain, qui charge un enfant de chaînes de toute espèce, & commence par le rendre misérable pour lui préparer au loin je ne fais quel prétendu bonheur dont il est à croire qu'il ne jouira jamais ? Quand je supposerois cette éducation

raisonnable dans son objet, comment voir sans indignation de pauvres infortunés soumis à un joug insupportable, & condamnés à des travaux continuels comme des galériens, sans être assuré que tant de soins leur seront jamais utiles ? L'âge de la gaité se passe au milieu des pleurs, des châtimens, des menaces, de l'esclavage. On tourmente le malheureux pour son bien, & l'on ne voit pas la mort qu'on appelle, & qui va le saisir au milieu de ce triste appareil. Qui fait combien d'enfans périssent victimes de l'extravagante sagesse d'un pere ou d'un maître ? Heureux d'échapper à la cruauté, le seul avantage qu'il tirent des maux qu'il leur a fait souffrir, est de mourir sans regretter la vie, dont ils n'ont connu que les tourmens.

Hommes, soyez humains, c'est votre premier devoir : soyez-le pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'est pas étranger à l'homme. Quelle sagesse y a-t-il pour vous hors de l'humanité ? Aimez l'enfance ; favorisez ses jeux, ses plaisirs, son aimable instinct. Qui de vous n'a pas regretté quelquefois cet age où le rire est toujours sur les lèvres, & où l'ame est toujours en paix ? Pourquoi voulez vous ôter à ces petits innocens la jouissance d'un tems si court qui leur échappe, & d'un bien si précieux dont ils ne sauroient abuser ? Pourquoi voulez vous remplir d'amertume & de douleurs ces premiers ans si rapides qui ne reviendront pas plus pour eux qu'ils ne peuvent revenir pour vous ? Peres, savez-vous le moment où la mort attend vos enfans ? Ne vous préparez pas des regrets en leur ôtant le peu d'instans que la nature leur donne : aussi-tot qu'ils peuvent sentir le plaisir d'être, faites qu'ils en jouissent ; faites qu'à quelque heure que Dieu les appelle, ils ne meurent point sans avoir goûté la vie.

Que de voix vont s'élever contre moi ! J'entends de loin les clameurs de cette fausse sagesse qui nous jette

jette incessamment hors de nous, qui compte toujours le présent pour rien, & poursuivant sans relâche un avenir qui fuit à mesure qu'on avance, à force de nous transporter où nous ne sommes pas, nous transporte où nous ne serons jamais.

C'est, me répondez-vous, le tems de corriger les mauvaises inclinations de l'homme ; c'est dans l'âge de l'enfance, où les peines sont le moins sensibles, qu'il faut les multiplier pour les épargner dans l'âge de raison. Mais qui vous dit que tout cet arrangement est à votre disposition, & que toutes ces belles instructions dont vous accablez le foible esprit d'un enfant, ne lui seront pas un jour plus pernicieuses qu'utiles ? Qui vous assure que vous épargnez quelque chose par les chagrins que vous lui prodiguez ? Pourquoi lui donnez-vous plus de maux que son état n'en comporte, sans être sûr que ces maux présens sont à la décharge de l'avenir ? & comment me prouvez-vous que ces mauvais penchans dont vous prétendez le guérir, ne lui viennent pas de vos soins mal-entendus bien plus que de la nature ? Malheureuse prévoyance, qui rend un être actuellement misérable sur l'espoir bien ou mal fondé de le rendre heureux un jour ! Que si ces raisonneurs vulgaires confondent la licence avec la liberté, & l'enfant qu'on rend heureux avec l'enfant qu'on gâte, apprenons-leur à les distinguer.

Pour ne point courir après des chimères, n'oublions pas ce qui convient à notre condition. L'humanité a sa place dans l'ordre des choses ; l'enfance a la sienne dans l'ordre de la vie humaine ; il faut considérer l'homme dans l'homme, & l'enfant dans l'enfant. Assigner à chacun sa place & l'y fixer, ordonner les passions humaines selon la constitution de l'homme, est tout ce que nous pouvons faire pour son bien-être. Le reste dépend de causes étrangères qui ne sont point en notre pouvoir.

Nous ne savons ce que c'est que bonheur ou malheur absolu. Tout est mêlé dans cette vie, on n'y goûte aucun sentiment pur, ou n'y reste pas deux momens dans le même état. Les affections de nos ames, ainsi que les modifications de nos corps, sont dans un flux continuel. Le bien & le mal nous sont communs à tous, mais en différentes mesures. Le plus heureux est celui qui souffre le moins de peines; le plus misérable est celui qui sent le moins de plaisirs. Toujours plus de souffrances que de jouissances; voilà la différence commune à tous. La félicité de l'homme ici-bas n'est donc qu'un état négatif, on doit la mesurer par la moindre quantité des maux qu'il souffre.

Tout sentiment de peine est inséparable du desir de s'en délivrer: toute idée de plaisir est inséparable du desir d'en jouir: tout desir suppose privation, & toutes les privations qu'on sent sont pénibles; c'est donc dans la disproportion de nos desirs & de nos facultés, que consiste notre misere. Un être sensible dont les facultés égaleroient les desirs seroit un être absolument heureux.

En quoi donc consiste la sagesse humaine ou la route du vrai bonheur: Ce n'est pas précisément à diminuer nos desirs; car s'ils étoient au-dessous de notre puissance, une partie de nos facultés resteroit oisive, & nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'est pas non plus à étendre nos facultés, car si nos desirs s'étendoient à la fois en plus grand rapport, nous n'en deviendrions que plus misérables: mais c'est à diminuer l'excès des desirs sur les facultés, & à mettre en égalité parfaite la puissance & la volonté. C'est alors seulement que toutes les forces étant en action, l'ame cependant restera paisible, & que l'homme se trouvera bien ordonné.

C'est ainsi que la nature, qui fait tout pour le mieux, l'a d'abord institué. Elle ne lui donne immédiatement que les desirs nécessaires à sa conservation,

tion,

tion, & les facultés suffisantes pour les satisfaire. Elle a mis toutes les autres comme en réserve au fond de son ame, pour s'y développer au besoin. Ce n'est que dans cet état primitif que l'équilibre du pouvoir & du desir se reconte, & que l'homme n'est pas malheureux. Sitôt que ses facultés virtuelles se mettent en action, l'imagination, la plus active de toutes, s'éveille & les devance. C'est l'imagination qui étend pour nous la mesure des possibles soit en bien soit en mal, & qui par conséquent excite & nourrit les desirs par l'espoir de les satisfaire. Mais l'objet qui paroït d'abord sous la main suit plus vite qu'on ne peut le poursuivre ; quand on croit l'atteindre, il se transforme & se montre au loin devant nous. Ne voyant plus le pays déjà parcouru, nous le comptons pour rien ; celui qui reste à parcourir s'aggrandit, s'étend sans cesse : ainsi l'on s'épuise sans arriver au terme ; & plus nous gagnons sur la jouissance, plus le bonheur s'éloigne de nous.

Au contraire, plus l'homme est resté près de sa condition naturelle, plus la différence de ses facultés à ses desirs est petite, & moins par conséquent il est éloigné d'être heureux. Il n'est jamais moins misérable que quand il paroît dépourvu de tout : car la misère ne consiste pas dans la privation des choses mais dans le besoin qui s'en fait sentir.

Le monde réel a ses bornes, le monde imaginaire, est infini : ne pouvant élargir l'un, retrécissons l'autre ; car c'est de leur seule différence que naissent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. Otez la force, la santé, le bon témoignage de foi tous les biens de cette vie sont dans l'opinion ; ôtez les douleurs du corps & les remords de la conscience, tous nos maux sont imaginaires. Ce principe est commun, dira-t-on : j'en conviens. Mais l'application pratique n'en est pas commune ; & c'est uniquement de la pratique qu'il s'agit ici.

Quand on dit que l'homme est foible, que veut-on dire ? Ce mot de foiblesse indique un rapport ; un rapport de l'être auquel on l'applique. Celui dont la force passe les besoins, fût-il un insecte, un ver, est un être fort : celui dont les besoins passent la force, fût-il un éléphant, un lion ; fût-il un Conquérant, un Héros ; fût-il un Dieu, c'est un être foible. L'Ange rebelle qui méconnut sa nature étoit plus foible que l'heureux mortel qui vit en paix selon la sienne. L'homme est très fort quand il se contente d'être ce qu'il est : il est très foible quand il veut s'élever au-dessus de l'humanité. N'alez donc pas vous figurer qu'en étendant vos facultés vous étendez vos forces ; vous les diminuez, au contraire, si votre orgueil s'étend plus qu'elles. Mesurons le rayon de notre sphaere, & restons au centre, comme l'insecte au milieu de sa toile : nous nous suffisons toujours à nous mêmes, & nous n'aurons point à nous plaindre de notre foiblesse ; car nous ne la sentirons jamais.

Tous les animaux ont exactement les facultés nécessaires pour se conserver. L'homme seul en a de superflues. N'est-il pas bien étrange que ce superflu soit l'instrument de sa misere ? Dans tous pays les bras d'un homme valent plus que sa subsistance. S'il étoit assez sage pour compter ce superflu pour rien, il auroit toujours le nécessaire, parcequ'il n'auroit jamais rien de trop. Les grands besoins, disoit Favorin (2) naissent des grands biens, & souvent le meilleur moyen de se donner les choses dont on manque est de s'ôter celles qu'on a : c'est à force de nous travailler pour augmenter notre bonheur que nous le changeons en misere. Tout homme qui ne voudroit que vivre, vivroit heureux ; par conséquent il vivroit bon, car où seroit pour lui l'avantage d'être méchant ?

(2) Noët. Attic, L. IX. C. 8.

Si nous étions immortels, nous serions des êtres très misérables. Il est dur de mourir, sans doute ; mais il est doux d'espérer qu'on ne vivra pas toujours, & qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci. Si l'on nous offroit l'immortalité sur la terre, qui est-ce qui voudroit accepter ce triste présent ? Quelle ressource, quel espoir, quelle consolation nous resteroit-il contre les rigueurs du sort & contre les injustices des hommes ? L'ignorant qui ne prévoit rien, sent peu le prix de la vie & craint peu de la perdre ; l'homme éclairé voit des biens d'un plus grand prix qu'il préfère à celui-là. Il n'y a que le demi-savoir & la fausse sagesse qui prolongeant nos vices jusqu'à la mort, & pas au-delà, en font pour nous le pire des maux. La nécessité de mourir n'est à l'homme sage qu'une raison pour supporter les peines de la vie. Si l'on n'étoit pas sûr de la perdre une fois, elle coûteroit trop à conserver.

Nos maux moraux sont tous dans l'opinion, hors un seul, qui est le crime, & celui-là dépend de nous : nos maux physiques se détruisent ou nous détruisent. Le tems ou la mort sont nos remèdes : mais nous souffrons d'autant plus que nous favons moins souffrir, & nous nous donnons plus de tourment pour guérir nos maladies, que nous n'en aurions à les supporter. Vis selon la nature, sois patient & chasse les Médecins : tu n'éviteras pas la mort, mais tu ne la sentiras qu'une fois, tandis qu'ils la portent chaque jour dans ton imagination troublée, & que leur art mensonger, au lieu de prolonger tes jours, t'en ôte la jouissance. Je demanderai toujours quel vrai bien cet art a fait aux hommes ? Quelques uns de ceux qu'il guérit mourroient, il est vrai ; mais des millions qu'il tue resteroient en vie. Homme sensé, ne mets point à cette lotterie où trop de chances sont contre toi. Souffre, meurs ou guéris ; mais sur-tout vis jusqu'à ta dernière heure.

Tout n'est que folie & contradiction dans les institutions humaines. Nous nous inquiétons plus de notre vie, à mesure qu'elle perd de son prix. Les Vieillards la regrettent plus que les jeunes gens ; ils ne veulent pas perdre les apprêts qu'ils ont faits pour en jouir ; à soixante ans il est bien cruel de mourir avant d'avoir commencé de vivre. On croit que l'homme a un vif amour pour sa conservation, & cela est vrai ; mais on ne voit pas que cet amour, tel que nous le sentons, est en grande partie l'ouvrage des hommes. Naturellement l'homme ne s'inquiète pour se conserver qu'autant que les moyens en sont en son pouvoir ; sitôt que ces moyens lui échappent, il se tranquillise & meurt sans se tourmenter inutilement. La première loi de la résignation nous vient de la nature. Les Sauvages, ainsi que les bêtes, se débattent fort peu contre la mort, & l'endurent presque sans se plaindre. Cette loi détruite, il s'en forme une autre qui vient de la raison ; mais peu savent l'en tirer, & cette résignation factice n'est jamais aussi pleine & entière que la première.

La prévoyance ! la prévoyance, qui nous porte sans cesse au-delà de nous & souvent nous place où nous n'arriverons point ; voilà la véritable source de toutes nos misères. Quelle manie à un être aussi passager que l'homme de regarder toujours au loin dans un avenir qui vient si rarement, & de négliger le présent dont il est sur ! manie d'autant plus funeste qu'elle augmente incessamment avec l'âge, and que les Vieillards, toujours défians, prévoyans, avares, aiment mieux se refuser aujourd'hui le nécessaire, que d'en manquer dans cent ans. Ainsi nous tenons à tout, nous nous accrochons à tout ; les tems, les lieux, les hommes, les choses, tout ce qui est, tout ce qui sera, importe à chacun de nous : notre individu n'est plus que la moindre partie de nous-mêmes. Chacun s'étend, pour ainsi dire, sur la terre entière,

& de-

& devient sensible sur toute cette grande surface. Est-il étonnant que nos maux se multiplient dans tous les points par où l'on peut nous bleffer ? Que de Princes se désolent pour la perte d'un pays qu'ils n'ont jamais vû ? Que de Marchands il suffit de toucher eux Indes, pour les faire crier à Paris ?

Est-ce la nature qui porte ainsi les hommes si loin d'eux mêmes ? Est-ce celle qui veut que chacun apprenne son destin des autres, & quelquefois l'apprenne le dernier ; en sorte que tel est mort heureux ou misérable, sans en avoir jamais rien su ? Je vois un homme frais, gai, vigoureux, bien portant ; sa présence inspire la joie ; ses yeux annoncent le contentement, le bien-être : il porte avec lui l'image du bonheur. Vient une lettre de la poste ; l'homme heureux la regarde ; elle est à son adresse, il l'ouvre, il la lit. A l'instant son air change ; il pâlit, il tombe en défaillance. Revenu à lui, il pleure, il s'agite, il gémit, il s'arrache les cheveux, il fait retentir l'air de ses cris, il semble attaqué d'affreuses convulsions. Insensé, quel mal t'a donc fait ce papier ? quel membre t'a-t-il ôté ? quel crime t'a-t-il fait commettre ? enfin, qu'a-t-il changé dans toi-même pour te mettre dans l'état où je te vois ?

Que la lettre se fût égarée, qu'une main charitable l'eût jettée au feu, le sort de ce mortel heureux & malheureux à la fois, eût été, ce me semble, un étrange problème. Son malheur, direz-vous, étoit réel. Fort bien, mais il ne le sentoît pas : où étoit-il donc ? Son bonheur étoit imaginaire : j'entends ; la santé, la gaité, le bien-être, le contentement d'esprit ne sont plus que des visions. Nous n'exiftons plus où nous sommes, nous n'exiftons qu'où nous ne sommes pas. Est-ce la peine d'avoir une si grande peur de la mort, pourvu que ce en quoi nous vivons reste ?

O homme ! reflere ton existence au-dedans de toi, & tu ne seras plus misérable. Reste à la place que

la nature t'assigne dans la chaîne des êtres, rien ne t'en pourra faire sortir : ne regimbe point contre la dure loi de la nécessité, & n'épuise pas, à vouloir lui résister, des forces que le Ciel ne t'a point données pour étendre ou prolonger ton existence, mais seulement pour la conserver comme il lui plaît, & autant qu'il lui plaît. Ta liberté, ton pouvoir ne s'entendent qu'aussi loin que tes forces naturelles, & pas au-delà ; tout le rest n'est qu'esclavage, illusion, prestige. La domination même est servile, quand elle tient à l'opinion : car tu dépends des préjugés de ceux que tu gouvernes par les préjugés. Pour les conduire comme il te plaît, il faut te conduire comme il leur plaît. Ils n'ont qu'à changer de maniere de penser, il faudra bien par force que tu changes de maniere d'agir. Ceux qui t'approchent n'ont qu'à savoir gouverner les opinions du peuple que tu crois gouverner, ou des favoris qui te gouvernent, ou celles de ta famille, ou les tiennes propres ; ces Visirs, ces Courtisans, ces Prêtres, ces Soldats, ces Valets, ces Caillettes, & jusqu'à des enfans, quand tu serois un Themistocle en genie (3), vont te mener comme un enfant toi-même au milieu de tes légions. Tu as beau faire ; jamais ton autorité réelle n'ira plus loin que tes facultés réelles. Sitôt qu'il faut voir par les yeux des autres, il faut vouloir par leurs volontés. Mes Peuples sont mes Sujets, dis-tu fierement. Soit ; mais toi, qu'es-tu ? le sujet de tes Ministres : & tes Ministres à leur tour que sont-ils ? les sujets de leur Commis, de leurs Maîtresses, les Valets de leurs Valets. Prenez tout, usurpez tout, & puis versez l'argent à pleines mains, dressez des batteries de cannon, élevez des gibets, des roues,

(3) Ce petit garçon que vous voyez-là, disoit Thémistocle à ses amis, est l'arbitre de la Grece ; car il gouverne sa mere, sa mere me gouverne, je gouverne les Athéniens, & les Athéniens gouvernent les Grecs. Oh ! quels petits conducteurs on trouveroit souvent aux plus grands Empires, si du Prince on descendoit par degrés jusqu'à la premiere main qui donne le braule en secret !

donnez

donnez des Loix, des Edits, multipliez les Espions, les Soldats, les Bourreaux, les Prisons, les chaînes; pauvres petits hommes, de quoi vous sert tout cela? vous n'en ferez ni mieux servis, ni moins volés, ni moins trompés, ni plus absolus. Vous direz toujours, nous voulons & vous ferez toujours ce que voudront les autres.

Le seul qui fait sa volonté est celui qui n'a pas besoin, pour la faire, de mettre les bras d'un autre au bout des siens: d'où il suit, que le premier de tous les biens n'est pas l'autorité, mais la liberté. L'homme vraiment libre ne veut que ce qu'il peut & fait ce qu'il lui plaît. Voilà ma maxime fondamentale. Il ne s'agit que de l'appliquer à l'enfance, & toutes les regles de l'éducation vont en découler.

La société a fait l'homme plus foible, non-seulement en lui ôtant le droit qu'il avoit sur ses propres forces, mais sur-tout en les lui rendant insuffisantes. Voilà pourquoi ses desirs se multiplient avec sa foiblesse, & voilà ce qui fait celle de l'enfance comparée à l'âge d'homme. Si l'homme est un être fort & si l'enfant est un être foible, ce n'est pas parceque le premier a plus de force absolue que le second, mais c'est parceque le premier peut naturellement se suffire à lui-même, & que l'autre ne le peut. L'homme doit donc avoir plus de volontés, & l'enfant plus de fantaisies; mot par lequel j'entends tous les desirs qui ne sont pas de vrais besoins, & qu'on ne peut contenter qu'avec le secours d'autrui.

J'ai dit la raison de cet état de foiblesse. La nature y pourvoit par l'attachement des peres & des meres: mais cet attachement peut avoir son excès, son défaut, ses abus. Des parens qui vivent dans l'état civil y transportent leur enfant avant l'âge. En lui donnant plus de besoins qu'il n'en a, ils ne soulagent pas sa foiblesse, ils l'augmentent. Ils l'augmentent encore en exigeant de lui ce que la nature n'exi-

geoit pas ; en soumettant à leurs volontés le peu de force qu'il a pour servir les siennes ; en changeant de part ou d'autre en esclavage, la dépendance réciproque où le tient sa foiblesse, & où les tient leur attachement.

L'homme sage fait rest : à sa place ; mais l'enfant qui ne connoît pas la sienne ne sauroit s'y maintenir. Il a parmi nous mille issues pour en sortir ; c'est à ceux qui le gouvernent à l'y retenir, & cette tâche n'est pas facile. Il ne doit être ni bête ni homme, mais enfant ; il faut qu'il sente sa foiblesse & non qu'il en souffre ; il faut qu'il dépende & non qu'il obéisse ; il faut qu'il demande & non qu'il commande. Il n'est soumis aux autres qu'à cause de ses besoins, & parce qu'ils voient mieux que lui ce qui lui est utile, ce qui peut contribuer ou nuire à sa conservation. Nul n'a droit, pas même le pere, de commander à l'enfant ce qui ne lui est bon à rien.

Avant que les préjugés & les institutions humaines aient altéré nos penchans naturels, le bonheur des enfans ainsi que des hommes consiste dans l'usage de leur liberté ; mais cette liberté dans les premiers est bornée par leur foiblesse. Quiconque fait ce qu'il veut est heureux, s'il se suffit à lui-même ; c'est le cas de l'homme vivant dans l'état de nature. Quiconque fait ce qu'il veut n'est pas heureux, si ses besoins passent ses forces ; c'est le cas de l'enfant dans le même état. Les enfans ne jouissent, même dans l'état de nature, que d'une liberté imparfaite, semblable à celle dont jouissent les hommes dans l'état civil. Chacun de nous ne pouvant plus se passer des autres redevient à cet égard foible & misérable. Nous étions faits pour être hommes ; les loix & la société nous ont replongés dans l'enfance. Les Riches, les Grands, les Rois sont tous des enfans qui, voyant qu'on s'empresse à soulager leur misere, tirent de cela même une vanité puérile, & son tout fiers
des

des soins qu'un ne leur rendroit pas s'ils étoient hommes-faits.

Ces considérations sont importantes, & servent à résoudre toutes les contradictions du système social. Il y a deux sortes de dépendances. Celle des choses qui est de la nature ; celle des hommes qui est de la société. La dépendance des choses n'ayant aucune moralité, ne nuit point à la liberté, & n'engendre point de vices : la dépendance des hommes étant défordonnée (4) les engendre tous, & c'est par elle que le Maître & l'Esclave se dépravent mutuellement. S'il y a quelque moyen de remédier à ce mal dans la société, c'est de substituer la loi à l'homme, & d'armer les volontés générales d'une force réelle supérieure à l'action de toute volonté particulière. Si les Loix des Nations pouvoient avoir comme celles de la nature une inflexibilité que jamais aucune force humaine ne pût vaincre, la dépendance des hommes redeviendrait alors celle des choses ; ou réunirait dans la République tous les avantages de l'état naturel à ceux de l'état civil ; on joindrait à liberté qui maintient l'homme exempt de vices, la moralité qui l'élève à la vertu.

Maintenez l'enfant dans la seule dépendance des choses ; vous aurez suivi l'ordre de la nature dans le progrès de son éducation. N'offrez jamais à ses volontés indiscrettes que des obstacles physiques ou des punitions qui naissent des actions mêmes, & qu'il se rappelle dans l'occasion : sans lui défendre de mal faire, il suffit de l'en empêcher. L'expérience ou l'impuissance doivent seules lui tenir lieu de loi. N'accordez rien à ses desirs parcequ'il le demande, mais parcequ'il en a besoin. Qu'il ne sache ce que c'est qu'obéissance quand il agit, ni ce que c'est

(4) Dans mes principes du droit politique il est démontré que nulle volonté particulière ne peut être ordonnée dans le système social.

qu'empire quand on agit pour lui. Qu'il sente également sa liberté dans les actions & dans les vôtres. Supplétez à la force qui lui manque, autant précisément qu'il en a besoin pour être libre & non pas impérieux; qu'en recevant vos services avec une sorte d'humiliation, il aspire au moment où il pourra s'en passer, & où il aura l'honneur de se servir lui-même.

La nature a, pour fortifier le corps & le faire croître, des moyens qu'on ne doit jamais contrarier. Il ne faut point contraindre un enfant de rester quand il veut aller, ni d'aller quand il veut rester en place. Quand la volonté des enfans n'est point gâtée par notre faute, ils ne veulent rien inutilement. Il faut qu'ils fassent, qu'ils courent, qu'ils crient quand ils en ont envie. Tous leurs mouvemens sont des besoins de leur constitution qui cherche à se fortifier: mais on doit se détacher de ce qu'ils desireroient sans le pouvoir faire eux-mêmes, & que d'autres sont obligés de faire pour eux. Alors il faut distinguer avec soin le vrai besoin, le besoin naturel, du besoin de fantaisie qui commence à naître, ou de celui qui ne vient que de la surabondance de vie dont j'ai parlé.

J'ai déjà dit ce qu'il faut faire quand un enfant pleure pour avoir ceci ou cela. J'ajouterai seulement que dès qu'il peut demander en parlant ce qu'il desire, & que pour l'obtenir plus vite ou pour vaincre un refus il appuie de pleurs sa demande, elle lui doit être irrévocablement refusée. Si le besoin l'a fait parler, vous devez le savoir & faire aussitôt ce qu'il demande: mais céder quelque chose à ses larmes, c'est l'exciter à en verser, c'est lui apprendre à douter de votre bonne volonté, & à croire que l'importunité peut plus sur vous que la bienveillance. S'il ne vous croit pas bon, bientôt il

il sera méchant ; s'il vous croit foible, il sera bientôt opiniâtre : il importe d'accorder toujours au premier signe ce qu'on ne veut pas refuser. Ne foyez point prodigue en refus, mais ne les révoquez jamais.

Gardez-vous sur-tout de donner à l'enfant de vaines formules de politesse qui lui servent au besoin de paroles magiques, pour soumettre à ses volontés tout ce qui l'entoure, & obtenir à l'instant ce qu'il lui plaît. Dans l'éducation façonnrière des riches, on ne manque jamais de les rendre poliment impérieux, en leur prescrivant les termes dont ils doivent se servir pour que personne n'ose leur résister : leurs enfans n'ont ni tons ni tours supplians, ils sont aussi arrogans, même plus, quand ils prient, que quand ils commandent, comme étant bien plus sûrs d'être obéis. On voit d'abord que *s'il vous plaît* signifie dans leur bouche *il me plaît*, & que *je vous prie* signifie *je vous ordonne*. Admirable politesse, qui n'aboutit pour eux qu'à changer le sens des mots, & à ne pouvoir jamais parler autrement qu'avec empire ! Quant-à-moi qui crains moins qu'Emile ne soit grossier qu'arrogant j'aime beaucoup mieux qu'il dise en priant *faites cela*, qu'en commandant, *je vous prie*. Ce n'est pas le terme dont il se sert qui m'importe, mais bien l'acception qu'il y joint.

Il y a un excès de rigueur & un excès d'indulgence tous deux également à éviter. Si vous laissez pâtir les enfans, vous exposez leur santé, leur vie, vous les rendez actuellement misérables ; si vous leur épargnez avec trop de soin toute espèce de mal-être, vous leur préparez de grandes misères, vous les rendez délicats, sensibles, vous les sortez de leur état d'hommes dans lequel ils rentreront un jour malgré vous. Pour ne les pas exposer à quelques
maux

maux de la nature, vous êtes l'artifan de ceux qu'elle ne leur a pas données. Vous ne direz que je tombe dans le cas de ces mauvais peres, auxquels je reprochois de facrifier le bonheur des enfans, à la confidération d'un tems éloigné qui peut ne jamais être.

Non pas : car la liberté que je donne à mon Eleve, le dédomage amplement des légeres incommodités auxquelles je le laiffe exposé. Je vois de petits poliffons jouer fur la neige, violets, trafis, & pouvant à peine remuer les doigts. Il ne tient qu'à eux de s'aller chauffer, ils n'en font rien ; si on les y forçoit, ils sentiroient cent fois plus les rigueurs de la contrainte, qu'ils ne sentent celles du froid. De quoi donc vous plaiguez-vous ? Rendrai-je votre enfant misérable en ne l'exposant qu'aux incommodités qu'il veut bien souffrir ? Je fais son bien dans le moment présent en le laiffant libre ; je fais son bien dans l'avenir en l'armant contre les maux qu'il doit supporter. S'il avoit le choix d'être mon Eleve ou le vôtre, pensez-vous qu'il balançât un instant ?

Concevez-vous quelque vrai bonheur poffible pour aucun être hors de fa constitution ? & n'est-ce pas fortir l'homme de fa constitution, que de vouloir l'exempter également de tous les maux de son espece ? Oui, je le soutiens ; pour sentir les grands biens, il faut qu'il connoiffe les petits maux ; telle est fa nature. Si le physique va trop bien, le moral se corrompt. L'homme qui ne connoîtroit pas la douleur, ne connoîtroit ni l'attendriffement de l'humanité ni la douceur de la commifération ; son cœur ne seroit ému de rien, il ne seroit pas sociable, il seroit un monstre parmi ses semblables.

Savez-vous quel est le plus sûr moyen de rendre votre enfant misérable ? c'est de l'accoutumer à tout obtenir ; car ses desirs croiffant incessamment par la facilité de les satisfaire, tôt au tard l'impuiffance
vous

vous forcera malgré vous d'en venir au refus, & ce refus inaccoutumé lui donnera plus de tourment que la privation même de ce qu'il desire. D'abord il voudra la canne que vous tenez ; bientôt il voudra votre montre ; ensuite il voudra l'oiseau qui vole ; il voudra l'étoile qu'il voit briller, il voudra tout ce qu'il verra : à moins d'être Dieu comment le contenteriez-vous ?

C'est une disposition naturelle à l'homme de regarder comme sien tout ce qui est en son pouvoir. En ce sens le principe de Hobbes est vrai jusqu'à certain point ; multipliez avec nos desirs les moyens de les satisfaire, chacun se fera le maître de tout. L'enfant donc qui n'a qu'à vouloir pour obtenir, se croit le propriétaire de l'Univers ; il regarde tous les hommes comme ses esclaves : & quand enfin l'on est force de lui refuser quelque chose ; lui, croyant tout possible quand il commande, prend ce refus pour un acte de rébellion ; toutes les raisons qu'on lui donne dans un âge incapable de raisonnement, ne sont à son gré que des prétextes ; il voit par-tout de la mauvaise volonté : le sentiment d'une injustice prétendue aigrissant son naturel, il prend tout le monde en haine, & sans jamais savoir gré de la complaisance, il s'indigne de toute opposition.

Comment concevrois-je qu'un enfant ainsi dominé par la colère, & dévoré des passions les plus irascibles, puisse jamais être heureux ? Heureux, lui ! c'est un Despote ; c'est à la fois le plus vil des esclaves & la plus misérable des créatures. J'ai vu des enfans élevés de cette manière, qui vouloient qu'on renversât la maison d'un coup d'épaupe ; qu'on leur donnât le cocq qu'ils voyoient sur un clocher ; qu'on arrêtât un Régiment en marche pour entendre les tambours plus long-tems, & qui perçoient l'air de leurs cris, sans vouloir écouter personne, aussitôt qu'on tarδοit à leur obéir. Tout s'em-

s'empressoit vainement à leur complaire ; leur desirs s'irritant par la facilité d'obtenir, ils s'obstinoient aux choses impossibles, & ne trouvoient par tout que contradictions, qu'obstacles, que peines, que douleurs. Toujours grondans, toujours mutins, toujours furieux, ils passoient les jours à crier, à se plaindre : étoient-ce là des êtres bien fortunés ? La foiblesse & la domination réunies n'engendrent que folie & misère. De deux enfans gâtés, l'un bat-la table, & l'autre fait fouetter la mer ; ils auront bien à fouetter & à battre avant de vivre contents.

Si ces idées d'empire & de tyrannie les rendent misérables dès leur enfance, que sera-ce quand ils grandiront, & que leurs relations avec les autres hommes commenceront à s'étendre & se multiplier ? Accoutumés à voir tout fléchir devant eux, quelle surprise en entrant dans le monde de sentir que tout leur résiste, & de se trouver écrasés du poids de cet Univers qu'ils pensoient mouvoir à leur gré ! Leurs airs insolens, leur puérile vanité ne leur attirent que mortifications, dédains, railleries : ils boivent les affronts comme l'eau ; de cruelles épreuves leur apprennent bientôt qu'ils ne connoissent ni leur état ni leurs forces ; ne pouvant tout, ils croient ne rien pouvoir : tant d'obstacles inaccoutumés les rebutent ; tant de mépris les avilissent ; ils deviennent lâches, craintifs, rampans, & retombent autant au-dessous d'eux-mêmes qu'ils s'étoient élevés au-dessus.

Revenons à la règle primitive. La nature a fait les enfans pour être aimés & secourus, mais les a-t-elle faits pour être obéis & craints ? Leur a-t-elle donné un air imposant, un œil sévère, une voix rude & menaçante pour se faire redouter ? Je comprends que le rugissement d'un lion épouvante les animaux, & qu'ils tremblent en voyant sa terrible hure ; mais si jamais on vit un spectacle indécent, odieux, risible, c'est un Corps de Magistrats, le Chef
à la

à la tête, en habit de cérémonie, posternés devant un enfant au maillot, qu'ils haranguent en termes pompeux, & qui crie & bave pour toute réponse.

A considérer l'enfance en elle-même, y a-t-il au monde un être plus foible, plus misérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait si grand besoin de pitié, de soins, de protection qu'un enfant ? Ne semble-t-il pas qu'il ne montre une figure si douce & un air si touchant qu'afin que tout ce qui l'approche s'intéresse à sa foiblesse, & s'empresse à le secourir ? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux & mutin commander à tout ce qui l'entoure & prendre impudemment le ton de Maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr ?

D'autre part, qui ne voit que la foiblesse du premier âge enchaîne les enfans de tant de manières, qu'il est barbare d'ajouter à cet assujettissement celui de nos caprices, en leur ôtant une liberté si bornée, de laquelle ils peuvent si peu abuser, & dont il est si peu utile à eux & à nous qu'on les prive ? S'il n'y a point d'objet si digne de risée qu'un enfant hautain, il n'y a point d'objet si digne de pitié qu'un enfant craintif. Puisqu'avec l'âge de raison commence la servitude civile, pourquoi la prévenir par la servitude privée ? Souffrons qu'un moment de la vie soit exempt de ce joug que la nature ne nous a pas imposé, & laissons à l'enfance l'exercice de la liberté naturelle, qui l'éloigne, au moins pour un tems, des vices que l'on contracte dans l'esclavage. Que ces Instituteurs sévères, que ces peres asservis à leurs enfans, viennent donc les uns & les autres avec leurs frivoles objections, & qu'avant de vanter leurs méthodes, ils apprennent une fois celle de la nature.

Je reviens à la pratique. J'ai déjà dit que votre enfant ne doit rien obtenir parcequ'il le demande,
mais

mas parcequ'il en a besoin (5), ni rien faire par obéissance, mais seulement par nécessité; ainsi les mots d'obéir & de commander seront proscrits de son Dictionnaire, encore plus ceux de devoir & d'obligation; mais ceux de force, de nécessité, d'impuissance & de contrainte y doivent tenir une grande place. Avant l'âge de raison l'on ne fauroit avoir aucune idée des êtres moraux ni des relations sociales; il faut donc éviter autant qu'il se peut d'employer des mots qui les expriment, de peur que l'enfant n'attache d'abord à ces mots de fausses idées qu'on ne saura point, ou qu'on ne pourra plus détruire. La première fausse idée qui entre dans sa tête est en lui le germe de l'erreur & du vice: c'est à ce premier pas qu'il faut surtout faire attention. Faites que tant qu'il n'est frappé que des choses sensibles, toutes ses idées s'arretent aux sensations; faites que de toutes parts il n'apperçoive autour de lui que le monde physique: sans quoi soyez sûr qu'il ne vous écouterait point du tout, ou qu'il se fera du monde moral, dont vous lui parlez, des notions fantastiques que vous n'effacerez de la vie.

Raisonner avec les enfans étoit la grande maxime de Locke; c'est la plus en vogue aujourd'hui: son succès ne me paroît pourtant pas fort propre à la mettre en crédit; & pour moi je ne vois rien de plus sot que ces enfans avec qui l'on a tant raisonné. De toutes les facultés de l'homme la raison, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un composé de toutes les autres,

(5) On doit sentir que comme la peine est souvent une nécessité, le plaisir est quelquefois un besoin. Il n'y a donc qu'un seul desir des enfans auquel on ne doive jamais complaire; c'est celui de se faire obéir. D'où il suit, que dans tout ce qu'ils demandent, c'est sur-tout au motif qui les porte à le demander qu'il faut faire attention. Accordez-leur, tant qu'il est possible, tout ce qui peut leur faire un plaisir réel: refusez-leur toujours ce qu'ils ne demandent que par fantaisie, ou pour faire un acte d'autorité.

est celle qui se développe le plus difficilement & le plus tard : & c'est de celle-là qu'on veut se servir pour développer les premières ! Le chef-d'œuvre d'une bonne éducation est de faire un homme raisonnable : & l'on prétend élever un enfant par la raison ! C'est commencer par la fin, c'est vouloir faire l'instrument de l'ouvrage. Si les enfans entendoient raison, ils n'auroient pas besoin d'être élevés ; mais en leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à se payer de mots, à contrôler tout ce qu'on leur dit, à se croire aussi sages que leur Maîtres, à devenir disputeurs & mutins ; & tout ce qu'on pense obtenir d'eux par des motifs raisonnables, on ne l'obtient jamais que par ceux de convoitise ou de crainte ou de vanité, qu'on est toujours forcé d'y joindre.

Voici la formule à laquelle peuvent se réduire à-peu-près toutes les leçons de morale qu'on fait & qu'on peut faire aux enfans.

Le Maître.

Il ne faut pas faire cela.

L'Enfant.

Et pourquoi ne faut-il pas faire cela ?

Le Maître.

Parceque c'est mal fait.

L'Enfant.

Mal fait ! Qu'est-ce qui est mal fait ?

Le Maître.

Ce qu'on vous défend.

L'Enfant.

Quel mal y a-t-il à faire ce qu'on me défend ?

Le Maître.

On vous punit pour avoir désobéi.

L'Enfant.

L'Enfant.

Je ferai en sorte qu'on n'en sache rien.

Le Maître.

On vous épiera.

L'Enfant.

Je me cacherais.

Le Maître.

On vous questionnera.

L'Enfant.

Je mentirai.

Le Maître.

Il ne faut pas mentir.

L'Enfant.

Pourquoi ne faut-il pas mentir ?

Le Maître.

Parceque c'est mal fait, &c.

Voilà le cercle inévitable. Sortez-en ; l'enfant ne vous entend plus. Ne font-ce pas là des instructions fort utiles ? Je serois bien curieux de savoir ce qu'on pourroit mettre à la place de ce dialogue ; Locke lui-même y eût, à coup sûr, été fort embarrassé. Connoître le bien & le mal, sentir la raison des devoirs de l'homme, n'est pas l'affaire d'un enfant.

La nature veut que les enfans soient enfans avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni faveur, & ne tarderont pas à se corrompre : nous aurons de jeunes docteurs & de vieux enfans. L'enfance a des manières de voir, de penser, de sentir, qui lui sont propres ; rien n'est moins sensé que d'y vouloir substituer les nôtres ; & j'aimerois autant exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut, que du jugement à dix ans. En effet, à
quoi

quoi lui serviroit la raison à cet âge ? Elle est le frein de la force, & l'enfant n'a pas besoin de ce frein.

En essayant de persuader à vos Eleves le devoir de l'obéissance, vous joignez à cette prétendue persuasion la force & les menaces, ou, qui pis est, la flatterie & les promesses. Ainsi donc, amorcés par l'intérêt, ou contraints par la force, ils font semblant d'être convaincus par la raison. Ils voient très-bien que l'obéissance leur est avantageuse & la rebellion nuisible, aussitôt que vous vous appercevez de l'une ou de l'autre. Mais comme vous n'exigez rien d'eux qui ne leur soit désagréable & qu'il est toujours pénible de faire les volontés d'autrui, ils se cachent pour faire les leurs, persuadés qu'ils font bien si l'on ignore leur désobéissance, mais prêts à convenir qu'ils font mal, s'ils sont découverts, de crainte d'un plus grand mal. La raison du devoir n'étant pas de leur âge, il n'y a homme au monde qui vînt à bout de la leur rendre vraiment sensible : mais la crainte du châtement, l'espoir du pardon, l'importunité, l'embarras de répondre, leur arrachent tous les aveux qu'on exige, & l'on croit les avoir convaincus quand on ne les a qu'ennuyés ou intimidés.

Qu'arrive-t-il de là ; Premièrement, qu'en leur imposant un devoir qu'ils ne sentent pas vous les indisposez contre votre tyrannie, & les détournez de vous aimer ; que vous leur apprenez à devenir dissimulés, faux, menteurs, pour extorquer des récompenses ou se dérober aux châtimens ; qu'enfin, les accoutumant à couvrir toujours d'un motif apparent un motif secret, vous leur senez vous-même le moyen de vous abuser sans cesse, de vous ôter la connoissance de leur vrai caractère, & de payer vous & les autres de vaines paroles dans l'occasion. Les loix, direz-vous, quoiqu'obligées par leur conscience, usent de même de contraintes sur les hommes faits. J'en conviens : mais que font ces hommes, sinon des enfans gâtés par l'éducation ?

l'éducation ? Voilà précisément ce qu'il faut prévenir. Employez la force avec les enfans, & la raison avec les hommes : tel est l'ordre naturel : le sage n'a pas besoin de loix.

Traitez votre Elève selon son âge. Mettez-le d'abord à sa place, & tenez l'y si bien, qu'il ne tente plus d'en sortir. Alors, avant de savoir ce que c'est que sagesse, il en pratiquera la plus importante leçon. Ne lui commandez jamais rien, quoi que ce soit au monde, absolument rien. Ne lui laissez pas même imaginer que vous prétendiez avoir aucune autorité sur lui. Qu'il sache seulement qu'il est foible & que vous êtes fort, que par son état & le vôtre il est nécessairement à votre merci ; qu'il le sache, qu'il l'apprenna, qu'il le sente : qu'il sente de bonne heure sur sa tête altière le dur joug que la nature impose à l'homme, le pesant joug de la nécessité, sous lequel il faut que tout être fini ploye : qu'il voie cette nécessité dans les choses, jamais dans le caprice (6) des hommes ; que le frein qui le retient soit la force & non l'autorité. Ce dont il doit s'abstenir, ne le lui défendez pas, empêchez-le de le faire, sans explications, sans raisonnemens : ce que vous lui accordez, accordez-le à son premier mot, sans sollicitations, sans prières, sur-tout sans condition. Accordez avec plaisir, ne refusez qu'avec répugnance ; mais que tous vos refus soient irrévocables, qu'aucune importunité ne vous ébranle, que le *non* prononcé soit un mur d'airain, contre lequel l'enfant n'aura pas épuisé cinq ou six fois ses forces, qu'il ne tentera plus de le renverser.

C'est ainsi que vous le rendrez patient, égal, résigné, paisible, même quand il n'aura pas ce qu'il a voulu ; car il est dans la nature de l'homme d'endurer

(6) On doit être sûr que l'enfant traitera de caprice tout volonté contraire à la sienne, & dont il ne sentira pas la raison. Or, un enfant ne sent la raison de rien, dans tout ce qui choque ses fantaisies.

patiemment la nécessité des choses, mais non la mauvaise volonté d'autrui. Ce mot, *il n'y en a plus*, est une réponse contre laquelle jamais enfant ne s'est mutiné, à moins qu'il ne crût que c'étoit un mensonge. Au reste, il n'y a point ici de milieu ; il faut n'en rien exiger du tout, ou le plier d'abord à la plus parfaite obéissance. La pire éducation est de le laisser flottant entre ses volontés & les vôtres, & de disputer sans cesse entre vous & lui à qui des deux fera le maître ; j'aimerois cent fois mieux qu'il le fût toujours.

Il est bien étrange que depuis qu'on se mêle d'élever des enfans on n'ait imaginé d'autre instrument pour les conduire que l'émulation, la jalousie, l'envie, la vanité, l'avidité, la vile crainte, toutes les passions les plus dangereuses, les plus promptes à fermenter, & les plus propres à corrompre l'ame, même avant que le corps soit formé. A chaque instruction précoce qu'on veut faire entrer dans leur tête, on plante un vice au fond de leur cœur ; d'insensés instituteurs pensent faire des merveilles en les rendant méchans pour leur apprendre ce que c'est que bonté ; & puis ils nous disent gravement, tel est l'homme. Oui, tel est l'homme que vous avez fait.

On a essayé tous les instrumens, hors un : le seul précisément qui peut réussir ; la liberté bien réglée. Il ne faut point se mêler d'élever un enfant quand on ne fait pas le conduire où l'on veut par les seules loix du possible & de l'impossible. La sphere de l'un & de l'autre lui étant également inconnue, on l'étend, on la resserre autour de lui comme on veut. On l'enchaîne, on le pousse, on le retient avec le seul lien de la nécessité, sans qu'il en murmure : on le rend souple & docile par la seule force des choses, sans qu'aucun vice ait l'occasion de germer en lui :

car jamais les passions ne s'animent, tant qu'elles font de nul effet.

Ne donnez à vôtre Eleve aucune espece de leçon verbale, il n'en doit recevoir que de l'expérience ; ne lui infligez aucune espece de châtiment, car il ne fait ce que c'est qu'être en faute ; ne lui faites jamais demander pardon, car il ne fauroit vous offenser. Dépouvé de toute moralité dans ses actions, il ne peut rien faire qui soit moralement mal, & qui mérite ni châtiment ni réprimande.

Je vois déjà le Lecteur effrayé juger de cet enfant par les nôtres : il se trompe. La gêne perpétuelle où vous tenez vos Eleves irrite leur vivacité ; plus ils sont contraints sous vos yeux, plus ils sont turbulens au moment qu'ils s'échappent ; il faut bien qu'ils se dédomagent, quand ils peuvent, de la dure contrainte où vous les tenez. Deux écoliers de la ville feront plus de dégât dans un pays que la Jeunesse de tout un village. Enfermez un petit Monsieur & un petit payfan dans une chambre ; le premier aura tout renversé, tout brisé, avant que le second soit sorti de sa place. Pourquoi cela ? si ce n'est que l'un se hâte d'abuser d'un moment de licence, tandis que l'autre, toujours sûr de sa liberté, ne se presse jamais d'en user. Et cependant les enfans des villageois souvent flattés ou contrariés sont encore bien loin de l'état où je veux qu'on les tienne.

Posons pour maxime incontestable que les premiers mouvemens de la nature sont toujours droits : il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain. Il ne s'y trouve pas un seul vice dont on ne puisse dire comment & par où il y est entré. La seule passion naturelle à l'homme, est l'amour de soi-même, ou l'amour propre pris dans un sens étendu. Cet amour-propre en soi ou relativement à nous est bon & utile, & comme il n'a point de rapport nécessaire à autrui, il est à cet égard naturellement indif-

fèrent ; il ne devient bon ou mauvais que par l'application qu'on en fait & les relations qu'on lui donne. Jusqu'à ce que le guide de l'amour propre, qui est la raison, puisse naître, il importe donc qu'un enfant ne fasse rien parcequ'il est vu ou entendu, rien en un mot par rapport aux autres, mais seulement ce que la nature lui demande, & alors il ne fera rien que de bien.

Je n'entends pas qu'il ne fera jamais de dégât, qu'il ne se blessera point, qu'il ne brisera pas peut-être un meuble de prix s'il le trouve à sa portée. Il pourroit faire beaucoup de mal sans mal faire, parceque la mauvaise action dépend de l'intention de nuire, & qu'il n'aura jamais cette intention. S'il l'avoit une seule fois tout feroit déjà perdu ; il feroit méchant presque sans ressource.

Telle chose est mal aux yeux de l'avarice, qui ne l'est pas aux yeux de la raison. En laissant les enfans en pleine liberté d'exercer leur étourderie, il convient d'écarter d'eux tout ce qui pourroit la rendre coûteuse, & de ne laisser à leur portée rien fragile & de précieux. Que leur appartement soit garni de meubles grossiers & solides : point de miroirs, point de porcelaine, point d'objets de luxe. Quant à mon Emile que j'éleve à la campagne, sa chambre n'aura rien qui la distingue de celle d'un Payfan. A quoi bon la parer avec tant de soin, puisqu'il y doit rester si peu ? Mais je me trompe ; il la parera lui-même, & nous verrons bientôt de quoi.

Que si malgré vos précautions l'enfant vient à faire quelque désordre, à casser quelque piece utile, ne le punissez point de votre négligence, ne le grondez point ; qu'il n'entende pas un seul mot de reproche, ne lui laissez pas même entrevoir qu'il vous ait donné du chagrin, agissez exactement comme si

le meuble se fût cassé de lui-même ; enfin croyez beaucoup fait si vous pouvez ne rien dire.

Oserai-je exposer ici la plus grande, la plus importante, la plus utile règle de toute l'éducation ? ce n'est pas de gagner du tems, c'est d'en prendre. Lecteurs vulgaires, pardonnez-moi mes paradoxes : il en faut faire quand on réfléchit ; & quoi que vous puissiez dire, j'aime mieux être homme à paradoxes qu'homme à préjugés. Le plus dangereux intervalle de la vie humaine, est celle de la naissance à l'âge de douze ans. C'est le tems où germent les erreurs & les vices, sans qu'on ait encore aucun instrument pour les détruire ; & quand l'instrument vient, les racines sont si profondes, qu'il n'est plus tems de les arracher. Si les enfans fautoient tout d'un coup de la mammelle à l'âge de raison, l'éducation qu'on leur donne pourroit leur convenir ; mais selon le progrès naturel, il leur en faut une toute contraire. Il faudroit qu'ils ne fissent rien de leur ame jusqu'à ce qu'elle eût toutes ses facultés ; car il est impossible qu'elle apperçoive le flambeau que vous lui présentez tandis qu'elle est aveugle, & qu'elle suive dans l'immense plaine des idées une route que la raison trace encore si légèrement pour les meilleurs yeux.

La première éducation doit donc être purement négative. Elle consiste, non point à enseigner la vertu ni la vérité ; mais à garantir le cœur du vice & l'esprit de l'erreur. Si vous pouviez ne rien faire & ne rien laisser faire : si vous pouviez amener votre Eleve sain & robuste à l'âge de douze ans, sans qu'il fût distinguer sa main droite de sa main gauche, dès vos premières leçons, les yeux de son entendement s'ouvreroient à la raison ; sans préjugé, sans habitude, il n'auroit rien en lui qui pût contrarier l'effet de vos soins. Bientôt il deviendrait entre vos mains le plus sage des hommes, & en commençant

commençant par ne rien faire, vous auriez fait un prodige d'éducation.

Prenez le contre-pied de l'usage, & vous ferez presque toujours bien. Comme on ne veut pas faire d'un enfant un enfant, mais un Docteur, les Peres & les Maîtres n'ont jamais assez-tôt tancé, corrigé, réprimandé, flatté, menacé, promis, instruit, parlé raison. Faites mieux, soyez raisonnable, & ne raisonnez point avec votre Eleve, sur-tout pour lui faire approuver ce qui lui déplaît ; car amener ainsi toujours la raison dans les choses défagréables, ce n'est que la lui rendre ennuyeuse, & la décréditer de bonne heure dans un esprit qui n'est pas encore en état de l'entendre. Exercez son corps, ses organes, ses sens, ses forces, mais tenez son ame oisive aussi long-tems qu'il se pourra. Redoutez tous les sentimens antérieurs au jugement qui les apprécie. Retenez, arrêtez les impressions étrangères : & pour empêcher le mal de naître, ne vous pressez point de faire le bien ; car il n'est jamais tel, que quand la raison l'éclaire. Regardez tous les délais comme des avantages ; c'est gagner beaucoup que d'avancer vers le terme sans rien perdre ; laissez meurir l'enfance dans les enfans. Enfin quelque leçon leur devient-elle nécessaire ? gardez-vous de la donner aujourd'hui, si vous pouvez différer jusqu'à demain sans danger.

Une autre considération qui confirme l'utilité de cette méthode, est celle du génie particulier de l'enfant, qu'il faut bien connoître pour savoir quel régime moral lui convient. Chaque esprit a sa forme propre, selon laquelle il a besoin d'être gouverné ; & il importe au succès des soins qu'on prend, qu'il soit gouverné par cette forme & non par une autre. Homme prudent, épiez long-tems la nature, observez bien votre Eleve avant de le lui dire le premier mot ; laissez d'abord le germe de son caractère

en pleine liberté de se montrer, ne le contraignez en quoi que ce puisse être, afin de le mieux voir tout entier. Pensez-vous que ce tems de liberté soit perdu pour lui ? tout au contraire, il fera le mieux employé ; car c'est ainsi que vous apprendrez à ne pas perdre un seul moment dans un tems plus précieux : au lieu que si vous commencez d'agir avant de savoir ce qu'il faut faire, vous agirez au hafard ; sujet à vous tromper, il faudra revenir sur vos pas ; vous ferez plus éloigné du but que si vous eussiez été moins pressé de l'atteindre. Ne faites donc pas comme l'avare qui perd beaucoup pour ne vouloir rien perdre. Sacrifiez dans le premier âge un tems que vous regagnerez avec usure dans un âge plus avancé. Le sage Médecin ne donne pas étourdiment des ordonnances à la première vue, mais il étudie premièrement le tempérament du malade avant de lui rien prescrire : il commence tard à le traiter, mais il le guérit ; tandis que le Médecin trop pressé le tue.

Mais où placerons-nous cet enfant pour l'élever comme un être insensible, comme un automate ? Le tiendrons-nous dans le globe de la Lune, dans une île déserte ? L'écarterons nous de tous les humains ? N'aura-t-il pas continuellement, dans le monde, le spectacle & l'exemple des passions d'autrui ? Ne verra-t-il jamais d'autres enfans de son âge ? Ne verra-t-il pas ses parens, ses voisins, sa Gouvernante, son Laquais, son Gouverneur même, qui après tout ne sera pas un Ange ?

Cette objection est forte & solide. Mais vous ai-je dit que ce fût une entreprise aisée qu'une éducation naturelle ; O hommes, est-ce ma faute si vous avez rendu difficile tout ce qui est bien ? Je sens ces difficultés, j'en conviens ; peut-être sont-elles insurmontables. Mais toujours est-il sûr qu'en s'appliquant à les prévenir, on les prévient jusqu'à certain point.

point. Je montre le but qu'il faut qu'on se propose : je ne dis pas qu'on y puisse arriver ; mais je dis que celui qui en approchera davantage aura le mieux réussi.

Souvenez-vous qu'avant d'oser entreprendre de former un homme, il faut s'être fait homme soi-même ? il faut trouver en soi l'exemple qu'il se doit proposer. Tandis que l'enfant est encore sans connoissance, on a le tems de préparer tout ce qui l'approche, à ne frapper ses premiers regards que des objets qu'il lui convient de voir. Rendez vous respectable à tout le monde ; commencez par vous faire aimer, afin que chacun cherche à vous complaire. Vous ne serez point maître de l'enfant, si vous ne l'êtes de tout ce qui l'entoure, & cette autorité ne sera jamais suffisante, si elle n'est fondée sur l'estime de la vertu. Il ne s'agit point d'épuiser sa bourse & de verser l'argent à pleines mains ; je n'ai jamais vû que l'argent fît aimer personne. Il ne faut point être avare & dur, ni plaindre la misere qu'on peut soulager ; mais vous aurez beau ouvrir vos coffres, si vous n'ouvrez aussi votre cœur, celui des autres vous restera toujours fermé. C'est votre tems, ce sont vos soins, vos affections, c'est vous-même qu'il faut donner : car quoi que vous puissiez faire, on sent toujours que votre argent n'est point vous. Il y a des témoignages d'intérêt & de bienveillance qui font plus d'effet, & sont réellement plus utiles que tous les dons : combien de malheureux, de malades ont plus besoin de consolations que d'aumônes ! combien d'opprimés à qui la protection sert plus que l'argent ! Raccommodez les gens qui se brouillent, prévenez les procès, portez les enfans au devoir, les peres à l'indulgence, favorisez d'heureux mariages, empêchez les vexations, employez, prodiguez le crédit des parens de votre Eleve en faveur du foible à qui on refuse justice, & que le puissant accable.

Déclarez-vous hautement le protecteur des malheureux. Soyez juste, humain, bienfaisant. Ne faites pas seulement l'aumône, faites la charité ; les œuvres de miséricorde soulagent plus de maux que l'argent : aimez les autres, & ils vous aimeront ; servez-les, & ils vous serviront ; foyez leur frere, & ils feront vos enfans.

C'est encore ici une des raisons pourquoi je veux élever Emile à la campagne, loin de la canaille des valets, les derniers des hommes après leurs maîtres, loin des noires mœurs des villes que le vernis dont on les couvre rend séduisantes & contagieuses pour les enfans ; au lieu que les vices des payfans, sans apprêt & dans toute leur grossiereté, sont plus propres à rebuter qu'à séduire, quand on n'a nul intérêt à les imiter.

Au village un Gouverneur fera beaucoup plus maître des objets qu'il voudra présenter à l'enfant ; sa réputation, ses discours, son exemple, auront une autorité qu'ils ne fauroient avoir à la ville : étant utile à tout le monde, chacun s'empressera de l'obliger, d'être estimé de lui, de se monter au disciple tel que le Maître voudroit qu'on fût en effet ; & si l'on ne se corrige pas du vice, on s'abstiendra du scandale ; c'est tout ce dont nous avons besoin pour notre objet.

Cessez de vous en prendre aux autres de vos propres fautes : le mal que les enfans voient les corrompt moins que celui que vous leur apprenez. Toujours sermoneurs, toujours moralistes, toujours pédans, pour une idée que vous leur donnez la croyant bonne, vous leur en donnez à la fois vingt autres qui ne valent rien ; plein de ce qui se passe dans votre tête, vous ne voyez pas l'effet que vous produisez dans la leur. Parmi ce long flux de paroles dont vous les excédez incessamment, pensez-vous qu'il n'y en ait pas une qu'ils fassent à faux ?

faux ? Penſez-vous qu'ils ne commentent pas à leur manière vos explications diffuſes, & qu'ils n'y trouvent pas de quoi ſe faire un ſyſtème à leur portée qu'ils ſauront vous oppoſer dans l'occaſion ?

Ecoutez un petit bon-homme qu'on vient d'endoctriner ; laiffez le jazer, queſtionner, extravaguer à ſon aife, & vous allez être ſurpris du tour étrange qu'ont pris vos raifonnemens dans ſon eſprit : il confond tout, il renverſe tout, il vous impatiente, il vous déſole quelquefois par des objections imprévues. Il vous réduit à vous taire, ou à le faire : & que peut-il penſer de ce ſilence de la part d'un homme qui aime tant à parler ? Si jamais il remporte cet avantage, & qu'il ſ'en apperçoive, adieu l'éducation ; tout eſt fini dès ce moment, il ne cherche plus à ſ'inſtruire, il cherche à vous réfuter.

Maîtres zélés, ſoyez ſimples, diſcrets, retenus, ne vous hâtez jamais d'agir que pour empêcher d'agir les autres ; je le répéterai ſans ceſſe, renvoyez, ſ'il ſe peut, une bonne inſtruction, de peur d'en donner une mauvaiſe. Sur cette terre dont la nature eût fait premier paradis de l'homme, craignez d'exercer l'emploi du tentateur en voulant donner à l'innocence la connoiſſance du bien & du mal : ne pouvant empêcher que l'enfant ne ſ'inſtruiſe au dehors par des exemples, bornez toute votre vigilance à imprimer ces exemples dans ſon eſprit ſous l'image qui lui convient.

Les paſſions impétueuſes produiſent un grand effet ſur l'enfant qui en eſt témoin, parcequ'elles ont des ſignes très ſenſibles qui le frappent & le forcent d'y faire attention. La colere ſur-tout eſt ſi bruyante dans ſes emportemens, qu'il eſt impoſſible de ne pas ſ'en appercevoir étant à portée. Il ne faut pas demander ſi c'eſt là pour un Pédagogue l'occaſion d'entamer un beau diſcours : Eh ! point de beaux diſcours : rien du tout, pas un ſeul mot. Laiſſez ve-

nir l'enfant : étonné du spectacle, il ne manquera pas de vous questionner. La réponse est simple ; elle se tire des objets mêmes qui frappent ses sens. Il voit un visage enflammé, des yeux étincelans, un geste menaçant, il entend des cris ; tous signes que le corps n'est pas dans son assiette. Dites-lui posément, sans affectation, sans mystère ; ce pauvre homme est malade, il est dans un accès de fièvre. Vous pouvez de-là tirer occasion de lui donner, mais en peu de mots, une idée des maladies & de leurs effets : car cela aussi est de la nature, & c'est un des liens de la nécessité auxquels il se doit sentir assujéti.

Se peut-il que sur cette idée, qui n'est pas fautive, il ne contracte pas de bonne heure une certaine répugnance à se livrer aux excès des passions, qu'il regardera comme des maladies ; & croyez-vous qu'une pareille notion donnée à propos ne produira pas un effet aussi salutaire que le plus ennuyeux Sermon de morale ? Mais voyez dans l'avenir les conséquences de cette notion ! vous voilà autorisé, si jamais vous y êtes contraint, à traiter un enfant mutin comme un enfant malade ; à l'enfermer dans sa chambre, dans son lit s'il le faut, à le tenir au régime, à l'effrayer lui-même de ses vices naissans, à les lui rendre odieux & redoutables, sans que jamais il puisse regarder comme un châtiment la sévérité dont vous ferez peut-être forcé d'user pour l'en guérir. Que s'il vous arrive à vous-même, dans quelque moment de vivacité, de sortir du sang froid & de la modération dont vous devez faire votre étude, ne cherchez point à lui déguiser votre faute : mais dites-lui franchement avec un tendre reproche : mon ami, vous m'avez fait mal.

Au reste, il importe que toutes les naïvetés que peut produire dans un enfant la simplicité des idées dont il est nourri, ne soient jamais relevées en sa présence,

présence, ni citées de manière qu'il puisse l'apprendre. Un éclat de rire indiscret peut gâter le travail de six mois, & faire un tort irréparable pour toute la vie. Je ne puis assez redire que pour être le maître de l'enfant, il faut être son propre maître. Je me représente mon petit Emile, au fort d'une rixe entre deux voisines, s'avancant vers la plus furieuse, & lui disant d'un ton de commisération : *Ma bonne, vous êtes malade, j'en suis bien fâché.* A coup sûr cette faillie ne restera pas sans effet sur les Spectateurs ni peut-être sur les Actrices. Sans rire, sans le gronder, sans le louer, je l'emmène de gré ou de force avant qu'il puisse appercevoir cet effet, ou du moins avant qu'il y pense, & je me hâte de le distraire sur d'autres objets qui le lui fassent bien vite oublier.

Mon dessein n'est point d'entrer dans tous les détails, mais seulement d'exposer les maximes générales, & de donner des exemples dans les occasions difficiles. Je tiens pour impossible qu'au sein de la société, l'on puisse amener un enfant à l'âge de douze ans, sans lui donner quelque idée des rapports d'homme à homme, & de la moralité des actions humaines. Il suffit qu'on s'applique à lui rendre ces notions nécessaires le plus tard qu'il se pourra, & que quand elles deviendront inévitables on les borne à l'utilité présente, seulement pour qu'il ne se croie pas le maître de tout, & qu'il ne fasse pas du mal à autrui sans scrupule & sans le savoir. Il y a des caractères doux & tranquilles qu'on peut mener loin dans danger dans leur première innocence ; mais il y a aussi des naturels violens dont la férocité se développe de bonne heure, & qu'il faut se hâter de faire hommes pour n'être pas obligé de les enchaîner.

Nos premiers devoirs sont envers nous ; nos sentimens primitifs se concentrent en nous-mêmes ;

tous nos mouvemens naturels se rapportent d'abord à notre conservation & à notre bien-être. Ainsi le premier sentiment de la justice ne nous vient pas de celle qui nous est due, & c'est encore un des contre-sens des éducations communes, que parlant d'abord aux enfans de leurs devoirs, jamais de leurs droits, on commence par leur dire le contraire de ce qu'il faut, ce qu'ils ne sauroient entendre, & ce qui ne peut les intéresser.

Si j'avois donc à conduire un de ceux que je viens de supposer, je me dirois ; un enfant ne s'attaque pas aux personnes (7), mais aux choses ; & bientôt il apprend par l'expérience à respecter quiconque le passe en âge & en force, mais les choses ne se défendent pas elles-mêmes. La première idée qu'il faut lui donner est donc moins celle de la liberté, que de la propriété ; & pour qu'il puisse avoir cette idée, il faut qu'il ait quelque chose en propre. Lui citer ses hardes, ses meubles, ses jouets, c'est ne lui rien dire, puisque bien qu'il dispose de ces choses, il ne fait ni pourquoi ni comment il les a. Lui dire qu'il les a parcequ'on les lui a données, c'est ne faire gueres mieux, car pour donner il faut avoir : voilà donc une propriété antérieure à la sienne, & c'est le principe de la propriété qu'on lui veut expliquer ; sans compter que le don est une convention, & que l'enfant ne peut savoir encore ce

(7) On ne doit jamais souffrir qu'un enfant se joue aux grandes personnes comme avec ses inférieurs, ni même comme avec ses égaux. S'il oloit frapper sérieusement quelqu'un, fût-ce son Laquais, fût-ce le Bourreau, faites qu'on lui rende toujours ses coups avec usure, & de manière à lui ôter l'envie d'y revenir. J'ai vû d'imprudentes Gouvernantes animer la mutinerie d'un enfant, l'exciter à battre, s'en laisser battre elles-mêmes, & rire de ses foibles coups, sans songer qu'ils étoient autant de Meurtres dans l'intention du petit furieux, & que celui qui veut battre étant jeune, voudra tuer étant grand.

que c'est que convention (8). Lecteurs, remarquez, je vous prie, dans cet exemple & dans cent mille autres, comment, fourrant dans la tête des enfans des mots qui n'ont aucun sens à leur portée, on croit pourtant les avoir fort bien instruits.

Il s'agit donc de remonter à l'origine de la propriété ; car c'est de-là que la première idée on doit naître. L'enfant, vivant à la campagne, aura pris quelque notion des travaux champêtres ; il ne faut pour cela que des yeux, du loisir ; il aura l'un & l'autre. Il est de tout âge, sur-tout du sien, de vouloir créer, imiter, produire, donner des signes de puissance & d'activité. Il n'aura pas vû deux fois labourer un jardin, femer, lever, croître des légumes, qu'il voudra jardiner à son tour.

Par les principes ci-devant établis, je ne m'oppose point à son envie ; au contraire je le favorise, je partage son goût, je travaille avec lui, non pour son plaisir, mais pour le mien ; du moins il le croit ainsi : je deviens son garçon jardinier ; en attendant qu'il ait des bras je laboure pour lui la terre ; il en prend possession en y plantant une fève, & sûrement cette possession est plus sacrée & plus respectable que celle que prenoit Nuñez Balboa de l'Amérique méridionale au nom du Roi d'Espagne, en plantant son étendard sur les Côtes de la mer du Sud.

On vient tous les jours arroser les fèves, on les voit lever dans des transports de joie. J'augmente cette joie en lui disant, cela vous appartient ; & lui expliquant alors ce terme d'appartenir, je lui fais sentir qu'il a mis là son tems, son travail, sa peine, sa personne enfin ; qu'il y a dans cette terre quelque chose de lui-

(8) Voilà pourquoi la plûpart des enfans veulent ravoir ce qu'ils ont donné, & pleurent quand on ne le leur veut pas rendre. Cela ne leur arrive plus quand ils ont bien conçu ce que c'est que don ; seulement ils sont alors plus circonspects à donner.

même qu'il peut réclamer contre qui que ce soit, comme il pourroit retirer son bras de la main d'un autre homme qui voudroit le retenir malgré lui.

Un beau jour il arrive empressé & l'arrosoir à la main. O spectacle! ô douleur! toutes les fèves sont arrachées, tout le terrain est bouleversé, la place même ne se reconnoît plus. Ah! qu'est devenu mon travail, mon ouvrage, le doux fruit de mes soins & de mes sueurs? Qui m'a ravi mon bien? qui m'a pris mes fèves? Ce jeune cœur ce soulève; le premier sentiment de l'injustice y vient verser sa triste amertume. Les larmes coulent en ruisseaux; l'enfant désolé remplit l'air de gémissemens & de cris. On prend part à sa peine, à son indignation; on cherche, on s'informe, on fait des perquisitions. Enfin, l'on découvre que le Jardinier a fait le coup: on le fait venir.

Mais nous voici bien loin de compte. Le Jardinier apprenant de quoi l'on se plaint, commence à se plaindre plus haut que nous. Quoi, Messieurs! c'est vous qui m'avez ainsi gâté mon ouvrage? J'avois semé là des melons de Malthe dont la graine m'avoit été donnée comme un trésor, & desquels j'esperois vous regaler quand ils seroient mûrs: mais voilà que pour y planter vos misérables fèves, vous m'avez détruit mes melons déjà tout levés, & que je ne remplacerai jamais. Vous m'avez fait un tort irréparable, & vous vous êtes privés vous mêmes du plaisir de manger des melons exquis.

Jean-Jacques.

“ Excusez-nous, mon pauvre Robert. Vous
 “ aviez mis là votre travail, votre peine. Je vois
 “ bien que nous avons eu tort de gâter votre
 “ ouvrage; mais nous vous ferons venir d'autre
 “ graine de Malthe, & nous ne travaillerons plus
 “ la terre avant de savoir si quelqu'un n'y a point
 “ mis la main avant nous.”

Robert

Robert.

“ Oh ! bien, Messieurs ! vous pouvez donc vous
 “ reposer ; car il n’y a plus gueres de terre en fri-
 “ che. Moi, je travaille celle que mon pere a bo-
 “ nifiée ; chacun en fait autant de son côté, &
 “ toutes les terres que vous voyez sont occupées
 “ depuis long-tems.”

Emile.

“ Monsieur Robert, il y a donc souvent de la
 “ graine de melon perdue ?”

Robert.

“ Pardonnez-moi, mon jeune cadet ; car il ne
 “ nous vient pas souvent de petits Messieurs aussi
 “ étourdis que vous. Personne ne touche au
 “ jardin de son voisin ; chacun respecte le travail
 “ des autres, afin que le sien soit en sureté.”

Emile.

“ Mais moi, je n’ai point de jardin.”

Robert.

“ Que m’importe ? si vous gâtez le mien, je ne
 “ vous y laisserai plus promener ; car, voyez-vous,
 “ je ne veux pas perdre ma peine.”

Jean-Jaques.

“ Ne pourroit-on pas proposer un arrangement
 “ au bon Robert ? qu’il nous accorde, à mon petit
 “ ami & à moi, un coin de son jardin pour le cul-
 “ tiver, à condition qu’il aura la moitié du pro-
 “ duit.”

Robert.

“ Je vous l’accorde sans condition. Mais sou-
 “ venez-vous que j’irai labourer vos fèves, si vous
 “ touchez à mes melons.”

Dans cet essai de la maniere d’inculquer aux en-
 fans les notions primitives, on voit comment l’idée de
 la propriété remonte naturellement au droit de pre-
 mier occupant par le travail. Cela est clair, net,
 simple,

simple, & toujours à la portée de l'enfant. De jus-
qu'au droit de propriété & aux échanges il n'y a
plus qu'un pas, après lequel il faut s'arrêter tout
court.

On voit encore qu'une explication que je renferme
ici dans deux pages d'écriture fera peut-être l'affaire
d'un an pour la pratique : car dans la carrière des
idées morales on ne peut avancer trop lentement, ni
trop bien s'affermir à chaque pas. Jeunes Maîtres,
pensez, je vous prie, à cet exemple, & souvenez-
vous qu'en toute chose vos leçons doivent être plus
en actions qu'en discours ; car les enfans oublient
aisément ce qu'ils ont dit & ce qu'on leur a dit, mais
non pas ce qu'ils ont fait & ce qu'on leur a fait.

De pareilles instructions se doivent donner,
comme je l'ai dit, plutôt ou plus tard, selon que le
naturel paisible ou turbulent de l'Éleve en accélère
ou retarde le besoin ; leur usage est d'une évidence
qui saute aux yeux ; mais pour ne rien omettre
d'important dans les choses difficiles, donnons en-
core un exemple.

Votre enfant discole gâte tout ce qu'il touche.
Ne vous fâchez point ; mettez hors de sa portée ce
qu'il peut gâter. Il brise les meubles dont il se sert ;
ne vous hâter point de lui en donner d'autres ;
laissez-lui sentir le préjudice de la privation. Il casse
les fenêtres de sa chambre : laissez le vent souffler
sur lui nuit & jour sans vous soucier des rhumes ; car
il vaut mieux qu'il soit enrhumé que fou. Ne vous
plaignez jamais des incommodités qu'il vous cause,
mais faites qu'il les sente le premier. A la fin vous
faites raccommoder les vitres, toujours sans rien
dire : il les casse encore ; changez alors de méthode ;
dites-lui séchement, mais sans colère ; les fenêtres
sont à moi, elles ont été mises là par mes soins, je
veux les garantir ; puis vous l'enfermerez à l'ob-
scurité dans un lieu sans fenêtre. A ce procédé si
nouveau

nouveau il commence par crier, tempêter ; personne ne l'écoute. Bien-tôt il se lasse & change de ton. Il se plaint, il gémit : un domestique se présente, le mutin le prie de le délivrer. Sans chercher de prétextes pour n'en rien faire, le domestique répond : *j'ai aussi de vitres à conserver*, & s'en va. Enfin après que l'enfant aura demeuré là plusieurs heures, assez long-tems pour s'y ennuyer & s'en souvenir, quelqu'un lui suggérera de vous proposer un accord au moyen duquel vous lui rendriez la liberté, & il ne casseroit plus de vitres : il ne demandera pas mieux. Il vous fera prier de le venir voir, vous viendrez ; il vous fera sa proposition, & vous l'accepterez à l'instant en lui disant ; c'est très-bien pensé, nous y gagnerons tous deux ; que n'avez-vous eû plutôt cette bonne idée ? Et puis, sans lui demander ni protestation ni confirmation de sa promesse, vous l'embrasserez avec joie & l'emmenerez sur le-champ dans sa chambre, regardant cet accord comme sacré & inviolable autant que si le serment y avoit passée. Quelle idée pensez-vous qu'il prendra, sur ce procédé, de la foi des engagements & de leur utilité ? Je suis trompé s'il y a sur la terre un seul enfant, non déjà gâté, à l'épreuve de cette conduite, & qui s'avise après cela de casser une fenêtre à dessein (9). Suivez la chaîne de tout cela. Le petit méchant

(9) Au reste, quand ce devoir de tenir ses engagements ne seroit pas affermi dans l'esprit de l'enfant par le poids de son utilité, bientôt le sentiment intérieur commençant à poindre, le lui imposeroit comme une loi de la conscience ; comme un principe inné qui n'attend pour se développer, que les connoissances auxquelles il s'applique. Ce premier trait n'est point marqué par la main des hommes, mais gravé dans nos cœurs par l'Auteur de toute justice. Otez la Loi primitive des conventions & l'obligation qu'elle impose ; tout est illusoire, & vain dans la société humaine : qui ne tient que par son profit à sa promesse, n'est gueres plus lié que s'il n'eût rien promis ; ou tout au plus il en fera du pouvoir de la violer comme de la bisque des Joueurs, qui ne tardent à s'en prévaloir avec

méchant ne songeoit guere, en faisant un trou pour planter sa fève, qu'il se creusoit un cachot où sa science ne tarderoit pas à le faire enfermer.

Nous voilà dans le monde moral ; voilà la porte ouverte au vice. Avec les conventions & les devoirs naissent la tromperie & le mensonge. Dès qu'on peut faire ce qu'on ne doit pas, on veut cacher ce qu'on n'a pas dû faire. Dès qu'un intérêt fait promettre, un intérêt plus grand peut faire violer la promesse ; il ne s'agit plus que de la violer impunément. La ressource est naturelle ; on se cache & l'on ment. N'ayant pû prévenir le vice, nous voici déjà dans le cas de le punir : voilà les miseres de la vie humaine, qui commencent avec ses erreurs.

J'en ai dit assez pour faire entendre qu'il ne faut jamais infliger aux enfans le châtiment comme châtiment, mais qu'il doit toujours leurs arriver comme une suite naturelle de leur mauvaise action. Ainsi vous ne déclamez point contre le mensonge, vous ne les punirez point précisément pour avoir menti ; mais vous ferez que tous les mauvais effets du mensonge, comme de n'être point cru quand on dit la vérité, d'être accusé du mal qu'on n'a point fait, quoiqu'on s'en défende, se rassemblent sur leur tête quand ils ont menti. Mais expliquons ce que c'est que mentir pour les enfans.

Il y a deux sortes de mensonges ; celui de fait qui regarde le passé, celui de droit qui regarde l'avenir. Le premier a lieu quand on nie d'avoir fait ce qu'on a fait, ou quand on affirme avoir fait ce qu'on n'a pas fait, & en général quand on parle sciemment contre la vérité des choses. L'autre a lieu quand

avec plus d'avantage. Ce principe est de la dernière importance & mérite d'être approfondi ; car c'est ici que l'homme commence à se mettre en contradiction avec lui-même.

on promet ce qu'on ne pas deffein de tenir, & en général quand on montre une intention contraire à celle qu'on a. Ces deux menfonges peuvent quelquelfois se rassembler dans le même (10) ; mais je les confidere ici par ce qu'ils ont de différent.

Celui qui sent le befoin qu'il a du fecours des autres, & qui ne cesse d'éprouver leur bienveillance, n'a nul intérêt de les tromper ; au contraire, il a un intérêt sensible qu'ils voient les choses comme elles font, de peur qu'ils ne se trompent à son préjudice. Il est donc clair que le menfonge de fait n'est pas naturel aux enfans ; mais c'est la loi de l'obéissance qui produit la nécessité de mentir, parceque l'obéissance étant pénible, on s'en dispense en secret le plus qu'on peut, & que l'intérêt présent d'éviter le châtiment ou le reproche, l'emporte sur l'intérêt éloigné d'exposer la vérité. Dans l'éducation naturelle & libre, pourquoi donc votre enfant vous mentiroit-il ? qu'a-t-il à vous cacher ? Vous ne le reprenez point, vous ne le punissez de rien, vous n'exigez rien de lui. Pourquoi ne vous diroit-il pas tout ce qu'il a fait, aussi naïvement qu'à son petit camarade ? Il ne peut voir à cet aveu plus de danger d'un côté que de l'autre.

Le menfonge de droit est moins naturel encore, puisque les promesses de faire ou de s'abstenir font des actes conventionnels, qui sortent de l'état de nature & dérogent à la liberté. Il y a plus ; tous les engagements des enfans sont nuis par eux-mêmes, attendu que leur vûe bornée ne pouvant s'étendre au delà du présent, en s'engageant ils ne savent ce qu'ils font. A-peine l'enfant peut-il mentir quand il s'engage ; car ne fongant qu'à se tirer d'affaire

(10) Comme lorsqu'accusé d'une mauvaise action, le coupable s'en défend en se disant honnête homme. Il ment alors dans le fait & dans le droit.

dans le moment présent, tout moyen qui n'a pas un effet présent lui devient égal : en promettant pour un tems futur il ne promet rien, & son imagination encore endormie ne fait point étendre son être sur deux tems différens. S'il pouvoit éviter le fouet, ou obtenir un cornet de dragées en promettant de se jeter demain par la fenêtre, il le promettrait à l'instant. Voilà pourquoi les loix n'ont aucun égard aux engagemens des enfans ; & quand les peres & les maîtres plus sévères exigent qu'ils les remplissent, c'est seulement dans ce que l'enfant devoit faire, quand même il ne l'auroit pas promis.

L'enfant ne sachant ce qu'il fait quand il s'engage, ne peut donc mentir en s'engageant. Il n'en est pas ds même quand il manque à sa promesse, ce qui est encore un espece de mensonge rétroactif ; car il se souvient très bien d'avoir fait cette promesse ; mais ce qui ne vois pas, c'est l'importance de la tenir. Hors d'état de lire dans l'avenir, il ne peut prévoir les conséquences des choses, & quand il viole ses engagemens, il ne fait rien contre la raison de son âge.

Il fuit de là que les mensonges des enfans sont tous l'ouvrage des Maîtres, & que vouloir leur apprendre à dire la vérité, n'est autre chose que leur apprendre à mentir. Dans l'empressement qu'on a de les régler, de les gouverner, de les instruire, on ne se trouve jamais assez d'instrumens pour en venir à bout. On veut se donner de nouvelles prises dans leur esprit par des maximes sans fondement, par des préceptes sans raison, & l'on aime mieux qu'ils sachent leurs leçons & qu'ils mentent, que s'ils demeuroient ignorans & vrais.

Pour nous qui ne donnons à nos Eleves que des leçons de pratique, & qui aimons mieux qu'ils soient bons que savans, nous n'exigeons point d'eux la vérité, de peur qu'ils ne la déguisent, & nous ne leur
 faisons

faisons rien promettre qu'ils soient tentés de ne pas tenir. S'il s'est fait en mon absence quelque mal, dont j'ignore l'auteur, je me garderai d'accuser Emile, & de lui dire : *est-ce vous* (11) ? Car en cela que ferois-je autre chose sinon lui apprendre à le nier ? Que si son naturel difficile me force à faire avec lui quelque convention, je prendrai si bien mes mesures que la proposition en vienne toujours de lui, jamais de moi ; que quand il s'est engagé il ait toujours un intérêt présent & sensible à remplir son engagement ; & que si jamais il y manque, ce mensonge attire sur lui des maux qu'il voye sortir de l'ordre même des choses, & non pas de la vengeance de son Gouverneur. Mais loin d'avoir besoin de recourir à de si cruels expédiens, je suis presque sûr qu'Emile apprendra fort tard ce que c'est que mentir, & qu'en l'apprenant il sera fort étonné, ne pouvant concevoir à quoi peut être bon le mensonge. Il est très clair que plus je rends so bien-être indépendant, soit des volontés, soit des jugemens des autres, plus je coupe en lui tout intérêt de mentir.

Quand on n'est point pressé d'instruire, on n'est point pressé d'exiger, & l'on prend son tems pour ne rien exiger qu'à propos. Alors l'enfant se forme, en ce qu'il ne se gêne point. Mais quand un étourdi de Précepteur, ne sachant comment s'y prendre, lui fait à chaque instant promettre ceci ou cela, sans distinction, sans choix, sans mesure, l'enfant ennuyé, surchargé de toutes ces promesses, les néglige, les oublie, les dédaigne enfin ; & les regardant comme autant de vaines formules, se fait un jeu de les faire & de les

(11) Rien n'est plus indiscret qu'un pareille question, sur-tout quand l'enfant est coupable : alors s'il croit que vous savez ce qu'il a fait, il verra que vous lui tendez un piège, & cette opinion ne peut manquer de l'indisposer contre vous. S'il ne le croit pas, il se dira, pourquoi découvrir-je ma faute ? & voilà la première tentation du mensonge devenue l'effet de votre imprudente question.

violer. Voulez-vous donc qu'il soit fidele à tenir sa parole ? soyez discret à l'exiger.

Le détail dans lequel je viens d'entrer sur le mensonge, peut à bien des égards s'appliquer à tous les autres devoirs, qu'on ne prescrit aux enfans qu'en les leur rendant non-seulement haïssables, mais impraticables. Pour paroître leur prêcher la vertu, on leur fait aimer tous les vices : on les leur donne en leur défendant de les avoir. Veut-on les rendre pieux ? on les mene s'ennuyer à l'Eglise ; en leur faisant incessamment marmoter des prieres, on les force d'aspirer au bonheur de ne plus prier Dieu. Pour leur inspirer la charité, on leur fait donner l'aumône, comme si l'on dédaignoit de la donner soi-même. Eh ! ce n'est pas l'enfant qui doit donner, c'est le Maître : quelque attachement qu'il ait pour son Eleve, il doit lui disputer cet honneur, il doit lui faire juger qu'à son âge on n'en est point encore digne. L'aumône est une action d'homme qui connoît la valeur de ce qu'il donne, & le besoin que son semblable en a. L'enfant qui ne connoît rien de cela, ne peut avoir aucun mérite à donner : il donne sans charité, sans bienfaisance ; il est presque honteux de donner, quand fondé sur son exemple & le vôtre, il croit qu'il n'y a que les enfans qui donnent, & qu'on ne fait plus l'aumône étant grand.

Remarquez qu'on ne fait jamais donner par l'enfant que des choses dont il ignore la valeur ; des pieces de métal qu'il a dans sa poche, & qui ne lui servent qu'à cela. Un enfant donneroit plutôt cent louis qu'un gâteau. Mais engagez ce prodigue distributeur à donner les choses qui lui sont cheres, des jouets, des bonbons, sans goûté, & nous saurons bientôt si vous l'avez rendu libéral.

On trouve encore un expédient à cela ; c'est de rendre bien vite à l'enfant ce qu'il a donné, de sorte qu'il

qu'il s'accoutume à donner tout ce qu'il fait bien qui lui va revenir. Je n'ai guère vû dans les enfans que ces deux especes de générosité ; donner ce qui ne leur est bon à rien, ou donner ce qu'ils font sûrs qu'on va leur rendre. Faites en sorte, dit Locke, qu'ils soient convaincus par expérience que le plus libéral est toujours le mieux partagé. C'est-là rendre un enfant libéral en apparence, & avare en effet. Il ajoûte que les enfans contracteront ainsi l'habitude de la libéralité ; oui, d'une libéralité usuriere, qui donne un œuf pour avoir un bœuf. Mais quand il s'agira de donner tout de bon, adieu l'habitude ; lorsqu'on cessera de leur rendre, ils cesseront bientôt de donner. Il faut regarder à l'habitude de l'ame plutôt qu'à celle des mains. Toutes les autres vertus qu'on apprend aux enfans ressemblent à celle-là, & c'est à leur prêcher ces solides vertus qu'on use leurs jeunes ans dans la tristesse. Ne voilà-t-il pas une savante éducation !

Maitres, laissez les simagrées, soyez vertueux & bons ; que vos exemples se gravent dans la mémoire de vos Eleves, en attendant qu'ils puissent entrer dans leurs cœurs. Au lieu de me hâter d'exiger du mien des actes de charité, j'aime mieux les faire en sa présence, & lui ôter même le moyen de m'imiter en cela, comme un honneur qui n'est pas de son âge ; car il importe qu'il ne s'accoutume pas à regarder les devoirs des hommes seulement comme des devoirs d'enfans. Que si me voyant assister les pauvres, il me questionne là-dessus, & qu'il soit tems de lui répondre (12), je lui dirai : “ mon ami, c'est
 “ que quand les pauvres ont bien voulu qu'il y
 “ eût des riches, les riches ont promis de nourrir

(12) On doit concevoir que je ne résous pas les questions quand il lui plaît, mais quand il me plaît ; autrement ce seroit m'affervir à ses volontés, & me mettre dans la plus dangereuse dépendance où un Gouverneur puisse être de son Eleve.

“ tous ceux qui n'auroient de quoi vivre ni par leur
 “ bien ni par leur travail. Vous avez donc aussi
 “ promis cela ? “ reprendra-t-il. Sans doute : Je
 “ ne suis maître du bien qui passe par mes mains
 “ qu'avec la condition qui est attachée à sa pro-
 “ priété.”

Après avoir entendu ce discours (& l'on a vu comment on peut mettre un enfant en état de l'entendre), un autre qu'Emile seroit tenté de m'imiter & de se conduire en homme riche ; en pareil cas, j'empêcherois au moins que ce ne fût avec ostentation ; j'aimerois mieux qu'il me dérobât mon droit, & se cachât pour donner. C'est une fraude de son âge, & la seule que je lui pardonnerois.

Je fais que toutes ces vertus par imitation sont des vertus de singe, & que nulle bonne action n'est moralement bonne que quand on la fait comme telle, & non parceque d'autres la font. Mais dans un âge, où le cœur ne sent rien encore, il faut bien faire imiter aux enfans les actes dont on veut leur donner l'habitude, en attendant qu'ils les puissent faire par discernement & par l'amour du bien. L'homme est imitateur, l'animal même l'est ; le goût de l'imitation est de la nature bien ordonnée, mais il dégénère en vice dans la société. Le singe imite l'homme qu'il craint, & n'imité pas les animaux qu'il méprise ; il juge bon ce que fait un être meilleur que lui. Parmi nous, nos Arlequins de toute espèce imitent le beau pour le dégrader, pour le rendre ridicule ; ils cherchent dans le sentiment de leur bassesse à s'égalier ce qui vaut mieux qu'eux, ou s'ils s'efforcent d'imiter ce qu'ils admirent, on voit dans le choix des objets le faux goût des imitateurs ; ils veulent bien plus en imposer aux autres ou faire applaudir leur talent, que se rendre meilleurs ou plus sages. Le fondement de l'imitation parmi nous, vient du desir de se transporter toujours hors de soi.

Si

Si je réuffis dans mon entreprife, Emile n'aura furement pas ce defir. Il faut donc nous paſſer du bien apparent qu'il peut produire.

Approfondiſſez toutes les regles de votre éducation, vous les trouverez ainſi toutes à contre-fens, fur-tout en ce qui concerne les vertus & les mœurs. La feule leçon de morale qui convienne à l'enfance & la plus importante à toute âge, eſt de ne jamais faire de mal à perſonne. Le précepte même de faire du bien, s'il n'eſt ſubordonné à celui-la, eſt dangereux, faux, contradicatoire. Qui eſt-ce qui ne fait pas du bien ? tout le monde en fait, le méchant comme les autres ; il fait un heureux aux dépens de cent misérables, & delà viennent toutes nos calamités. Les plus ſublimes vertus ſont négatives : elles ſont auſſi les plus difficiles, parcequ'elles ſont ſans oſtentation, & au-deſſus même de ce plaisir ſi doux au cœur de l'homme, d'en renvoyer un autre content de nous. O quel bien fait neceſſairement à ſes ſemblables celui d'entre eux, s'il en eſt un, qui ne leur fait jamais de mal ! De quelle intrepidité d'ame, de quelle vigueur de caractère il a beſoin pour cela ! ce n'eſt pas en raifonnant ſur cette maxime, c'eſt en tâchant de la pratiquer, qu'on ſent combien il eſt grand & pénible d'y réuſſir (13).

Voilà quelques foibles idées des précautions avec leſquelles je voudrois qu'on donnat aux enfans les

(13) Le précepte de ne jamais nuire à autrui emporte celui de tenir à la ſociété humaine le moins qu'il eſt poſſible ; car dans l'état ſocial le bien de l'un fait néceſſairement le mal de l'autre. Ce rapport eſt dans l'eſſence de la choſe & rien ne ſauroit le changer ; qu'on cherche ſur ce principe lequel eſt le meilleur de l'homme ſocial ou du ſolitaire. Un Auteur illuſtre dit qu'il n'y a que le méchant qui ſoit ſeul ; moi je dis qu'il n'y a que le bon qui ſoit ſeul ; ſi cette propoſition eſt moins ſententieuſe, elle eſt plus vraie & mieux raifonnée que la précédente. Si le méchant étoit ſeul quel mal feroit-il ? c'eſt dans la ſociété qu'il dreſſe ſes machines pour nuire aux autres. Si l'on veut rétorquer cet arguement pour l'homme de bien, je répons par l'article auquel appartient cette note.

instructions qu'on ne peut quelquefois leur refuser sans les exposer à nuire à eux-mêmes & aux autres, & sur-tout à contracter de mauvaises habitudes dont on auroit peine ensuite à les corriger : mais soyons sûrs que cette nécessité se présentera rarement pour les enfans élevés comme ils doivent l'être ; parcequ'il est impossible qu'ils deviennent indociles, méchans, menteurs, avides, quand on n'aura pas semé dans leurs cœurs les vices qui les rendent tels. Ainsi ce que j'ai dit sur ce point sert plus aux exceptions qu'aux règles ; mais ces exceptions sont plus fréquentes à mesure que les enfans ont plus d'occasions de sortir de leur état, & de contracter les vices des hommes. Il faut nécessairement à ceux qu'on élève au milieu du monde des instructions plus précoces qu'à ceux qu'on élève dans la retraite. Cette éducation solitaire seroit donc préférable, quand elle ne seroit que donner à l'enfance le tems de mourir.

Il est un autre genre d'exceptions contraires pour ceux qu'un heureux naturel élève au-dessus de leur âge. Comme il a des hommes qui ne sortent jamais de l'enfance, il y en a d'autres qui, pour ainsi dire, n'y passent point, & sont hommes presque en naissant. Le mal est que cette dernière exception est très rare, très difficile à connoître, & que chaque mere, imaginant qu'un enfant peut être un prodige, ne doute point que le sien n'en soit un. Elles sont plus, elles prennent pour des indices extraordinaires, ceux mêmes qui marquent l'ordre accoutumé : la vivacité, les faillies, l'étourderie, la piquante naïveté ; tous signes caractéristiques de l'âge, & qui montrent le mieux qu'un enfant n'est qu'un enfant. Est-il étonnant que celui qu'on fait beaucoup parler & à qui l'on permet de tout dire, qui n'est gêné par aucun égard, par aucune bienséance, fasse par hasard quelque heureuse rencontre ? Il le seroit bien plus

plus qu'il n'en fît jamais, comme il le feroit qu'avec mille menfonge un Astrologue ne prédît jamais aucune vérité. Ils mentiront tant, difoit Henri IV. qu'à la fin ils diront vrai. Quiconque veut trouver quelques bons mots, n'a qu'à dire beaucoup de fotifes. Dieu garde de mal les gens à la mode qui n'ont pas d'autre mérite pour être fêtés.

Les penfées les plus brillantes peuvent tomber dans le cerveau des enfans, ou plutôt les meilleurs mots dans leur bouche, comme les diamans du plus grand prix fous leur mains, fans que pour cela ni les penfées, ni les diamans leur appartiennent ; il n'y a point de véritable propriété pour cet âge en aucun genre. Les chofes que dit un enfant ne font pas pour lui ce qu'elles font pour nous, il n'y joint pas les mêmes idées. Ces idées, fi tant eft qu'il en ait, n'ont dans fa tête ni fuite ni liaifon ; rien de fixe, rien d'affuré dans tout ce qu'il penfe. Examinez votre prétendu prodige. En de certains momens vous lui trouverez un ressort d'une extrême activité, une clarté d'efprit à percer les nues. Le plus fouvent ce même efprit vous paroît lâche, moite, & comme environné d'un épais brouillard. Tantôt il vous devance & tantôt il refte immobile. Un instant vous diriez, c'eft un génie, & l'instant d'après, c'eft un fot : vous vous tromperiez toujours ; c'eft un enfant. C'eft un aiglon qui fend l'air un instant, & retombe l'instant d'après dans fon aire.

Traitez-le donc felon fon âge malgré les apparences, & craignez d'épuifer fes forces pour les avoir voulu trop exercer. Si ce jeune cerveau s'échauffe, fi vous voyez qu'il commence à bouillonner, laissez-le d'abord fermenter en liberté, mais ne l'excitez jamais, de peur que tout ne s'exhale ; & quand les premiers efprits fe feront évaporés, retenez, comprimez-les autres, jufqu'à ce qu'avec les années

tout se tourne en chaleur & en véritable force. Autrement vous perdrez votre tems & vos soins ; vous détruirez votre propre ouvrage, & après vous être indiscrettement enivrés de toutes ces vapeurs inflammables, il ne vous restera qu'un marc sans vigueur.

Des enfans étourdis viennent les hommes vulgaires ; je ne sache point d'observation plus générale & plus certaine que celle-là. Rien n'est plus difficile que de distinguer dans l'enfance la stupidité réelle, de cette apparente & trompeuse stupidité qui est l'annonce des ames fortes. Il paroît d'abord étrange que les deux extrêmes aient des signes si semblables, & cela doit pourtant être ; car dans un âge où l'homme n'a encore nulles véritables idées, toute la différence qui se trouve entre celui qui a du génie & celui qui n'en a pas, est que le dernier n'admet que de fausses idées, & que le premier n'en trouvant que de telles n'en admet aucune ; il ressemble donc au stupide en ce que l'un n'est capable de rien, & que rien ne convient à l'autre. Le seul signe qui peut les distinguer dépend du hasard qui peut offrir au dernier quelque idée à sa portée, au lieu que le premier est toujours le même par-tout. Le jeune Caton, durant son enfance, sembloit un imbécille dans la maison. Il étoit taciturne & opiniâtre : voilà tout le jugement qu'on portoit de lui. Ce ne fût que dans l'antichambre de Sylla que son oncle apprit à le connoître. S'il ne fût point entré dans cette antichambre, peut-être eût-il passé pour une brute jusqu'à l'âge de raison : si César n'eût point vécu, peut-être eût-on toujours traité de visionnaire ce même Caton, qui pénétra son funeste génie & prévint tous ses projets de si loin. O que ceux qui jugent si précipitamment les enfans sont sujets à se tromper ! Ils sont souvent plus enfans qu'eux. J'ai vu dans un âge assez avancé un homme qui m'honoroit

noiroit de son amitié passer, dans sa famille & chez ses Amis, pour un esprit borné ; cette excellente tête se meurissoit en silence. Tout-à-coup il s'est montré Philosophe, & je ne doute pas que la postérité ne lui marque une place honorable & distinguée parmi les meilleurs raisonneurs & les plus profonds métaphysiciens de son siècle.

Respectez l'enfance, & ne vous pressez point de la juger, soit en bien, soit en mal. Laissez les exceptions s'indiquer se prouver, se confirmer long-tems avant d'adopter pour elles des méthodes particulières. Laissez long-tems agir la nature avant de vous mêler d'agir à sa place, de peur de contrarier ses opérations ! Vous connoissez, dites-vous, le prix du tems, & n'en voulez point perdre. Vous ne voyez pas que c'est bien plus le perdre d'en mal user que de n'en rien faire ; & qu'un enfant mal instruit, est plus loin de la sagesse, que celui qu'on n'a point instruit du tout. Vous êtes allarmé de le voir consumer ses premières années à ne rien faire ! Comment ! n'est-ce rien que d'être heureux ? N'est-ce rien que de sauter, jouer, courir toute la journée ? De sa vie il ne fera si occupé. Platon, dans sa République qu'on croit si austère, n'éleve les enfans qu'en fêtes, jeux, chansons, passe-tems ; on diroit qu'il a tout fait quand il leur a bien appris à se réjouir ; & Senèque parlant de l'ancienne Jeunesse Romaine, elle étoit, dit-il, toujours debout, on ne lui enseignoit rien qu'elle dût apprendre assise. En valoit-elle moins parvenue à l'âge viril ? effrayez-vous donc peu de cette oisiveté prétendue. Que diriez-vous d'un homme qui pour mettre toute la vie à profit ne voudroit jamais dormir ? Vous diriez ; cet homme est insensé ; il ne jouit pas du tems, il se l'ôte : pour fuir le sommeil il court à la mort. Songez donc que c'est ici la même chose, & que l'enfance est le sommeil de la raison.

L'apparente facilité d'apprendre est cause de la perte des enfans. On ne voit pas que cette facilité même est la preuve qu'ils n'apprennent rien. Leur cerveau lisse & poli, rend comme un miroir les objets qu'on lui présente ; mais rien ne reste, rien ne pénètre. L'enfant retient les mots, les idées se réfléchissent ; ceux qui l'écoutent les entendent, lui seul ne les entend point.

Quoique la mémoire & le raisonnement soient deux facultés essentiellement différentes ; cependant l'une ne se développe véritablement qu'avec l'autre. Avant l'âge de raison l'enfant ne reçoit pas des idées, mais des images ; & il y a cette différence entre les unes & les autres, que les images ne sont que des peintures abstraites des objets sensibles, & que les idées sont des notions des objets, déterminées par des rapports. Une image peut-être seule dans l'esprit qui se la représente ; mais toute idée en suppose d'autres. Quand on imagine, on ne fait que voir ; quand on conçoit, on compare. Nos sensations sont purement passives, au lieu que toutes nos perceptions ou idées naissent d'un principe actif qui juge. Cela sera démontré ci-après.

Je dis donc que les enfans n'étant pas capables de jugement n'ont point de véritable mémoire. Ils retiennent des sons, des figures, des sensations, rarement des idées, plus rarement leurs liaisons. En m'objectant qu'ils apprennent quelques élémens de Géométrie, on croit bien prouver contre moi, & tout au contraire, c'est pour moi qu'on prouve : on montre que loin de savoir raisonner d'eux-mêmes, ils ne savent pas même retenir les raisonnemens d'autrui ; car suivez ces petits Géomètres dans leur méthode, vous voyez aussi-tôt qu'ils n'ont retenu que l'exacte impression de la figure & les termes de la démonstration. A la moindre objection nouvelle, ils n'y sont plus ; renversez la figure, ils n'y sont plus. Tout leur

leur savoir est dans la sensation, rien n'a passé jusqu'à l'entendement. Leur mémoire elle-même n'est guères plus parfaite que leurs autres facultés ; puisqu'il faut presque toujours qu'ils rapprennent étant grands les choses dont ils ont appris les mots dans l'enfance.

Je suis cependant bien éloigné de penser que les enfans n'aient aucune espece de raisonnement (14). Au contraire, je vois qu'ils raisonnent très bien dans tout ce qu'ils connoissent, & qui se rapporte à leur intérêt présent & sensible. Mais c'est sur leurs connoissances que l'on se trompe, en leur prêtant celles qu'ils n'ont pas, & les faisant raisonner sur ce qu'ils ne sauroient comprendre. On se trompe encore en voulant les rendre attentifs à des considérations qui ne les touchent en aucune manière, comme celle de leur intérêt à venir, de leur bonheur étant hommes, de l'estime qu'on aura pour eux quand ils seront grands ; discours qui, tenus à des être dépourvus de toute prévoyance, ne signifient absolument rien pour eux. Or, toutes les études forcées de ces pauvres infortunés tendent à ces objets entierement étrangers

(14) J'ai fait cent fois réflexion en écrivant, qu'il est impossible dans un long ouvrage, de donner toujours les mêmes sens aux mêmes mots. Il n'y a point de langue assez riche pour fournir autant de termes, de tours & de phrases, que nos idées peuvent avoir de modifications. La méthode de définir tous les termes, & de substituer sans cesse la définition à la place du défini est belle, mais impraticable ; car comment éviter le cercle ? les définitions pourroient être bonnes si l'on n'employoit pas des mots pour les faire. Malgré cela, je suis persuadé qu'on peut être clair, même dans la pauvreté de notre Langue : non pas en donnant toujours les mêmes acceptions aux mêmes mots, mais en faisant en sorte, autant de fois qu'on emploie chaque mot, que l'acception qu'on lui donne soit suffisamment terminée par les idées qui s'y rapportent, & que chaque période où ce mot se trouve lui serve, pour ainsi dire, de définition. Tantôt je dis que les enfans sont incapables de raisonnement, & tantôt je les fais raisonner avec assez de finesse ; je ne crois pas en cela me contredire dans mes idées, mais je ne puis disconvenir que je ne me contredise souvent dans mes expressions.

à leurs esprits. Qu'on juge de l'attention qu'ils y peuvent donner !

Les Pédagogues qui nous étalent en grand appareil les instructions qu'ils donnent à leurs disciples, sont payés pour tenir un autre langage : cependant on voit, par leur propre conduite, qu'ils pensent exactement comme moi ; car que leur apprennent-ils enfin ? Des mots, encore des mots, & toujours des mots. Parmi les diverses Sciences qu'ils se vantent de leur enseigner, ils se gardent bien de choisir celles qui leur seroient véritablement utiles, parceque ce seroient des sciences de choses, & qu'ils n'y réussiroient pas ; mais celles qu'on paroît savoir quand on en fait les termes. le Blason, la Géographie, la Chronologie, les Langues, &c. Toutes études si loin de l'homme, & sur-tout de l'enfant, que c'est une merveille si rien de tout cela lui peut être utile une seule fois en sa vie.

On sera surpris que je compte l'étude des Langues au nombre des inutilités de l'éducation ; mais on se souviendra que je ne parle ici que des études du premier âge, & quoi qu'on puisse dire, je ne crois pas que jusqu'à l'âge de douze ou quinze ans nul enfant, les prodiges à part, ait jamais vraiment appris deux Langues.

Je conviens que si l'étude des Langues n'étoit que celle des mots, c'est-à-dire, des figures ou de sons qui les expriment, cette étude pourroit convenir aux enfans ; mais les Langues en changeant les signes modifient aussi les idées qu'ils représentent. Les têtes se forment sur les langages, les pensées prennent la teinte des idiomes. La raison seule est commune ; l'esprit en chaque Langue a sa forme particulière : différence qui pourroit bien être en partie la cause ou l'effet des caractères nationaux ; & ce qui paroît confirmer cette conjecture, est que chez toutes les Nations du monde la Langue suit les vicissitudes

ciffitudes des mœurs, & fe conferve ou s'altere comme elles.

De ces formes diverfes l'ufage en donne une à l'enfant, & c'est la feule qu'il garde jufqu'à l'âge de raifon. Pour en avoir deux, il faudroit qu'il fût comparer des idées ; & comment les compareroit-il, quand il eft à-peine en état de les concevoir ? Chaque chofe peut avoir pour lui mille fignes différens ; mais chaque idée ne peut avoir qu'une forme, il ne peut donc apprendre à parler qu'une Langue. Il en apprend cependant plufieurs, me dit-on : je le nie. J'ai vû de ces petits prodiges qui croyoient parler cinq ou fix Langues. Je les ai entendus fuccelfivement parler allemand, en termes latins, en termes françois, en termes italiens ; ils fe fervoient à la vérité de cinq ou fix Dictionnaires ; mais ils ne parloient toujours qu'allemand. En un mot, donnez aux enfâns tant de fynonymes qu'il vous plaira ; vous changerez les mots, non la langue ; ils n'en fauront jamais qu'une.

C'est pour cacher en ceci leur inaptitude qu'on les exerce par préférence fur les Langues mortes, dont il n'y a plus de juges qu'on ne puiffe recufer. L'ufage familier de ces Langues étant perdu depuis long-tems, on fe contente d'imiter ce qu'on en trouve écrit dans les livres, & l'on appelle cela les parler. Si tel eft le grec & le latin des Maîtres, qu'on juge de celui des enfâns ! A peine ont-ils appris par cœur leur Rudiment, auquel ils n'entendent abfolument rien, qu'on leur apprend d'abord à rendre un difcours françois en mots latins ; puis, quand ils font plus avancés, à coudre en profe des phrafes de Ciceron, & en vers des centons de Virgile. Alors ils croient parler latin : qui eft-ce qui viendra les contredire ?

En quelque étude que ce puiffe être, fans l'idée des chofes représentées les fignes représentans ne

font rien. On borne pourtant toujours l'enfant à ces signes, sans jamais pouvoir lui faire comprendre aucune des choses qu'ils représentent. En pensant lui apprendre la description de la terre, on ne lui apprend qu'à connoître des cartes : on lui apprend des noms de Villes, de Pays, de Rivieres, qu'il ne conçoit pas exister ailleurs que sur le papier où l'on les lui montre. Je me souviens d'avoir vû quelque part une Géographie qui commençoit ainsi, *Qu'est-ce que le monde ? C'est un globe de carton.* Telle est précisément la Géographie des enfans. Je pose en fait qu'après deux ans de sphère & de cosmographie, il n'y a pas un seul enfant de dix ans, qui, sur les règles qu'on lui a donnés, fût se conduire de Paris à Saint-Denis : Je pose en fait qu'il n'y en a pas un, qui, sur un plan du jardin de son pere, fût en état d'en suivre les détours sans s'égarer. Voilà ces docteurs qui savent à point nommé où sont Pekin, Ispahan, le Mexique, & tous les Pays de la terre.

J'entens dire qu'il convient d'occuper les enfans à des études où il ne faille que des yeux ; cela pourroit être s'il y avoit quelque étude où il ne fallût que des yeux ; mais je n'en connois point de telle.

Par une erreur encore plus ridicule, on leur fait étudier l'Histoire : on s'imagine que l'Histoire est à leur portée parcequ'elle n'est qu'un recueil de faits ; mais qu'entend-on par ce mot de faits ? Croit-on que les rapports qui déterminent le faits historiques, soient si faciles à saisir, que les idées s'en forment sans peine dans l'esprit des enfans ? croit-on que la véritable connoissance des événemens soit séparable de celle de leurs causes, de celle de leurs effets, & que l'historique tienne si peu au moral, qu'on puisse connoître l'un sans l'autre ? Si vous ne voyez dans les actions des hommes que les mouvemens extérieurs & purement physiques, qu'apprenez-vous dans l'Histoire ? absolument rien ; & cette étude dénuée.

d'énuée de tout intérêt ne vous donne pas plus de plaisir que d'instruction. Si vous voulez apprécier ces actions par leurs rapports moraux, essayez de faire entendre ces rapports à vos Elèves, & vous verrez alors si l'Histoire est de leur âge.

Lecteurs, souvenez-vous toujours que celui qui vous parle, n'est ni un Savant ni un Philosophe ; mais un homme simple, ami de la vérité, sans parti, sans système ; un solitaire, qui vivant peu avec les hommes, a moins d'occasions de s'imboire de leurs préjugés, & plus de tems pour réfléchir sur ce qui le frappe quand il commerce avec eux. Mes raisonnemens sont moins fondés sur des principes que sur des faits ; & je crois ne pouvoir mieux vous mettre à portée d'en juger, que de vous rapporter souvent quelque exemple des observations qui me les suggerent.

J'étois allé passer quelques jours à la campagne chez une bonne mere de famille qui prenoit grand soin de ses enfans & de leur éducation. Un matin que j'étois présent aux leçons de l'aîné, son Gouverneur, qui l'avoit très bien instruit de l'Histoire ancienne, reprenant celle d'Alexandre, tomba sur le trait connu du Médecin Philippe qu'on a mis en tableau, & qui sûrement en valoit bien la peine. Le Gouverneur, homme de mérite, fit sur l'impétuosité d'Alexandre plusieurs réflexions qui ne me plurent point, mais que j'évitai de combattre, pour ne pas le décréditer dans l'esprit de son Eleve. A table, on ne manqua pas, selon la méthode françoise, de faire beaucoup babiller le petit bon homme. La vivacité naturelle à son âge, & l'attente d'un applaudissement sûr, lui firent débiter mille sottises, tout-à-travers lesquelles parloient de tems-en-tems quelques mots heureux qui faisoient oublier le reste. Enfin vint l'histoire du Médecin Philippe : il la raconta fort nettement & avec beaucoup de grace.

Après l'ordinaire tribut d'éloges qu'exigeoit la mere & qu'attendoit le fils, on raisonna sur ce qu'il avoit dit. Le plus grand nombre blâma la témérité d'Alexandre ; quelques-uns, à l'exemple du Gouverneur, admiroient sa fermeté, son courage : ce qui me fit comprendre qu'aucun de ceux qui étoient présens ne voyoit en quoi consistoit la véritable beauté de ce trait. Pour moi, leur dis-je, il me paroît que s'il y a le moindre courage, la moindre fermeté dans l'action d'Alexandre, elle n'est qu'une extravagance. Alors tout le monde se réunit, & convint que c'étoit une extravagance. J'allois répondre & m'échauffer, quand une femme qui étoit à côté de moi, & qui n'avoit pas ouvert la bouche, se pencha vers mon oreille, & me dit tout bas : taitoi, Jean-Jacques ; ils ne t'entendront pas. Je la regardai, je fus frappé, & je me tus.

Après le dîné, soupçonnant sur plusieurs indices que mon jeune Docteur n'avoit rien compris du tout à l'histoire qu'il avoit si bien racontée, je le pris par la main, je fis avec lui un tour de parc, & l'ayant questionné tout à mon aise, je trouvai qu'il admiroit plus que personne le courage si vanté d'Alexandre : mais savez-vous où il voyoit ce courage ? uniquement dans celui d'avalier d'un seul trait un breuvage de mauvais goût, sans hésiter, sans marquer la moindre répugnance. Le pauvre enfant, à qui l'on avoit fait prendre médecine il n'y avoit pas quinze jours, & qui ne l'avoit prise qu'avec une peine infinie, en avoit encore le déboire à la bouche. La mort, l'empoisonnement ne passaient dans son esprit que pour des sensations désagréables, & il ne concevoit pas, pour lui, d'autre poison que du fené. Cependant il faut avouer que la fermeté du Héros avoit fait une grande impression sur son jeune cœur, & qu'à la première médecine qu'il faudroit avaler, il avoit bien résolu d'être un Alexandre. Sans
entrer

entrer dans des éclaircissemens qui passoient évidemment sa portée, je le confirmai dans ces dispositions louables, & je m'en retournai riant en moi-même de la haute sagesse des Peres & des Maîtres, qui pensent apprendre l'Histoire aux enfans.

Il est aisé de mettre dans leurs bouches les mots de Rois, d'Empires, de Guerres, de Conquêtes, de Révolutions, de Loix; mais quand il fera question d'attacher à ces mots des idées nettes, il y aura loin de l'entretien du Jardinier Robert à toutes ces explications.

Quelques Lecteurs mécontents du *tai-toi Jean-Jacques*, demanderont, je le prévois, ce que je trouve enfin de si beau dans l'action d'Alexandre? Infortunés! s'il faut vous le dire, comment le comprendrez-vous? c'est qu'Alexandre croyoit à la vertu; c'est qu'il y croyoit sur sa tête, sur sa propre vie; c'est que sa grande ame étoit faite pour y croire. O que cette médecine avalée étoit une belle profession de foi! Non jamais mortel n'en fit une si sublime: s'il est quelque moderne Alexandre, qu'on me le montre à de pareils traits.

S'il n'y a point de science de mots, il n'y a point d'étude propre aux enfans. S'ils n'ont pas de vraies idées, ils n'ont point de véritable mémoire; car je n'appelle pas ainsi celle qui ne retient que des sensations. Que fert d'inscrire dans leur tête un catalogue de signes qui ne représentent rien pour eux? En apprenant les choses n'apprendront-ils pas les signes? Pourquoi leur donner la peine inutile de les apprendre deux fois? & cependant quels dangereux préjugés ne commence-t-on pas à leur inspirer, en leur faisant prendre pour de la science des mots qui n'ont aucun sens pour eux. C'est du premier mot dont l'enfant se paye, c'est de la première chose qu'il apprend sur la parole d'autrui, sans en voir l'utilité lui-même, que son jugement est perdu:

il aura long-tems à briller aux yeux des sots, avant qu'il répare une telle perte (15).

Non, si la nature donne au cerveau d'un enfant cette souplesse qui le rend propre à recevoir toutes sortes d'impressions, ce n'est pas pour qu'un y grave des noms de Rois, des dates, des termes de blazon, de sphère, de géographie, & tous ces mots sans aucun sens pour son âge, & sans aucune utilité pour quelque âge que ce soit, dont on accable sa triste & stérile enfance; mais c'est pour que toutes les idées qu'il peut concevoir & qui lui sont utiles, toutes celles qui se rapportent à son bonheur, & doivent l'éclairer un jour sur ses devoirs, s'y tracent de bonne heure en caractères ineffaçables, & lui servent à se conduire pendant sa vie d'une manière convenable à son être & à ses facultés.

Sans étudier dans les livres, l'espece de mémoire que peut avoir un enfant ne reste pas pour cela oisive; tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend le frappe & il s'en souvient; il tient registre en lui-même des actions, des discours des hommes, & tout ce qui l'environne est le livre dans lequel, sans y songer, il enrichit continuellement sa mémoire, en attendant que son jugement puisse en profiter. C'est dans le choix de ces objets, c'est dans le soin

(15) La plupart des Savans le sont à la manière des enfans. La vaste érudition résulte moins d'une multitude d'idées que d'une multitude d'images. Les dates, les noms propres, les lieux, tous les objets isolés ou dénués d'idées se retiennent uniquement par la mémoire des signes, & rarement se rappelle-t-on quelque-une de ces choses sans voir en même-tems le *recto* au le *verso* de la page où on l'a lue, ou la figure sous laquelle on la vit la première fois. Telle étoit à peu près la science à la mode les siècles derniers; celle de notre siècle est autre chose. On n'étudie plus, on n'observe plus, on rêve, & l'on nous donne gravement pour de la Philosophie les rêves de quelques mauvaises nuits. On me dira que je rêve aussi; j'en conviens; mais, ce que les autres n'ont garde de faire, je donne mes rêves pour des rêves, laissant chercher au Lecteur s'ils ont quelque chose d'utile aux gens éveillés.

de lui présenter sans cesse ceux qu'il peut connoître & de lui cacher ceux qu'il doit ignorer, que consiste le véritable art de cultiver en lui cette première faculté ; & c'est par-là qu'il faut tâcher de lui former un magasin de connoissances qui serve à son éducation durant sa jeunesse, & à sa conduite dans tous les tems. Cette méthode, il est vrai, ne forme point de petits prodiges, & ne fait pas briller les Gouvernantes & les Précepteurs ; mais elle forme des hommes judicieux, robustes, sains de corps & d'entendement, qui sans s'être fait admirer étant jeunes, se font honorer étant grands.

Emile n'apprendra jamais rien par cœur, pas même des fables, pas même celles de Lafontaine, toute naïves, toute charmantes qu'elles sont ; car les mots des fables ne sont pas plus les fables, que les mots de l'Histoire ne sont l'Histoire. Comment peut-on s'aveugler assez pour appeller les fables la morale des enfans ? sans songer que l'apologue en les amusant les abuse, que séduits par le mensonge ils laissent échapper la vérité, & que ce qu'on fait pour leur rendre l'instruction agréable les empêche d'en profiter. Les fables peuvent instruire les hommes, mais il faut dire la vérité nue aux enfans ; si-tôt qu'on la couvre d'un voile, ils ne se donnent plus la peine de le lever.

On fait apprendre les fables de Lafontaine à tous les enfans, & il n'y en a pas un seul qui les entende. Quand ils les entendoient, ce seroit encore pis ; car le morale en est tellement mêlée & si disproportionnée à leur âge, qu'elle les porteroit plus au vice qu'à la vertu. Ce sont encore là, direz-vous, des paradoxes ; soit : mais voyons si ce sont des vérités.

Je dis qu'un enfant n'entend point les fables qu'on lui fait apprendre ; parceque quelque effort qu'on fasse pour les rendre simples, l'instruction

qu'on en veut tirer force d'y faire entrer des idées qu'il ne peut saisir, & que le tour même de la poésie en les lui rendant plus faciles à retenir, les lui rend plus difficiles à concevoir ; en sorte qu'on achette l'agrément aux dépens de la clarté. Sans citer cette multitude de fables qui n'ont rien d'intelligible ni d'utile pour les enfans, & qu'on leur fait indiscrètement apprendre avec les autres parcequ'elles s'y trouvent mêlées, bornons-nous à celles que l'Auteur semble avoir faites spécialement pour eux.

Je ne connois dans tout le Recueil de Lafontaine, que cinq ou six fables où brille éminemment la naïveté peurile : de ces cinq ou six, je prends pour exemple la première de toutes, parceque c'est celle dont la morale est le plus de tout âge, celle que les enfans saisissent le mieux, celle qu'ils apprennent avec le plus de plaisir, enfin celle que pour cela même l'Auteur a mise par préférence à la tête de son livre. En lui supposant réellement l'objet d'être entendu des enfans, de leur plaire & de les instruire, cette fable est assurément son chef-d'œuvre : qu'on me permette donc de la suivre & de l'examiner en peu de mots.

LE CORBEAU ET LE RENARD,

F A B L E.

Maître Corbeau, sur un arbre perché.

Maître ! que signifie ce mot en lui-même ? que signifie-t-il au-devant d'un nom propre ? quel sens a-t-il dans cette occasion ?

Qu'est ce qu'un Corbeau ?

Qu'est-ce qu'un arbre perché ? l'on ne dit pas ; sur un arbre perché : l'on dit, perche sur un arbre. Par conséquent il faut parler des inversions de la

Poésie ;

Poésie ; il faut dire ce que c'est que Prose & que Vers.

Tenoit dans son bec un fromage.

Quel fromage ? étoit-ce un fromage de Suisse, de Brie, ou de Hollande ? si l'enfant n'a point vû de Corbeaux, que gagnez-vous à lui en parler ? s'il en a vû, comment concevra-t-il qu'ils tiennent un fromage à leur bec ? Faisons toujours des images d'après nature.

Maître Renard, par l'odeur alléché,

Encore un maître ! mais pour celui-ci, c'est à bon titre : il est maître passé dans les tours de son métier. Il faut dire ce que c'est qu'un Renard, & distinguer son vrai naturel, du caractère de convention qu'il a dans les fables.

Alléché. Ce mot n'est pas usité. Il le faut expliquer : il faut dire qu'on ne s'en sert plus qu'en Vers. L'enfant demandera pourquoi l'on parle autrement en Vers qu'en Prose. Que lui répondrez-vous ?

Alléché par l'odeur d'un fromage ! Ce fromage tenu par un Corbeau perché sur un arbre, devoit avoir beaucoup d'odeur pour être senti par le Renard dans un taillis ou dans son terrier ! Est-ce ainsi que vous exercez votre Eleve à cet esprit de critique judicieuse, qui ne s'en laisse imposer qu'à bonnes enseignes, & fait discerner la vérité, du mensonge, dans les narrations d'autrui ?

Lui tint à-peu-près ce langage :

Ce langage ! les Renards parlent donc ? ils parlent donc la même langue que les Corbeaux ? Sage Précepteur, prends garde à toi : pese bien ta réponse avant de la faire. Elle importe plus que tu n'as pensé.

Eh !

Eh ! bon jour, Monsieur le Corbeau !

Monsieur ! titre que l'enfant voit tourner en dérision, même avant qu'il sache que c'est un titre d'honneur. Ceux qui disent *Monsieur du Corbeau* auront bien d'autres affaires avant que d'avoir expliqué ce *du*.

Que vous êtes charmant ! que vous me semblez beau !

Cheville, redondance inutile. L'enfant, voyant répéter la même chose en d'autres termes, apprend à parler lâchement. Si vous dites que cette redondance est un art de l'Auteur, & entre dans le dessein du Renard, qui veut paroître multiplier les éloges avec les paroles ; cette excuse fera bonne pour moi, mais non pas pour mon Eleve.

Sans mentir, si votre ramage.

Sans mentir ! on ment donc quelquefois ? Où en fera l'enfant, si vous lui apprenez que le Renard ne dit, *sans mentir*, que parcequ'il ment ?

Répondoit à votre plumage :

Répondoit ! Que signifie ce mot ? Apprenez à l'enfant à comparer des qualités aussi différentes que la voix & le plumage ; vous verrez comme il vous entendra !

Vous seriez le Phénix des hôtes de ces bois.

Le Phénix ! Qu'est-ce qu'un Phénix ? Nous voici tout-à-coup jettés dans la menteuse antiquité ; presque dans la mythologie.

Les hôtes de ces bois ! Quel discours figuré ! Le flatteur ennoblit son langage & lui donne plus de dignité pour le rendre plus séduisant. Un enfant entendra-t-il cette finesse ? fait-il seulement, peut-il savoir, ce que c'est qu'un stile noble & un stile bas ?

A ces

A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie.

Il faut avoir éprouvé déjà des passions bien vives pour sentir cette expression proverbiale.

Et pour montrer sa belle voix,

N'oubliez pas que pour entendre ce vers & toute la fable, l'enfant doit savoir ce que c'est que la belle voix du corbeau.

Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.

Ce vers est admirable ; l'harmonie seule en fait image. Je vois un grand vilain bec ouvert ; j'entens tomber le fromage à travers les branches : mais ces sortes de beautés sont perdues pour les enfans.

Le renard s'en saisit ; & dit, mon bon Monsieur.

Voilà donc déjà la bonté transformée en bêtise : assurément on ne perd pas de tems pour instruire les enfans.

Apprenez que tout flatteur.

Maxime générale ; nous n'y sommes plus.

Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

Jamais enfant de dix ans n'entendit ce vers-là.

Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.

Ceci s'entend, & la pensée est très bonne. Cependant il y aura encore bien peu d'enfans qui sachent comparer une leçon à un fromage, & qui ne préférassent le fromage à la leçon. Il faut donc leur faire entendre que ce propos n'est qu'une raillerie. Que de finesse pour des enfans !

Le corbeau, honteux & confus,

Autre pléonasme ; mais celui ci est inexcusable.

Jura,

Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

Jura! Quel est le sot de Maître qui ose expliquer à l'enfant ce que c'est qu'un serment ?

Voilà bien des détails ; bien moins cependant qu'il n'en faudroit pour analyser toutes les idées simples & élémentaires dont chacune d'elles est composée. Mais qui est-ce qui croit avoir besoin de cette analyse pour ce faire entendre à la jeuneffe ? Nul de nous n'est assez philosophe pour favoir se mettre à la place d'un enfant. Passons maintenant à la morale.

Je demande si c'est à des enfans de six ans qu'il faut apprendre qu'il y a des hommes qui flattent & mentent pour leur profit ? On pourroit tout au plus leur apprendre qu'il a des railleurs qui persiflent les petits garçons, & se mocquent en secret de leur sottise vanité ; mais le tromage gâte tout ; on leur apprend moins à ne pas le laisser tomber de leur bec, qu'à le faire tomber du bec d'un autre. C'est ici mon second paradoxe, & ce n'est pas le moins important.

Suivez les enfans apprenant leurs fables, & vous verrez que quand ils sont en état d'en faire l'application, ils en font presque toujours une contraire à l'intention de l'Auteur, & qu'au lieu de s'observer sur le défaut dont on les veut guérir ou préserver, ils panchent à aimer le vice avec lequel on tire parti des défauts des autres. Dans la fable précédente, les enfans se mocquent du corbeau, mais ils s'affectionnent tous au renard. Dans la fable qui suit ; vous croyez leur donner la cigale pour exemple, & point du tout, c'est la fourmi qu'ils choisiront. On n'aime point à s'humilier ; ils prendront toujours le beau rôle ; c'est le choix de l'amour-propre, c'est un choix très naturel. Or, quelle horrible leçon pour l'enfance ! Le plus odieux de tous les monstres feroit un enfant avare & dur, qui fauroit ce
qu'on

qu'on lui demande & ce qu'il refuse. La fourmi fait plus encore, elle lui apprend à railler dans ses refus.

Dans toutes les fables où le lion est un des personnages, comme c'est d'ordinaire le plus brillant, l'enfant ne manque point de se faire lion ; & quand il préside à quelque partage, bien instruit par son modèle, il a grand soin de s'emparer de tout. Mais quand le moucheron terrasse le lion, c'est une autre affaire ; alors l'enfant n'est plus lion, il est moucheron. Il apprend à tuer un jour à coups d'aiguillon ceux qu'il n'oseroit attaquer de pied ferme.

Dans la fable du loup maigre & du chien gras, au lieu d'une leçon de modération qu'on prétend lui donner, il en prend une de licence. Je n'oublierai jamais d'avoir vu beaucoup pleurer une petite fille qu'on avoit défolée avec cette fable, tout en lui prêchant toujours la docilité. On eut peine à favoir la cause de ses pleurs, on la fut enfin. La pauvre enfant s'ennuyoit d'être à la chaîne : elle se sentoit le cou pelé ; elle pleuroit de n'être pas loup.

Ainsi donc la mortale de la première fable citée est pour l'enfant une leçon de la plus basse flatterie ; celle de la seconde une leçon d'inhumanité ; celle de la troisième une leçon d'injustice ; celle de la quatrième une leçon de fatyre ; celle de la cinquième une leçon d'indépendance. Cette dernière leçon, pour être superflue à mon Eleve, n'en est pas plus convenable aux vôtres. Quand vous leur donnez des préceptes qui se contredisent, quel fruit espérez-vous de vos soins ? Mais peut-être, cela près, toute cette morale qui me sert d'objection contre les fables, fournit-elle autant de raisons de les conserver. Il faut une morale en paroles & une en actions dans la société, & ces deux morales ne se ressemblent point. La première est dans le Catéchisme, où on la laisse ; l'autre est dans les Fables de Lafontaine.

Lafontaine pour les enfans, & dans ses Contes pour les meres. Le même Auteur suffit à tout.

Composons, Monsieur de Lafontaine. Je promets, quant à moi, de vous lire avec choix, de vous aimer, de m'instruire dans vos Fables ; car j'espère ne pas me tromper sur leur objet. Mais pour mon Eleve, permettez que je ne lui en laisse pas étudier une seule, jusqu'à ce que vous m'ayez prouvé qu'il est bon pour lui d'apprendre des choses dont il ne comprendra pas le quart ; que dans celles qu'il pourra comprendre il ne prendra jamais le change, & qu'au lieu de se corriger sur la dupe, il ne se formera pas sur le fripon.

En ôtant ainsi tous les devoirs des enfans, j'ôte les instrumens de leur plus grande misere, savoir les livres. La lecture est le fléau de l'enfance, & presque la seule occupation qu'on lui fait donner. A peine à douze ans Emile saura-t-il ce que c'est qu'un livre. Mais il faut bien, au moins, dira-t-on, qu'il sache lire. J'en conviens : il faut qu'il sache lire quand la lecture lui est utile ; jusqu'alors elle n'est bonne qu'à l'ennuyer.

Si l'on ne doit rien exiger des enfans par obéissance, il s'enfuit qu'ils ne peuvent rien apprendre dont ils ne sentent l'avantage actuel & présent, soit d'agrément soit d'utilité ; autrement quel motif les porteroit à l'apprendre ? L'art de parler aux absens & de les entendre, l'art de leur communiquer au loin sans médiateur nos sentimens, nos volontés, nos desirs, est un art dont l'utilité peut être rendue sensible à tous les âges. Par quel prodige cet art si utile & si agréable est-il devenu un tourment pour l'enfance ? parcequ'on la contraint de s'y appliquer malgré elle, & qu'on le met à des usages auxquels elle ne comprend rien. Un enfant n'est pas fort curieux de perfectionner l'instrument avec lequel on le tourmente ; mais faites que cet instru-

ment

ment serve à ses plaisirs, & bien-tôt il s'y appliquera malgré vous.

On se fait une grande affaire de chercher les meilleures méthodes d'apprendre à lire ; on invente des bureaux, des cartes ; on fait de la chambre d'un enfant un atelier d'Imprimerie : Locke veut qu'il apprenne à lire avec des dez. Ne voilà-t-il pas une invention bien trouvée ? Quelle pitié ! Un moyen plus sûr que tous ceux-là, & celui qu'on oublie toujours, est le desir d'apprendre. Donnez à l'enfant ce desir, puis laissez-là vos bureaux & vos dez ; toute méthode lui sera bonne.

L'intérêt présent ; voilà le grand mobile, le seul qui mene sûrement & loin. Emile reçoit quelquefois de son pere, de sa mere, de ses parens, de ses amis, des billets d'invitation pour un dîné, pour une promenade, pour une partie sur l'eau, pour voir quelque fête publique. Ces billets sont courts, clairs, nets, bien écrits. Il faut trouver quelqu'un qui les lui lise ; ce quelqu'un, ou ne se trouve pas toujours à point nommé, ou rend à l'enfant le peu de complaisance que l'enfant eut pour lui la veille. Ainsi l'occasion, le moment se passe. On lui lit enfin le billet, mais il n'est plus tems. Ah ! si l'on eût su lire soi-même ! On en reçoit d'autres ; ils sont si courts ! le sujet en est si intéressant ! on voudroit essayer de les déchiffrer, on trouve tantôt de l'aide & tantôt des refus. On s'évertue ; on déchiffre enfin la moitié d'un billet ; il s'agit d'aller demain manger de la crème on ne fait où ni avec qui combien on fait d'efforts pour lire le reste ! je ne crois pas qu'Emile ait besoin du bureau. Parlerai-je à-présent de l'écriture ? Non, j'ai honte de m'amuser à ces niaiseries dans un traité de l'éducation.

J'ajouterai ce seul mot qui fait une importante maxime ; c'est que d'ordinaire on obtient très sûrement

ment & très vite ce qu'on n'est point pressé d'obtenir. Je suis presque sûr qu'Emile fera parfaitement lire & écrire avant l'âge de dix ans, précisément parcequ'il m'importe fort peu qu'il le sache avant quinze ; mais j'aimerois mieux qu'il ne sût jamais lire que d'acheter cette science au prix de la lecture quand on l'en aura rebute pour jamais ? *Il in primis cavere oportebit, ne studia, qui amare nondum poterit, oderit, & amaritudinem semel perceptam etiam ultra rudes annos reformidet* (*).

Plus j'insiste sur ma méthode inactive, plus je sens les objections se renforcer. Si votre Eleve n'apprend rien de vous, il apprendra des autres. Si vous ne prévenez l'erreur par la vérité, il apprendra des mensonges ; les préjugés que vous craignez de lui donner, il les recevra de tout ce qui l'environne ; ils entreront par tous ses sens ; ou ils corrompront sa raison, même avant qu'elle soit formée, ou son esprit engourdi par une longue inaction s'absorbera dans la matière. L'inhabitude de penser dans l'enfance en ôte la faculté durant le reste de la vie.

Il me semble que je pourrois aisément répondre à cela ; mais pourquoi toujours des réponses ? si ma méthode répond d'elle-même aux objections, elle est bonne ; si elle n'y répond pas, elle ne vaut rien : je poursuis.

Si sur le plan que j'ai commencé de tracer, vous suivez des règles directement contraires à celles qui sont établies, si au lieu de porter au loin l'esprit de votre Eleve, si au lieu de l'égarer sans cesse en d'autres lieux, en d'autres climats, en d'autres siècles, aux extrémités de la terre & jusques dans les cieux, vous vous appliquez à le tenir toujours en

(*) Quasi. l. i. c. 1.

lui-même & attentif à ce qui le touche immédiatement ; alors vous le trouverez capable de perception, de mémoire, & même de raisonnement ; c'est l'ordre de la nature. A mesure que l'être sensible devient actif, il acquiert un discernement proportionnel à ses forces ; & ce n'est qu'avec la force surabondante à celle dont il a besoin pour se conserver, que se développe en lui la faculté spéculative propre à employer cet excès de force à d'autres usages. Voulez-vous donc cultiver l'intelligence de votre Elève, cultivez les forces qu'elle doit gouverner. Exercez continuellement son corps, rendez-le robuste & sain pour le rendre sage & raisonnable ; qu'il travaille, qu'il agisse, qu'il coure, qu'il crie, qu'il soit toujours en mouvement ; qu'il soit homme par la vigueur, & bientôt il le fera par la raison.

Vous l'abrutiriez, il est vrai, par cette méthode, si vous alliez toujours le dirigeant, toujours lui disant, va, vien, reste, fais ceci, ne fais pas cela. Si votre tête conduit toujours ses bras, la sienne lui devient inutile. Mais souvenez-vous de nos conventions ; si vous n'êtes qu'un pédant, ce n'est pas la peine de me lire.

C'est une erreur bien pitoyable d'imaginer que l'exercice du corps nuise aux opérations de l'esprit ; comme si ces deux actions ne devoient pas marcher de concert, & que l'une ne dût pas toujours diriger l'autre !

Il y a deux sortes d'hommes dont les corps sont dans un exercice continuel, & qui surement songent aussi peu les uns que les autres à cultiver leur ame, savoir, les Payfans & les Sauvages. Les premiers sont rustres, grossiers, mal-adroits ; les autres, connus par leur grand sens, le sont encore par la subtilité de leur esprit : généralement il n'y a rien de plus lourd qu'un Payfan, ni rien de plus fin qu'un Sauvage. D'où vient cette différence ? c'est

que le premier faisant toujours ce qu'on lui commande, ou ce qu'il a vu faire à son pere, ou ce qu'il a fait lui-même dès sa jeunesse, ne va jamais que par routine ; & dans sa vie presque automate, occupé sans cesse des mêmes travaux, l'habitude & l'obéissance lui tiennent lieu de raison.

Pour le Sauvage, c'est autre chose ; n'étant attaché à aucun lieu, n'ayant point de tâche prescrite, n'obéissant à personne, sans autre loi que sa volonté, il est forcé de raisonner à chaque action de sa vie ; il ne fait pas un mouvement, pas un pas, sans en avoir d'avance envisagé les suites. Ainsi, plus son corps s'exerce, plus son esprit s'éclaire ; sa force & sa raison croissent à la fois, & s'étendent l'une par l'autre.

Savant Précepteur, voyons lequel de nos deux Eleves ressemble au Sauvage, & lequel ressemble au Payfan ? Soumis en tout à une autorité toujours enseignante, le vôtre ne fait rien que sur parole ; il n'ose manger quand il a faim, ni rire quand il est gai, ni pleurer quand il est triste, ni présenter une main pour l'autre, ni remuer le pied que comme on le lui prescrit, bientôt il n'osera respirer que sur vos regles. A quoi voulez-vous qu'il pense, quand vous pensez à tout pour lui ? Assuré de votre prévoyance, qu'a-t-il besoin d'en avoir ? Voyant que vous vous chargez de sa conservation, de son bien-être, il se sent délivré de ce soin ; son jugement se repose sur le vôtre ; tout ce que vous ne lui défendez pas, il le fait sans réflexion, sachant bien qu'il le fait sans risque. Qu'a-t-il besoin d'apprendre à prévoir la pluie ? Il fait que vous regardez au ciel pour lui. Qu'a-t-il besoin de regler sa promenade ? Il ne craint pas que vous lui laissiez passer l'heure du diné. Tant que vous ne lui défendez pas de manger, il mange ; quand vous le lui défendez, il ne mange plus ; il n'écoute

n'écoute plus les avis de son estomac, mais les vôtres. Vous avez beau ramollir son corps dans l'inaction, vous n'en rendez pas son entendement plus flexible. Tout au contraire, vous achevez de décréditer la raison dans son esprit, en lui faisant user le peu qu'il en a sur les choses qui lui paroissent le plus inutiles. Ne voyant jamais à quoi elle est bonne, il juge enfin qu'elle n'est bonne à rien. Le pis qui pourra lui arriver de mal raisonner sera d'être repris, & il l'est si souvent qu'il n'y songe gueres ; un danger si commun ne l'effraye plus.

Vous lui trouvez pourtant de l'esprit, & il en a pour babiller avec les femmes, sur le ton dont j'ai déjà parlé ; mais qu'il soit dans le cas d'avoir à payer de sa personne, à prendre un parti dans quelque occasion difficile, vous le verrez cent fois plus stupide & plus bête que le fils du plus gros manan.

Pour mon Eleve, ou plutôt celui de la nature, exercé de bonne heure à se suffire à lui-même, autant qu'il est possible, il ne s'accoutume point à recourir sans cesse aux autres, encore moins à leur étaler son grand savoir. En revanche il juge, il prévoit, il raisonne en tout ce qui se rapporte immédiatement à lui. Il ne jase pas, il agit ; il ne fait pas un mot de ce qui se fait dans le monde, mais il fait fort bien faire ce que lui convient. Comme il est sans cesse en mouvement, il est forcé d'observer beaucoup de choses, de connoître beaucoup d'effets ; il acquiert de bonne heure une grande expérience, il prend ses leçons de la nature & non pas des hommes ; il s'instruit d'autant mieux qu'il ne voit nulle part l'intention de l'instruire. Ainsi son corps & son esprit s'exercent à la fois. Agissant toujours d'après sa pensée, & non d'après celle d'un autre, il unit continuellement deux opérations ; plus il se rend fort & robuste, plus il devient sensé & judi-

cieux. C'est le moyen d'avoir un jour ce qu'on croit incompatible, & ce que presque tous les grands Hommes ont réuni : la force du corps & celle de l'ame ; la raison d'un sage, & la vigueur d'un athlète.

Jeune Instituteur, je vous prêche un art difficile ; c'est de gouverner sans préceptes, & de tout faire en ne faisant rien. Cet art, j'en conviens, n'est pas de votre âge ; il n'est pas propre à faire briller d'abord vos talens, ni à vous faire valoir auprès des peres ; mais c'est le seul propre à réussir. Vous ne parviendrez jamais à faire des sages, si vous ne faites d'abord des polissons : c'étoit l'éducation des Spartiates ; au lieu de les coller sur des livres, on commençoit par leur apprendre à voler leur dîné. Les Spartiates étoient-ils pour cela grossiers étant grands ? Qui ne connoît la force & le sel de leurs réparties ? Toujours faits pour vaincre, ils écrasoient leurs ennemis en toute espece de guerre, & les babillards Atheniens craignoient autant leurs mots que leurs coups.

Dans les éducations les plus soignées, le Maître commande & croit gouverner ; c'est en effet l'enfant qui gouverne. Il se fert de ce que vous exigez de lui pour obtenir de vous ce qu'il lui plaît, & il fait toujours vous faire payer une heure d'assiduité par huit jours de complaisance. A chaque instant il faut pactiser avec lui. Ces traités, que vous proposez à votre mode, & qu'il exécute à la sienne, tournent toujours au profit de ses fantaisies ; sur-tout quand on a la mal-adresse de mettre en condition pour son profit ce qu'il est bien sûr d'obtenir, soit qu'il remplisse ou non la condition qu'on lui impose en échange. L'enfant, pour l'ordinaire, lit beaucoup mieux dans l'esprit du Maître, que le Maître dans le cœur de l'enfant, & cela doit être ; car toute la sagacité qu'eût employé l'enfant livré à lui-même à

pourvoir

pourvoir à la conservation de sa personne, il l'emploie à sauver sa liberté naturelle des chaînes de son tyran. Au lieu que celui-ci, n'ayant nul intérêt si pressant à pénétrer l'autre, trouve quelquefois mieux son compte à lui laisser sa paresse ou sa vanité.

Prenez une route opposée avec votre Eleve ; qu'il croye toujours être le Maître, & que ce soit toujours vous qui le soyez. Il n'y a point d'affujettissement si parfait que celui qui garde l'apparence de la liberté ; on captive ainsi la volonté même. Le pauvre enfant qui ne fait rien, qui ne peut rien, qui ne connoît rien, n'est-il pas à votre merci ? Ne disposez-vous pas, par rapport à lui, de tout ce qui l'environne ? N'êtes-vous pas le maître de l'affecter comme il vous plaît ? Ses travaux, ses jeux, ses plaisirs, ses peines, tout n'est-il pas dans vos mains sans qu'il le sache ? Sans doute, il ne doit faire que ce qu'il veut ; mais il ne doit vouloir que ce que vous voulez qu'il fasse ; il ne doit pas faire un pas que vous ne l'ayez prévu, il ne doit pas ouvrir la bouche que vous ne sachiez ce qu'il va dire.

C'est alors qu'il pourra se livrer aux exercices du corps, que lui demande son âge, sans abrutir son esprit ; c'est alors qu'au lieu d'aiguïser sa ruse à éluder un incomode empire, vous le verrez s'occuper uniquement à tirer de tout ce qui l'environne le parti le plus avantageux pour son bien-être actuel ; c'est alors que vous serez étonné de la subtilité de ses inventions, pour s'approprier tous les objets auxquels il peut atteindre, & pour jouir vraiment des choses, sans le secours de l'opinion.

En le laissant ainsi maître de ses volontés, vous ne fomenterez point ces caprices. En ne faisant jamais que ce qui lui convient, il ne fera bientôt que ce qu'il doit faire ; & bien que son corps soit dans un mouvement continuel, tant qu'il s'agira de son intérêt présent & sensible, vous verrez toute la rai-

son dont il est capable se développer beaucoup mieux, & d'une manière beaucoup plus appropriée à lui, que dans des études de pure spéculation.

Ainsi, ne vous voyant point attentif à le contrarier, ne se défiant point de vous, n'ayant rien à vous cacher, il ne vous trompera point, il ne vous mentira point, il se montrera tel qu'il est sans crainte; vous pourrez l'étudier tout à votre aise, & disposer tout autour de lui les leçons que vous voulez lui donner, sans qu'il pense jamais en recevoir aucune.

Il n'épiera point, non plus, vos mœurs avec une curieuse jalousie, & ne se fera point un plaisir secret de vous prendre en faute. Cet inconvénient que nous prévenons est très grand. Un des premiers soins des enfans est, comme je l'ai dit, de découvrir le foible de ceux qui les gouvernent. Ce penchant porte à la méchanceté, mais il n'en vient pas: il vient du besoin d'éluder une autorité qui les importune. Surchargés du joug qu'on leur impose, ils cherchent à le secouer, & les défauts qu'ils trouvent dans les Maîtres, leur fournissent de bons moyens pour cela. Cependant l'habitude se prend d'observer les gens par leurs défauts, & de se plaire à leur en trouver. Il est clair que voilà encore une source de vices bouchée dans le cœur d'Emile; n'ayant nul intérêt à me trouver des défauts, il ne m'en cherchera pas, & fera peu tenté d'en chercher à d'autres.

Toutes ces pratiques semblent difficiles parcequ'on ne s'en avise pas, mais dans le fond elles ne doivent point l'être. On est en droit de vous supposer les lumières nécessaires pour exercer le métier que vous avez choisi; on doit présumer que vous connoissez la marche naturelle du cœur humain, que vous savez étudier l'homme & l'individu, que vous savez d'avance à quoi se pliera la volonté de votre Eleve, à l'occasion de tous les objets intéressans pour son âge
que

que vous ferez passer sous ses yeux. Or, avoir les instrumens & bien savoir leur usage, n'est-ce pas être maître de l'opération ?

Vous objectez les caprices de l'enfant : & vous avez tort. Le caprice des enfans n'est jamais l'ouvrage de la nature, mais d'une mauvaise discipline : c'est qu'ils ont obéi ou commandé ; & j'ai dit cent fois qu'il ne falloit ni l'un ni l'autre. Votre Eleve n'aura donc de caprices que ceux que vous lui aurez donnés ; il est juste que vous portiez la peine de vos fautes. Mais, direz-vous, comment y remédier ? Cela se peut encore, avec une meilleure conduite & beaucoup de patience.

Je m'étois chargé, durant quelques semaines, d'un enfant accoutumé non-seulement à faire ses volontés, mais encore à les faire faire à tout le monde, par conséquent plein de fantaisies. Dès le premier jour, pour mettre à l'essai ma complaisance, il voulut se lever à minuit. Au plus fort de mon sommeil il fauta à-bas de son lit, prend sa robe-de-chambre, & m'appelle. Je me leve, j'allume la chandelle ; il n'en vouloit pas davantage : au bout d'un quart-d'heure le sommeil le gagne, & il se recouche content de son épreuve. Deux jours après, il la réitere avec le même succès, & de ma part sans le moindre signe d'impatience. Comme il m'embrassoit en se recouchant, je lui dis très posément : mon petit ami, cela va fort bien, mais n'y revenez plus. Ce mot excita sa curiosité, & dès le lendemain, voulant voir un peu comment j'oserois lui désobéir, il ne manqua pas de se relever à la même heure, & de m'appeller. Je lui demandai ce qu'il vouloit ? Il me dit qu'il ne pouvoit dormir. *Tant-pis*, repris-je, & je me tins coi. Il me pria d'allumer la chandelle : *pourquoi faire ?* & je me tins coi. Ce ton laconique commençoit à l'embarasser. Il s'en fut à tâtons chercher le fusil, qu'il fit semblant de battre, & je ne

pouvois m'empêcher de rire en l'entendant se donner des coups sur les doigts. Enfin, bien convaincu qu'il n'en viendrait pas à bout, il m'apporta le briquet à mon lit : je lui dis que je n'en avois que faire, & me tournai de l'autre côté. Alors il se mit à courir étourdiement par la chambre, criant, chantant, faisant beaucoup de bruit, se donnant à la table & aux chaises des coups, qu'il avoit grand soin de modérer, & dont il ne laissoit pas de crier bien fort, espérant me causer de l'inquiétude. Tout cela ne prenoit point, & je vis que comptant sur de belles exhortations ou sur de la colere, il ne s'étoit nullement arrangé pour ce sang-froid.

Cependant, résolu de vaincre ma patience à force d'opiniâtreté, il continua son tintamarre avec un tel succès qu'à la fin je m'échauffai, & pressentant que j'allois tout gâter par un emportement hors de propos, je pris mon parti d'une autre maniere. Je me levai sans rien dire, j'allai au fusil que je ne trouvais point; je le lui demande, il me le donne, pétillant de joie d'avoir enfin triomphé de moi. Je bats le fusil, j'allume la chandelle, je prens par la main mon petit bon-homme, je le mene tranquillement dans un cabinet voisin, dont les volets étoient bien fermés, & où il n'y avoit rien à casser; je l'y laisse sans lumiere, puis fermant sur lui la porte à la clef, je retourne me coucher sans lui avoir dit un seul mot. Il ne faut pas demander si d'abord il y eut du vacarme; je m'y étois attendu, je ne m'en émus point. Enfin le bruit s'apaise; j'écoute, je l'entens s'arranger, je me tranquillise. Le lendemain j'entre au jour dans le cabinet, je trouve mon petit mutin couché sur un lit de repos, & dormant d'un profond sommeil, dont, après tant de fatigue, il devoit avoir grand besoin.

L'affaire ne finit pas là. La mere apprit que l'enfant avoit passé les deux tiers de la nuit hors de son lit.

lit. Aussitôt tout fut perdu, c'étoit un enfant autant que mort. Voyant l'occasion bonne pour se venger, il fit le malade sans prévoir qu'il n'y gagneroit rien. Le Médecin fut appelé. Malheureusement pour la mere, ce Médecin étoit un plaisant, qui, pour s'amuser de ses frayeurs, s'appliquoit à les augmenter. Cependant il me dit à l'oreille : laissez-moi faire ; je vous promets que l'enfant sera guéri pour quelque tems de la fantaisie d'être malade : en effet la diete & la chambre furent prescrites, & il fut recommandé à l'Apoticaire. Je soupinois de voir cette pauvre mere ainsi la dupe de tout ce qui l'environnoit, excepté moi seul, qu'elle prit en haine, précisément parceque je ne la trompois pas.

Après des reproches assez durs, elle me dit que son fils étoit délicat, qu'il étoit l'unique héritier de sa famille, qu'il falloit le conserver à quelque prix que ce fût, & qu'elle ne vouloit pas qu'il fût contrarié. En cela j'étois bien d'accord avec elle ; mais elle entendoit par le contrarier ne lui pas obéir en tout. Je vis qu'il falloit prendre avec la mere le même ton qu'avec l'enfant. Madame, lui dis-je assez froidement, je ne fais point comment on élève un héritier, & qui plus est, je ne veux pas l'apprendre ; vous pouvez vous arranger là-dessus. On avoit besoin de moi pour quelque-tems encore : le pere appaisa tout, la mere écrivit au Précepteur de hâter son retour, & l'enfant, voyant qu'il ne gagnoit rien à troubler mon sommeil ni à être malade, prit enfin le parti de dormir lui-même & de se bien porter.

On ne sauroit imaginer à combien de pareils caprices le petit tyran avoit asservi son malheureux Gouverneur ; car l'éducation se faisoit sous les yeux de la mere, qui ne souffroit pas que l'héritier fût défobé en rien. A quelque heure qu'il voulût sortir, il falloit être prêt pour le mener, ou plutôt

pour le suivre, & il avoit toujours grand soin de choisir le moment où il voyoit son Gouverneur le plus occupé. Il voulut user sur moi du même empire, & se venger, le jour, du repos qu'il étoit forcé de me laisser la nuit. Je me prêtai de bon cœur à tout, & je commençai par bien constater à ses propres yeux le plaisir que j'avois à lui complaire. Après cela, quand il fut question de le guérir de sa fantaisie, je m'y pris autrement.

Il fallut d'abord le mettre dans son tort, & cela ne fut pas difficile. Sachant que les enfans ne songent jamais qu'au présent, je pris sur lui le facile avantage de la prévoyance : j'eus soin de lui procurer au logis un amusement que je favois être extrêmement de son goût ; & dans le moment où je l'en vis le plus engoué, j'allai lui proposer un tour de promenade ; il me renvoya bien loin : j'insistai, il ne m'écouta pas ; il fallut me rendre, & il nota précieusement en lui-même ce signe d'assujettissement.

Le lendemain ce fut mon tour. Il s'ennuya, j'y avois pourvu : moi, au contraire, je paroissais profondément occupé. Il n'en falloit pas tant pour le déterminer. Il ne manqua pas de venir m'arracher à mon travail pour le mener promener au plus vite. Je refusai, il s'obstina ; non, lui dis-je, en faisant votre volonté vous m'avez appris à faire la mienne ; je ne veux pas sortir. Hé bien, reprit-il vivement, je sortirai tout seul. Comme vous voudrez ; & je reprends mon travail.

Il s'habille, un peu inquiet de voir que je laissois faire, & que je ne l'imitois pas. Prêt à sortir il vient me saluer, je le salue : il tâche de m'allarmer par le récit des courses qu'il va faire ; à l'entendre, on eût cru qu'il alloit au bout du monde. Sans m'émouvoir, je lui souhaite un bon voyage. Son embarras redouble. Cependant il fait bonne contenance,

nance, & prêt à fortir, il dit à son Laquais de le suivre. Le Laquais, déjà prévenu, répond qu'il n'a pas le tems, & qu'occupé par mes ordres il doit m'obéir plutôt qu'à lui. Pour le coup, l'enfant n'y est plus. Comment concevoir qu'on le laisse fortir seul, lui qui se croit l'être important à tous les autres, & pense que le ciel & la terre sont intéressés à sa conservation ? Cependant il commence à sentir sa foiblesse ; il comprend qu'il se va trouver seul au milieu de gens qui ne le connoissent pas ; il voit d'avance les risques qu'il va courir : l'obstination seule le soutient encore ; il descend l'escalier lentement & fort interdit. Il entre enfin dans la rue, se consolant un peu du mal qui lui peut arriver, par l'espoir qu'on m'en rendra responsable.

C'étoit-là que je l'attendois. Tout étoit préparé d'avance ; & comme il s'agissoit d'une espece de scène publique, je m'étois muni du consentement du pere. A peine avoit-il fait quelques pas qu'il entend à droite & à gauche différens propos sur son compte. Voisin, le joli Monsieur ! où va-t-il ainsi tout seul ? Il va se perdre : je veux le prier d'entrer chez nous. Voisine, gardez-vous en bien. Ne voyez vous pas que c'est un petit libertin qu'on a chassé de la maison de son pere, parcequ'il ne vouloit rien valoir ? Il ne faut pas retirer les libertins ; laissez-le aller où il voudra. Hé bien donc ! que Dieu le conduise ; je serois fâchée qu'il lui arrivât malheur. Un peu plus loin il rencontre des poliçons à-peu près de son âge, qui l'agacent & se moquent de lui. Plus il avance, plus il trouve d'embarras. Seul & sans protection, il se voit le jouet de tout le monde, & il éprouve avec beaucoup de surprise que son nœud d'épaule & son parement d'or ne le font pas plus respecter.

Cependant un de mes Amis qu'il ne connoissoit point, & que j'avois chargé de veiller sur lui, le

suivoit pas à pas sans qu'il y prît garde, & l'accosta quand il en fut tems. Ce rôle, qui ressembloit à celui de Sbrigani dans Porceaugnac, demandoit un homme d'esprit, & fut parfaitement rempli. Sans rendre l'enfant timide & craintif en le frappant d'un trop grand effroi, il lui fit si bien sentir l'imprudence de son équipée, qu'au bout d'une demi-heure il me le ramena souple, confus, & n'osant lever les yeux.

Pour achever le désastre de son expédition, précisément au moment qu'il rentrait, son pere descendoit pour sortir & le rencontra sur l'escalier. Il fallut dire d'où il venoit, & pourquoi je n'étois pas avec lui (16)? Le pauvre enfant eût voulu être cent pieds sous terre. Sans s'amuser à lui faire une longue réprimande, le pere lui dit séchement que je ne m'y serois attendu; quand vous voudrez sortir seul, vous en êtes le maître; mais comme je ne veux point d'un bandit dans ma maison, quand cela vous arrivera ayez soin de n'y plus rentrer.

Pour moi, je le reçus sans reproche & sans raillerie, mais avec un peu de gravité; & de peur qu'il ne soupçonnât que tout ce qui s'étoit passé n'étoit qu'un jeu, je ne voulus point le mener promener le même jour. Le lendemain je vis avec grand plaisir qu'il passoit avec moi d'un air de triomphe devant les mêmes gens qui s'étoient moqués de lui la veille pour l'avoir rencontré tout seul. On conçoit bien qu'il ne me menaça plus de sortir sans moi.

C'est par ces moyens & d'autres semblables, que, durant le peu de tems que je fus avec lui, je vins à bout de lui faire faire tout ce que je voulois sans lui rien prescrire, sans lui rien défendre, sans sermons, sans exhortations, sans l'ennuyer de leçons

(16) En cas pareil on peut sans risque exiger d'un enfant la vérité, car il fait bien alors qu'il ne sauroit la déguiser, & que s'il oseroit dire un mensonge, il en seroit à l'instant convaincu.

inutiles. Aussi, tant que je parlois il étoit content, mais mon silence le tenoit en crainte ; il comprenoit que quelque chose n'alloit pas bien, & toujours la leçon lui venoit de la chose même ; mais revenons.

Non-seulement ces exercices continuels ainsi laissés à la seule direction de la nature en fortifiant le corps n'abrutissent point l'esprit, mais au contraire ils forment en nous la seule espece de raison dont le premier âge soit susceptible, & la plus nécessaire à quelque age que ce soit. Ils nous apprennent à bien connoître l'usage de nos forces, les rapports de nos corps aux corps environnans, l'usage des instrumens naturels qui sont à notre portée, & qui conviennent à nos organes. Y a-t-il quelque stupidité pareille à celle d'un enfant élevé toujours dans la chambre & sous les yeux de sa mere, lequel ignorant ce que c'est que poids & que résistance veut arracher un grand arbre, ou soulever un rocher ? La premiere fois que je sortis de Geneve, je voulois suivre un cheval au galop, je jettois des pierres contre la montagne de Saleve, qui étoit à deux lieues de moi ; jouet de tous les enfans du village, j'étois un veritable idiot pour eux. A dix-huit ans on apprend en Philosophie ce que c'est qu'un levier : il n'y a point de petit Payfan à douze qui ne sache se servir d'un levier mieux que le premier Mécanicien de l'Académie. Les leçons que les Ecoliers prennent entr'eux dans la cour du Collège leur sont cent fois plus utiles que tout ce qu'on leur dira jamais dans la Classe.

Voyez un chat entrer pour la premiere fois dans une chambre ; il visite, il regarde, il flaire, il ne reste pas un moment en repos, il ne se fie à rien qu'après avoir tout examiné, tout connu. Ainsi fait un enfant commençant à marcher, & entrant, pour ainsi dire, dans l'espace du monde. Toute la différence est, qu'à la vûe commune à l'enfant & au chat,

chat, le premier joint, pour observer, les mains que lui donna la nature, & l'autre l'odorat subtil dont elle l'a doué. Cette disposition bien ou mal cultivée est ce qui rend les enfans adroits ou lourds, pesans ou dispos, étourdis ou prudens.

Les premiers mouvemens naturels de l'homme étant donc de se mesurer avec tout ce qui l'environne, & d'éprouver dans chaque objet qu'il apperçoit toutes les qualités sensibles qui peuvent se rapporter à lui, sa premiere étude est une sorte de Physique expérimentale relative à sa propre conservation, & dont on le détourne par des études spéculatives avant qu'il ait reconnu sa place ici-bas. Tandis que ses organes délicats & flexibles peuvent s'ajuster aux corps sur lesquels ils doivent agir, tandis que ses sens encore purs sont exempts d'illusions, c'est le tems d'exercer les uns & les autres aux fonctions qui leur sont propres, c'est les tems d'apprendre à connoître les rapports sensibles que les choses ont avec nous. Comme tout ce qui entre dans l'entendement humain y vient par les sens, la premiere raison de l'homme est une raison sensitive ; c'est elle qui sert de base à la raison intellectuelle : nos premiers Maîtres de Philosophie sont nos pieds, nos mains, nos yeux. Substituer des livres à tout cela, ce n'est pas nous apprendre à raisonner, c'est nous apprendre à nous servir de la raison d'autrui ; c'est nous apprendre à beaucoup croire, & à ne jamais rien savoir.

Pour exercer un art, il faut commencer par s'en procurer les instrumens ; & pour pouvoir employer utilement ces instrumens, il faut les faire assez solides pour résister à leur usage. Pour apprendre à penser, il faut donc exercer nos membres, nos sens, nos organes, qui sont les instrumens de notre intelligence ; & pour tirer tout le parti possible de ces instrumens, il faut que le corps, qui les fournit, soit robuste & sain. Ainsi, loin que la véritable raison

de l'homme se forme indépendamment du corps, c'est la bonne constitution du corps qui rend les opérations de l'esprit faciles & sûres.

En montrant à quoi l'on doit employer la longue oisiveté de l'enfance, j'entre dans un détail qui paroîtra ridicule. Plaisantes leçons, me dira-t-on, qui, retombant sous votre critique, se bornent à enseigner ce que nul n'a besoin d'apprendre ! Pourquoi consumer le tems à des instructions qui viennent toujours d'elles-mêmes, & ne coûtent ni peines ni soins ? Quel enfant de douze ans ne fait pas tout ce que vous voulez apprendre au vôtre, & de plus ce que ses Maîtres lui ont appris ?

Messieurs, vous vous trompez ; j'enseigne à mon Eleve un art très long, très pénible, & que n'ont assurément pas les vôtres ; c'est celui d'être ignorant ; car la science de quiconque ne croit savoir que ce qu'il fait, se réduit à bien peu de chose. Vous donnez la science, à la bonne heure ; moi je m'occupe de l'instrument propre à l'acquérir. On dit qu'un jour les Vénitiens montrant en grande pompe leur trésor de Saint Marc à un Ambassadeur d'Espagne, celui-ci pour tout compliment, ayant regardé sous les tables, leur dit : *Qui non c'è la radice.* Je ne vois jamais un Précepteur étaler le savoir de son disciple, sans être tenté de lui en dire autant.

Tous ceux qui ont réfléchi sur la maniere de vivre des Anciens, attribuent aux exercices de la gymnastique cette vigueur de corps & d'ame qui les distingue le plus sensiblement des Modernes. La maniere dont Montagne appuye ce sentiment, montré qu'il en étoit fortement pénétré ; il y revient sans cesse & de mille façons. En parlant de l'éducation d'un enfant ; pour lui roidir l'ame, il faut, dit-il, lui durcir les muscles ; en l'accoutumant au travail,

on l'accoutume à la douleur ; il ne faut rompre à l'âpreté des exercices, pour le dresser à l'âpreté de la dislocation, de la colique & de tous les maux. Le sage Locke, le bon Rollin, le savant Fleuri, le pédant de Croufaz, si différens entr'eux dans tout le reste, s'accordent tous en ce seul point d'exercer beaucoup les corps des enfans. C'est le plus judicieux de leurs préceptes ; c'est celui qui est & sera toujours le plus négligé. J'ai déjà suffisamment parlé de son importance ; & comme on ne peut là-dessus donner de meilleures raisons ni des règles plus sensées que celles qu'on trouve dans le livre de Locke, je me contenterai d'y renvoyer, après avoir pris la liberté d'ajouter quelques observations aux siennes.

Les membres d'un corps qui croît, doivent être tous au large dans leur vêtement ; rien ne doit gêner leur mouvement ni leur accroissement ; rien de trop juste, rien qui colle au corps, point de ligature. L'habillement françois, gênant & mal-sain pour les hommes, est pernicieux sur-tout aux enfans. Les humeurs, stagnantes, arrêtées dans leur circulation, cruopissent dans un repos qu'augmente la vie inactive & sédentaire, se corrompent & causent le scorbut, maladie tous les jours plus commune parmi nous, & presque ignorée des Anciens ; que leur maniere de se vêtir & de vivre en préservoit. L'habillement de Houffard, loin de remédier à cet inconvénient, l'augmente, & pour sauver aux enfans quelques ligatures, les presse par tout le corps. Ce qu'il y a de mieux à faire, est de les laisser en jacquette aussi long-tems qu'il est possible, puis de leur donner un vêtement fort large, & de ne se point piquer de marquer leur taille, ce qui ne sert qu'à la déformer. Leurs défauts du corps & de l'esprit viennent presque tous de la même cause ; on les veut faire hommes avant le tems.

Il y a des couleurs gaies & des couleurs tristes ; les premières sont plus du goût des enfans ; elles leur siéent mieux aussi, & je ne vois pas pourquoi l'on ne consulteroit pas en ceci des convenances si naturelles ; mais du moment qu'ils préfèrent une étoffe parcequ'elle est riche, leurs cœurs sont déjà livrés au luxe, à toutes les fantaisies de l'opinion, & ce goût ne leur est sûrement pas venu d'eux-mêmes. On ne fauroit dire combien le choix des vêtemens & les motifs de ce choix influent sur l'éducation. Non seulement d'aveugles meres promettent à leurs enfans des parures pour récompense ; on voit même d'insensés Gouverneurs menacer leurs Elèves d'un habit plus grossier & plus simple, comme d'un châtiment. Si vous n'étudiez mieux, si vous ne conservez mieux vos hardes, on vous habillera comme ce petit Payfan. C'est comme s'ils leur disoient : Sachez que l'homme n'est rien que par ses habits, que votre prix est tout dans les vôtres. Faut-il s'étonner que de si sages leçons profitent à la Jeunesse, qu'elle n'estime que la parure, & qu'elle ne juge du mérite que sur le seul extérieur ?

Si j'avois à remettre la tête d'un enfant ainsi gâté, j'aurois soin que ses habits les plus riches fussent les plus incomodes ; qu'il y fût toujours gêné, toujours contraint, toujours assujetti de mille manières : je ferois fuir la liberté, la gaité devant la magnificence : s'il vouloit se mêler aux jeux d'autres enfans plus simplement mis, tout cesseroit, tout disparoîtroit à l'instant. Enfin, je l'ennuyerois, je le rassasierois tellement de son faste, je le rendrois tellement l'esclave de son habit doré, que j'en ferois le fléau de sa vie, & qu'il verroit avec moins d'effroi le plus noir cachot que les apprêts de sa parure. Tant qu'on n'a pas esservi l'enfant à nos préjugés, tre à son aise & libre est toujours son premier desir ; le

vête-

vêtement le plus simple, le plus comode, celui qui l'affujettit le moins, est toujours le plus précieux pour lui.

Il y a une habitude du corps convenable aux exercices, & une autre plus convenable à l'inaction. Celle-ci, laissant aux humeurs un cours égal & uniforme, doit garantir le corps des altérations de l'air ; l'autre, le faisant passer sans cesse de l'agitation au repos, & de la chaleur au froid, doit l'accoutumer aux mêmes altérations. Il suit de-là que les gens casaniers & sédentaires doivent s'habiller chaudement en tout tems, afin de se conserver le corps dans une température uniforme, la même à-peu-près dans toutes les saisons & à toutes les heurs du jour. Ceux, au contraire, qui vont & viennent, au vent, au soleil, à la pluie, qui agissent beaucoup, & passent la plûpart de leur tems *sub dio*, doivent être toujours vêtus légèrement, afin de s'habituer à toutes les vicissitudes de l'air, & à tous les degrés de température, sans en être incomodés. Je conseillerois aux uns & aux autres de ne point changer d'habits selon le saisons, & ce sera la pratique constante de mon Emile, en quoi je n'entends pas qu'il porte l'été ses habits d'hiver, comme les gens sédentaires, mais qu'il porte l'hiver ses habits d'été, comme les gens laborieux. Ce dernier usage a été celui du Chevalier Newton pendant toute sa vie, & il a vécu quatre-vingts ans.

Peu ou point de coëffure en toute saison. Les anciens Egyptiens avoient toujours la tête nue ; les Perses la couvroient de grosses tiarses, & la couvrent encore de gros turbans, dont, selon Chardin, l'air du pays leur rend l'usage nécessaire. J'ai remarqué dans un autre endroit (17) la distinction

(17) Lettre à M. d'Alembert sur les Spectacles. Page 109, première Edition.

que fit Hérodote sur un champ de bataille entre les crânes des Perfes & ceux des Egyptiens. Comme donc il importe que les os de la tête deviennent plus durs, plus compactes, moins fragiles & moins poreux pour mieux armer le cerveau non-seulement contre les blessures, mais contre les rhumes, les fluxions, & toutes les impressions de l'air, accoutumez vos enfans à demeurer été & hiver, jour & nuit, toujours tête nue. Que si pour la propreté & pour tenir leurs cheveux en ordre, vous leur voulez donner une coëffure durant la nuit, que ce soit un bonnet mince à claire voie, & semblable au rezeau dans lequel les Basques enveloppent leurs cheveux. Je fais bien que la plûpart des meres, plus frappées de l'observation de Chardin que de mes raisons, croiront trouver par tout l'air de Perse ; mais moi je n'ai pas choisi mon Eleve Européen pour en faire un Asiatique.

En général, on habille trop les enfans & sur-tout durant le premier âge. Il faudroit plutôt les endurcir au froid qu'au chaud ; le grand froid ne les incomode jamais quand on les y laisse exposés de bonne heure : mais le tissu de leur peau, trop tendre & trop lâche encore, laissant un trop libre passage à la transpiration, les livre par l'extrême chaleur à un épuisement inévitable. Aussi remarque-t-on qu'il en meurt plus dans le moins d'Août que dans aucun autre mois. D'ailleurs, il paroît constant, par la comparaison des Peuples du Nord & de ceux du Midi, qu'on se rend plus robuste en supportant l'excès du froid que l'excès de la chaleur ; mais à mesure que l'enfant grandit, & que ses fibres se fortifient, accoutumez-le peu-à-peu à braver les rayons du soleil ; en allant par degrés vous l'endurcirez sans danger aux ardeurs de la Zone torride.

Locke, au milieu des préceptes mâles & sensés qu'il nous donne, retombe dans des contradictions qu'on n'attendrait pas d'un raisonneur aussi exact. Ce même homme qui veut que les enfans se baignent l'été dans l'eau glacée, ne veut pas, quand ils sont échauffés, qu'ils boivent frais ni qu'ils se couchent par terre dans des endroits humides (18). Mais puisqu'il veut que les fouliers des enfans prennent l'eau dans tous les tems, la prendront-ils moins quand l'enfant aura chaud, & ne peut-on pas lui faire du corps par rapport aux pieds les mêmes inductions qu'il fait des pieds par rapports aux mains, & du corps par rapport au visage ? Si vous voulez, lui dirois-je, que l'homme soit tout visage, pourquoi me blâmez-vous de vouloir qu'il soit tout pieds ?

Pour empêcher les enfans de boire quand ils ont chaud, il prescrit de les accoutumer à manger préalablement un morceau de pain avant que de boire. Cela est bien étrange, que quand l'enfant a soif, il faille lui donner à manger ; j'aimerois mieux, quand il a faim, lui donner à boire. Jamais on ne me persuadera que nos premiers appétits soient si dérégés, qu'on ne puisse les satisfaire sans nous exposer à périr. Si cela étoit, le genre humain se fût cent fois détruit avant qu'on eût appris ce qu'il faut faire pour le conserver.

Toutes les fois qu'Emile aura soif, je veux qu'on lui donne à boire. Je veux qu'on lui donne de l'eau pure & sans aucune préparation, pas même de la faire dégourdir, fût-il tout en nage, & fût-on dans

(18) Comme si les petits Payfans choissoient la terre bien sèche pour s'y asséoir ou pour s'y coucher, & qu'on eût jamais oui dire que l'humidité de la terre eût fait du mal à pas un d'eux ? A écouter la-dessus les Médecins, on croiroit les Sauvages tout perclus de rhumatismes.

le cœur de l'hiver. Le seul soin que je recommande, est de distinguer la qualité des eaux. Si c'est de l'eau de riviere, donnez-la lui sur le-champ telle qu'elle sort de la riviere. Si c'est de l'eau de source, il la faut laisser quelque-tems à l'air avant qu'il la boive. Dans les saisons chaudes, les rivieres sont chaudes ; il n'en est pas de même des sources, qui n'ont pas reçu le contact de l'air. Il faut attendre qu'elles soient à la température de l'athmosphere. L'hiver, au contraire, l'eau de source est a cet égard moins dangereuse que l'eau de riviere. Mais il n'est ni naturel ni fréquent qu'on se mette l'hiver en fueur, sur-tout en plein air. Car l'air froid, frappant incessamment sur la peau, répercute en dedans la fueur, & empêche les pores de s'ouvrir assez pour lui donner un passage libre. Or, je ne prétens pas qu'Emile s'exerce l'hiver au coin d'un bon feu, mais dehors en pleine campagne au milieu des glaces. Tant qu'il ne s'échauffera qu'à faire & lancer des balles de neige, laissons le boire quand il aura soif, qu'il continue de s'exercer après avoir bu, & n'en craignons aucun accident. Que si par quelque'autre exercice il se met en fueur, & qu'il ait soif ; qu'il boive froid, même en ce tems-là. Faites seulement en sorte de le mener au loin & à petits pas chercher son eau. Par le froid qu'on suppose, il sera suffisamment rafraîchi en arrivant, pour la boire sans aucun danger. Sur-tout prenez ces précautions sans qu'il s'en apperçoive. J'aimerois mieux qu'il fût quelquefois malade que sans cesse attentif à sa santé.

Il faut un long sommeil aux enfans, parcequ'ils font un extrême exercice. L'un sert de correctif à l'autre ; aussi voit-on qu'ils ont besoin de tous deux. Le tems du repos est celui de la nuit, il est marqué par la nature. C'est une observation constante que le sommeil est plus tranquille & plus doux tandis

que le soleil est sous l'horizon ; & que l'air échauffé de ses rayons ne maintient pas nos sens dans un si grand calme. Ainsi l'habitude la plus salutaire est certainement de se lever & de se coucher avec le soleil. D'où il suit que dans nos climats l'homme & tous les animaux ont en général besoin de dormir plus long-tems l'hiver que l'été. Mais la vie civile n'est pas assez simple, assez naturelle, assez exempte de révolutions, d'accidens, pour qu'on doive accoutumer l'homme à cette uniformité, au point de la lui rendre nécessaire. Sans doute il faut s'assujettir aux regles ; mais la premiere est de pouvoir les enfreindre sans risque, quand la nécessité le veut. N'allez donc pas amollir indiscretement votre Elève dans la continuité d'un paisible sommeil, qui ne soit jamais interrompu. Livrez-le d'abord sans gêne à la loi de la nature, mais n'oubliez pas que parmi nous il doit être au-dessus de cette loi ; qu'il doit pouvoir se coucher tard, se lever matin, être éveillé brusquement, passer les nuits debout, sans en être incomodé. En s'y prenant assez tôt, en allant toujours doucement & par degrés, on forme le tempérament aux mêmes choses qui le détruisent, quand on l'y soumet déjà tout formé.

Il importe de s'accoutumer d'abord à être mal couché ; c'est le moyen de ne plus trouver de mauvais lit. En général, la vie dure, une fois tournée en habitude, multiplie les sensations agréables : la vie molle en prépare une infinité de déplaisantes. Les gens élevés trop délicatement ne trouvent plus le sommeil que sur le duvet ; les gens accoutumés à dormir sur des planches le trouvent partout : il n'y a point de lit dur pour qui s'endort en se couchant.

Un lit mollet, où l'on s'enfvelit dans la plume ou dans l'edredon, fond & dissout le corps, pour ainsi dire. Les reins enveloppés trop chaude-
ment

ment s'échauffent. De-là résultent souvent la pierre ou d'autres incomodités, & infailliblement une complexion délicate qui les nourrit toutes.

Le meilleur lit est celui qui procure un meilleur sommeil. Voilà celui que nous nous préparons Emile & moi pendant la journée. Nous n'avons par besoin qu'on nous amene des esclaves de Perse pour faire nos lits; en labourant la terre nous remuons nos matelats.

Je fais par expérience que quand un enfant est en fanté l'on est maître de le faire dormir & veiller presque à volonté. Quand l'enfant est couché, & que de son babil il ennuie sa bonne, elle lui dit, *dormez*; c'est comme si elle lui disoit, *portez-vous bien*, quand il est malade. Le vrai moyen de le faire dormir est de l'ennuyer lui-même. Parlez tant, qu'il soit forcé de se taire, & bientôt il dormira: les sermons sont toujours bons à quelque chose; autant vaut le prêcher que le bercer: mais si vous employez le soir ce narcotique, gardez-vous de l'employer le jour.

J'éveillerai quelque fois Emile, moins de peur qu'il ne prenne l'habitude de dormir trop long-tems, que pour l'accoutumer à tout, même à être éveillé, même à être éveillé brusquement. Au surplus j'aurois bien peu de talent pour mon emploi, si je ne favois pas le forcer à s'éveiller de lui-même, & à se lever, pour ainsi dire, à ma volonté, sans que je lui dise un seul mot.

S'il ne dort pas assez, je lui laisse entrevoir pour le lendemain une matinée ennuyeuse, & lui-même regardera comme autant de gagné tout ce qu'il pourra laisser au sommeil: s'il dort trop, je lui montre à son réveil un amusement de son goût. Veux-je qu'il s'éveille à point nommé, je lui dis; demain à six heures on part pour la pêche, on se va promener à tel endroit, voulez-vous en être? il consent,

consent, il me prie de l'éveiller ; je promets, ou je ne promets point, selon le besoin : s'il s'éveille trop tard, il me trouve parti. Il y aura du malheur si bientôt il n'apprend à s'éveiller de lui-même.

Au reste, s'il arrivoit, ce qui est rare, que quel-
qu'enfant indolent eût du penchant à croupir dans
la paresse, il ne faut point le livrer à ce penchant,
dans lequel il s'engourdirait tout-à-fait, mais lui
administrer quelque stimulant qui l'éveille. On con-
çoit bien qu'il n'est pas question de le faire agir par
force, mais de l'émouvoir par quelque appétit qui
l'y porte, & cet appétit, pris avec choix dans
l'ordre de la nature, nous mène à la fois à deux
fins.

Je n'imagine rien dont, avec un peu d'adresse, on
ne pût inspirer le goût, même la fureur aux enfans,
sans vanité, sans émulation, sans jalousie. Leur
vivacité, leur esprit imitateur suffisent ; sur-tout
leur gaité naturelle, instrument dont la prise est
sûre, & dont jamais précepteur ne fut s'aviser.
Dans tous les jeux où ils sont bien persuadés que ce
n'est que jeu, ils souffrent sans se plaindre, & même
en riant, ce qu'ils ne souffriroient jamais autrement,
sans verser des torrens de larmes. Les longs
jeûnes, les coups, la brûlure, les fatigues de toute
espece sont les amusemens des jeunes sauvages ;
preuve que la douleur même a son assaisonnement,
qui peut en ôter l'amertume ; mais il n'appartient
pas à tous les maîtres de savoir apprêter ce ragoût,
ni peut-être à tous les disciples de le favoriser sans
grimace. Me voilà de nouveau, si je n'y prends
garde, égaré dans les exceptions.

Ce qui n'en souffre point est cependant l'assujet-
tissement de l'homme à la douleur, aux maux de
son espece, aux accidens, aux périls de la vie, en-
fin à la mort ; plus on le familiarisera avec toutes
ces idées, plus on le guérira de l'importune sensibi-
lité

lité qui ajoute au mal l'impaticence de l'endurer ; plus on l'appriivoifera avec les fouffrances qui peuvent l'atteindre, plus on leur ôtera, comme eût dit Montagne, la peinture de l'étrangeté, & plus auffi l'on rendra fon ame invulnérable & dure ; fon corps fera la cuiraffe qui rebouchera tous les traits dont il pourroit être atteint au vif. Les approches mêmes de la mort n'étant point la mort, à peine la fentira-t-il comme telle ; il ne mourra pas, pour ainfi dire : il fera vivant ou mort ; rien de plus. C'est de lui que le même Montagne eût pu dire comme il a dit d'un Roi de Maroc, que nul homme n'a vécu fi avant dans la mort. La conftance & la fermeté font, ainfi que les autres vertus, des apprentiffages de l'enfance : mais ce n'est pas en apprenant leurs noms aux enfans qu'on les leur enfeigne, c'est en les leur faifant goûter fans qu'ils faffent ce que c'est.

Mais à-propos de mourir, comment nous conduirons-nous avec notre Eleve, relativement au danger de la petite vérole ? la lui ferons-nous inoculer en bas âge, ou fi nous attendrons qu'il la prenne naturellement ? le premier parti, plus conforme à notre pratique, garantit du péril l'âge où la vie est la plus précieufe, au rifque de celui où elle l'est le moins ; fi toutefois on peut donner le nom de rifque à l'inoculation bien adminiftrée.

Mais le fecond est plus dans nos principes généraux, de laiffer faire en tout la nature, dans les foins qu'elle aime à prendre feule, & qu'elle abandonne auffi-tôt que l'homme veut s'en mêler. L'Homme de la nature est toujours préparé : laiffons-le inoculer par le maître ; il choifira mieux le moment que nous.

N'allez pas de-là conclure que je blâme l'inoculation : car le raifonnement fur lequel j'en exempte mon Eleve iroit très mal aux vôtres. Votre éducation

tion les prépare à ne point échapper à la petite vérole au moment qu'ils en feront attaqués : si vous la laissez venir au hasard, il est probable qu'ils en périront. Je vois que dans les différens pays on résiste d'autant plus à l'inoculation qu'elle y devient plus nécessaire, & la raison de cela se sent aisément. A peine aussi daignerai-je traiter cette question pour mon Emile. Il sera inoculé, ou il ne le fera pas, selon les tems, les lieux, les circonstances : cela est presque indifférent pour lui. Si on lui donne la petite vérole, on aura l'avantage de prévoir & connoître son mal d'avance ; c'est quelque chose mais s'il la prend naturellement, nous l'aurons préservé du Medecin ; c'est encore plus.

Une éducation exclusive, qui tend seulement à distinguer du peuple ceux qui l'ont reçue, préfère toujours les instructions les plus coûteuses aux plus communes, & par cela même aux plus utiles. Ainsi les jeunes gens élevés avec soin apprennent tous à monter à cheval, parcequ'il en coûte beaucoup pour cela ; mais presque aucun d'eux n'apprend à nager, parcequ'il n'en coûte rien, & qu'un Artisan peut savoir nager aussi bien que qui que ce soit. Cependant, sans avoir fait son académie, un voyageur monte à cheval, s'y tient & s'en sert assez pour le besoin ; mais dans l'eau si l'on ne nage on se noye, & l'on ne nage point sans l'avoir appris. Enfin, l'on n'est pas obligé de monter à cheval sous peine de la vie, au lieu que nul n'est sûr d'éviter un danger auquel on est si souvent exposé. Emile sera dans l'eau comme sur la terre ; que ne peut-il vivre dans tous les élémens ! Si l'on pouvoit apprendre à voler dans les airs, j'en ferois un aigle ; j'en ferois une salamandre, si l'on pouvoit s'endurcir au feu.

On craint qu'un enfant ne se noye en apprenant à nager ; qu'il se noye en apprenant ou pour n'avoir pas appris, ce sera toujours votre faute. C'est la seule

le vanité qui nous rend téméraires ; on ne l'est point quand on n'est vû de personne : Emile ne le feroit pas quand il feroit vû de tout l'Univers. Comme l'exercice ne dépend pas du risque, dans un canal du parc de son pere il apprendroit à traverser l'Hellespont ; mais il faut s'appriivoiser au risque même, pour apprendre à ne s'en pas troubler ; c'est une partie effencielle de l'apprentissage dont je parlois tout-à-l'heure. Au reste, attentif à mesurer le danger à ses forces, & de le partager toujours avec lui, je n'aurai guere d'imprudance à craindre, quand je réglerai le soin de sa conservation sur celui que je dois à la mienne.

Un enfant est moins grand qu'un homme ; il n'a ni sa force ni sa raison ; mais il voit & entend aussi-bien que lui, ou à très-peu près ; il a le goût aussi sensible quoiqu'il l'ait moins délicat, & distingue aussi-bien les odeurs quoiqu'il n'y mette pas la même sensualité. Les premieres facultés qui se forment & se perfectionnent en nous sont les sens. Ce sont donc les premieres qu'il faudroit cultiver ; ce sont les seules qu'on oublie, ou celles qu'on néglige le plus.

Exercer les sens n'est pas seulement en faire usage, c'est apprendre à bien juger par eux, c'est apprendre, pour ainsi dire, à sentir ; car nous ne savons ni toucher, ni voir, ni entendre que comme nous avons appris.

Il y a un exercice purement naturel & mécanique, qui sert à rendre le corps robuste, sans donner aucune prise au jugement : nager, courir, sauter, fouetter un fabot, lancer des pierres ; tout cela est fort bien : mais n'avons-nous que des bras & des jambes ? N'avons-nous pas aussi des yeux, des oreilles, & ces organes sont-ils superflus à l'usage des premiers ? N'exercez donc pas seulement les forces, exercez tous les sens qui les dirigent, tirez de chacun d'eux tout

le parti possible, puis vérifiez l'impression de l'un par l'autre. Mesurez, comptez, pesez, comparez. N'employez la force qu'après avoir estimé la résistance : faites toujours en sorte que l'estimation de l'effet précède l'usage des moyens. Intéressez l'enfant à ne jamais faire d'efforts insuffisans ou superflus. Si vous l'accoutumez à prévoir ainsi l'effet de tous ses mouvemens, & à redresser ses erreurs par l'expérience, n'est-il pas clair que plus il agira, plus il deviendra judicieux ?

S'agit-il d'ébranler une masse ? s'il prend un levier trop long il dépensera trop de mouvement, s'il le prend trop court il n'aura pas assez de force : l'expérience lui peut apprendre à choisir précisément le bâton qu'il lui faut. Cette sagesse n'est donc pas au-dessus de son âge. S'agit-il de porter un fardeau ? s'il veut le prendre aussi pesant qu'il peut le porter, & n'en point essayer qu'il ne soulève ne fera-t-il pas forcé d'en estimer le poids à la vue ? Sait-il comparer des masses de même matière & de différentes grosseurs ? Qu'il choisisse entre des masses de même grosseur & de différentes matières ; il faudra bien qu'il s'applique à comparer leurs poids spécifiques. J'ai vu un jeune homme, très bien élevé, qui ne voulut croire qu'après l'épreuve, qu'un seau plein de gros coupeaux de bois de chêne fût moins pesant que le même seau rempli d'eau.

Nous ne sommes pas également maîtres de l'usage de tous nos sens. Il y en a un, savoir le toucher, dont l'action n'est jamais suspendue durant la veille ; il a été répandu sur la surface entière de notre corps, comme une garde continuelle, pour nous avertir de tout ce qui peut l'offenser. C'est aussi celui dont, bon gré malgré, nous acquérons le plutôt l'expérience par cet exercice continuel, & auquel par conséquent nous avons moins besoin de donner une culture particulière. Cependant nous observons que les aveugles ont le tact plus sûr & plus fin que nous ;
parceque,

parceque, n'étant pas guidés par la vue, ils sont forcés d'apprendre à tirer uniquement du premier sens les jugemens que nous fournit l'autre. Pourquoi donc ne nous exerce-t-on pas à marcher comme eux dans l'obscurité, à connoître les corps que nous pouvons atteindre, à juger des objets qui nous environnent, à faire, en un mot, de nuit & sans lumiere, tout ce qu'ils font de jour & sans yeux ? Tant que le soleil luit, nous avons sur eux l'avantage ; dans les ténèbres ils sont nos guides à leur tour. Nous sommes aveugles la moitié de la vie ; avec la différence que les vrais aveugles savent toujours se conduire, & que nous n'osons faire un pas au cœur de la nuit. On a de la lumiere, me dirait-on : Eh quoi ! toujours des machines ! Qui vous répond qu'elles vous suivront par-tout au besoin ? Pour moi, j'aime mieux qu'Emile ait des yeux au bout de ses doigts, que dans la boutique d'un Chandelier.

Etes-vous enfermé dans un édifice au milieu de la nuit, frappez des mains ; vous appercevrez au résonnement du lieu, si l'espace est grand ou petit, si vous êtes au milieu ou dans un coin. A demi-pied d'un mur, l'air moins ambiant & plus réfléchi vous porte une autre sensation au visage. Restez en place, & tournez vous successivement de tous les côtés ; s'il y a une porte ouverte, un léger courant d'air vous l'indiquera. Etes-vous dans un bateau, vous connoîtrez, à la maniere dont l'air vous frappera le visage, non seulement en quel sens vous allez, mais si le fil de la riviere vous entraîne lentement ou vite. Ces observations & mille autres semblables, ne peuvent bien se faire que de nuit ; quelque attention que nous voulions leur donner en plein jour, nous serons aidés ou distraits par la vue, elles nous échapperont. Cependant il n'y a encore ici ni mains, ni bâton : que

de connoissances oculaires on peut acquérir par le toucher, même sans rien toucher du tout !

Beaucoup de jeux de nuit. Cet avis est plus important qu'il ne semble. La nuit effraye naturellement les hommes, & quelquefois les animaux (19). La raison, les connoissances, l'esprit, le courage délivrent peu de gens de ce tribut. J'ai vu des raisonneurs, des esprits-forts, des Philosophes, des Militaires intrépides en plein jour, trembler la nuit, comme des femmes, au bruit d'un feuille d'arbre. On attribue cet effroi aux contes des nourrices, on se trompe ; il y a une cause naturelle. Quelle est cette cause ? La même qui rend les sourds défiants & le peuple superstitieux, l'ignorance des choses qui nous environnent & de ce qui se passe autour de nous (20). Accoutumé d'appercevoir de loin les objets,

(19) Cet effroi devient très manifeste dans les grandes éclipses de soleil.

(20) En voici encore une autre cause bien expliquée par un Philosophe dont je cite souvent le Livre, & dont les grandes vues m'instruisent encore plus souvent.

“ Lorsque par des circonstances particulieres nous ne pouvons
 “ avoir une idée juste de la distance, & que nous ne pouvons juger
 “ des objets que par la grandeur de l'angle, ou plutôt de l'image
 “ qu'ils forment dans nos yeux, nous nous trompons alors nécessairement
 “ sur la grandeur de ces objets ; tout le monde a éprouvé
 “ qu'en voyageant la nuit, on prend un buisson dont on est près
 “ pour un grand arbre dont on est loin, ou bien on prend un grand
 “ arbre éloigné pour un buisson qui est voisin : de même si on ne
 “ connoît pas les objets par leur forme, & qu'on ne puisse avoir
 “ par ce moyen aucune idée de distance, on se trompera encore
 “ nécessairement ; une mouche qui passera avec rapidité à
 “ quelques pouces de distance de nos yeux, nous paroîtra dans ce
 “ cas être un oiseau qui en seroit à une très grande distance ; un
 “ cheval qui seroit sans mouvement dans le milieu d'une campagne
 “ & qui seroit dans un attitude semblable, par exemple, à celle d'un
 “ mouton, ne nous paroîtra plus qu'un gros mouton, tant que nous
 “ ne reconnoissons pas que c'est un cheval ; mais dès que nous l'au-
 “ rons reconnu, il nous paroîtra dans l'instant gros comme un che-
 “ val, & nous rectifierons sur-le-champ, notre premier jugement.
 “ Toutes les fois qu'on se trouvera dans la nuit dans des lieux
 “ incensés où l'on ne pourra juger de la distance, & où l'on ne
 “ pourra

objets, & de prévoir leurs impressions d'avance, comment, ne voyant plus rien de ce qui m'entoure, n'y supposerois-je pas mille êtres, mille mouvemens qui peuvent me nuire, & dont il m'est impossible de me garantir? J'ai beau favoir que je suis en

“ pourra reconnoître la forme des choses à cause de l'obscurité, on
 “ sera en danger de tomber à tout instant dans l'erreur au sujet des
 “ jugemens que l'on fera sur les objets qui se présenteront; c'est de-
 “ là que vient la frayeur & l'espece de crainte intérieure que l'ob-
 “ scurité de la nuit fait sentir à presque tous les hommes; c'est sur
 “ cela qu'est fondée l'apparence des spectres & des figures gigantes-
 “ ques & épouvantables que tant de gens disent avoir vues: on leur
 “ répond communément que ces figures étoient dans leur imagina-
 “ tion; cependant elles pouvoient être réellement dans leurs yeux,
 “ & il est très possible qu'ils aient en effet vu ce qu'ils disent avoir
 “ vu: car il doit arriver nécessairement toutes les fois qu'on ne
 “ pourra juger d'un objet que par l'angle qu'il forme dans l'œil, que
 “ cet objet inconnu grossira & grandira, à mesure qu'on en fera
 “ plus voisin, & que s'il a d'abord paru au spectateur qui ne peut
 “ connoître ce qu'il voit, ni juger à quelle distance il le voit, que
 “ s'il a paru, dis-je, d'abord de la hauteur de quelques pieds lors-
 “ qu'il étoit à la distance de vingt ou trente pas, il doit paroître
 “ haut de plusieurs toises lorsqu'il n'en sera plus éloigné que de
 “ quelques pieds, ce qui doit en effet l'étonner & l'effrayer, jusqu'à
 “ ce qu'enfin il vienne à toucher l'objet ou à le reconnoître; car
 “ dans l'instant même qu'il reconnoîtra ce que c'est, cet objet qui
 “ lui paroîssoit gigantesque, diminuera tout-à-coup, & ne lui pa-
 “ roîtra plus avoir que sa grandeur réelle; mais si l'on fuit
 “ ou qu'on n'ose s'approcher, il est certain qu'on n'aura d'autre
 “ idée de cet objet que celle de l'image qu'il formoit dans l'œil,
 “ & qu'on aura réellement vu une figure gigantesque ou épouvant-
 “ able par la grandeur & par la forme. Le préjugé des spectres est
 “ donc fondé dans la nature, & ces apparences ne dépendent pas,
 “ comme le croient les Philosophes, uniquement de l'imagination.”
Hist. Nat. T. VI. pag. 22. in-12. i

J'ai tâché de montrer dans le texte comment il en dépend toujours en partie, & quant à la cause expliquée dans ce passage, on voit que l'habitude de marcher la nuit, doit nous apprendre à distinguer les apparences que la ressemblance des formes & la diversité des distances font prendre aux objets à nos yeux dans l'obscurité: car lorsque l'air est encore assez éclairé pour nous laisser appercevoir les contours des objets, comme il y a plus d'air interpolé dans un plus grand éloignement, nous devons toujours voir ces contours moins marqués quand l'objet est plus loin de nous, ce qui suffit à force d'habitude pour nous garantir de l'erreur qu'explique ici M. de Buffon. Quelque explication qu'on préfère, ma méthode est donc toujours efficace, & c'est ce que l'expérience confirme parfaitement.

sûreté dans le lieu où je me trouve ; je ne le fais jamais aussi bien que si je le voyois actuellement : j'ai donc toujours un sujet de crainte que je n'avois pas en plein jour. Je fais, il est vrai, qu'un corps étranger ne peut guere agir sur le mien, sans s'annoncer par quelque bruit ; aussi, combien j'ai sans cesse l'oreille alerte ! Au moindre bruit dont je ne puis discerner la cause, l'intérêt de ma conservation me fait d'abord supposer tout ce qui doit le plus m'engager à me tenir sur mes gardes, & par conséquent tout ce qui est le plus propre à m'effrayer.

N'entends-je absolument rien ? Je ne suis pas pour cela tranquille ; car enfin sans bruit on peut encore me surprendre. Il faut que je suppose les choses telles qu'elles étoient auparavant, telles qu'elles doivent encore être, que je voye ce que je ne vois pas. Ainsi forcé de mettre en jeu mon imagination, bientôt je n'en suis plus maître, & ce que je fais pour me rassurer, ne sert qu'à m'alarmer davantage. Si j'entends du bruit, j'entends des voleurs ; si je n'entends rien, je vois des phantômes : la vigilance que m'inspire le soin de me conserver ne me donne que sujets de crainte. Tout ce qui doit me rassurer n'est que dans ma raison : l'instinct plus fort me parle tout autrement qu'elle. A quoi bon penser qu'on n'a rien à craindre, puisqu'alors on n'a rien à faire ?

La cause du mal trouvée indique le remede. En toute chose l'habitude tue l'imagination, il n'y a que les objets nouveaux qui la réveillent. Dans ceux que lon voit tous les jours, ce n'est plus l'imagination qui agit, c'est la mémoire, & voilà la raison de l'axiome *ab assuetis non fit passio* ; car ce n'est qu'au feu de l'imagination que les passions s'allument. Ne raisonnez donc pas avec celui que vous voulez guérir de l'horreur des ténèbres ; menez-l'y souvent, & foyez sûr que tous les argumens de la Philosophie ne vaudront pas cet usage. La tête ne tourne point au

couvriers

couvreurs sur les toits, & l'on ne voit plus avoir peur dans l'obscurité quiconque est accoutumé d'y être.

Voilà donc pour nos jeux de nuit un autre avantage ajouté au premier : mais pour que ces jeux réussissent, je n'y puis trop recommander la gaité. Rien n'est si triste que les ténèbres : n'allez pas enfermer votre enfant dans un cachot. Qu'il rie en entrant dans l'obscurité ; que le rire le reprenne avant qu'il en sorte ; que, tandis qu'il y est, l'idée des amusemens qu'il quitte, & de ceux qu'il va retrouver, le défende des imaginations phantastiques qui pourroient l'y venir chercher.

Il est un terme de la vie au-delà duquel on rétrograde en avançant. Je sens que j'ai passé ce terme. Je recommence, pour ainsi dire, une autre carrière. Le vuide de l'âge mûr, qui s'est fait sentir à moi, me retrace le doux tems du premier âge. En vieillissant je redeviens enfant, & je me rappelle plus volontiers ce que j'ai fait à dix ans, qu'à trente. Lecteurs, pardonnez-moi donc de tirer quelque-fois mes exemples de moi-même ; car pour bien faire ce livre, il faut que je le fasse avec plaisir.

J'étois à la campagne en pension, chez un Ministre appelé M. Lambercier. J'avois pour camarade un Cousin plus riche que moi, & qu'on traitoit en héritier, tandis qu'éloigné de mon pere, je n'étois qu'un pauvre orphelin. Mon grand Cousin Bernard étoit singulièrement poltron, sur-tout la nuit. Je me moquai tant de sa frayeur, que M. Lambercier, ennuyé de mes vanteries, voulut mettre mon courage à l'épreuve. Un soir d'automne, qu'il faisoit très obscur, il me donna la clef du Temple, & me dit d'aller chercher dans la chaire la Bible qu'on y avoit laissée. Il ajouta, pour me piquer d'honneur, quelques mots qui me mirent dans l'impuissance de reculer.

Je partis sans lumière; si j'en avois eu, ç'auroit peut-être été pis encore. Il falloit passer par le cimetière; je le traversai gaillardement; car tant que je me sentoís en plein air, je n'eus jamais de frayeurs nocturnes.

En ouvrant la porte, j'entendis à la voûte un certain retentissement que je crus ressembler à des voix, & qui commença d'ébranler ma fermeté romaine. La porte ouverte, je voulus entrer: mais à peine eus-je fait quelques pas, que je m'arrêtai. En apercevant l'obscurité profonde qui régnoit dans ce vaste lieu, je fus saisi d'une terreur qui me fit dresser les cheveux; je rétrograde, je fors, je me mets à fuir tout tremblant. Je trouvai dans la cour un petit chien nommé Sultan, dont les caresses me rassurèrent. Honteux de ma frayeur, je revins sur mes pas, sachant pourtant d'emmener avec moi Sultan, qui ne voulut pas me suivre. Je franchis brusquement la porte, j'entre dans l'Église. A peine y fus-je rentré, que la frayeur me reprit, mais si fortement, que je perdís la tête; & quoique la chaire fût à droite, & que je le sussé très bien, ayant tourné sans m'en appercevoir, je la cherchai longtems à gauche, je m'embarraissai dans les bancs, je ne savois plus où j'étois; & ne pouvant trouver ni la chaire ni la porte, je tombai dans un bouleversement inexprimable. Enfin j'apperçois la porte, je viens à bout de sortir du Temple, & je m'en éloigne comme la première fois, bien résolu de n'y jamais rentrer seul qu'en plein jour.

Je reviens jusqu'à la maison. Prêt à entrer, je distingue la voix de M. Lambercier à de grands éclats de rire. Je les prends pour moi d'avance; & confus de m'y voir exposé, j'hésite à ouvrir la porte. Dans cet intervalle, j'entends Mademoiselle Lambercier s'inquiéter de moi, dire à la Servante de prendre la lanterne,

lanterne, & M. Lambercier se disposer à me venir chercher, escorté de mon intrépide cousin, auquel ensuite on n'auroit pas manqué de faire tout l'honneur de l'expédition. A l'instant toutes mes frayeurs cessent, & ne me laissent que celle d'être surpris dans ma fuite: je cours, je vole au Temple, sans m'égarer, sans tâtonner, j'arrive à la chaise, j'y monte, je prends la Bible, je m'élançe en bas, dans trois sauts je suis hors du Temple, donc j'oubliai même de fermer la porte, j'entre dans la chambre hors d'haleine, e jette la Bible sur la table, effaré, mais palpitant d'aïse d'avoir prévenu le secours qui m'étoit destiné.

On me demandera si je donne ce trait pour un modele à suivre, & pour un exemple de la gaité que j'exige dans ces fortes d'exercices? Non; mais je le donne pour preuve que rien n'est plus capable de rassurer quiconque est effrayé des ombrés de la nuit, que d'entendre dans une chambre voisine une compagnie asssemblée rire & causer tranquillement. Je voudrois qu'au lieu de s'amuser ainsi seul avec son Elève, on rassemblât les soir beaucoup d'enfans de bonne humeur; qu'on ne les envoyât pas d'abord séparément, mais plusieurs ensemble, & qu'on n'en hasardât aucun parfaitement seul, qu'on ne se fut bien assuré d'avance qu'il n'en seroit pas trop effrayé.

Je n'imagine rien de si plaisant & de si utile que de pareils jeux, pour peu qu'on voulût user d'adresse à les ordonner. Je serois dans une grande salle une espece de labyrinthe, avec des tables, des fauteuils, des chaises, des paravents. Dans les inextricables tortuosités de ce labyrinthe, j'arrangerois au milieu de huit ou dix boîtes d'attrapes un autre boîte pratique semblable, bien garnie de bonbons; je désignerois en termes clairs, mais succincts, le lieu précis où se trouve la bonne boîte; je donnerois le renseignement suffisant pour la distinguer à des gens plus attentifs & moins

étourdis que des enfans (21) ; puis, après avoir fait tirer au fort les petits concurrens, je les enverrois tous l'un après l'autre, jusqu'à ce que la bonne boëte fût trouvée ; ce que j'aurois soin de rendre difficile, à proportion de leur habileté.

Figurez-vous un petit Hercule arrivant une boëte à la main, tout fier de son expédition. La boëte se met sur la table, on l'ouvre en cérémonie. J'entends d'ici les éclats de rire, les huées de la bande joyeuse, quand, au lieu des confitures qu'on attendoit, on trouve bien proprement arrangées sur de la mouffe ou sur du coton, un hanneton, un escargot, du charbon, du gland, un navet, ou quelque autre pareille denrée. D'autres fois, dans une piece nouvellement blanchie on suspendra, près du mur, quelque jouet, quelque petit meuble qu'il s'agira d'aller chercher, sans toucher au mur. A peine celui qui l'apportera fera-t-il rentré, que, pour peu qu'il ait manqué à la condition, le bout de son chapeau blanchi, le bout de ses fouliers, la basque de son habit, sa manche trahiront sa maladresse. En voilà bien assez, trop peut-être, pour faire entendre l'esprit de ces fortes de jeu. S'il faut tout vous dire, ne me lisez point.

Quels avantages un homme ainsi élevé n'aura-t-il pas la nuit sur les autres hommes ? Ses pieds accoutumés à s'affermir dans les ténèbres, ses mains exercées à s'appliquer aisément à tous les corps environnans, le conduiront sans peine dans la plus épaisse obscurité. Son imagination pleine des jeux nocturnes de sa jeunesse, se tournera difficilement sur des objets effrayans. S'il croit entendre des éclats de rire, au lieu de ceux des esprits follets, ce seront ceux de ces anciens camarades : s'il se peint une assemblée, ce ne

(21) Pour les exercer à l'attention ne leur dites jamais que des choses qu'ils aient un intérêt sensible & présent à bien entendre ; sur-tout point de longueurs, jamais un mot superflu. Mais aussi ne laissez dans vos discours ni obscurité ni équivoque.

fera point pour lui le sabat, mais la chambre de son Gouverneur. La nuit ne lui rappelant que des idées gaies, ne lui fera jamais affreuse ; au lieu de la craindre, il l'aimera. S'agit-il d'une expédition militaire, il sera prêt à toute heure, aussi-bien seul, qu'avec sa troupe. Il entrera dans le camp de Saül, il le parcourra sans s'égarer, il ira jusqu'à la tente du Roi sans éveiller personne, il s'en retournera sans être aperçu. Faut-il enlever les chevaux de Rhesus, adressez-vous à lui sans crainte. Parmi les gens autrement élevés, vous trouverez difficilement un Ulysse.

J'ai vu des gens vouloir, par des surprises, accoutumer les enfans à ne s'effrayer de rien la nuit. Cette méthode est très mauvaise ; elle produit un effet tout-contraire à celui qu'on cherche, & ne sert qu'à les rendre toujours plus craintifs. Ni la raison, ni l'habitude ne peuvent rassurer sur l'idée d'un danger présent, dont on ne peut connoître le degré, ni l'espece, ni sur la crainte des surprises qu'on a souvent éprouvées. Cependant, comment s'assurer de tenir toujours votre Eleve exempt de pareils accidens ? Voici le meilleur avis, ce me semble, dont on puisse le prévenir là-dessus. Vous êtes alors, dirois-je à mon Emile, dans le cas d'une juste défense ; car l'agresseur ne vous laisse pas juger s'il veut vous faire mal ou peur, & comme il a pris ses avantages, la fuite même n'est pas un refuge pour vous. Saisissez donc hardiment celui qui vous surprend de nuit, homme ou bête, il n'importe ; ferrez-le, empoignez-le de toute votre force ; s'il se débat, frappez, ne marchandez point les coups, & quoi qu'il puisse dire ou faire, ne lâchez jamais prise, que vous ne sachiez bien ce que c'est : l'éclaircissement vous apprendra probablement qu'il n'y avoit pas beaucoup à craindre, & cette maniere de traiter les plaisans doit naturellement les rebuter d'y revenir.

Quoique

Quoique le toucher soit de tous nos sens celui dont nous avons le plus continuel exercice, ses jugemens restent pourtant, comme je l'ai dit, imparfaits & grossiers, plus que ceux d'aucun autre; parceque nous mêlons continuellement à son usage celui de la vue, & que l'œil atteignant à l'objet plutôt que la main, l'esprit juge presque toujours sans elle. En revanche, les jugemens du tact sont les plus sûrs, précisément, parcequ'ils sont les plus bornés: car ne s'étendant qu'aussi loin que nos mains peuvent atteindre, ils rectifient l'étourderie des autres sens, qui s'élancent au loins sur des objets qu'ils aperçoivent à peine, au lieu que tout ce qu'aperçoit le toucher, il aperçoit bien. Ajoutez que, joignant, quand il nous plaît, la force des muscles à l'action des nerfs, nous unissons, par une sensation simultanée, au jugement de la température, des grandeurs, des figures, le jugement du poids & de la solidité. Ainsi le toucher étant de tous les sens celui qui nous instruit le mieux de l'impression que les corps étrangers peuvent faire sur le nôtre, est celui dont l'usage est le plus fréquent, & nous donne le plus immédiatement la connoissance nécessaire à notre conservation.

Comme le toucher exercé supplée à la vue, pourquoi ne pourroit il pas ainsi suppléer à l'ouïe jusqu'à certain point, puisque les sons excitent dans les corps sonores des ébranlemens sensibles au tact? En posant une main sur le corps d'un violoncelle, on peut, sans le secours des yeux ni des oreilles distinguer à la seule manière dont le bois vibre & frémit, si le son qu'il rend est grave ou aigu, s'il est tiré de la chanterelle ou du bourdon. Qu'on exerce le sens à ces différencés, je ne doute pas qu'avec le tems, on n'y pût devenir sensible au point d'entendre un air entier par les doigts. Or ceci supposé, il est clair qu'on pourroit aisément parler aux sourds en musique; car les

les sons & les tems, n'étant pas moins susceptibles de combinaisons régulières que les articulations & les voix, peuvent être pris de même pour les élémens du discours.

Il y a des exercices qui emoussent le sens du toucher, & le rendent plus obtus : d'autres au contraire l'aiguisent & le rendent plus délicat & plus fin. Les premiers, joignant beaucoup de mouvement & de force à la continuelle impression des corps durs, rendent la peau rude, calleuse, & lui ôtent le sentiment naturel ; les seconds sont ceux qui varient ce même sentiment par un tact léger & fréquent, en sorte que l'esprit attentif à des impressions incessamment répétées, acquiert la facilité de juger toutes leurs modifications. Cette différence est sensible dans l'usage des instrumens de musique : le toucher dur & meurtrissant du violoncelle, de la contrebasse, du violon même, en rendant les doigts plus flexibles, raccornit leurs extrémités. Le toucher lice & poli du clavecin les rend aussi flexibles & plus sensibles en même tems. En ceci donc le clavecin est à préférer.

Il importe que la peau s'endurcisse aux impressions de l'air, & puisse braver ses altérations ; car c'est elle qui défend tout le reste. A cela près, je ne voudrois pas que la main trop servilement appliquée aux mêmes travaux, vînt à s'endurcir, ni que sa peau devenue presque ossuse perdît ce sentiment exquis, qui donne à connoître quels sont les corps sur lesquels on la passe, & , selon l'espece de contact, nous fait quelquefois, dans l'obscurité, frissonner en diverses manières.

Pourquoi faut-il que mon Eleve soit forcé d'avoir toujours sous ses pieds une peau de bœuf ? Quel mal y auroit-il que la sienne propre pût au besoin lui servir de semelle ? Il est clair qu'en cette partie, la délicatesse de la peau ne peut jamais être utile à rien, & peut souvent beaucoup nuire. Eveillés à
minuit

minuit au cœur de l'hiver par l'ennemi dans leur ville, les Gênois trouverent plutôt leurs fusils que leurs souliers. Si nul d'eux n'avoit su marcher nus pieds, qui fait si Genève n'eût point été prise ?

Armons toujours l'homme contre les accidens imprévus. Qu'Emile coure les matins à pieds nus, en toute saison, par la chambre, par l'escalier, par le jardin ; loin de l'en gronder, je l'imiterai ; seulement j'aurai soin d'écartier la verre. Je parlerai bientôt des travaux & des jeux manuels ; du reste, qu'il apprenne à faire tous les pas qui favorisent les évolutions du corps, à prendre dans toutes les attitudes une position aisée & solide ; qu'il sache sauter en éloignement, en hauteur, grimper sur un arbre, franchir un mur ; qu'il trouve toujours son équilibre ; que tous ses mouvemens, ses gestes soient ordonnés selon les loix de la pondération, longtems avant que la Statique se mêle de les lui expliquer. A la manière dont son pied pose à terre, & dont son corps porte sur sa jambe, il doit sentir s'il est bien ou mal. Une affiette assurée a toujours de la grace, & les postures les plus fermes sont aussi les plus élégantes. Si j'étois Maître à danser, je ne ferois pas toutes les singeries de Marcel (22), bonnes pour le pays où il les fait : mais au lieu d'occuper éternellement mon Eleve à des gambades, je lui mènerois au pied d'un rocher : là, je lui montrerois quelle attitude il faut prendre, comment il faut porter le corps & la tête, quel mouvement il faut faire, de quelle manière il

(22) Célèbre Maître à danser de Paris, lequel, connaissant bien son monde, faisoit l'extravagant par ruse, & donnoit à son art une importance qu'on feignoit de trouver ridicule, mais pour laquelle on lui portoit au fond le plus grand respect. Dans un autre art, non moins frivole, on voit encore aujourd'hui un Artiste Comedien faire ainsi l'important & le fou, & ne réussir pas moins bien. Cette méthode est toujours rire en France. Le vrai talent, plus simple & moins charlatan, n'y fait point fortune. La modestie y est la vertu des fots.

faut pofer, tantôt le pied, tantôt la main, pour fuivre légèrement les sentiers escarpés, raboteux & rudes, & s'élançer de pointe en pointe, tant en montant qu'en descendant. J'en ferois l'émule d'un chevreuil, plutôt qu'un Danfeur de l'Opera.

Autant le toucher concentre ses opérations autour de l'homme, autant la vue étend les siennes au-delà de lui. C'est là ce qui rend celles-ci trompeuses ; d'un coup d'œil un homme embrasse la moitié de son horizon. Dans cette multitude de sensations simultanées & de jugemens qu'elles excites, comment ne se tromper sur aucun ? Ainsi la vue est de tous nos sens le plus fautif, précisément parcequ'il est le plus étendu, & que, précédant de bien loin tous les autres, ses opérations sont trop promptes & trop vastes, pour pouvoir être rectifiés par eux. Il y a plus : les illusions mêmes de la perspective nous sont nécessaires pour parvenir à connoître l'étendue, & à comparer ses parties. Sans les fausses apparences, nous ne verrions rien dans l'éloignement ; sans les gradations de grandeur & de lumière, nous ne pourrions estimer aucune distance, ou plutôt il n'y en auroit point pour nous. Si de deux arbres égaux, celui qui est à cent pas de nous, nous paroïssoit aussi grand & aussi distinct que celui qui est à dix, nous les placerions à côté l'un de l'autre. Si nous appercevions toutes les dimensions des objets sous leur véritable mesure, nous ne verrions aucun espace, & tout nous paroîtroit sur notre œil.

Le sens de la vue n'a, pour juger la grandeur des objets & leur distance, qu'une même mesure, savoir l'ouverture de l'angle qu'ils font dans notre œil ; & comme cette ouverture est un effet simple d'une cause composée, le jugement qu'il excite en nous laisse chaque cause particulière indéterminée, ou devient nécessairement fautif. Car comment distinguer à la simple vue si l'angle par lequel je vois un objet plus

plus petit qu'un autre, est tel parceque ce premier objet est en effet plus petit, ou parcequ'il est plus éloigné ?

Il faut donc suivre ici une méthode contraire à la précédente ; au lieu de simplifier la sensation, la doubler, la vérifier toujours par une autre ; assujettir l'organe visuel à l'organe tactile, & réprimer, pour ainsi dire, l'impétuosité du premier sens par la marche pesante & réglée du second. Faute de nous asservir à cette pratique, nos mesures par estimation sont très inexactes. Nous n'avons nulle précision dans le coup-d'œil pour juger les hauteurs, les longueurs, les profondeurs, les distances ; & la preuve que ce n'est pas tant la faute du sens que de son usage, c'est que les Ingenieurs, les Arpenteurs, les Architectes, les Mâçons, les Peintres, ont en général le coup-d'œil beaucoup plus sûr que nous, & apprécient les mesures de l'étendue avec plus de justesse ; parceque leur métier leur donnant en ceci l'expérience que nous négligeons d'acquérir, ils ôtent l'équivoque de l'angle, par les apparences qui l'accompagnent, & qui déterminent plus exactement à leurs yeux, le rapport des deux causes de cet angle.

Tout ce qui donne du mouvement au corps sans le contraindre, est toujours facile à obtenir des enfans. Il y a mille moyens de les intéresser à mesurer, à connoître, à estimer les distances. Voilà un cerisier fort haut, comment ferons-nous pour cueillir des cerises ? l'échelle de la grange est-elle bonne pour cela ? Voilà un ruisseau fort large, comment le traverserons nous ? une des planches de la cour posera-t-elle sur les deux bords ? Nous voudrions de nos fenêtres pêcher dans les fossés du Château ; combien de brasses doit avoir notre ligne ? Je voudrois faire une balançoire entre ces deux arbres, une corde de deux toises nous suffira-t-elle ?

On

On me dit que dans l'autre maison notre chambre aura vingt-cinq pieds quarrés ; croyez-vous qu'elle nous convienne ? sera-t-elle plus grande que celle-ci ? Nous avons grand faim, voilà deux villages, auquel des deux ferons-nous plutôt pour dîner, &c.

Il s'agissoit d'exercer à la course un enfant indolent & paresseux, qui ne se portoit pas de lui-même à cet exercice ni à aucun autre, quoiqu'on le destinât à l'état militaire : il s'étoit persuadé, je ne fais comment, qu'un homme de son rang ne devoit rien faire ni rien savoir, & que sa noblesse devoit lui tenir lieu de bras, de jambes, ainsi que de toute espece de mérite. A faire d'un tel Gentilhomme un Achille au piedleger, l'adresse de Chiron même eût en peine à suffire. La difficulté étoit d'autant plus grande que je ne voulois lui prescrire absolument rien : J'avois banni de mes droits les exhortations, les promesses, les menaces, l'émulation, le desir de briller : comment lui donner celui de courir sans lui rien dire ? courir moi-même eût été un moyen peu sûr & sujet à inconvénient. D'ailleurs, il s'agissoit encore de tirer de cet exercice quelque objet d'instruction pour lui, afin d'accoutumer les opérations de la machine & celles du jugement à marcher toujours de concert. Voici comment je m'y pris : moi, c'est-à-dire, celui qui parle dans cet exemple.

En m'allant promener avec lui les après-midi, je mettois quelquefois dans ma poche deux gâteaux d'une espece qu'il aimoit beaucoup ; nous en mangions chacun un à la promenade (23), & nous re-

(23) Promenade champêtre, comme on verra dans l'instant. Les promenades publiques des villes sont pernicieuses aux enfans de l'un & de l'autre sexe. C'est là qu'ils commencent à se rendre vains & à vouloir être regardés ; c'est au Luxembourg, aux Tuilleries, surtout au Palais-royal, que la belle Jeunesse de Paris va prendre cet air impertinent & fait qui la rend si ridicule, & la fait huer & detester dans toute l'Europe.

venions fort contens. Un jour il s'aperçut que j'avois trois gâteaux ; il en auroit pu manger six fans s'incommoder : il dépêche promptement le sien pour me demander le troisieme. Non, lui dis-je, je le mangerois fort bien moi-même, ou nous le partagerions, mais j'aime mieux le voir disputer à la course par ces deux petits garçons que voilà. Je les appellai, je leur montrai le gâteau & leur proposai la condition. Ils ne demanderent pas mieux. Le gâteau fut posé sur une grande pierre qui servit de but. La carrière fut marquée, nous allâmes nous asseoir ; au signal donné les petits garçons partirent : le victorieux se saisit du gâteau, & le mangea fans miséricorde aux yeux des spectateurs & du vaincu.

Cet amusement valoit mieux que le gâteau, mais il ne prit pas d'abord & ne produisit rien. Je ne me rebutai ni ne me pressai ; l'institution des enfans est un métier où il faut savoir perdre du tems pour en gagner. Nous continuâmes nos promenades ; souvent on prenoit trois gâteaux, quelquefois quatre, & de tems à autre il y en avoit un, même deux pour les coureurs. Si le prix n'étoit pas grand, ceux qui le disputoient n'étoient pas ambitieux ; celui qui le remportoit étoit loué, fêté, tout se faisoit avec appareil. Pour donner lieu aux révolutions & augmenter l'intérêt, je marquois la carrière plus longue, j'y souffrois plusieurs concurrence. A peine étoient-ils dans la lice que tous les passans s'arrêtoient pour les voir ; les acclamations, les cris, les battemens de mains les animoient ; je voyois quelquefois mon petit bon homme tressaillir, se lever, s'écrier quand l'un étoit prêt d'atteindre ou de passer l'autre : c'étoient pour lui les Jeux Olympiques.

Cependant les concurrens usoient quelquefois de supercherie ; ils se retenoient mutuellement ou se faisoient

faisoient tomber, ou pouffoient des cailloux au passage l'un de l'autre. Cela me fournit un sujet de les séparer, & de les faire partir de différens termes, quoiqu'également éloignés du but; on verra bientôt la raison de cette prévoyance; car je dois traiter cette importante affaire dans un grand détail.

Ennuyé de voir toujours manger sous ses yeux des gâteaux qui lui faisoient grande envie, Monsieur le Chevalier s'avisa de soupçonner enfin que bien courir pouvoit être bon à quelque chose, & voyant qu'il avoit aussi deux jambes il commença de s'essayer en secret. Je me gardai d'en rien voir; mais je compris que mon stratagème avoit réussi. Quand il se crut assez fort (& je lus avant lui dans sa pensée) il affecta de m'importuner pour avoir le gâteau restant. Je le refuse; il s'obstine, & d'un air dépité il me dit à la fin: Hé bien, mettez le sur la pierre, marquez le champ, & nous verrons. Bon! lui dis-je en riant, est-ce qu'un Chevalier fait courir? Vous gagnerez plus d'appétit, & non de quoi le satisfaire. Piqué de ma raillerie, il s'évertue & remporte le prix d'autant plus aisément que j'avois fait la lice très courte, & pris soin d'écarter le meilleur coureur. On conçoit comment ce premier pas étant fait, il me fut aisé de le tenir en haleine. Bientôt il prit un tel goût à cet exercice, que, sans faveur, il étoit presque sûr de vaincre mes polissons à la course, quelque longue que fût la carrière.

Cet avantage obtenu en produisit un autre auquel je n'avois pas songé. Quand il remportoit rarement le prix, il le mangeoit presque toujours seul, ainsi que faisoient ses concurrens; mais en s'accoutumant à la victoire, il devint généreux, & partageoit souvent avec les vaincus. Cela me fournit à moi-même une observation morale, & j'appris par là quel étoit le vrai principe de la générosité.

En

En continuant avec lui de marquer en différens lieux les termes d'où chacun devoit partir à-la-fois, je fis, fans qu'il s'en apperçût, les distances inégales, de forte que l'un, ayant à faire plus de chemin que l'autre pour arriver au même but, avoit un désavantage visible : mais quoique je laissasse le choix à mon Disciple, il ne savoit pas s'en prévaloir. Sans s'embarasser de la distance, il préféroit toujours le beau chemin ; de forte que, prévoyant aisément son choix, j'étois à-peu-près la maître de lui faire perdre ou gagner le gâteau à ma volonté, & cette adresse avoit aussi son usage à plus d'une fin. Cependant, comme mon dessein étoit qu'il s'apperçût de la différence, je tâchois de la lui rendre sensible ; mais quoiqu'indolent dans le calme, il étoit si vif dans ses jeux, & se défioit si peu de moi, que j'eus toutes les peines du monde à lui faire appercevoir que je le trichois. Enfin, j'en vins à bout malgré son étourderie ; il m'en fit des reproches. Je lui dis, de quoi vous plaignez-vous ? Dans un don que je veux bien faire, ne suis-je pas maître de mes conditions ? Qui vous force à courir ? Vous ai-je promis de faire les lices égales ? N'avez-vous pas le choix ? Prenez la plus courte, on ne vous en empêche point : comment ne voyez-vous pas que c'est vous que je favorise, & que l'inégalité dont vous murmurez est toute à votre avantage si vous savez vous en prévaloir ? Cela étoit clair, il le comprit, & pour choisir, il fallut y regarder de plus près. D'abord on voulut compter les pas ; mais la mesure des pas d'un enfant est lente & fautive ; de plus, je m'avisai de multiplier les courses dans un même jour, & alors l'amusement devenant une espece de passion, l'on avoit regret de perdre à mesurer les lices le tems destiné à les parcourir. La vivacité de l'enfance s'accomode mal de ces lenteurs ;

on

on s'exerça donc à mieux voir, à mieux estimer une distance à la vue. Alors j'eus peu de peine à étendre & nourrir ce goût. Enfin, quelques moins d'épreuves & d'erreurs corrigées, lui formerent tellement le compas visuel, que quand je lui mettois par la pensée un gâteau sur quelque objet éloigné, il avoit le coup-d'œil presque aussi sûr que la chaîne d'un Arpenteur.

Comme la vue est de tous les sens celui dont on peut le moins séparer les jugemens d'esprit, il faut beaucoup de tems pour apprendre à voir ; il faut avoir long-tems comparé la vue au toucher pour accoutumer le premier de ces deux sens à nous faire un rapport fidele des figures & des distances : sans le toucher, sans le mouvement progressif, les yeux du monde les plus perçans ne sauroient nous donner aucune idée de l'étendue. L'univers entier ne doit être qu'un point pour une huître ; il ne lui paroîtroit rien de plus quand même une ame humaine informeroit cette huître. Ce n'est qu'à force de marcher, de palper, de nombrer, de mesurer les dimensions qu'on apprend à les estimer : mais aussi si l'on mesuroit toujours, le sens se reposant sur l'instrument n'acqueroit aucune justesse. Il ne faut pas non plus que l'enfant passe tout-d'un-coup de la mesure à l'estimation ; il faut d'abord que, continuant à comparer par parties ce qu'il ne sauroit comparer tout-d'un-coup, à des aliquotes précises, il substitue des aliquotes par appréciation, & qu'au lieu d'appliquer toujours avec la main la mesure, il s'accoutume à l'appliquer seulement avec les yeux. Je voudrois pourtant qu'on vérifiât ses premières opérations par des mesures réelles afin qu'il corrigeât ses erreurs, & que s'il reste dans le sens quelque fausse apparence, il apprit à la rectifier par un meilleur jugement. On a des mesures naturelles qui sont à-peu-près les mêmes en tous lieux ; les pas d'un homme,

homme, l'étendue de ses bras, sa stature. Quand l'enfant estime la hauteur d'un étage, son Gouverneur peut lui servir de toise ; s'il estime la hauteur d'un clocher, qu'il le toise avec les maisons. S'il veut favoir les lieues de chemin, qu'il compte les heurs de marche ; & sur-tout qu'on ne fasse rien de tout cela pour lui, mais qu'il le fasse lui-même.

On ne sauroit apprendre à bien juger de l'étendue & de la grandeur des corps, qu'on n'apprenne à connoître aussi leurs figures & même à les imiter ; car au fond cette imitation ne tient absolument qu'aux loix de la perspective, & l'on ne peut estimer l'étendue sur ses apparences, qu'on n'ait quelque sentiment de ces loix. Les enfans, grands imitateurs, essayent tous de dessiner ; je voudrois que le mien cultivât cet art, non précisément pour l'art même, mais pour se rendre l'œil juste & la main flexible ; & en général il importe fort peu qu'il sache tel ou tel exercice, pourvu qu'il acquiere la perspicacité du sens & la bonne habitude du corps qu'on gagne par cet exercice. Je me garderai donc bien de lui donner un Maître à dessiner, qui ne lui donneroit à imiter que des imitations, & ne le feroit dessiner, que sur des desseins : je veux qu'il n'ait d'autre maître que la nature, ni d'autre modele que les objects. Je veux qu'il ait sous les yeux l'original même & non pas le papier que le représente, qu'il crayonne une maison sur une maison, un arbre sur un arbre, un homme sur un homme, afin qu'il s'accoutume à bien observer les corps & leur apparences, & non pas à prendre des imitations fausses & conventionnelles pour de véritables imitations. Je le détournerai même de rien tracer de mémoire en l'absence des objets, jusqu'à ce que, par des observations fréquentes, leurs figures exactes s'impriment bien dans son imagination ; de peur que, substituant à la vérité des choses, des figures bizar-

res & fantastiques, il ne perde la connoissance des proportions, & le goût des beautés de la nature.

Je fais bien que de cette maniere, il barbouillera long-tems sans rien faire de reconnoissable, qu'il prendra tard l'élégance des contours & le trait léger des Dessinateurs, peut-être jamais le discernement des effets pittoresques & le bon goût du dessein ; en revanche il contractera certainement un coup-d'œil plus juste, une main plus sûre, le connoissance des vrais rapports de grandeur & de figure qui sent entre les animaux, les plantes, les corps naturels, & une plus prompte expérience du jeu de la perspective : voilà précisément ce que j'ai voulu faire, & mon intention n'est pas tant qu'il sache imiter les objets que les connoître ; j'aime mieux qu'il me montre une plante d'acanthé, & qu'il trace moins bien le feuillage d'un chapiteau.

Au reste, dans cet exercice, ainsi que dans tous les autres, je ne prétends pas que mon Eleve en ait seul l'amusement. Je veux le lui rendre plus agréable encore en le partageant sans cesse avec lui. Je ne veux point qu'il ait d'autre émule que moi, mais je ferai son émule sans relâche & sans risque ; cela mettra de l'intérêt dans ses occupations sans causer de jalousie entre nous. Je prendrai le crayon à son exemple, je l'employerai d'abord aussi mal-adroitement que lui. Je serois un Apelles que je ne me trouverai qu'un barbouilleur. Je commencerai par tracer un homme, comme les laquais les tracent contre les murs ; une barre pour chaque bras, une barre pour chaque jambe, & les doigts plus gros que le bras. Bien long tems après nous nous apercevrons l'un ou l'autre de cette disproportion ; nous remarquerons qu'une jambe a de l'épaisseur, que cette épaisseur n'est pas par-tout la même, que le bras a sa longueur déterminée par rapport au corps, &c. Dans ce progrès je marcherai tout au

plus à côté de lui, ou je le devancerai de si peu, qu'il lui sera toujours aisé de m'atteindre, & souvent de me surpasser. Nous aurons des couleurs, des pinceaux ; nous tâcherons d'imiter le coloris des objets & toute leur apparence aussi bien que leur figure. Nous enluminerons, nous peindrons, nous barbouillerons ; mais dans tous nos barbouillages nous ne cesserons d'épier la nature ; nous ne ferons jamais rien que sous les yeux du Maître.

Nous étions en peine d'ornemens pour notre chambre, en voilà de tout trouvés. Je fais encadrer nos desseins ; je les fais couvrir de beaux verres, afin qu'on n'y touche plus, & que, les voyant rester dans l'état où nous les avons mis, chacun ait intérêt de ne pas négliger les siens. Je les arrange par ordre autour de la chambre, chaque dessin répété vingt, trente fois, & montrant à chaque exemplaire le progrès de l'Auteur, depuis le moment où la maison n'est qu'un carré presque informe, jusqu'à celui où sa façade, son profil, ses proportions, ses ombres, sont dans la plus exacte vérité. Ces gradations ne peuvent manquer de nous offrir sans cesse des tableaux intéressans pour nous, curieux pour d'autres, & d'exciter toujours plus notre émulation. Aux premiers, aux plus grossiers de ces desseins je mets des cadres bien brillans, bien dorés, qui les rehaussent ; mais quand l'imitation devient plus exacte, & que le dessin est véritablement bon, alors je ne lui donne plus qu'un cadre noir très simple ; il n'a plus besoin d'autre ornement que lui-même, & ce seroit dommage que la bordure partageât l'attention que mérite l'objet. Ainsi, chacun de nous aspire à l'honneur du cadre uni ; & quand l'un veut dédaigner un dessin de l'autre, il le condamne au cadre doré. Quelque jour, peut-être, ces cadres dorés passeront entre nous en proverbes, &

nous

nous admirerons combien d'hommes se rendent justice, en se faisant encardrer ainsi.

Ja'i dit que la Géométrie n'étoit pas à la portée des enfans ; mais c'est notre faute. Nous ne fentons pas que leur méthode n'est point la nôtre, & que ce qui devient pour nous l'art de raisonner, ne doit être pour eux que l'art de voir. Au lieu de leur donner notre méthode, nous ferions mieux de prendre la leur. Car notre maniere d'apprendre la Géométrie est bien autant une affaire d'imagination que de raisonnement. Quand la proposition est énoncée, il faut en imaginer la démonstration, c'est-à-dire, trouver de quelle proposition déjà fue celle-la doit être une conséquence, & de toutes les conséquences qu'on peut tirer de cette même proposition, choisir précisément celle dont il s'agit.

De cette maniere le raisonneur le plus exact, s'il n'est inventif, doit rester court. Aussi qu'arrive-t-il de là? Qu'au lieu de nous faire trouver les démonstrations, on nous les dicte ; qu'au lieu de nous apprendre à raisonner, le Maître raisonne pour nous, & n'exerce que notre mémoire.

Faites des figures exactes, combinez-les, posez-les l'une sur l'autre, examinez leurs rapports, vous trouverez toute la Géométrie élémentaire en marchant d'observation en observation, sans qu'il soit question ni de définitions ni de problêmes, ni d'aucune autre forme démonstrative que la simple superposition. Pour moi je ne prétens point apprendre la Géométrie à Emile, c'est lui qui me l'apprendra ; je chercherai les rapports & il les trouvera ; car je les chercherai de maniere à les lui faire trouver. Par exemple, au lieu de me servir d'un compas pour tracer un cercle, je le tracerai avec une pointe au bout d'un fil tournant sur un pivot. Après cela,

quand je voudrai comparer les rayons entr'eux, Emile se mocquera de moi, & il me fera comprendre que le même fil toujours tendu ne peut avoir tracé des distances inégales.

Si je veux mesurer un angle de soixante degrés, je décris du sommet de cet angle, non pas un arc, mais un cercle entier ; car avec les enfans il ne faut jamais rien sous-entendre. Je trouve que la portion du cercle, comprise entre les deux côtés de l'angle, est la sixième partie du cercle. Après cela je décris du même sommet un autre plus grand cercle, & je trouve que ce second arc est encore la sixième partie de son cercle, je décris un troisième cercle concentrique sur lequel je fais la même épreuve, & je la continue sur de nouveaux cercles, jusqu'à ce qu'Emile, choqué de ma stupidité, m'avertisse que chaque arc grand ou petit compris par le même angle sera toujours la sixième partie de son cercle, &c. Nous voilà tout-à-l'heure à l'usage du rapporteur.

Pour prouver que les angles de suite sont égaux à deux droits, on décrit un cercle ; moi, tout au contraire, je fais en sorte qu'Emile remarque cela, premièrement dans le cercle, & puis je lui dis ; si l'on ôtoit le cercle, & qu'on laissât les lignes droites, les angles auroient-ils changé de grandeur ? &c.

On néglige la justesse des figures, on la suppose, & l'on s'attache à la démonstration. Entre nous, au contraire, il ne sera jamais question de démonstration. Notre plus importante affaire sera de tirer des lignes bien droites, bien justes, bien égales ; de faire un carré bien parfait, de tracer un cercle bien rond. Pour vérifier la justesse de la figure, nous l'examinerons par toutes ces propriétés sensibles, & cela nous donnera occasion d'en découvrir chaque jour de nouvelles. Nous plierons par le diamètre les deux demi-cercles, par la diagonale les deux

deux moitiés du quarré: nous comparerons nos deux figures pour voir celle dont les bords conviennent le plus exactement, & par conséquent la mieux faite; nous disputerons si cette égalité de partage doit avoir toujours lieu dans les parallelogrames, dans les trapezes, &c. On assayera quelquefois de prévoir le succès de l'expérience avant de la faire, on tâchera de trouver des raisons, &c.

La Géométrie n'est pour mon Eleve que l'art de se bien servir de la règle & du compas; il ne doit point la confondre avec le dessin, où il n'employera ni l'un ni l'autre de ces instrumens. La règle & le compas seront renfermés sous la clef, & l'on ne lui en accordera que rarement l'usage & pour peu de tems, afin qu'il ne s'accoutume pas à barbouiller; mais nous pourrons quelquefois porter nos figures a la promenade & causer de ce que nous aurons fait ou de ce que nous voudrons faire.

Je n'oublierai jamais d'avoir vû à Turin un jeune homme, à qui, dans son enfance, on avoit appris les rapports des contours & des surfaces, en lui donnant chaque jour à choisir dans toutes les figures géométriques des gauffres isopérimetres. Le petit gourmand avoit épuisé l'art d'Archimede pour trouver dans laquelle il y avoit le plus à manger.

Quand un enfant joue au volant, il s'exerce l'œil & le bras à la justesse; quand il fouette un sabot, il accroît sa force en s'en servant, mais sans rien apprendre. J'ai demandé quelquefois pourquoi l'on n'offroit pas aux enfans les mêmes jeux d'adresse qu'ont les hommes: la paume, le mail, le billard, l'arc, le balon, les instrumens de musique. On n'a répondu que quelques-uns de ces jeux étoient au-dessus de leurs forces, & que leurs membres & leurs organes n'étoient pas assez formés pour les autres. Je trouve ces raisons mauvaises: un enfant n'a pas la taille d'un homme, & ne laisse pas de porter un

habit fait comme le sien. Je n'entens pas qu'il joue avec nos masses sur un billard haut de trois pieds ; je n'entens pas qu'il aille peloter dans nos tripots, ni qu'on charge sa petite main d'une raquette de Paulmier, mais qu'il joue dans une salle dont on aura garanti les fenêtres ; qu'il ne se serve que de balles molles, que ses premières raquettes soient de bois, puis de parchemin, & enfin de corde à boyau bandée à proportion de son progrès. Vous préférez le volant, parcequ'il fatigue moins & qu'il est sans danger. Vous avez tort pas ces deux raisons. Le volant est un jeu de femmes ; mais il n'y en a pas une que ne fit fuir une balle en mouvement. Leurs blanches peaux ne doivent pas s'endurcir aux meurtrissures, & ce ne sont pas des contusions qu'attendent leurs visages. Mais nous, faits pour être vigoureux, croyons-nous le devenir sans peine ; & de quelle défense serons-nous capables, si nous ne sommes jamais attaqués ? On joue toujours lâchement les jeux où l'on peut être mal-adroît sans risque ; un volant qui tombe ne fait de mal à personne ; mais rien ne dégoûte les bras comme d'avoir à couvrir la tête, rien ne rend le coup d'œil si juste que d'avoir à garantir les yeux. S'élançant du bout d'une salle à l'autre, juger le bond d'une balle encore en l'air, la renvoyer d'une main forte & sûre, de tels jeux conviennent moins à l'homme qu'ils ne servent à le former.

Les fibres d'un enfant, dit-on, sont trop molles ; elles ont moins de ressort, mais elles en sont plus flexibles ; son bras est foible, mais enfin c'est un bras ; on en doit faire, proportion gardée, tout ce qu'on fait d'une autre machine semblable. Les enfans n'ont dans les mains nulle adresse ; c'est pour cela que je veux qu'on leur en donne : un homme aussi peu exercé qu'eux n'en auroit pas davantage ;

nous

nous ne pouvons connoître l'usage de nos organes qu'après les avoir employés. Il n'y a qu'une longue expérience qui nous apprenne à tirer parti de nous-mêmes, & cette expérience est la véritable étude à laquelle on ne peut trop-tôt nous appliquer.

Tot ce qui se fait est faisable. Or rien n'est plus commun que de voir des enfans adroits & découplés, avoir dans les membres la même agilité que peut avoir une homme. Dans presque toutes les Foires on en voit faire des équilibres, marcher sur les mains, sauter, danser sur la corde. Durant combien d'années des troupes d'enfans n'ont-elles pas attiré par leurs ballets des Spectateurs à la Comédie Italienne ? Qui est-ce qui n'a pas oui parler en Allemagne & en Italie de la Troupe pantomime du célèbre Nicolini ? Quelqu'un a-t-il jamais remarqué dans ces enfans des mouvemens moins développés, des attitudes moins gracieuses, une oreille moins juste, une danse moins légère que dans les Danseurs tout formés ? Qu'on ait d'abord les doigts épais, courts, peu mobiles, les mains potelées & peu capables de rien empoigner, cela empêche-t-il que plusieurs enfans ne sachent écrire ou dessiner à l'âge où d'autres ne savent pas encore tenir le crayon ni la plume ? Tout Paris se souvient encore de la petite Angloise qui faisoit à dix ans des prodiges sur le clavecin. J'ai vû chez un Magistrat, son fils, petit bon-homme de huit ans, qu'on mettoit sur la table au dessert comme une statue au milieu des plateaux, jouer là d'un violon presque aussi grand que lui, & surprendre par son exécution les Artistes mêmes.

Tous ces exemples & cent mille autres prouvent, ce me semble, que l'inaptitude qu'on suppose aux enfans pour nos exercices est imaginaire, & que, si

en ne les voit point réussir dans quelques-uns, c'est qu'on ne les y a jamais exercés.

On me dira que je tombe ici par rapport au corps dans le défaut de la culture prématurée que je blâme dans les enfans par rapport à l'esprit. La différence est très grande ; car l'un de ces progrès n'est qu'apparent, mais l'autre est réel. J'ai prouvé que l'esprit qu'ils paroissent avoir ils ne l'ont pas, au lieu que tout ce qu'ils paroissent faire ils le font. D'ailleurs on doit toujours songer que tout ceci n'est ou ne doit être que jeu, direction facile & volontaire des mouvemens que la nature leur demande, art de varier leurs amusemens pour les leur rendre plus agréables, sans que jamais la moindre contrainte les tourne en travail : car enfin de quoi s'amuseront-ils, dont je ne puisse faire un objet d'instruction pour eux ? & quand je ne le pourrois pas, pourvu qu'ils s'amusent sans inconvénient & que le tems se passe, leur progrès en toute chose n'importe pas quant à présent ; au lieu que lorsqu'il faut nécessairement leur apprendre ceci ou cela, comme qu'on s'y prend, il est toujours impossible qu'on en vienne à bout sans contrainte, sans fâcherie & sans ennuï.

Ce que j'ai dit sur les deux sens dont l'usage est le plus continu & le plus important, peut servir d'exemple de la maniere d'exercer les autres. La vue & le toucher s'appliquent également sur les corps en repos & sur les corps qui se meuvent ; mais comme il n'y a que l'ébranlement de l'air qui puisse émouvoir le sens de l'ouïe, il n'y a qu'un corps en mouvement qui fasse du bruit ou du son, & si tout étoit en repos, nous n'entendrions jamais rien. La nuit donc où, ne nous mouvant nous-mêmes qu'autant qu'il nous plaît, nous n'avons à craindre que les corps qui se meuvent, il nous importe d'avoir l'oreille alerte, de pouvoir juger par la sensation qui nous frappe, si le corps qui la cause est grand ou
petit,

petit, éloigné ou proche, si son ébranlement est violent ou foible. L'air ébranlé est sujet à des répercussions qui le réfléchissent, qui produisant des échos répètent la sensation, & font entendre le corps bruyant ou sonore en un autre lieu que celui où il est. Si dans une plaine ou dans une vallée on met l'oreille à terre, on entend la voix des hommes & le pas des chevaux de beaucoup plus loin qu'en restant debout.

Comme nous avons comparé la vue au toucher, il est bon de la comparer de même à l'ouïe, & de savoir laquelle des deux impressions partant à la fois du même corps arrivera le plutôt à son organe. Quand on voit le feu d'un canon on peut encore se mettre à l'abri du coup ; mais sitôt qu'on entend le bruit, il n'est plus tems, le boulet est-là. On peut juger de la distance où se fait le tonnerre, par l'intervalle de tems qui se passe de l'éclair au coup. Faites en sorte que l'enfant connoisse toutes ces expériences ; qu'il fasse celles qui sont à sa portée, & qu'il trouve les autres par induction ; mais j'aime cent fois mieux qu'il les ignore, que s'il faut que vous les lui disiez.

Nous avons un organe qui répond à l'ouïe, savoir celui de la voix ; nous n'en avons pas de même qui réponde à la vûe, & nous ne rendons pas les couleurs comme les sons. C'est un moyen de plus pour cultiver le premier sens, en exerçant l'organe actif & l'organe passif l'un par l'autre.

L'homme a trois sortes de voix, savoir, la voix parlante ou articulée, la voix chantante ou mélodieuse, & la voix pathétique ou accentuée, qui sert de langage aux passions, & qui anime le chant & la parole. L'enfant a ces trois sortes de voix ainsi que l'homme, sans les savoir allier de même : il a comme nous le rire, les cris, les plaintes, l'exclamation, les gémissemens, mais

il ne fait pas en mêler les inflexions aux deux autres voix. Une musique parfaite est celle qui réunit le mieux ces trois voix. Les enfans sont incapables de cette musique-là, & leur chant n'a jamais d'ame. De même dans la voix parlante leur langage n'a point d'accent ; ils crient, mais ils n'accentuent pas ; & comme il y a peu d'énergie dans leur discours, il y a peu d'accent dans leur voix. Notre Eleve aura le parler plus uni, plus simple encore, parceque ses passions n'étant pas éveillées ne mêleront point leur langage au sien. N'allez donc pas lui donner à réciter des rôles de Tragédie & de Comédie, ni vouloir lui apprendre, comme on dit, à déclamer. Il aura trop de sens pour savoir donner un ton à des choses qu'il ne peut entendre, & de l'expression à des sentimens qu'il n'éprouva jamais.

Apprenez-lui à parler uniment, clairement, à bien articuler, à prononcer exactement & sans affectation, à connoître & à suivre l'accent grammatical & la prosodie, à donner toujours assez de voix pour être entendu, mais à n'en donner jamais plus qu'il ne faut ; défaut ordinaire aux enfans élevés dans les Colléges : en toute chose rien de superflu.

De même dans le chant rendez sa voix juste, égale, flexible, sonore, son oreille sensible à la mesure & à l'harmonie, mais rien de plus. La musique imitative & théâtrale n'est pas de son âge. Je ne voudrois pas même qu'il chantât des paroles ; s'il en vouloit chanter, je tâcherois de lui faire des chansons exprès, intéressantes pour son âge, & aussi simples que ses idées.

On pense bien qu'étant si peu pressé de lui apprendre à lire l'écriture, je ne le ferai pas, non plus, de lui apprendre à lire la musique. Ecartons de son cerveau toute attention trop pénible, & ne nous hâtons point de fixer son esprit sur des signes de convention. Ceci, je l'avoue, semble avoir sa difficulté ;

culté; car si la connoissance des notes ne paroît pas d'abord plus nécessaire pour favoir chanter que celle des lettres pour favoir parler, il y a pourtant cette différence, qu'en parlant nous rendons nos propres idées, & qu'en chantant nous ne rendons guères que celles d'autrui. Or pour les rendre, il faut les lire.

Mais premierement, au lieu de les lire on les peut ouïr, & un chant se rend à l'oreille encore plus fidelement qu'à l'œil. De plus, pour bien favoir la musique il ne suffit pas de la rendre, il la faut composer, & l'un doit s'apprendre avec l'autre, sans quoi l'on ne la fait jamais bien. Exercez votre petit Musicien d'abord à faire des phrases bien régulières, bien cadencées; ensuite à les lier entr'elles par une modulation très simple; enfin à marquer leurs différens rapports par une ponctuation correcte, ce qui se fait par le bon choix des cadences & des repos. Sur-tout jamais de chant bizarre, jamais de pathétique ni d'expression. Une mélodie toujours chantante & simple, toujours dérivante des cordes essentielles du ton, & toujours indiquant tellement la basse qu'il la sente & l'accompagne sans peine; car pour se former la voix & l'oreille, il ne doit jamais chanter qu'au clavecin.

Pour mieux marquer les sons on les articule en les prononçant; de-là l'usage de solfier avec certaines syllabes. Pour distinguer les degrés, il faut donner des noms & à ces degrés & à leurs différens termes fixes; de-là les noms des intervalles, & aussi les lettres de l'alphabet dont on marque les touches du clavier & les notes de la gamme. C & A désignent des sons fixes, invariables, toujours rendus par les mêmes touches. *Ut* & *la* sont autre chose. *Ut* est constamment la tonique d'un mode majeur, ou la médiate d'un mode mineur. *La* est constamment la tonique d'un mode mineur, ou la sixième note

d'un mode majeur. Ainsi les lettres marquent les termes immuables des rapports de notre système musical, & les syllabes marquent les termes homologues des rapports semblables en divers tons. Les lettres indiquent les touches du clavier, & les syllabes les degrés du mode. Les Musiciens François ont étrangement brouillé ces distinctions ; ils ont confondu le sens des syllabes avec le sens des lettres, & doublant inutilement les signes des touches, ils n'en ont point laissé pour exprimer les cordes des tons ; en sorte que pour eux *ut* & C font toujours la même chose, ce qui n'est pas, & ne doit pas être, car alors de quoi serviroit C ? Aussi leur manière de solfier est-elle d'une difficulté excessive sans être d'aucune utilité, sans porter aucune idée nette à l'esprit, puisque par cette méthode ces deux syllabes *ut* & *mi*, par exemple, peuvent également signifier une tierce majeure, mineure, superflue, ou diminuée. Par quelle étrange fatalité le pays du monde où l'on écrit les plus beaux livres sur la musique, est-il précisément celui où on l'apprend le plus difficilement ?

Suivons avec notre Eleve une pratique plus simple & plus claire ; qu'il n'y ait pour lui que deux modes dont les rapports soient toujours les mêmes & toujours indiqués par les mêmes syllabes. Soit qu'il chante ou qu'il joue d'un instrument, qu'il sache établir son mode sur chacun des douze tons qui peuvent lui servir de base, & que, soit qu'on module en D, en C, en G, &c. la finale soit toujours *ut* ou *la* selon le mode. De cette manière il vous concevra toujours, les rapports essentiels du mode pour chanter & jouer juste seront toujours présents à son esprit, son exécution sera plus nette & son progrès plus rapide. Il n'y a rien de plus bizarre que ce que les François appellent solfier au naturel ; c'est éloigner les idées de la chose pour en substituer d'étrangères qui ne font qu'égarer. Rien n'est plus naturel

naturel que de solfier par transposition, lorsque le mode est transposé. Mais c'en est trop sur la musique; enseignez-la comme vous voudrez, pourvu qu'elle ne soit jamais qu'un amusement.

Nous voilà bien avertis de l'état de corps étrangers par rapport au nôtre, de leur poids, de leur figure, de leur couleur, de leur solidité, de leur grandeur, de leur distance, de leur température, de leur repos, de leur mouvement. Nous sommes instruits de ceux qu'il nous convient d'approcher ou d'éloigner de nous, de la manière dont il faut nous y prendre pour vaincre leur résistance, ou pour leur en opposer une qui nous préserve d'en être offensés; mais ce n'est pas assez; notre propre corps s'épuise sans-cesse, il a besoin d'être sans-cesse renouvelé. Quoique nous ayons la faculté d'en changer d'autres en notre propre substance, le choix n'est pas indifférent: tout n'est pas aliment pour l'homme; & des substances qui peuvent l'être, il y en a de plus ou de moins convenables, selon la constitution de son espèce, selon le climat qu'il habite, selon son tempérament particulier, & selon la manière de vivre que lui prescrit son état.

Nous mourrions affamés ou empoisonnés, s'il falloit attendre, pour choisir les nourritures qui nous conviennent, que l'expérience nous eût appris à les connoître & à les choisir: mais la suprême bonté qui a fait, du plaisir des êtres sensibles, l'instrument de leur conservation, nous avertit, par ce qui plaît à notre palais, de ce qui convient à notre estomac. Il n'y a point naturellement pour l'homme de Médecin plus sûr que son propre appetit; & à le prendre dans son état primitif, je ne doute point qu'alors les aliment qu'il trouvoit les plus agréables ne lui fussent aussi les plus sains.

Il y a plus. L'Auteur des choses ne pourroit pas seulement aux besoins qu'il nous donne, mais
encore

encore à ceux que nous nous donnons nous-mêmes ; & c'est pour mettre toujours le desir à côté du besoin, qu'il fait que nos goûts changent & s'alterent avec nos manieres de vivre. Plus nous nous éloignons de l'état de nature, plus nous perdons de nos goûts naturels ; ou plutôt l'habitude nous fait une seconde nature que nous substituons tellement à la première, que nul d'entre nous ne connoît plus celle-ci.

Il suit de-là, que les goûts les plus naturels doivent être aussi les plus simples ; car ce sont ceux qui se transforment le plus aisément ; au lieu qu'en s'aiguissant, en s'irritant par nos fantaisies, ils prennent une forme qui ne change plus. L'homme qui n'est encore d'aucun pays se fera sans peine aux usages de quelque pays que ce soit, mais l'homme d'un pays ne devient plus celui d'un autre.

Ceci me paroît vrai dans tous les sens, & bien plus, appliqué au goût proprement dit. Notre premier aliment est le lait, nous ne nous accoutumons que par degrés aux saveurs fortes, d'abord elles nous répugnent. Des fruits, des légumes, des herbes, & enfin quelques viandes grillées, sans assaisonnement & sans sel, firent les festins des premiers hommes (24). La première fois qu'un Sauvage boit du vin, il fait la grimace & le rejette, & même parmi nous, quiconque a vécu jusqu'à vingt ans sans goûter de liqueurs fermentées, ne peut plus s'y accoutumer ; nous serions tous abstinens si l'on ne nous eut donné du vin dans nos jeunes ans. Enfin, plus nos goûts sont simples, plus ils sont universels ; les répugnances les plus communes tombent sur des mets composés. Vit-on jamais personne avoir en dégoût l'eau ni le pain ? voilà la trace de la na-

(24) Voyez l'Arcadie de Pausanias ; voyez aussi le morceau de Plutarque transcrit ci-après.

ture, voilà donc aussi notre règle. Conservons à l'enfant son goût primitif le plus qu'il est possible ; que sa nourriture soit commune & simple, que son palais ne se familiarise qu'à des saveurs peu relevées, & ne se forme point un goût exclusif.

Je n'examine pas ici si cette manière de vivre est plus saine ou non, ce n'est pas ainsi que je l'envisage. Il me suffit de savoir, pour la préférer, que c'est la plus conforme à la nature, & celle qui peut le plus aisément se plier à toute autre. Ceux qui disent qu'il faut accoutumer les enfans aux alimens dont ils useront étant grands, ne raisonnent pas bien, ce me semble. Pourquoi leur nourriture doit-elle être la même tandis que leur manière de vivre est si différente ? Un homme épuisé de travail, de soucis, de peines, a besoin d'alimens succulens qui lui portent de nouveaux esprits au cerveau ; un enfant qui vient de s'ébattre, & dont le corps croît, a besoin d'une nourriture abondante qui lui fasse beaucoup de chile. D'ailleurs, l'homme-fait a déjà son état, son emploi, son domicile ; mais qui est-ce qui peut-être sûr de ce que la fortune réserve à l'enfant ? En toute chose ne lui donnons point une forme si déterminée, qu'il lui en coûte trop d'en changer au besoin. Ne faisons pas qu'il meure de faim dans d'autres pays s'il ne traîne par-tout à sa suite un cuisinier François, ni qu'il dise un jour qu'on ne fait manger qu'en France. Voilà, par parenthèse, un plaisant éloge ! Pour moi, je dirois au contraire, qu'il n'y a que les François qui ne savent pas manger, puisqu'il faut un art si particulier pour leur rendre les mets mangeables.

De nos sensations diverses, le goût donne celles qui généralement nous affectent le plus. Aussi sommes-nous plus intéressés à bien juger des substances qui doivent faire partie de la nôtre, que de celles qui ne font que l'environner. Mille choses
font

sont indifférentes au toucher, à l'ouïe, à la vue ; mais il n'y a presque rien d'indifférent au goût. De plus, l'activité de ce sens est toute physique & matérielle, il est le seul qui ne dit rien à l'imagination, du moins celui dans les sensations duquel elle entre le moins, au lieu que l'imitation & l'imagination mêlent souvent du moral à l'impression de tous les autres. Aussi généralement les cœurs tendres & voluptueux, les caractères passionnés & vraiment sensibles, faciles à émouvoir par les autres sens, sont-ils assez tièdes sur celui-ci. De cela même qui semble mettre le goût au dessous d'eux, & rendre plus méprisable le penchant qui nous y livre, je concludrois au contraire, que le moyen le plus convenable pour gouverner les enfans est de les mener par leur bouche. Le mobile de la gourmandise est sur-tout préférable à celui de la vanité, en ce que la première est un appétit de la nature, tenant immédiatement au sens, & que la seconde est un ouvrage de l'opinion, sujet au caprice des hommes & à toutes fortes d'abus. La gourmandise est la passion de l'enfance ; cette passion ne tient devant aucune autre ; à la moindre concurrence elle disparoit. Eh croyez-moi ! l'enfant ne cessera que trop tôt de songer à ce qu'il mange, & quand son cœur sera trop occupé, son palais ne l'occupera gueres. Quand il sera grand, mille sentimens impétueux donneront le change à la gourmandise, & ne feront qu'irriter la vanité ; car cette dernière passion seule fait son profit des autres, & à la fin les engloutit toutes. J'ai quelquefois examiné ces gens qui donnoient de l'importance aux bons morceaux, qui songeoient en s'éveillant à ce qu'ils mangeroient dans la journée, & décrivoient un repas avec plus d'exactitude que n'en met Polybe à décrire un combat. J'ai trouvé que tous ces prétendus hommes n'étoient que des enfans de quarante ans, sans vigueur & sans consistance,

fruges

fruges consumere nati. La gourmandise est le vice des cœurs qui n'ont point d'étoffe. L'âme d'un gourmand est toute dans son palais, il n'est fait que pour manger ; dans sa stupide incapacité il n'est qu'à table à sa place, il ne fait juger que des plats : laissons-lui sans regret cet emploi : mieux lui vaut celui-là qu'un autre, autant pour nous que pour lui.

Craindre que la gourmandise ne s'enracine dans un enfant capable de quelque chose, est une précaution de petit esprit. Dans l'enfance on ne songe qu'à ce qu'on mange ; dans l'adolescence on n'y songe plus, tout nous est bon, & l'on a bien d'autres affaires. Je ne voudrois pourtant pas qu'on allât faire un usage indiscret d'un ressort si bas, ni étayer d'un bon morceau l'honneur de faire une belle action. Mais je ne vois pas pourquoi, toute l'enfance n'étant ou ne devant être que jeux & folâtres amusemens, des exercices purement corporels n'auroient pas un prix matériel & sensible. Qu'un petit Majorquain, voyant un panier sur le haut d'un arbre, l'abbatte à coups de fronde, n'est-il pas bien juste qu'il en profite, & qu'un bon déjeuner répare la force qu'il use à le gagner (25) ? Qu'un jeune Spartiate à travers les risques de cent coups de fouet se glisse habilement dans une cuisine, qu'il y vole un renardeau tout vivant, qu'en l'emportant dans sa robe il en soit égratigné, mordu, mis en sang, & que pour n'avoir pas la honte d'être surpris, l'enfant se laisse déchirer les entrailles sans sourciller, sans pousser un seul cri, n'est-il pas juste qu'il profite enfin de sa proie, & qu'il la mange après en avoir été mangé ? Jamais un bon repas ne doit être une récompense, mais pourquoi ne feroit-il pas l'effet

(25) Il y a bien des siècles que les Majorquains ont perdu cet usage ; il est du tems de la célébrité de leurs Frondeurs.

des soins qu'on a pris pour se le procurer ? Emile ne regarde point le gâteau que j'ai mis sur la pierre comme le prix d'avoir bien couru ; il fait seulement que le seule moyen d'avoir ce gâteau est d'y arriver plutôt qu'un autre.

Ceci ne contredit point les maximes que j'avançois tout-à-l'heure sur la simplicité des mets : car pour flatter l'appétit des enfans, il ne s'agit pas d'exciter leur sensualité, mais seulement de la satisfaire ; & cela s'obtiendra par les choses du monde les plus communes, si l'on ne travaille pas à leur raffiner le goût. Leur appétit continuel qu'excite le besoin de croître, est un assaisonnement sûr qui leur tient lieu de beaucoup d'autres. Des fruits, du laitage, quelque piece de four un peu plus délicate que le pain ordinaire, sur-tout l'art de dispenser sobrement tout cela, voilà de quoi mener des armées d'enfans au bout du monde, sans leur donner du goût pour les faveurs vives, ni risquer de leur blazer le palais.

Une des preuves que le goût de la viande n'est pas naturel à l'homme, est l'indifférence que les enfans ont pour ce mets-là, & la préférence qu'ils donnent tous à des nourritures végétales, telles que le laitage, la pâtisserie, les fruits, &c. Il importe sur-tout de ne pas dénaturer ce goût primitif, & de ne point rendre les enfans carnassiers : si ce n'est pour leur santé, c'est pour leur caractère ; car de quelque manière qu'on explique l'expérience, il est certain que les grands mangeurs de viande sont en général cruels & féroces plus que les autres hommes ; cette observation est de tous les lieux & de tous les tems : la barbarie angloise est connue (26) ;
les

(26) Je fais que les Anglois vantent beaucoup leur humanité & le bon naturel de leur Nation, qu'ils appellent *Good natured people* ;
mais

les Gaures, au contraire, font les plus doux des hommes (27). Tous les Sauvages font cruels, & leurs mœurs ne les portent point à l'être, cette cruauté vient de leurs alimens. Ils vont à la guerre comme à la chasse, & traitent les hommes comme les ours. En Angleterre même les Bouchers ne font pas reçus en témoignage, non plus que les Chirurgiens ; les grands scélérats s'endurcissent au meurtre en buvant du sang. Homere fait des Cyclopes, mangeurs de chair, des hommes affreux, & des Lotophages un peuple si aimable, qu'aussitôt qu'on avoit essayé de leur commerce, on oublioit jusqu'à son pays pour vivre avec eux.

“ Tu me demandes,” disoit Plutarque, “ pour-
 “ quoi Pithagore s'abstenoit de manger de la chair
 “ des bêtes ; mais moi je te demande, au con-
 “ traire, quel courage d'homme eut le premier qui
 “ approcha de sa bouche une chair meurtrie, qui
 “ brisa de sa dent les os d'une bête expirante, qui
 “ fit servir devant lui des corps morts, des cadavres,
 “ & engloutit dans son estomac des membres, qui le
 “ moment d'auparavant bêloient, mugissoient, mar-
 “ choient & voyoient ? Comment sa main put-elle
 “ enfoncer un fer dans le cœur d'un être sensible ?
 “ Comment ses yeux purent-ils supporter un meur-
 “ tre ? Comment put-il voir saigner, écorcher, dé-
 “ membrer un pauvre animal sans défense ? Com-
 “ ment put-il supporter l'aspect des chairs pante-
 “ lantes ? Comment leur odeur ne lui fit-elle pas
 “ soulever le cœur ? Comment ne fut-il pas dé-
 “ goûté, repoussé, saisi d'horreur, quand il vint a

mais ils ont beau crier cela tant qu'ils peuvent, personne ne le ré-
 pete après eux.

(27) Les Baniens, qui s'abstiennent de toute chair plus sévère-
 ment que les Gaures, font presque aussi doux qu'eux ; mais comme
 leur morale est moins pure & leur culte moins raisonnable, ils ne
 font pas si honnêtes gens.

“ manier l’ordure de ces blessures, à nétoyer le sang
 “ noir & figé qui les couvroit ?

“ *Les peaux rampoient sur la terre écorchées ;*
 “ *Les chairs au feu mugissoient embrochées ;*
 “ *L’homme ne put les manger sans frémir,*
 “ *Et dans son sein les entendit gémir.*

“ Voilà ce qu’il dut imaginer & sentir la premi-
 “ ere fois qu’il surmonta la nature pour faire cet
 “ horrible repas, la première fois qu’il eut faim
 “ d’une bête en vie, qu’il voulut se nourrir d’un
 “ animal qui passoit encore, & qu’il dit comment
 “ il falloit égorger, d’épicer, cuire la brebis qui lui
 “ léchoit les mains. C’est de ceux qui commen-
 “ cerent ces cruels festins, & non de ceux qui les
 “ quittent, qu’on a lieu de s’étonner : encore ces
 “ premiers-là pourroient-ils justifier leur barbarie
 “ par des excuses qui manquent à la nôtre, & dont
 “ le défaut nous rend cent fois plus barbares
 “ qu’eux.

“ Mortels bien-aimés des Dieux, nous diroient ces
 “ premiers hommes, comparez les tems ; voyez
 “ combien vous êtes heureux & combien nous
 “ étions misérables ! La terre nouvellement formée
 “ & l’air chargé de vapeurs étoient encore indociles
 “ à l’ordre des saisons ; le cours incertain des ri-
 “ vieres dégradoit leurs rives de toutes parts : des
 “ étangs, des lacs, de profonds marécages inondoient
 “ les trois quarts de la surface du monde, l’autre
 “ quart étoit couvert de bois & de forêts stériles.
 “ La terre ne produisoit nuls bons fruits ; nous
 “ n’avions nuls instrumens de labourage, nous igno-
 “ rions l’art de nous en servir, & le tems de la
 “ moisson ne venoit jamais pour qui n’avoit rien fe-
 “ mé. Ainsi la faim ne nous quittoit point. L’hi-
 “ ver, la mousse & l’écorce des arbres étoient nos
 “ mets

“ mets ordinaires. Quelques racines vertes de chien-
“ dent & de bruyere étoient pour nous un régal ;
“ & quand les hommes avoient pu trouver des
“ feines, des noix & du gland, ils en danfoient de
“ joie autour d'un chêne ou d'un hêtre au fon de
“ quelque chanfon rustique, appellant la terre leur
“ nourrice & leur mere ; c'étoit-là leur unique
“ fête, c'étoient leurs uniques jeux : tout le reste
“ de la vie humaine n'étoit que douleur, peine &
“ misere.

“ Enfin, quand la terre dépouillée & nue ne
“ nous offroit plus rien, forcés d'outrager la nature
“ pour nous conserver, nous mangeâmes les com-
“ pagnons de notre misere plutôt que de périr avec
“ eux. Mais vous, hommes cruels, qui vous force
“ à verser du sang ? Voyez quelle affluence de biens
“ vous environne ! Combien de fruits vous produit
“ la terre ! Que de richesses vous donnent les
“ champs & les vignes ! Que d'animaux vous of-
“ frent leur lait pour vous nourrir, & leur toison
“ pour vous habiller ! Que leur demandez-vous de
“ plus, & quelle rage vous porte à commettre tant
“ de meurtres, rassasiés de biens & regorgeant de
“ vivres ? Pourquoi mentez-vous contre notre mere en
“ l'accusant de ne pouvoir vous nourrir ? Pourquoi
“ péchez-vous contre Cerès, inventrice des saintes
“ loix, & contre le gracieux Bacchus, consolateur
“ des hommes, comme si leurs dons prodigués ne
“ suffisoient pas à la conservation du genre humain ?
“ Comment avez-vous le cœur de mêler avec leurs
“ doux fruits des ossemens sur vos tables, & de
“ manger avec le lait le sang des bêtes qui vous le
“ donnent ? Les panthères & les lions, que vous
“ appelez bêtes féroces, suivent leur instinct par
“ force & tuent les autres animaux pour vivre. Mais
“ vous, cent fois plus féroces qu'elles, vous com-
“ battez l'instinct sans nécessité pour vous livrer à

“ vos

“ vos cruelles délices ; les animaux que vous man-
 “ gez ne font pas ceux qui mangent les autres ;
 “ vous ne les mangez pas ces animaux carnassiers,
 “ vous les imitez. Vous n’avez faim que des bêtes
 “ innocentes & douces, qui ne font de mal à per-
 “ sonne, qui s’attachent à vous, qui vous servent,
 “ & que vous dévorez pour prix de leurs ser-
 “ vices.

“ O meurtrier contre nature, si tu t’obstines à
 “ soutenir qu’elle t’a fait pour dévorer tes sembla-
 “ bles, des êtres de chair & d’os, sensibles & vivans
 “ comme toi, étouffe donc l’horreur qu’elle t’inspire
 “ pour ces affreux repas ; tue les animaux toi-
 “ même, je dis de tes propres mains ; sans ferre-
 “ mens, sans coutelas ; déchire-les avec tes ongles,
 “ comme font les lions & les ours ; mords ce bœuf
 “ & le mets en pieces, enfonce tes griffes dans sa
 “ peau ; mange cet agneau tout vif, dévore ses
 “ chairs toutes chaudes, bois son ame avec son
 “ sang. Tu frémis, tu n’oses sentir palpiter sous
 “ ta dent une chair vivante ? Homme pitoyable ! tu
 “ commences par tuer l’animal, & puis tu le manges,
 “ comme pour le faire mourir deux fois. Ce n’est
 “ pas assez, la chair morte te répugne encore, tes
 “ entrailles ne peuvent la supporter, il la faut transf-
 “ former par le feu, la bouillir, la rôtir, l’assai-
 “ sonner de drogues qui la déguisent ; il te faut des
 “ Chaircuitiers, des Cuisiniers, des Rotisseurs, des
 “ gens pour t’ôter l’horreur du meurtre & t’ha-
 “ biller des corps morts, afin que le sens du goût
 “ trompé par ces déguisemens ne rejette point ce
 “ qui lui est étrange, & favoure avec plaisir des
 “ cadavres dont l’œil même eût peine à souffrir
 “ l’aspect.”

Quoique ce morceau soit étranger à mon sujet,
 je n’ai pu résister à la tentation de le transcrire, &
 je

je crois que peu de Lecteurs m'en fauront mauvais gré.

Au reste, quelque sorte de régime que vous donniez aux enfans, pourvû que vous ne les accoutumiez qu'à des mets communs & simples, laissez-les manger, courir & jouer tant qu'il leur plaît, & foyez sûrs qu'ils ne mangeront jamais trop & n'auront point d'indigestions : mais si vous les affamez la moitié du tems, & qu'ils trouvent le moyen d'échapper à votre vigilance, ils se dédomageront de toute leur force, ils mangeront jusqu'à regorger, jusqu'à crever. Notre appétit n'est démesuré que parceque nous voulons lui donner d'autres règles que celles de la nature. Toujours réglant, prescrivant, ajoutant, retranchant, nous ne faisons rien que la balance à la main ; mais cette balance est à la mesure de nos fantaisies, & non pas à celle de notre estomac. J'en reviens toujours à mes exemples. Chez les Payfans, la huche & le fruitier sont toujours ouverts, & les enfans, non plus que les hommes, n'y savent ce que c'est qu'indigestions.

S'il arrivoit pourtant qu'un enfant mangeât trop, ce que je ne crois pas possible par ma méthode, avec des amusemens de son goût, il est si aisé de le distraire, qu'on parviendroit à l'épuiser d'inanition sans qu'il y songeât. Comment des moyens si sûrs & si faciles échappent-ils à tous les Instituteurs ? Herodote raconte que les Lydiens, pressés d'un extrême disette, s'aviserent d'inventer les jeux & d'autre divertissemens avec lesquels ils donnoient le change à leur faim, & passoient des jours entiers sans songer à manger (28). Vos savans Instituteurs ont peut-être

lû

(28) Les anciens Historiens sont remplis de vues dont on pourroit faire usage, quand même les faits qui les présentent seroient faux : mais nous ne savons tirer aucun vrai parti de l'Histoire ; la critique d'érudition absorbe tout, comme s'il impertoit beaucoup qu'un fait fut

vraï,

lû cent fois ce passage, fans voir l'application qu'on en peut faire aux enfans. Quelqu'un d'eux me dira peut-être qu'un enfant ne quitte pas volontiers son dîner pour aller étudier sa leçon. Maître, vous avez raison : je ne pensois pas à cet amusement-là.

Le sens de l'odorat est au goût ce que celui de la vûe est au toucher : il le prévient, il l'avertit de la maniere dont telle ou telle substance doit l'affecter, & dispose à la rechercher ou à la fuir, selon l'impression qu'on en reçoit d'avance. J'ai oui dire que les Sauvages avoient l'odorat tout autrement affecté que le nôtre, & jugeoient tout différemment des bonnes & des mauvaises odeurs. Pour moi, je le croirois bien. Les odeurs par elles-mêmes font des sensations foibles ; elles ébranlent plus l'imagination que le sens, & n'affectent pas tant par ce qu'elles donnent que par ce qu'elles font attendre. Cela supposé, les goûts des uns devenus, par leurs manieres de vivre, si différens des goûts des autres, doivent leur faire porter des jugemens bien opposés des faveurs, & par conséquent des odeurs qui les annoncent. Un Tartare doit flairer avec autant de plaisir un quartier puant de cheval mort, qu'un de nos chasseurs une perdrix à moitié pourrie.

Nos sensations oïseuses, comme d'être embaumé des fleurs d'un parterre, doivent être insensibles à des hommes qui marchent trop pour aimer à se promener, & qui ne travaillent pas assez pour se faire une volupté du repos. Des gens toujours affamés ne fauroient prendre un grand plaisir à des parfums qui n'annoncent rien à manger.

L'odorat est le sens de l'imagination. Donnant aux nerfs un ton plus fort, il doit beaucoup agiter

vrai, pourvu qu'on en pût tirer une instruction utile. Les hommes sensés doivent regarder l'Histoire comme un tissu de fables dont la morale est très appropriée au cœur humain.

le cerveau ; c'est pour cela qu'il ranime un moment le tempérament & l'épuise à la longue. Il a dans l'amour des effets assez connus : le doux parfum d'un cabinet de toilette n'est pas un piège aussi foible qu'on pense ; & je ne fais s'il faut féliciter ou plaindre l'homme sage & peu sensible, que l'odeur des fleurs que sa Maîtresse a sur le sein ne fit jamais palpiter.

L'odorat ne doit pas être fort actif dans le premier âge, où l'imagination que peu de passions ont encore animée n'est gueres susceptible d'émotion, & où l'on n'a pas encore assez d'expérience pour prévoir avec un sens ce que nous en promet un autre. Aussi cette conséquence est-elle parfaitement confirmée par l'observation ; & il est certain que ce sens est encore obtus & presque hébété chez la plupart des enfans. Non que la sensation ne soit en eux aussi fine & peut-être plus que dans les hommes ; mais parceque, n'y joignant aucune autre idée, ils ne s'en affectent pas aisément d'un sentiment de plaisir ou de peine, & qu'ils n'en font ni flattés ni blessés comme nous. Je crois que sans sortir du même système, & sans recourir à l'anatomie comparée des deux sexes, on trouveroit aisément la raison pourquoi les femmes en général s'affectent plus vivement des odeurs que les hommes.

On dit que les Sauvages du Canada se rendent dès leur jeunesse l'odorat si subtil, que, quoiqu'ils aient des chiens, ils ne daignent pas s'en servir à la chasse, & se servent de chiens à eux-mêmes. Je conçois en effet que si l'on élevoit les enfans à éventer leur diner, comme le chien évente le gibier, on parviendroit peut-être à leur perfectionner l'odorat au même point ; mais je ne vois pas au fond qu'on puisse en eux tirer de ce sens un usage fort utile, si ce n'est pour leur faire connoître ses rapports avec celui du goût. La nature a pris soin de nous forcer

à nous mettre au fait de ces rapports. Elle a rendu l'action de ce dernier sens presque inséparable de celle de l'autre en rendant leurs organes voisins, & plaçant dans la bouche une communication immédiate entre les deux, en sorte que nous ne goûtons rien sans le flairer. Je voudrois seulement qu'on n'altérât pas ces rapports naturels pour tromper un enfant en couvrant, par exemple, d'un aromate agréable le déboire d'une médecine ; car la discorde des deux sens est trop grande alors pour pouvoir l'abuser ; le sens le plus actif absorbant l'effet de l'autre, il n'en prend pas la médecine avec moins de dégoût ; ce dégoût s'étend à toutes les sensations qui le frappent en même-tems ; à la présence de la plus foible son imagination lui rappelle aussi l'autre ; un parfum très suave n'est plus pour lui qu'une odeur dégoutante, & c'est ainsi que nos indiscrettes précautions augmentent la somme des sensations déplaissantes aux dépens des agréables.

Il me reste à parler dans les livres suivans de la culture d'une espece de sixieme sens appellé sens-commun, moins parcequ'il est commun à tous les hommes, que parcequ'il résulte de l'usage bien réglé des autres sens, & qu'il nous instruit de la nature des choses par le concours de toutes leurs apparences. Ce sixieme sens n'a point par conséquent d'organe particulier ; il ne réside que dans le cerveau, & ses sensations purement internes s'appellent perceptions ou idées. C'est par le nombre de ces idées que se mesure l'étendue de nos connoissances ; c'est leur netteté, leur clarté qui fait la justesse de l'esprit ; c'est l'art de les comparer entre elles qu'on appelle raison humaine. Ainsi ce que j'appellois raison sensitive ou puérile, consiste à former des idées simples par le concours de plusieurs sensations, & ce que j'appelle raison intellectuelle ou humaine, consiste

consiste à former des idées complexes par le concours de plusieurs idées simples.

Supposant donc que ma méthode soit celle de la nature & que je ne me sois pas trompé dans l'application, nous avons amené notre Eleve à travers les pays des sensations jusqu'aux confins de la raison puérile : le premier pas que nous allons faire au-delà doit être un pas d'homme. Mais avant d'entrer dans cette nouvelle carrière, jettons un moment les yeux sur celle que nous venons de parcourir. Chaque âge, chaque état de la vie a sa perfection convenable, sa sorte de maturité que lui est propre. Nous avons souvent oui parler d'un homme-fait, mais considérons un enfant-fait : ce spectacle sera plus nouveau pour nous, & ne sera peut-être pas moins agréable.

L'existence des êtres finis est si pauvre & si bornée, que quand nous ne voyons que ce qui est, nous ne sommes jamais émus. Ce sont les chimères qui ornent les objets réels, & si l'imagination n'ajoute un charme à ce qui nous frappe, le stérile plaisir qu'on y prend se borne à l'organe, & laisse toujours le cœur froid. La terre parée des trésors de l'automne étale une richesse que l'œil admire, mais cette admiration n'est point touchante ; elle vient plus de la réflexion que du sentiment. Au printemps la campagne presque nue n'est encore couverte de rien ; les bois n'offrent point d'ombre, la verdure ne fait que de poindre, & le cœur est touché à son aspect. En voyant renaître ainsi la nature, on se sent ranimer soi-même ; l'image du plaisir nous environne : Ces compagnes de la volupté, ces douces larmes toujours prêtes à se joindre à tout sentiment délicieux, sont déjà sur le bord de nos paupières ; mais l'aspect des vendanges a beau être animé, vivant, agréable ; on le voit toujours d'un œil sec.

Pourquoi cette différence ? c'est qu'au spectacle du printems l'imagination joint celui des faifons qui le doivent fuivre ; à ces tendres bourgeons que l'œil apperçoit, elle ajoute les fleurs, les fruits, les ombrages, quelquefois les myfteres qu'ils peuvent couvrir. Elle réunit en un point des tems qui fe doivent fuccéder, & voit moins les objets comme ils feront que comme elle les defire, parcequ'il dépend d'elle de les choisir. En automne au contraire, on n'a plus à voir que ce qui est. Si l'on veut arriver au printems, l'hiver nous arrête, & l'imagination glacée expire fur la neige & fur les frimats.

Telle est la source du charme qu'on trouve à contempler une belle enfance, préférablement à la perfection de l'âge mûr. Quand est-ce que nous goûtons un vrai plaisir à voir un homme ? c'est quand la mémoire des fes actions nous fait rétrograder fur fa vie & le rajeunit, pour ainsi dire, à nos yeux. Si nous fommes réduits à le confiderer tel qu'il est, ou à le fupposer tel qu'il fera dans fa vieillesse, l'idée de la nature déclinante efface tout notre plaisir. Il n'y en a point à voir avancer un homme à grands pas vers fa tombe, & l'image de la mort enlaidit tout.

Ma's quand je me figure un enfant de dix à douze ans, vigoureux, bien formé pour son âge, il ne me fait pas naître une idée qui ne foit agréable, foit pour le présent, foit pour l'avenir : je le vois bouillant, vif, animé, fans fouci rongeur, fans longue & pénible prévoyance ; tout entier à son être actuel, & jouiffant d'une plénitude de vie qui semble vouloir s'étendre hors de lui. Je le prévois dans un autre âge exerçant le fens, l'esprit, les forces qui se développent en lui de jour en jour, & dont il donne à chaque instant de nouveaux indices : ie le contemple enfant, & il me plaît ; je l'imagine
homme,

homme, & il me plaît davantage ; son sang ardent semble réchauffer le mien ; je crois vivre de sa vie & sa vivacité me rajeunit.

L'heure sonne, quel changement ! A l'instant son œil se ternit, sa gaieté s'efface, adieu la joie, adieu les folâtres jeux. Un homme sévère & fâché le prend par la main, lui dit gravement, *allons Monsieur*, & l'emmene. Dans la chambre où ils entrent j'entrevois des livres. Des livres ! quel triste ameublement pour son âge ! le pauvre enfant se laisse entraîner, tourne un œil de regret sur tout ce qui l'environne, se tait, & part les yeux gonflés de pleurs qu'il n'ose répandre, & le cœur gros de soupirs qu'il n'ose exhaler.

O toi qui n'as rien de pareil à craindre, toi pour qui nul tems de la vie n'est un tems de gêne & d'ennui, toi qui vois venir le jour sans inquiétude, la nuit sans impatience, & ne comptes les heures que par tes plaisirs, viens mon heureux, mon aimable Eleve, nous consoler par ta présence du départ de cet infortuné, viens il arrive, & je sens à son approche un mouvement de joie que je lui vois partager. C'est son ami, son camarade, c'est le compagnon de ses jeux qu'il aborde ; il est bien sûr en me voyant qu'il ne restera pas long-tems sans amusement ; nous ne dépendons jamais l'un de l'autre, mais nous nous accordons toujours, & nous ne sommes avec personne aussi bien qu'ensemble.

Sa figure, son port, sa contenance annoncent l'assurance & le contentement ; la santé brille sur son visage ; ses pas affermis lui donnent un air de vigueur ; son teint délicat encore sans être fade n'a rien d'une mollesse efféminée, l'air & le soleil y ont déjà mis l'empreinte honorable de son sexe ; ses muscles encore arrondis commencent à marquer quelques traits d'une physionomie naissante ; ses yeux que le feu du sentiment n'anime point encore,

ont au moins toute leur sérénité native (29) ; de longs chagrins ne les ont point obscurcis, des pleurs fans fin n'ont point fillonné ses joues. Voyez dans ses mouvemens prompts, mais sûrs, la vivacité de son âge, la fermeté de l'indépendance, l'expérience des exercices multipliés. Il a l'air ouvert & libre, mais non pas insolent ni vain ; son visage qu'on n'a pas collé sur des livres ne tombe point sur son estomac : on n'a pas besoin de lui dire, *levez la tête* ; la honte ni la crainte ne la lui firent jamais baisser.

Faisons-lui place au milieu de l'assemblée ; Messieurs, examinez-le, interrogez-le en toute confiance ; ne craignez ni ses importunités, ni son babil, ni ses questions indiscrettes. N'ayez pas peur qu'il s'empare de vous, qu'il prétende vous occuper de lui seul, & que vous ne puissiez plus vous en défaire.

N'attendez pas, non plus, de lui des propos agréables, ni qu'il vous dise ce que je lui aurai dicté ; n'en attendez que la vérité naïve & simple, fans ornement, fans apprêt, fans vanité. Il vous dira le mal qu'il a fait ou celui qu'il pense, tout aussi librement que le bien, sans s'embarrasser en aucune sorte de l'effet que fera sur vous ce qu'il aura dit ; il usera de la parole dans toute la simplicité de sa première institution.

L'on aime à bien augurer des enfans, & l'on a toujours regret à ce flux d'inepties qui vient presque toujours renverser les espérances qu'on voudroit tirer de quelque heureuse rencontre, qui par hasard leur tombe sur la langue. Si le mien donne rarement de telles espérances, il ne donnera jamais ce regret ; car il ne dit jamais un mot inutile, & ne s'épuise pas sur un babil qu'il fait qu'on n'écoute

(29) *Natia*. J'emploie ce mot dans une acception Italienne, faute de lui trouver un synonyme en François. Si j'ai tort, peu importe, pourvu qu'on m'entende.

point. Ses idées font bornées, mais nettes ; s'il ne fait rien par cœur, il fait beaucoup par expérience. S'il lit moins bien qu'un autre enfant dans nos livres, il lit mieux dans celui de la nature ; son esprit n'est pas dans sa langue, mais dans sa tête ; il a moins de mémoire que de jugement ; il ne fait parler qu'un langage, mais il entend ce qu'il dit, & s'il ne dit pas si bien que les autres disent, en revanche il fait mieux qu'ils ne font.

Il ne fait ce que c'est que routine, usage, habitude ; ce qu'il fit hier n'influe point sur ce qu'il fait aujourd'hui (30) : il ne fuit jamais de formule, ne cede point à l'autorité ni à l'exemple, & n'agit ni ne parle que comme il lui convient. Ainsi n'attendez pas de lui des discours dictés ni des manières étudiées, mais toujours l'expression fidele de ses idées, & la conduite qui naît de ses penchans.

Vous lui trouvez un petit nombre de notions morales qui se rapportent à son état actuel, aucune sur l'état relatif des hommes : & de quoi lui serviroient-elles, puisqu'un enfant n'est pas encore un membre actif de la société ? Parlez-lui de liberté, de propriété, de convention même : il peut en favoir jusques-là ; il fait pourquoi ce qui est à lui est à lui, & pourquoi ce qui n'est pas à lui n'est pas à lui. Passé cela, il ne fait plus rien. Parlez-lui de devoir, d'obéissance, il ne fait ce que vous voulez dire ; commandez-lui quelque chose, il ne vous entendra pas ; mais dites-lui ; si vous me

(30) L'attrait de l'habitude vient de la paresse naturelle à l'homme, & cette paresse augmente en s'y livrant : on fait plus aisément ce qu'on a déjà fait, la route étant frayée en devient plus facile à suivre. Aussi peut on remarquer que l'empire de l'habitude est très grand sur les Vieillards & sur les gens indolens, très petit sur la Jeunesse & sur les gens vifs. Ce régime n'est bon qu'aux ames foibles, & les affoiblit davantage de jour en jour. La seule habitude utile aux enfans est de s'affervir sans peine à la nécessité des choses, & la seule habitude utile aux hommes, est de s'affervir sans peine à la raison. Toute autre habitude est un vice.

faisiez tel plaisir, je vous le rendrois dans l'occasion : à l'instant il s'empressera de vous complaire ; car il ne demande pas mieux que d'étendre son domaine, & d'acquérir sur vous des droits qu'il fait être inviolables. Peut-être même n'est-il pas fâché de tenir une place, de faire nombre, d'être compté pour quelque chose ; mais s'il a ce dernier mortif, le voilà déjà forti de la nature, & vous n'avez pas bien bouché d'avance toutes les portes de la vanité.

De son côté, s'il a besoin de quelque assistance, il la demandera indifféremment au premier qu'il rencontre, il la demanderoit au Roi comme à son laquais : tous les hommes sont encore égaux à ses yeux. Vous voyez à l'air dont il prie, qu'il sent qu'on ne lui doit rien. Il fait que ce qu'il demande est une grâce, il fait aussi que l'humanité porte à en accorder. Ses expressions sont simples & laconiques. Sa voix, son regard, son geste, sont d'un être également accoutumé à la complaisance & au refus. Ce n'est ni la rempante & servile soumission d'un esclave, ni l'impérieux accent d'un Maître ; c'est une modeste confiance en son semblable, c'est la noble & touchante douceur d'un être libre, mais sensible & foible, qui implore l'assistance d'un être libre, mais fort & bienfaisant. Si vous lui accordez ce qu'il vous demande, il ne vous remerciera pas, mais il sentira qu'il a contracté une dette. Si vous le lui refusez, il ne se plaindra point, il n'insistera point, il fait que cela seroit inutile : il ne se dira point ; on ma refusé : mais il se dira ; cela ne pouvoit pas être ; & , comme je l'ai déjà dit, on ne se mutine guere contre la nécessité bien reconnue.

Laissez-le seul en liberté, voyez-le agir sans lui rien dire ; considérez ce qu'il fera & comme il s'y prendra. N'ayant pas besoin de se prouver qu'il est libre, il ne fait jamais rien par étourderie, & seulement pour faire un acte de pouvoir sur lui-même ;

ne fait-il pas qu'il est toujours maître de lui ? Il est alerte, léger, dispos ; ses mouvemens ont toute la vivacité de son âge, mais vous n'en voyez pas un qui n'ait une fin. Quoi qu'il veuille faire, il n'entreprendra jamais rien qui soit au-dessus de ses forces, car il les a bien éprouvées & les connoît ; ses moyens sont toujours appropriés à ses desseins, & rarement il agira sans être assuré du succès. Il aura l'œil attentif & judicieux ; il n'ira pas niaisement interrogeant les autres sur tout ce qu'il voit, mais il l'examinera lui-même, & se fatiguera pour trouver ce qu'il veut apprendre, avant de le demander. S'il tombe dans des embarras imprévus, il se troublera moins qu'un autre ; s'il y a du risque il s'effrayera moins aussi. Comme son imagination reste encore inactive & qu'on n'a rien fait pour l'animer, il ne voit que ce qui est, n'estime les dangers que ce qu'ils valent, & garde toujours son sang-froid. La nécessité s'appesantit trop souvent sur lui pour qu'il régimbe encore contre elle ; il en porte le joug dès sa naissance, l'y voilà bien accoutumé ; il est toujours prêt à tout.

Qu'il s'occupe ou qu'il s'amuse, l'un & l'autre est égal pour lui, ses jeux sont ses occupations, il n'y sent point de différence. Il met à tout ce qu'il fait un intérêt qui fait rire & une liberté qui plaît, en montrant à la fois le tour de son esprit & la sphère de ses connoissances. N'est-ce pas le spectacle de cet âge, un spectacle charmant & doux de voir un joli enfant, l'œil vif & gai, l'air content & serein, la physionomie ouverte & riante, faire en se jouant les choses les plus sérieuses, ou profondément occupé des plus frivoles amusemens ?

Voulez-vous à présent le juger par comparaison ? Mélez-le avec d'autres enfans, & laissez-le faire. Vous verrez bientôt lequel est le plus vraiment formé, lequel approche le mieux de la perfection de leur

leur âge. Parmi les enfans de la ville nul n'est plus adroit que lui, mais il est plus fort qu'aucun autre. Parmi de jeunes payfans, il les égale en force & les passe en adresse. Dans tout ce qui est à portée de l'enfance, il juge, il raisonne, il prévoit mieux qu'eux tous. Est-il question d'agir, de courir, de sauter, d'ébranler des corps, d'enlever des masses, d'estimer des distances, d'inventer des jeux, d'emporter des prix ? on diroit que la nature est à ses ordres, tant il fait aisément plier toute chose à ses volontés. Il est fait pour guider, pour gouverner ses égaux : le talent, l'expérience lui tiennent lieu de droit & d'autorité. Donnez-lui l'habit & le nom qu'il vous plaira, peu importe ; il primera partout, il deviendra partout le chef des autres ; ils sentiront toujours sa supériorité sur eux. Sans vouloir comander il fera le maître, sans croire obéir ils obéiront.

Il est parvenu à la maturité de l'enfance, il a vécu de la vie d'un enfant, il n'a point acheté sa perfection aux depens de son bonheur : au contraire, ils ont concouru l'un à l'autre. En acquérant toute la raison de son âge, il a été heureux & libre autant que sa constitution lui permet de l'être. Si la fatale faux vient moissonner en lui la fleur de nos espérances, nous n'aurons point à pleurer à la fois sa vie & sa mort, nous n'aigrirons point nos douleurs du souvenir de celles que nous lui auront causées ; nous nous dirons ; au moins il a joui de son enfance ; nous ne lui avons rien fait perdre de ce que la nature lui avoit donné.

Le grand inconvénient de cette première éducation, est qu'elle n'est sensible qu'aux hommes clairvoyans, & que dans un enfant élevé avec tant de soin, des yeux vulgaires ne voyent qu'un polisson. Un Précepteur songe à son intérêt plus qu'à celui de son Disciple, il s'attache à prouver qu'il ne perd pas son

son tems & qu'il gagne bien l'argent qu'on lui donne ; il le pourvoit d'un acquis de facile étalage & qu'on puisse montrer quand on veut ; il n'importe que ce qu'il lui apprend soit utile pourvu qu'il se voye aisément. Il accumule sans choix, sans discernement, cent fatras dans sa mémoire. Quand il s'agit d'examiner l'enfant, on lui fait déployer sa marchandise, il l'étale, on est content, puis il replie son balot & s'en va. Mon élève n'est pas si riche, il n'a point de balot à déployer, il n'a rien à montrer que lui-même. Or un enfant, non plus qu'un homme, ne se voit pas en un moment. Où sont les Observateurs qui sachent saisir au premier coup d'œil les traits qui le caractérisent ? Il en est, mais il en est peu, & sur cent mille peres, il ne s'en trouvera pas un de ce nombre.

Les questions trop multipliées ennuyent & rebutent tout le monde, à plus forte raison les enfans. Au bout de quelques minutes leur attention se lasse, ils n'écoutent plus ce qu'un obstiné questionneur leur demande, & ne répondent plus qu'au hasard. Cette maniere de les examiner est vaine & pédantesque ; souvent un mot pris à la volée peint mieux leur sens & leur esprit que ne feroient de longs discours : mais il faut prendre garde que ce mot ne soit ni dicté ni fortuit. Il faut avoir beaucoup de jugement soi-même pour apprécier celui d'un enfant.

J'ai oui raconter à feu Milord Hyde, qu'un de ses amis revenu d'Italie après trois ans d'absence, voulut examiner les progrès de son fils âgé de neuf à dix ans. Ils vont un soir se promener, avec son Gouverneur & lui, dans une plaine où des Ecoliers s'amusoient à guider des cerf-volans. Le pere en passant dit à son fils, *où est le cerf-volant dont voilà l'ombre ?* sans hésiter, sans lever la tête, l'enfant dit, *sur le grand chemin.* Et en effet, ajoûtoit Milord Hyde,

Hyde, le grand chemin étoit entre le soleil & nous. Le pere à ce mot embrasse son fils, & finissant-là son examen, s'en va sans rien dire. Le lendemain il envoya au Gouverneur l'acte d'une pension viagere outre ses appointemens.

Quel homme que ce pere là, & quel fils lui étoit promis ? La question est précisément de l'âge : la réponse est bien simple ; mais voyez quelle netteté de judiciaire enfantine elle suppose ! C'est ainsi que l'Eleve d'Aristote apprivoisoit ce Courfier célèbre qu'aucun Ecuyer n'avoit pu dompter.

F I N

du Livre deuxieme & du Tome premier.

E R R A T A.

Page 16. ligne 7. fait, lisez lait.

— 100. — 5. c'est d'en prendre, lisez c'est d'en perdre.

É M I L E,

. O U

DE L'ÉDUCATION.

Par J. J. ROUSSEAU,

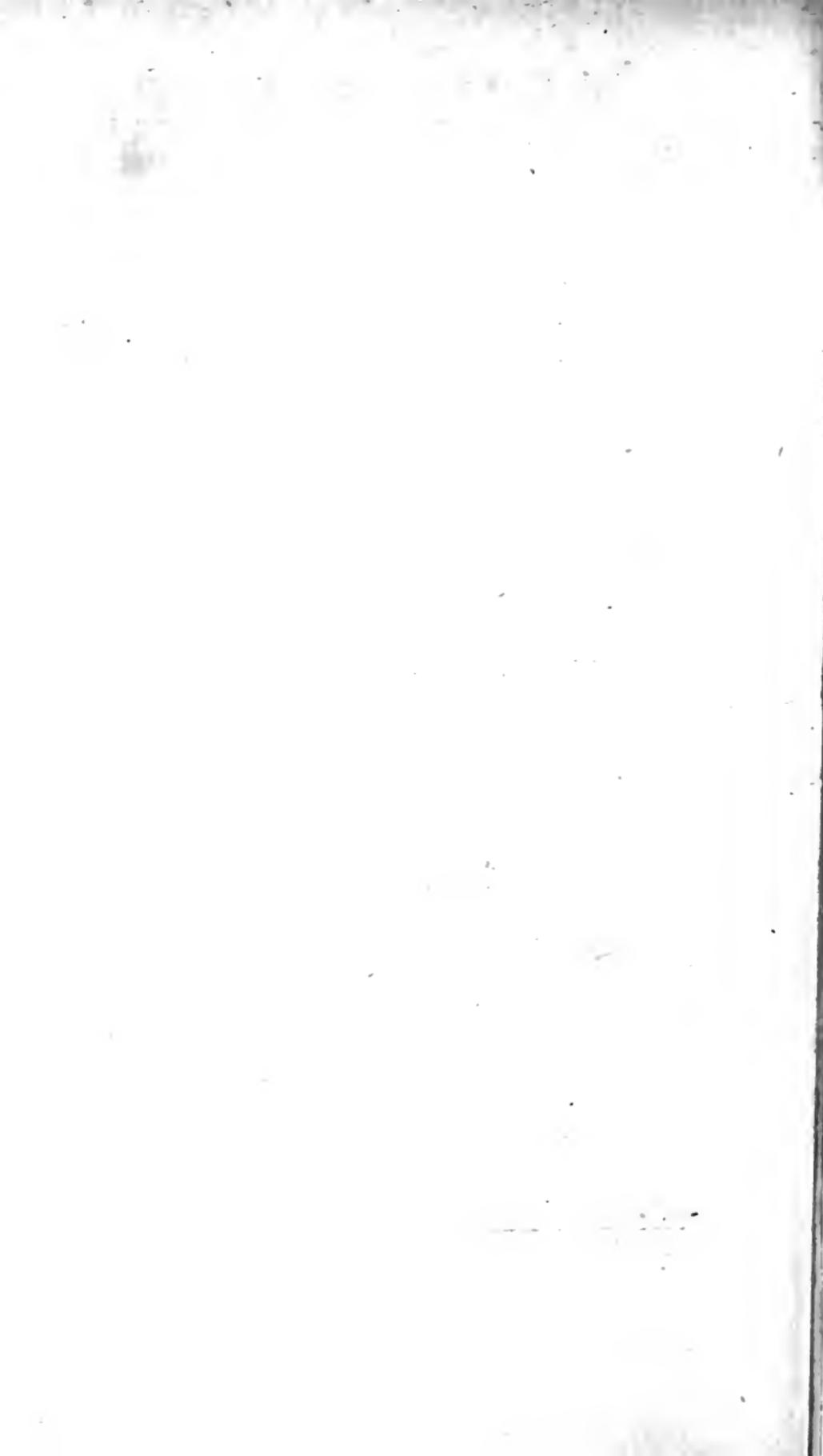
Citoyen de Genève.

TOME SECONDE.



A F R A N C F O R T.

M. D C C. L X I I.



É M I L E,
O U
DE L'É D U C A T I O N.

L I V R E III.

QUOIQUE jusqu'à l'adolescence tout le cours de la vie soit un tems de foiblesse, il est un point dans la durée de ce premier âge où, le progrès des forces ayant passé celui des besoins, l'animal croissant, encore absolument foible, devient fort par relation. Ses besoins n'étant pas tous développés, ses forces actuelles sont plus que suffisantes pour pourvoir à ceux qu'il a. Comme homme il seroit très-foible ; comme enfant il est très-fort.

D'où vient la foiblesse de l'homme ? De l'inégalité qui se trouve entre sa force & ses desirs. Ce sont nos passions qui nous rendent foibles, parce qu'il faudroit pour les contenter plus de forces que ne nous en donna la Nature. Diminuez donc les desirs, c'est comme si vous augmentiez les forces ; celui qui peut plus qu'il ne desire, en

a de reste : il est certainement un être très-fort. Voilà le troisième état de l'enfance & celui dont j'ai maintenant à parler. Je continue à l'appeller enfance, faute de terme propre à l'exprimer ; car cet âge approche de l'adolescence, sans être encore celui de la puberté.

A douze ou treize ans les forces de l'enfant se développent bien plus rapidement que ses besoins. Le plus violent, le plus terrible ne s'est pas encore fait sentir à lui ; l'organe même en reste dans l'imperfection, & semble pour en sortir attendre que sa volonté l'y force. Peu sensible aux injures de l'air & des saisons, sa chaleur naissante lui tient lieu d'habit, son appétit lui tient lieu d'affaïsonnement ; tout ce qui peut nourrir est bon à son âge ; s'il a sommeil, il s'étend sur la terre & dort ; il se voit par-tout entouré de tout ce qui lui est nécessaire ; aucun besoin imaginaire ne le tourmente ; l'opinion ne peut rien sur lui ; ses desirs ne vont pas plus loin que ses bras : non-seulement il peut se suffire à lui-même, il a de la force au-delà de ce qu'il lui en faut ; c'est le seul tems de sa vie où il sera dans ce cas.

Je pressens l'objection. L'on ne dira pas que l'enfant a plus de besoins que je ne lui en donne, mais on niera qu'il ait la force que je lui attribue : on ne songera pas que je parle de mon élève, non de ces poupées ambulantes qui voyagent d'une chambre à l'autre, qui labourent dans une caisse, & portent des fardeaux de carton. L'on me dira que la force virile ne se manifeste qu'avec le virilité, que les esprits vitaux élaborés dans les vaisseaux convenables & répandus dans tout le corps, peuvent seuls donner aux muscles la consistance, l'activité, le ton, le ressort d'où résulte une véritable force. Voilà la philosophie du cabinet, mais moi

moi j'en appelle à l'expérience. Je vois dans vos campagnes de grands garçons labourer, biner, tenir la charrue, charger un tonneau de vin, mener la voiture tout comme leur pere ; on les prendroit pour des hommes, si le son de leur voix ne les trahissoit pas. Dans nos villes mêmes de jeunes ouvriers, forgerons, taillandiers, maréchaux, sont presque aussi robustes que les maîtres, & ne seroient gueres moins adroits si on les eût exercés à tems. S'il y a de la différence, & je conviens qu'il y en a, elle est beaucoup moindre, je le répète, que celle des desirs fougueux d'un homme aux desirs bornés d'un enfant. D'ailleurs il n'est pas ici question seulement de forces physiques, mais sur-tout de la force & capacité de l'esprit qui les supplée ou qui les dirige.

Cet intervalle où l'individu peut plus qu'il ne desire, bien qu'il ne soit pas le tems de sa plus grande force absolue, est, comme je l'ai dit, celui de sa plus grande force relative. Il est le tems le plus précieux de la vie ; tems qui ne vient qu'une seule fois ; tems très-court, & d'autant plus court, comme on verra dans la suite, qu'il lui importe plus de le bien employer.

Que fera-t-il donc de cet excédent de facultés & de forces qu'il a de trop à présent, & qui lui manquera dans un autre âge ? Il tâchera de l'employer à des soins qui lui puissent profiter au besoin. Il jettera, pour ainsi dire, dans l'avenir le superflu de son être actuel : l'enfant robuste fera des provisions pour l'homme foible : mais il n'établira ses magasins ni dans des coffres qu'on peut lui voler, ni dans des granges qui lui sont étrangères ; pour s'approprier véritablement son acquis, c'est dans ses bras, dans sa tête, c'est dans lui qu'il le logera. Voici donc le tems des travaux,

des instructions, des études; & remarquez que ce n'est pas moi qui fais arbitrairement ce choix, c'est la Nature elle-même qui l'indique.

L'intelligence humaine a ses bornes, & non-seulement un homme ne peut pas tout savoir, il ne peut pas même savoir en entier le peu que savent les autres hommes. Puisque la contradictoire de chaque proposition fautive est une vérité, le nombre des vérités est inépuisable comme celui des erreurs. Il y a donc un choix dans les choses qu'on doit enseigner, ainsi que dans le tems propre à les apprendre. Des connoissances qui sont à notre portée, les unes sont fausses, les autres sont inutiles, les autres servent à nourrir l'orgueil de celui qui les a. Le petit nombre de celles qui contribuent réellement à notre bien-être est seul digne des recherches d'un homme sage, & par conséquent d'un enfant qu'on veut rendre tel. Il ne s'agit point de savoir ce qui est, mais seulement ce qui est utile.

De ce petit nombre il faut ôter encore ici les vérités qui demandent pour être comprises un entendement déjà tout formé; celles qui supposent la connoissance des rapports de l'homme, qu'un enfant ne peut acquérir; celles qui, bien que vraies en elles-mêmes, disposent une ame inexperimentée à penser faux sur d'autres sujets.

Nous voilà réduits à un bien petit cercle relativement à l'existence des choses; mais que ce cercle forme encore une sphere immense pour la mesure de l'esprit d'un enfant! Ténèbres de l'entendement humain, quelle main téméraire osa toucher à votre voile? Que d'abymes je vois creuser par nos vaines sciences autour de ce jeune infortuné! O toi qui vas le conduire dans ces périlleux sentiers, & tirer devant ses yeux le rideau

deau sacré de la Nature, tremble. Assûre-toi bien premièrement de sa tête & de la tienne; crains qu'elle ne tourne à l'un ou à l'autre, & peut-être à tous les deux. Crains l'attrait spécieux du mensonge, & les vapeurs enivrantes de l'orgueil. Souviens-toi, souviens-toi sans cesse que l'ignorance n'a jamais fait de mal, que l'erreur seule est funeste, & qu'on ne s'égare point par ce qu'on ne fait pas, mais par ce qu'on croit savoir.

Ses progrès dans la géométrie vous pourroient servir d'épreuve & de mesure certaine pour le développement de son intelligence; mais si tôt qu'il peut discerner ce qui est utile & ce qui ne l'est pas, il importe d'user de beaucoup de ménagement & d'art pour l'amener aux études spéculatives. Voulez vous, par exemple, qu'il cherche une moyenne proportionnelle entre deux lignes? commencez par faire en sorte qu'il ait besoin de trouver un carré égal à un rectangle donné: s'il s'agissoit de deux moyennes proportionnelles, il faudroit d'abord lui rendre le problème de la duplication du cube intéressant, &c. Voyez comment nous approchons par degrés des notions morales qui distinguent le bien & le mal! Jusqu'ici nous n'avons connu de loi que celle de la nécessité: maintenant nous avons égard à ce qui est utile; nous arriverons bientôt à ce qui est convenable & bon.

Le même instinct anime les diverses facultés de l'homme. A l'activité du corps qui cherche à se développer, succède l'activité de l'esprit qui cherche à s'instruire. D'abord les enfans ne sont que remuans; ensuite ils sont curieux, & cette curiosité bien dirigée est le mobile de l'âge où nous voilà parvenus. Distingons toujours les penchans qui viennent de la Nature de ceux qui viennent de l'opinion. Il est une ardeur de savoir qui n'est

fondée que sur le desir d'être estimé savant ; il en est une autre qui naît d'une curiosité naturelle à l'homme, pour tout ce qui peut l'intéresser de près ou de loin. Le desir inné du bien-être & l'impossibilité de contenter pleinement ce desir, lui fait rechercher sans cesse de nouveaux moyens d'y contribuer. Tel est le premier principe de la curiosité ; principe naturel au cœur humain, mais dont le développement ne se fait qu'en proportion de nos passions & de nos lumières. Supposez un Philosophe relégué dans une Isle déserte avec des instrumens & des livres, sûr d'y passer seul le reste de ses jours ; il ne s'embarrassera plus gueres du système du monde, des loix de l'attraction, du calcul différentiel : il n'ouvrira peut-être de sa vie un seul livre ; mais jamais il ne s'abstiendra de visiter son Isle jusqu'au dernier recoin, quelque grande qu'elle puisse être. Rejettons donc encore de nos premières études les connoissances dont le goût n'est point naturel à l'homme, & bornons-nous à celles que l'instinct nous porte à chercher.

L'Isle du genre humain c'est la terre ; l'objet le plus frappant pour nos yeux c'est le soleil. Sitôt que nous commençons à nous éloigner de nous, nos premières observations doivent tomber sur l'une & sur l'autre. Aussi la philosophie de presque tous les peuples sauvages roule-t-elle uniquement sur d'imaginaires divisions de la terre & sur la divinité du soleil.

Quel écart ! dira-t-on, peut-être. Tout-à-l'heure nous n'étions occupés que de ce qui nous touche, de ce qui nous entoure immédiatement : tout-à-coup nos voix parcourant le globe, & sautant aux extrémités de l'univers ! Cet écart est l'effet du progrès de nos forces & de la pente de
notre

notre esprit. Dans l'état de foiblesse & d'insuffisance, le soin de nous conserver nous concentre au-dedans de nous ; dans l'état de puissance & de force, le desir d'étendre notre être nous porte au-delà, & nous fait élaner aussi loin qu'il nous est possible : mais comme le monde intellectuel nous est encore inconnu, notre pensée ne va pas plus loin que nos yeux, & notre entendement ne s'étend qu'avec l'espace qu'il mesure.

Transformons nos sensations en idées, mais ne sautons pas tout d'un coup des objets sensibles aux objets intellectuels. C'est par les premiers que nous devons arriver aux autres. Dans les premières opérations de l'esprit, que les sens soient toujours ses guides. Point d'autre livre que le monde, point d'autre instruction que les faits. L'enfant qui lit ne pense pas, il ne fait que lire ; il ne s'instruit pas, il apprend des mots.

Rendez votre élève attentif aux phénomènes de la Nature, bientôt vous le rendrez curieux ; mais pour nourrir sa curiosité, ne vous pressez jamais de la satisfaire. Mettez les questions à sa portée, & laissez-les lui résoudre. Qu'il ne sache rien, parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même ; qu'il n'apprenne pas la science ; qu'il l'invente. Si jamais vous substituez dans son esprit l'autorité à la raison, il ne raisonnera plus ; il ne sera plus que le jouet de l'opinion des autres.

Vous voulez apprendre la géographie à cet enfant, & vous lui allez chercher des globes, des sphères, des cartes : que de machines ! Pourquoi toutes ces représentations ? Que ne commencez-vous par lui montrer l'objet même, afin qu'il sache au moins de quoi vous lui parlez.

Une belle soirée, on va se promener dans un lieu favorable, où l'horizon bien découvert laisse voir à plein le soleil couchant, & l'on observe les objets qui rendent reconnoissable le lieu de son coucher. Le lendemain, pour respirer le frais, on retourne au même lieu avant que le soleil se leve. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paroît tout en flâmes : à leur éclat on attend l'astre long-tems avant qu'il se montre : à chaque instant on croit le voir paroître, on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair & remplit aussi-tôt tout l'espace : le voile des ténèbres s'efface & tombe : L'homme reconnoît son séjour & le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle ; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorment, la montrent couverte d'un brillant rézeau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière & les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent & saluent de concert le pere de la vie ; en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement foible encore, est plus lent & plus doux que dans le reste de la journée, il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'ame. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux n'en laisse aucun de sang-froid.

Plein de l'enthousiasme qu'il éprouve, le maître veut le communiquer à l'enfant ; il croit l'éprouver, en le rendant attentif aux sensations dont il est ému lui même. Pure bêtise ! C'est dans le cœur de l'homme qu'est la vue du spectacle de la Nature ; pour le voir il faut le sentir. L'enfant apperçoit

apperçoit les objets ; mais il ne peut appercevoir les rapports qui les lient, il ne peut entendre la douce harmonie de leur concert. Il faut une expérience qu'il n'a point acquise, il faut des sentimens qu'il n'a point éprouvés, pour sentir l'impression composée qui résulte à la fois de toutes ces sensations. S'il n'a long-tems parcouru des plaines arides, si des sables ardens n'ont brûlé ses pieds, si la réverbération suffoquante des rochers frappés du soleil ne l'oppressa jamais, comment goûtera-t-il l'air frais d'une belle matinée ? Comment le parfum des fleurs, le charme de la verdure, l'humide vapeur de la rosée, le marcher mol & doux sur la pelouse, enchanteront-ils ses sens ? Comment le chant des oiseaux lui causera-t-il une émotion voluptueuse, si les accens de l'amour & du plaisir lui sont encore inconnus ? Avec quels transports verra-t-il naître une si belle journée, si son imagination ne fait pas lui peindre ceux dont on peut la remplir ? Enfin comment s'attendrira-t-il sur la beauté du spectacle de la Nature, s'il ignore quelle main prit soin de l'orner ?

Ne tenez point à l'enfant des discours qu'il ne peut entendre. Point de descriptions, point d'éloquence, point de figures, point de poésie. Il n'est pas maintenant question de sentiment ni de goût. Continuez d'être clair, simple & froid ; le tems ne viendra que trop-tôt de prendre un autre langage.

Elevé dans l'esprit de nos maximes, accoutumé à tirer tous ses instrumens de lui-même, & à ne recourir jamais à autrui qu'après avoir reconnu son insuffisance, à chaque nouvel objet qu'il voit il l'examine long-tems sans rien dire. Il est pensif & non questionneur. Contentez-vous donc de

lui présenter à propos les objets ; puis quand vous verrez sa curiosité suffisamment occupée, faites-lui quelque question laconique qui le mette sur la voye de la résoudre.

Dans cette occasion après avoir bien contemplé avec lui le soleil levant, après lui avoir fait remarquer du même côté les montagnes & les autres objets voisins, après l'avoir laissé causer là dessus tout à son aise, gardez quelques momens le silence comme un homme qui rêve, & puis vous lui direz ; Je songe qu'hier au soir le soleil s'est couché-là, & qu'il s'est levé-là ce matin. Comment cela se peut-il faire ? N'ajoutez rien de plus ; s'il vous fait des questions n'y répondez point ; parlez d'autre chose. Laissez-le à lui-même, & foyez sûr qu'il y pensera.

Pour qu'un enfant s'accoutume à être attentif, & qu'il soit bien frappé de quelque verité sensible, il faut qu'elle lui donne quelques jours d'inquiétude avant de la découvrir. S'il ne conçoit pas assez celle-ci de cette maniere, il y a moyen de la lui rendre plus sensible encore, & ce moyen c'est de retourner la question. S'il ne fait pas comment le soleil parvient de son coucher à son lever, il fait au moins comment il parvient de son lever à son coucher ; ses yeux seuls le lui apprennent. Eclaircissez donc la premiere question par l'autre : ou votre élève est absolument stupide, ou l'analogie est trop claire pour lui pouvoir échapper. Voilà sa premiere leçon de cosmographie.

Comme nous procédons toujours lentement, d'idée sensible en idée sensible, que nous nous familiarisons long-tems avec la même avant de passer à une autre, & qu'enfin nous ne forçons jamais notre élève d'être attentif, il y a loin de cette premiere leçon à la connoissance du cours du
soleil

soleil & de la figure de la terre : mais comme tous les mouvemens apparens des corps célestes tiennent au même principe, & que la première observation mène à toutes les autres, il faut moins d'effort, quoiqu'il faille plus de tems, pour arriver d'une révolution diurne au calcul des éclipses, que pour bien comprendre le jour & la nuit.

Puisque le soleil tourne autour du monde il décrit un cercle, & tout cercle doit avoir un centre, nous savons déjà cela. Ce centre ne sauroit se voir, car il est au cœur de la terre, mais on peut sur la surface marquer deux points qui lui correspondent. Une broche passant par les trois points & prolongée jusqu'au ciel de part & d'autre, fera l'axe du monde & du mouvement journalier du soleil. Un toton rond tournant sur sa pointe représente le ciel tournant sur son axe, les deux pointes du toton sont les deux poles, l'enfant sera fort aisé d'en connoître un ; je le lui montre à la queue de la petite ourse. Voilà de l'amusement pour la nuit ; peu-à-peu l'on se familiarise avec les étoiles, & de-là naît le premier goût de connoître les planetes, & d'observer les constellations.

Nous avons vu lever le soleil à la saint Jean ; nous l'allons voir aussi lever à Noël ou quelque autre beau jour d'hiver : car on fait que nous ne sommes pas paresseux & que nous nous faisons un jeu de braver le froid. J'ai soin de faire cette seconde observation dans le même lieu où nous avons fait la première, & moyennant quelque adresse pour préparer la remarque, l'un ou l'autre ne manquera pas de s'écrier, Oh, oh ! voilà qui est plaisant ! le soleil ne se leve plus à la même place ! Ici sont nos anciens renseignemens, & à présent il s'est levé-là, &c. Il y a donc un orient d'été & un orient d'hiver, &c..... Jeune maître,

vous voilà sur la voie. Ces exemples vous doivent suffire pour enseigner très-clairement la sphere, en prenant le monde pour le monde, & le soleil pour le soleil.

En général ne substituez jamais le signe à la chose, que quand il vous est impossible de la montrer. Car le signe absorbe l'attention de l'enfant, & lui fait oublier la chose représentée.

La sphere armillaire me paroît une machine mal composée, & exécutée dans de mauvaises proportions. Cette confusion de cercles & les bizarres figures qu'on y marque, lui donnent un air de grimoire qui effarouche l'esprit des enfans. La terre est trop petite, les cercles sont trop grands, trop nombreux; quelques-uns, comme les colures, sont parfaitement inutiles; chaque cercle est plus large que la terre; l'épaisseur du carton leur donne un air de solidité qui les fait prendre pour des masses circulaires réellement existantes, & quand vous dites à l'enfant que ces cercles sont imaginaires, il ne fait ce qu'il voit, il n'entend plus rien.

Nous ne savons jamais nous mettre à la place des enfans, nous n'entrons pas dans leurs idées, nous leurs prêtons les nôtres, & suivant toujours nos propres raisonnemens, avec des chaînes de vérités, nous n'entassons qu'extravagances & qu'erreurs dans leur tête.

On dispute sur le choix de l'analyse ou de la synthèse pour étudier les sciences. Il n'est pas toujours besoin de choisir? Quelquefois on peut résoudre & composer dans les mêmes recherches, & guider l'enfant par la méthode enseignante; lorsqu'il croit ne faire qu'analyser. Alors en employant en même tems l'un & l'autre, elles se serviroient mutuellement de preuves. Partant à la fois

fois des deux points opposés, sans penser faire la même route, il seroit tout surpris de se rencontrer, & cette surprise ne pourroit qu'être fort agréable. Je voudrois, par exemple, prendre la géographie par ses deux termes, & joindre à l'étude des révolutions du globe la mesure de ses parties, à commencer du lieu qu'on habite. Tandis que l'enfant étudie la sphere & se transporte ainsi dans les cieus, ramenez le à la division de la terre & montrez-lui d'abord son propre séjour.

Ses deux premiers points de géographie seront la ville où il demeure & la maison de campagne de son pere ; ensuite les lieux intermédiaires, ensuite les rivieres du voisinage, enfin l'aspect du soleil & la maniere de s'orienter. C'est ici le point de réunion. Qu'il fasse lui-même la carte de tout cela ; carte très-simple & d'abord formée de deux seuls objets auxquels il ajoute peu-à-peu les autres, à mesure qu'il fait, ou qu'il estime, leur distance & leur position. Vous voyez déjà quel avantage nous lui avons procuré d'avance, en lui mettant un compas dans les yeux.

Malgré cela, sans doute, il faudra le guider un peu, mais très-peu, sans qu'il y paroisse. S'il se trompe, laissez-le faire, ne corrigez point ses erreurs. Attendez en silence qu'il soit en état de les voir & de les corriger lui-même, ou tout au plus, dans une occasion favorable, amenez quelque operation qui les lui fasse sentir. S'il ne se trompoit jamais, il n'apprendroit pas si bien. Au reste, il ne s'agit pas qu'il sache exactement la topographie du pays, mais le moyen de s'en instruire ; peu importe qu'il ait des cartes dans la tête pourvu qu'il conçoive bien ce qu'elles représentent & qu'il ait une idée nette de l'art qui sert à les dresser. Voyez déjà la difference qu'il y a
du

du savoir de vos élèves à l'ignorance du mien ! Ils savent les cartes, & lui les faits. Voici de nouveaux ornemens pour sa chambre.

Souvenez-vous toujours que l'esprit de mon institution n'est pas d'enseigner à l'enfant beaucoup de choses, mais de ne laisser jamais entrer dans son cerveau que des idées justes & claires. Quand il ne sauroit rien, peu m'importe, pourvu qu'il ne se trompe pas, & je ne mets des vérités dans sa tête que pour le garantir des erreurs qu'il apprendroit à leur place. La raison, le jugement viennent lentement, les préjugés accourent en foule, c'est d'eux qu'il le faut préserver. Mais si vous regardez la science en elle-même vous entrez dans une mer sans fond, sans rives, toute pleine d'écueils ; vous ne vous en tirerez jamais. Quand je vois un homme épris de l'amour des connoissances, se laisser séduire à leur charme, & courir de l'une à l'autre sans savoir s'arrêter, je crois voir un enfant sur le rivage amassant des coquilles, & commençant par s'en charger ; puis, tenté par celles qu'il voit encore, en rejeter, en reprendre, jusqu'à ce qu'accablé de leur multitude & ne sachant plus que choisir, il finisse par tout jeter & retourne à vuide.

Durant le premier âge le tems étoit long ; nous ne cherchions qu'à le perdre, de peur de le mal employer. Ici c'est tout le contraire, & nous n'en avons pas assez pour faire tout ce qui seroit utile. Songez que les passions approchent, & que si-tôt qu'elles frapperont à la porte, votre élève n'aura plus d'attention que pour elles. L'âge paisible d'intelligence est si court, il passe si rapidement, il a tant d'autres usages nécessaires, que c'est une folie de vouloir qu'il suffise à rendre un enfant savant. Il ne s'agit point de lui enseigner les sciences,

sciences, mais de lui donner du goût pour les aimer, & de s méthodes pour les apprendre, quand ce goût sera mieux développé. C'est-là très-certainement un principe fondamental de toute bonne éducation.

Voici le tems aussi de l'accoutumer peu-à-peu à donner une attention suivie au même objet ; mais ce n'est jamais la contrainte, c'est toujours le plaisir ou le desir qui doit produire cette attention ; il faut avoir grand soin qu'elle ne l'accable point & n'aille pas jusqu'à l'ennui. Tenez donc toujours l'œil au guet, & , quoi qu'il arrive, quittez tout avant qu'il s'ennuie ; car il n'importe jamais autant qu'il apprenne, qu'il importe qu'il ne fasse rien malgré lui.

S'il vous questionne lui-même, répondez autant qu'il faut pour nourrir sa curiosité, non pour la rassasier : surtout quand vous voyez qu'au lieu de questionner pour s'instruire, il se met à battre la campagne & à vous accabler de sottés questions, arrêtez-vous à l'instant ; sût qu'alors il ne se foucie plus de la chose, mais seulement de vous asservir à ses interrogations. Il faut avoir moins d'égard aux mots qu'il prononce, qu'au motif qui le fait parler. Cet avertissement, jusqu'ici moins nécessaire, devient de la dernière importance aussitôt que l'enfant commence à raisonner.

Il y a une chaîne de vérités générales, par laquelle toutes les sciences tiennent à des principes communs & se développent successivement. Cette chaîne est la méthode des Philosophes ; ce n'est point de celle-là qu'il s'agit ici. Il y en a une toute différente par laquelle chaque objet particulier en attire un autre, & montre toujours celui qui le suit. Cet ordre qui nourrit par une curiosité continuelle l'attention qu'ils exigent tous, est celui

celui que suivent la plupart des hommes, & surtout celui qu'il faut aux enfans. En nous orientant pour lever nos cartes, il a fallu tracer des meridiennes. Deux points d'interfection entre les ombres égales du matin & du soir, donnent une meridienne excellente pour un Astronome de treize ans. Mais ces meridiennes s'effacent ; il faut du tems pour les tracer ; elles assujettissent à travailler toujours dans le même lieu ; tant de soins, tant de gêne l'ennuyeroient à la fin. Nous l'avons prévu ; nous y pourvoyons d'avance.

Me voici de nouveau dans mes longs & minucieux détails. Lecteurs, j'entends vos murmures & je les brave : je ne veux point sacrifier à votre impatience la partie la plus utile de ce livre. Prenez votre parti sur mes longueurs ; car pour moi j'ai pris le mien sur vos plaintes.

Depuis long-tems nous nous étions apperçus mon élève & moi, que l'ambre, le verre, la cire, divers corps frottés attiroient les pailles, & que d'autres ne les attiroient pas. Par hazard nous en trouvons un qui a une vertu plus singuliere encore : c'est d'attirer à quelque distance, & sans être frotté, la limaille & d'autres brins de fer. Combien de tems cette qualité nous amuse sans que nous puissions y rien voir de plus ? Enfin, nous trouvons qu'elle se communique au fer-même aimanté dans un certain sens. Un jour nous allons à la foire ; un Joueur de gobelets attire avec un morceau de pain un canard de cire flottant sur un bassin d'eau. Fort surpris, nous ne disons pourtant pas, C'est un Sorcier car nous ne savons ce que c'est qu'un Sorcier. Sans cesse frappés d'effets dont nous ignorons les causes, nous ne nous pressons de juger de rien, & nous restons en repos
dans

dans notre ignorance, jusqu'à ce que nous trouvions l'occasion d'en sortir.

De retour au logis, à force de parler du canard de la foire, nous allons nous mettre en tête de l'imiter : nous prenons une bonne aiguille bien aimantée, nous l'entourons de cire blanche, que nous façonnons de notre mieux en forme de canard, de sorte que l'aiguille traverse le corps & que la tête fasse le bec. Nous posons sur l'eau le canard, nous approchons du bec un anneau de clef, & nous voyons avec une joie facile à comprendre que notre canard suit la clef, précisément comme celui de la foire suivoit le morceau de pain. Observer dans quelle direction le canard s'arrête sur l'eau quand on l'y laisse en repos ; c'est ce que nous pourrons faire une autre fois. Quant à présent tout occupés de notre objet, nous n'en voulons pas davantage.

Dès le même soir nous retournons à la foire avec du pain préparé dans nos poches, & si-tôt que le Joueur de gobelets a fait son tour, mon petit docteur, qui se contenoit à peine, lui dit que ce tour n'est pas difficile. & que lui même en fera bien autant : il est pris au mot. A l'instant il tire de sa poche le pain où est caché le morceau de fer : en approchant de la table le cœur lui bat ; il présente le pain presque en tremblant ; le canard vient & le suit ; l'enfant s'écrie & treffaillit d'aise. Aux battemens de mains, aux acclamations de l'assemblée la tête lui tourne, il est hors de lui. Le Bateleur interdit, vient pourtant l'embrasser, le féliciter, & le prie de l'honorer encore le lendemain de sa présence, ajoutant qu'il aura soin d'assembler plus de monde encore pour applaudir à son habileté. Mon petit naturaliste enorgueilli veut
ba-

babiller ; mais sur le champ je lui ferme la bouche & l'emmene comblé d'éloges.

L'enfant jusqu'au lendemain compte les minutes avec une risible inquiétude. Il invite tout ce qu'il rencontre, il voudroit que tout le genre humain fût témoin de sa gloire : il attend l'heure avec peine, il la devance : on vole au rendez-vous ; la salle est déjà pleine. En entrant son jeune cœur s'épanouit. D'autres jeux doivent précéder ; le Joueur de gobelets se surpasse, & fait des choses surprenantes. L'enfant ne voit rien de tout cela : il s'agite, il sue, il respire à peine ; il passe son tems à manier dans sa poche son morceau de pain d'une main tremblante d'impatience. Enfin son tour vient ; le maître l'annonce au Public avec pompe. Il s'approche un peu honteux, il tire son pain . . . nouvelle vicissitude des choses humaines ! le canard, si privé la veille, est devenu sauvage aujourd'hui ; au lieu de présenter le bec, il tourne la queue & s'enfuit ; il évite le pain & la main qui le présente, avec autant de soin qu'il les suivoit auparavant. Après mille essais inutiles & toujours hués, l'enfant se plaint, dit qu'on le trompe, que c'est un autre canard qu'on a substitué au premier, & défie le Joueur de gobelets d'attirer celui-ci.

Le Joueur de gobelets sans répondre prend un morceau de pain, le présente au canard : à l'instant le canard suit le pain & vient à la main qui le retire : l'enfant prend le même morceau de pain, mais loin de réussir mieux qu'auparavant, il voit le canard se moquer de lui & faire des pirouettes tout autour du bassin ; il s'éloigne enfin tout confus & n'ose plus s'exposer aux hués.

Alors

Alors le Joueur de gobelets prend le morceau de pain que l'enfant avoit apporté & s'en fert avec autant de succès que du sien ; il en tire le fer devant tout le monde ; autre risée à nos dépens ; puis de ce pain, ainsi vuïdé, il attire le canard comme auparavant. Il fait la même chose avec un autre morceau coupé devant tout le monde par une main tierce ; il en fait autant avec son gant, avec le bout de son doigt. Enfin il s'éloigne au milieu de la chambre, & du ton d'emphase propre à ces gens-là, déclarant que son canard n'obéira pas moins à sa voix qu'à son geste, il lui parle & le canard obéit ; il lui dit d'aller à droite & il va à droite, de revenir & il revient, de tourner & il tourne ; le mouvement est aussi prompt que l'ordre. Les applaudissemens redoublés sont autant d'affronts pour nous ; nous nous évadons sans être apperçus, & nous nous renfermons dans notre chambre sans aller raconter nos succès à tout le monde, comme nous l'avions projeté.

Le lendemain matin l'on frappe à notre porte, j'ouvre ; c'est l'homme aux gobelets. Il se plaint modestement de notre conduite ; que nous avoit-il fait pour nous engager à vouloir décréditer ses jeux & lui ôter son gagne-pain ? Qu'y a-t-il donc de si merveilleux dans l'art d'attirer un canard de cire, pour acheter cet honneur aux dépens de la subsistance d'un honnête homme ? Ma foi, Messieurs, si j'avois quelque autre talent pour vivre, je ne me glorifierois gueres de celui-ci. Vous deviez croire qu'un homme qui a passé sa vie à s'exercer à cette chétive industrie, en fait là dessus plus que vous qui ne vous en occupez que quelques momens. Si je ne vous ai pas d'abord montré mes coups de maître, c'est qu'il ne faut pas se presser d'é-

taler.

taler étourdiment ce qu'on fait ; j'ai toujours soin de conferver mes meilleurs tours pour l'occasion, & après celui-ci j'en ai d'autres encore pour arrêter de jeunes indiscrets. Au reste, Messieurs, je viens de bon cœur vous apprendre ce secret qui vous a tant embarrassés, vous priant de n'en pas abuser pour me nuire, & d'être plus retenus une autre fois.

Alors il nous montre sa machine, & nous voyons avec la dernière surprise qu'elle ne consiste qu'en un aimant fort & bien armé, qu'un enfant caché sous la table faisoit mouvoir sans qu'on s'en aperçut.

L'homme replie sa machine, & après lui avoir fait nos remerciemens & nos excuses, nous voulons lui faire un présent ; il le refuse. “ Non, Messieurs, je n'ai pas assez à me louer de vous pour accepter vos dons ; je vous laisse obligés à moi malgré vous ; c'est ma seule vengeance. Apprenez qu'il y a de la générosité dans tous les états : je fais payer mes tours & non mes leçons.

En sortant, il m'adresse à moi nommément & tout haut une réprimande. J'excuse volontiers, me dit-il, cet enfant ; il n'a péché que par ignorance. Mais vous, Monsieur, qui deviez connoître sa faute, pourquoi la lui avoir laissé faire ? Puisque vous vivez ensemble, comme le plus âgé vous lui devez vos soins, vos conseils : votre expérience est l'autorité qui doit le conduire. En se reprochant, étant grand, les torts de sa jeunesse, il vous reprochera sans doute ceux dont vous ne l'aurez pas averti.

Il part & nous laisse tous deux très-confus. Je me blâme de ma molle facilité ; je promets à l'enfant de la sacrifier une autre fois à son intérêt,

terêt, & de l'avertir de ses fautes avant qu'il en fasse; car le tems approche où nos rapports vont changer, & où la sévérité du maître doit succéder à la complaisance du camarade: ce changement doit s'amener par degrés; il faut tout prévoir, & tout prévoir de fort loin.

Le lendemain nous retournons à la foire pour revoir le tour dont nous avons appris le secret. Nous abordons avec un profond respect notre Bateleur-Socrate; à peine osons-nous lever les yeux sur lui: Il nous comble d'honnêtetés, & nous place avec une distinction qui nous humilie encore. Il fait ses tours comme à l'ordinaire; mais il s'amuse & se complait long-tems à celui du canard, en nous regardant souvent d'un air assez fier. Nous savons tout & nous ne souffrons pas. Si mon élève osoit seulement ouvrir la bouche, ce seroit un enfant à écraser.

Tout le détail de cet exemple importe plus qu'il ne semble. Que de leçons dans une seule! Que de suites mortifiantes attire le premier mouvement de vanité! Jeune maître, épiez ce premier mouvement avec soin. Si vous savez en faire sortir ainsi l'humiliation, les disgraces, soyez sûr qu'il n'en reviendra de long-tems un second. Que d'apprêts, direz-vous! j'en conviens; & le tout pour nous faire une boussole qui nous tienne lieu de meridienne.

Ayant appris que l'aimant agit à travers les autres corps, nous n'avons rien de plus pressé que de faire une machine semblable à celle que nous avons vue. Une table évuidée, un bassin très-plat ajusté sur cette table, & rempli de quelques lignes d'eau, un canard fait avec un peu plus de soin, &c. Souvent attentifs autour du bassin, nous remarquons enfin que le canard

en repos affecte toujours à-peu-près la même direction. Nous suivons cette expérience, nous examinons cette direction, nous trouvons qu'elle est du midi au nord ; il n'en faut pas davantage, notre boussole est trouvée, ou autant vaut ; nous voilà dans la physique.

Il y a divers climats sur la terre, & diverses températures à ces climats. Les saisons varient plus sensiblement à mesure qu'on approche du pôle ; tous les corps se resserrent au froid & se dilatent à la chaleur ; cet effet est plus mesurable dans les liqueurs, & plus sensible dans les liqueurs spiritueuses : de-là le thermometre. Le vent frappe le visage ; l'air est donc un corps, un fluide, on le sent, quoiqu'on n'ait aucun moyen de le voir. Renversez un verre dans l'eau, l'eau ne le remplira pas, à moins que vous ne laissiez à l'air une issue ; l'air est donc capable de résistance : enfoncez le verre davantage, l'eau gagnera dans l'espace d'air, sans pouvoir remplir tout-à-fait cet espace ; l'air est donc capable de compression jusqu'à certain point. Un ballon rempli d'air comprimé, bondit mieux que rempli de toute autre matiere ; l'air est donc un corps élastique. Etant étendu dans le bain, soulevez horizontalement le bras hors de l'eau, vous le sentirez chargé d'un poids terrible ; l'air est donc un corps pesant. En mettant l'air en équilibre avec d'autres fluides, on peut mesurer son poids : de là le barometre, le syphon, la canne à vent, la machine pneumatique. Toutes les loix de la statique & de l'hydrostatique se trouvent par des expériences tout aussi grossieres. Je ne veux pas qu'on entre pour rien de tout cela dans un cabinet de physique expérimentale. Tout cet appareil d'instrumens & de machines

me

me déplaît. L'air scientifique tue la science. Ou toutes ces machines effrayent un enfant, ou leurs figures partagent & derobent l'attention qu'il devoit à leurs effets.

Je veux que nous fassions nous-mêmes toutes nos machines, & je ne veux pas commencer par faire l'instrument avant l'expérience ; mais je veux qu'après avoir entrevu l'expérience, comme par hazard, nous inventions peu-à-peu l'instrument qui doit la vérifier. J'aime mieux que nos instrumens ne soient point si parfaits & si justes ; & que nous ayons des idées plus nettes de ce qu'ils doivent être, & des opérations qui doivent en résulter. Pour ma première leçon de statique, au lieu d'aller chercher des balances, je mets un bâton en travers sur le dos d'une chaise, je mesure la longueur des deux parties du bâton en équilibre, j'ajoute, de part & d'autre, des poids tantôt égaux, tantôt inégaux ; & le tirant ou le poussant autant qu'il est nécessaire, je trouve enfin que l'équilibre résulte d'une proportion réciproque entre la quantité des poids & la longueur des leviers. Voilà déjà mon petit physicien capable de rectifier des balances avant que d'en avoir vu.

Sans contredit, on prend des notions bien plus claires & bien plus sûres des choses qu'on apprend ainsi de soi-même, que de celles qu'on tient des enseignemens d'autrui ; & outre qu'on n'accoutume point sa raison à se soumettre servilement à l'autorité, l'on se rend plus ingénieux à trouver des rapports, à lier des idées, à inventer des instrumens, que quand, adoptant tout cela tel qu'on nous le donne, nous laissons affaiblir notre esprit dans la nonchalance, comme le corps d'un homme, qui, toujours habillé, chauffé,

chauffé, servi par ses gens, & traîné par ses chevaux, perd à la fin la force & l'usage de ses membres. Boileau se vançoit d'avoir appris à Racine à rimer difficilement : parmi tant d'admirables méthodes pour abrégé l'étude des sciences, nous aurions grand besoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec effort.

L'avantage le plus sensible de ces lentes & laborieuses recherches, est de maintenir, au milieu des études spéculatives, le corps dans son activité, les membres dans leur souplesse, & de former sans cesse les mains au travail & aux usages utiles à l'homme. Tant d'instrumens inventés pour nous guider dans nos expériences & suppléer à la justesse des sens, en font négliger l'exercice. Le graphometre dispense d'estimer la grandeur des angles ; l'œil qui mesuroit avec précision les distances, s'en fie à la chaîne qui les mesure pour lui ; la romaine m'exempte de juger à la main le poids que je connois par elle. Plus nos outils sont ingénieux, plus nos organes deviennent grossiers & mal-adroits : à force de rassembler des machines autour de nous, nous n'en trouvons plus en nous mêmes.

Mais quand nous mettons à fabriquer ces machines l'adresse qui nous en tenoit lieu, quand nous employons à les faire la sagacité qu'il falloit pour nous en passer, nous gagnons sans rien perdre, nous ajoutons l'art à la Nature, & nous devenons plus ingénieux sans devenir moins adroits. Au lieu de coller un enfant sur des livres, si je l'occupe dans un atelier, ses mains travaillent au profit de son esprit, il devient philosophe & croit n'être qu'un ouvrier. Enfin cet exercice a d'autres usages dont je parlerai ci-après, & l'on verra comment des jeux de la philosophie

lophilie on peut s'élever aux véritables fonctions de l'homme.

J'ai déjà dit que les connoissances purement spéculatives ne convenoient gueres aux enfans, même approchans de l'adolescence ; mais sans les faire entrer bien avant dans la physique systématique, faites pourtant que toutes leurs expériences se lient l'une à l'autre par quelque sorte de déduction ; afin qu'à l'aide de cette chaîne ils puissent les placer par ordre dans leur esprit, & se les rappeler au besoin ; car il est bien difficile que des faits, & même des raisonnemens isolés, tiennent long-tems dans la mémoire, quand on manque de prise pour les y ramener.

Dans la recherche des loix de la Nature, commencez toujours par les phénomènes les plus communs & les plus sensibles ; & accoutumez votre élève à ne pas prendre ces phénomènes pour des raisons, mais pour des faits. Je prends une pierre, je feins de la poser en l'air ; j'ouvre la main, la pierre tombe. Je regarde Émile attentif à ce que je fais, & je lui dis : Pourquoi cette pierre est-elle tombée ?

Quel enfant restera court à cette question ? Aucun, pas même Émile, si je n'ai pris grand soin de le préparer à n'y savoir pas répondre. Tous diront que la pierre tombe parce qu'elle est pesante ; & qu'est-ce qui est pesant ? c'est ce qui tombe. La pierre tombe donc parce qu'elle tombe ? Ici mon petit philosophe est arrêté tout de bon. Voilà sa première leçon de physique systématique, & soit qu'elle lui profite ou non dans ce genre, ce sera toujours une leçon de bon-sens.

A mesure que l'enfant avance en intelligence, d'autres considérations importantes nous obligent

à plus de choix dans ses occupations. Si-tôt qu'il parvient à se connoître assez lui-même pour concevoir en quoi consiste son bien-être, si-tôt qu'il peut saisir des rapports assez étendus pour juger de ce qui lui convient & de ce qui ne lui convient pas, dès-lors il est en état de sentir la différence du travail à l'amusement, & de ne regarder celui-ci que comme le délassement de l'autre. Alors des objets d'utilité réelle peuvent entrer dans ses études, & l'engager à y donner une application plus constante qu'il n'en donnoit à de simples amusemens. La loi de la nécessité toujours renaissante, apprend de bonne heure à l'homme à faire ce qui ne lui plaît pas, pour prévenir un mal qui lui déplairoit davantage. Tèl est l'usage de la prévoyance ; & de cette prévoyance bien ou mal réglée, naît toute la sagesse ou toute la misere humaine.

Tout homme veut être heureux ; mais pour parvenir à l'être, il faudroit commencer par favoir ce que c'est que bonheur. Le bonheur de l'homme naturel est aussi simple que sa vie ; il consiste à ne pas souffrir : la santé, la liberté, le nécessaire le constituent. Le bonheur de l'homme moral est autre chose ; mais ce n'est pas de celui-là qu'il est ici question. Je ne saurois trop répéter qu'il n'y a que des objets purement physiques qui puissent interesser les enfans, sur-tout ceux dont on n'a pas éveillé la vanité, & qu'on n'a point corrompus d'avance par le poison de l'opinion.

Lorsqu'avant de sentir leurs besoins ils les prévoient, leur intelligence est déjà fort avancée, ils comencent à connoître le prix du tems. Il importe alors de les accoutumer à en diriger l'emploi sur des objets utiles, mais d'une utilité
 fen-

fenfible à leur âge & à la portée de leurs lumières. Tout ce qui tient à l'ordre moral & à l'usage de la société ne doit point si-tôt leur être présenté, parce qu'ils ne sont pas en état de l'entendre. C'est une ineptie d'exiger d'eux qu'ils s'appliquent à des choses qu'on leur dit vaguement être pour leur bien, sans qu'ils sachent quel est ce bien, & dont on les assure qu'ils tireront du profit étant grands, sans qu'ils prennent maintenant aucun intérêt à ce prétendu profit qu'ils ne sauroient comprendre.

Que l'enfant ne fasse rien sur parole; rien n'est bien pour lui, que ce qu'il sent être tel. En le jettant toujours en avant de ses lumières, vous croyez user de prévoyance & vous en manquez. Pour l'armer de quelques vains instrumens dont il ne fera peut-être jamais d'usage, vous lui ôtez l'instrument le plus universel de l'homme, qui est le bon sens; vous l'accoutumez à se laisser toujours conduire, à n'être jamais qu'une machine entre les mains d'autrui. Vous voulez qu'il soit docile étant petit; c'est vouloir qu'il soit crédule & dupe étant grand. Vous lui dites sans cesse: *Tout ce que je vous demande est pour votre avantage; mais vous n'êtes pas en état de le connoître. Que m'importe à moi, que vous fassiez ou non ce que j'exige? C'est pour vous seul que vous travaillez.* Avec tous ces beaux discours que vous lui tenez maintenant pour le rendre sage, vous préparez le succès de ceux que lui tiendra quelque jour un visionnaire, un souffleur, un charlatan, un fourbe ou un fou de toute espèce pour le prendre à son piège, ou pour lui faire adopter sa folie.

Il importe qu'un homme sache bien des choses dont un enfant ne sauroit comprendre l'utilité;

mais faut-il, & se peut-il qu'un enfant apprenne tout ce qu'il importe à un homme de savoir ? Tâchez d'apprendre à l'enfant tout ce qui est utile à son âge, & vous verrez que tout son tems sera plus que rempli. Pourquoi voulez-vous, au préjudice des études qui lui conviennent aujourd'hui, l'appliquer à celles d'un âge auquel il est si peu sûr qu'il parvienne ? Mais, direz-vous, fera-t-il tems d'apprendre ce qu'on doit savoir quand le moment sera venu d'en faire usage ? Je l'ignore ; mais ce que je fais, c'est qu'il est impossible de l'apprendre plutôt ; car nos vrais maîtres sont l'expérience & le sentiment, & jamais l'homme ne sent bien ce qui convient à l'homme que dans les rapports où il s'est trouvé. Un enfant sait qu'il est fait pour devenir homme ; toutes les idées qu'il peut avoir de l'état d'homme, sont des occasions d'instruction pour lui ; mais sur les idées de cet état qui ne sont pas à sa portée, il doit rester dans une ignorance absolue. Tout mon livre n'est qu'une preuve continuelle de ce principe d'éducation.

Si-tôt que nous sommes parvenus à donner à notre élève une idée du mot *utile*, nous avons une grande prise de plus pour le gouverner ; car ce mot le frappe beaucoup, attendu qu'il n'a pour lui qu'un sens relatif à son âge, & qu'il en voit clairement le rapport à son bien-être actuel. Vos enfans ne sont point frappés de ce mot, parce que vous n'avez pas eu soin de leur en donner une idée qui soit à leur portée, & que d'autres se chargeant toujours de pourvoir à ce qui leur est utile, ils n'ont jamais besoin d'y songer eux-mêmes & ne savent ce que c'est qu'utilité.

A quoi cela est-il bon? Voilà désormais le mot sacré, le mot déterminant entre lui & moi dans toutes les actions de notre vie : voilà la question qui de ma part suit infailliblement toutes les questions, & qui sert de frein à ces multitudes d'interrogations sottes & fastidieuses, dont les enfans fatiguent sans relâche & sans fruit tous ceux qui les environnent, plus pour exercer sur eux quelque espece d'empire que pour en tirer quelque profit. Celui à qui, pour la plus importante leçon, l'on apprend à ne vouloir rien savoir que d'utile, interroge comme Socrate ; il ne fait pas une question sans s'en rendre à lui-même la raison qu'il fait qu'on lui en va demander avant que de la résoudre.

Voyez quel puissant instrument je vous mets entre les mains pour agir sur votre élève. Ne sachant les raisons de rien, le voilà presque réduit au silence quand il vous plaît ; & vous, au contraire, quel avantage vos connoissances & votre experience ne vous donnent-elles point pour lui montrer l'utilité de tout ce que vous lui proposez ? car, ne vous y trompez pas, lui faire cette question, c'est lui apprendre à vous la faire à son tour, & vous devez compter sur tout ce que vous lui proposerez dans la suite, qu'à votre exemple il ne manquera pas de dire ; *à qui cela est-il bon ?*

C'est ici peut être le piège le plus difficile à éviter pour un gouverneur. Si sur la question de l'enfant, ne cherchant qu'à vous tirer d'affaire, vous lui donnez une seule raison qu'il ne soit pas en état d'entendre, voyant que vous raisonnez sur vos idées & non sur les siennes, il croira ce que vous lui dites bon pour votre âge & non pour le sien ; il ne se fierá plus à vous, & tout

est perdu : mais où est le maître qui veuille bien rester court, & convenir de ses torts avec son élève ? Tous se font une loi de ne pas convenir même de ceux qu'ils ont, & moi je m'en ferois une de convenir même de ceux que je n'aurois pas, quand je ne pourrois mettre mes raisons à sa portée : ainsi ma conduite, toujours nette dans son esprit, ne lui seroit jamais suspecte, & je me conserverois plus de crédit en me supposant des fautes, qu'ils ne font en cachant les leurs.

Premièrement, songez bien que c'est rarement à vous de lui proposer ce qu'il doit apprendre ; c'est à lui de le désirer, de le chercher, de le trouver ; à vous de le mettre à sa portée, de faire naître adroitement ce désir, & de lui fournir les moyens de le satisfaire. Il suit de-là que vos questions doivent être peu fréquentes, mais bien choisies, & que, comme il en aura beaucoup plus à vous faire que vous à lui, vous serez toujours moins à découvert & plus souvent dans le cas de lui dire ; *En quoi ce que vous me demandez est il utile à savoir ?*

De plus, comme il importe peu qu'il apprenne ceci ou cela, pourvu qu'il conçoive bien ce qu'il apprend & l'usage de ce qu'il apprend, si-tôt que vous n'avez pas à lui donner sur ce que vous lui dites un éclaircissement qui soit bon pour lui, ne lui en donnez point du tout. Dites-lui sans scrupule : Je n'ai pas de bonne réponse à vous faire ; j'avois tort, laissons cela. Si votre instruction étoit réellement déplacée, il n'y a pas de mal à l'abandonner tout-à-fait ; si elle ne l'étoit pas, avec un peu de soin vous trouverez bien-tôt l'occasion de lui en rendre l'utilité sensible.

Je

Je n'aime point les explications en discours ; les jeunes gens y font peu d'attention & ne les retiennent gueres. Les choses, les choses ! Je ne répéterai jamais assez que nous donnons trop de pouvoir aux mots : avec notre éducation babillarde, nous ne faisons que des babillards.

Supposons que, tandis que j'étudie avec mon élève le cours du soleil & la maniere de s'orienter, tout-à-coup il m'interrompe pour me demander à quoi sert tout cela. Quel beau discours je vais lui faire ! De combien de choses je fais l'occasion de l'instruire en répondant à sa question, sur-tout si nous avons des témoins de notre entretien ! * Je lui parlerai de l'utilité des voyages, des avantages du commerce, des productions particulieres à chaque climat, des mœurs des differens peuples, de l'usage du calendrier, de la supputation du retour des saisons pour l'agriculture, de l'art de la navigation, de la maniere de se conduire sur mer & de suivre exactement sa route sans savoir où l'on est. La politique, l'histoire naturelle, l'astronomie, la morale même & le droit des gens, entreront dans mon explication de maniere à donner à mon élève une grande idée de toutes ces sciences, & un grand desir de les apprendre. Quand j'aurai tout dit, j'aurai fait l'étalage d'un vrai pédant, auquel il n'aura pas compris une seule idée. Il auroit grande envie de me demander comme auparavant à quoi sert de s'orienter ; mais il n'ose,

* J'ai souvent remarqué que dans les doctes instructions qu'on donne aux enfans, on songe moins à se faire écouter d'eux que des grandes personnes qui sont présentes. Je suis très-sûr de ce que je dis-là, car j'en ai fait l'observation sur moi-même.

de peur que je ne me fâche. Il trouve mieux son compte à feindre d'entendre ce qu'on l'a forcé d'écouter. Ainsi se pratiquent les belles éducations.

Mais notre Émile plus rustiquement élevé, & à qui nous donnons avec tant de peine une conception dure, n'écouterait rien de tout cela. Du premier mot qu'il n'entendra pas, il va s'enfuir, il va folâtrer par la chambre & me laisser perorer tout seul. Cherchons une solution plus grossière ; mon appareil scientifique ne vaut rien pour lui.

Nous observions la position de la forêt au nord de Montmorenci, quand il m'a interrompu par son importune question, *à quoi sert cela ?* Vous avez raison, lui dis je, il y faut penser à loisir, & si nous trouvons que ce travail n'est bon à rien, nous ne le reprendrons plus, car nous ne manquons pas d'amusemens utiles. On s'occupe d'autre chose, & il n'est plus question de géographie du reste de la journée.

Le lendemain matin je lui propose un tour de promenade avant le déjeuner : il ne demande pas mieux : pour courir les enfans sont toujours prêts, & celui-ci a de bonnes jambes. Nous montons dans la forêt, nous parcourons les champeaux, nous nous égarons, nous ne savons plus où nous sommes, & quand il s'agit de revenir, nous ne pouvons plus retrouver notre chemin. Le tems se passe, la chaleur vient ; nous avons faim, nous nous pressions, nous errons vainement de côté & d'autre, nous ne trouvons partout que des bois, des carrieres, des plaines, nul renseignement pour nous reconnoître. Bien échauffés, bien recrus, bien affamés, nous ne faisons avec nos courses que nous égarer davantage. Nous nous asseyons enfin pour nous reposer

poser, pour délibérer. Émile, que je suppose élevé comme un autre enfant, ne délibère point, il pleure; il ne fait pas que nous sommes à la prote de Montmorenci, & qu'un simple taillis nous le cache; mais ce taillis est une forêt pour lui, un homme de sa stature est enterré dans des buissons.

Après quelques momens de silence, je lui dis d'un air inquiet; Mon cher Émile, comment ferons-nous pour sortir d'ici?

*Emile, en rage,
& pleurant à chaudes larmes.*

Je n'en fais rien: je suis las; j'ai faim; j'ai soif; je n'en puis plus.

Jean-Jaques.

Me croyez-vous en meilleur état que vous, & pensez-vous que je me fisse faute de pleurer si je pouvois déjeûner de mes larmes? il ne s'agit pas de pleurer, il s'agit de se reconnoître. Voyons votre montre; quelle heure est-il?

Emile.

Il est midi, & je suis à jeûn.

Jean-Jaques.

Cela est vrai; il est midi, & je suis à jeûn.

Emile.

Oh! que vous devez avoir faim!

Jean-Jaques.

Le malheur est que mon dîné ne viendra pas me chercher ici. Il est midi? c'est justement l'heure où nous observions hier, de Montmorenci, la position de la forêt; si nous pouvions de

même observer de la forêt la position de Montmorenci ? . . .

Emile.

Oui ; mais hier nous voyions la forêt, & d'ici nous ne voyons pas la ville.

Jean-Jaques.

Voilà le mal . . . Si nous pouvions nous passer de la voir pour trouver sa position

Emile.

Oh ! mon bon ami !

Jean-Jaques.

Ne disions-nous pas que la forêt étoit

Emile.

Au nord de Montmorenci.

Jean-Jaques.

Par conséquent Montmorenci doit être

Emile.

Au sud de la forêt.

Jean-Jaques.

Nous avons un moyen de trouver le nord à midi.

Emile.

Oui, par la direction de l'ombre.

Jean-Jaques.

Mais le sud ?

Emile.

Comment faire ?

Jean-

Jean-Jaques.

Le sud est l'opposé du nord.

Emile.

Cela est vrai ; il n'y a qu'à chercher l'opposé de l'ombre. Oh ! voilà le sud, voilà le sud ! sûrement Montmorenci est de ce côté ; cherchons de ce côté.

Jean-Jaques.

Vous pouvez avoir raison ; prenons ce sentier à travers le bois.

Emile frappant des mains,

& poussant un cri de joie.

Ah ! je vois Montmorenci ! le voilà tout devant nous, tout à découvert. Allons déjeuner, allons dîner ; courons vite : l'astronomie est bonne à quelque chose.

Prenez garde que s'il ne dit pas cette dernière phrase, il la pensera ; peu importe, pourvu que ce ne soit pas moi qui la dise. Or soyez sûr qu'il n'oubliera de sa vie la leçon de cette journée ; au lieu que si je n'avois fait que lui supposer tout cela dans sa chambre, mon discours eût été oublié dès le lendemain. Il faut parler tant qu'on peut par les actions, & ne dire que ce qu'on ne sauroit faire.

Le Lecteur ne s'attend pas que je le méprise assez, pour lui donner un exemple sur chaque espèce d'étude : mais de quoi qu'il soit question, je ne puis trop exhorter le gouverneur à bien mesurer sa preuve sur la capacité de l'élève ; car encore une fois, le mal n'est pas dans ce qu'il n'entend point, mais dans ce qu'il croit entendre.

Je me souviens que voulant donner à un enfant du goût pour la chymie, après lui avoir montré plusieurs précipitations métalliques, je lui expliquois comment se faisoit l'encre. Je lui disois que sa noirceur ne venoit que d'un fer très divisé, détaché du vitriol, & précipité par une liqueur alcaline. Au milieu de ma docte explication, le petit traître m'arrêta tout court avec ma question que je lui avois apprise : me voilà fort embarrassé.

Après avoir un peu rêvé, je pris mon parti. J'envoyai chercher du vin dans la cave du maître de la maison, & d'autre vin à huit sols chez un marchand de vin. Je pris dans un petit flacon de la dissolution d'alcali fixe : puis ayant devant moi dans deux verres de ces deux differens vins *, je lui parlai ainsi.

On falsifie plusieurs denrées pour les faire paroître meilleures qu'elles ne sont. Ces falsifications trompent l'œil & le goût ; mais elles sont nuisibles, & rendent la chose falsifiée pire, avec sa belle apparence, qu'elle n'étoit auparavant.

On falsifie sur-tout les boissons & sur-tout les vins, parce que la tromperie est plus difficile à connoître, & donne plus de profit au trompeur.

La falsification des vins verts ou aigres se fait avec de la litarge : la litarge est une préparation de plomb. Le plomb uni aux acides fait un sel fort doux qui corrige au goût la verdeur du vin, mais qui est un poison pour ceux qui le boivent. Il importe donc, avant de boire du vin suspect,

* A chaque explication qu'on veut donner à l'enfant, un petit appareil qui la précède sert beaucoup à le rendre attentif.

de savoir s'il est litargiré ou s'il ne l'est pas. Or voici comment je raisonne pour découvrir cela

La liqueur du vin ne contient pas seulement de l'esprit inflammable, comme vous l'avez vu par l'eau-de-vie qu'on en tire ; elle contient encore de l'acide, comme vous pouvez le connoître par le vinaigre & le tartre qu'on en tire aussi.

L'acide a du rapport aux substances métalliques & s'unit avec elles par dissolution pour former un sel composé, tel par exemple que la rouille qui n'est qu'un fer dissout par l'acide contenu dans l'air ou dans l'eau, & tel aussi que le verd-de-gris qui n'est qu'un cuivre dissout par le vinaigre.

Mais ce même acide a plus de rapport encore aux substances alcalines qu'aux substances métalliques, en sorte que par l'intervention des premières, dans les sels composés dont je viens de vous parler, l'acide est forcé de lâcher le métal auquel il est uni, pour s'attacher à l'alcali.

Alors la substance métallique dégagée de l'acide qui la tenoit dissoute, se précipite & rend la liqueur opaque.

Si donc un de ces deux vins est litargiré, son acide tient la litarge en dissolution. Que j'y verse de la liqueur alcaline, elle forcera l'acide de quitter prise pour s'unir à elle ; le plomb n'étant plus tenu en dissolution reparoîtra, troublera la liqueur & se précipitera enfin dans le fond du verre.

S'il n'y a point de plomb * ni d'aucun métal
dans

* Les vins qu'on vend en détail chez les marchands de vin de *Paris*, quoiqu'ils ne soient pas tous litargirés, sont rare-

dans le vin, l'alcali s'unira paisiblement* avec l'acide, le tout restera dissout, & il ne se fera aucune précipitation.

Ensuite je versai de ma liqueur alcaline successivement dans les deux verres : celui du vin de la maison resta clair & diaphane, l'autre en un moment fut trouble, & au bout d'une heure on vit clairement le plomb précipité dans le fond du verre.

Voilà, repris-je, le vin naturel & pur dont on peut boire, & voici le vin falsifié qui empoisonne. Cela se découvre par les mêmes connoissances dont vous me demandiez l'utilité. Celui qui fait bien comment se fait l'encre, fait connoître aussi les vins frelatés.

J'étois fort content de mon exemple, & cependant je m'apperçus que l'enfant n'en étoit point frappé. J'eus besoin d'un peu de tems pour sentir que je n'avois fait qu'une sottise. Car sans parler de l'impossibilité qu'à douze ans un enfant pût suivre mon explication, l'utilité de cette expérience n'entroit pas dans son esprit, parce qu'ayant goûté des deux vins & les trouvant bons tous deux, il ne joignoit aucune idée à ce mot de falsification que je pensois lui avoir si bien expliqué; ces autres mots *mal-sain, poi-*

rarement exempt de plomb; parce que les comptoirs de ces marchands sont garnis de ce métal, & que le vin qui se répand dans la mesure en passant & sejourant sur ce plomb en dissout toujours quelque partie. Il est étrange qu'un abus si manifeste & si dangereux soit souffert par la police. Mais il est vrai que les gens aisés ne buvant gueres de ces vins-là sont peu sujets à en être empoisonnés.

* L'acide végétal est fort doux. Si c'étoit un acide minéral & qu'il fût moins étendu, l'union ne se feroit pas sans effervescence.

son, n'avoient même aucun sens pour lui, il étoit là dessus dans le cas de l'historien du Médecin Philippe ; c'est le cas de tous les enfans.

Les rapports des effets aux causes dont nous n'appercevons pas la liaison, les biens & les maux dont nous n'avons aucune idée, les besoins que nous n'avons jamais sentis sont nuls pour nous ; il est impossible de nous intéresser par eux à rien faire qui s'y rapporte. On voit à quinze ans le bonheur d'un homme sage, comme à trente la gloire du paradis. Si l'on ne conçoit bien l'un & l'autre, on fera peu de chose pour les acquérir, & quand même on les concevrait, on fera peu de chose encore si on ne les désire, si on ne les sent convenables à soi. Il est aisé de convaincre un enfant que ce qu'on veut lui enseigner est utile ; mais ce n'est rien de le convaincre si l'on ne fait le persuader. En vain la tranquille raison nous fait approuver ou blâmer, il n'y a que la passion qui nous fasse agir, & comment se passionner pour des intérêts qu'on n'a point encore ?

Ne montrez jamais rien à l'enfant qu'il ne puisse voir. Tandis que l'humanité lui est presque étrangère, ne pouvant l'élever à l'état d'homme, rabaissez pour lui l'homme à l'état d'enfant. En songeant à ce qui lui peut être utile dans un autre âge, ne lui parlez que de ce dont il voit dès-à-présent l'utilité. Du reste jamais de comparaisons avec d'autres enfans, point de rivaux, point de concurrens, même à la course, aussi-tôt qu'il commence à raisonner : j'aime cent fois mieux qu'il n'apprenne point ce qu'il n'apprendroit que par jalousie ou par vanité. Seulement je marquerai tous les ans les progrès qu'il aura faits, je les comparerai à ceux qu'il

qu'il fera l'année suivante; je lui dirai, Vous êtes grandi de tant de lignes, voilà le fossé que vous sautiez, le fardeau que vous portiez; voici la distance où vous lanciez un caillou, la carrière que vous parcouriez d'une haleine, &c. voyons maintenant ce que vous ferez. Je l'excite ainsi sans le rendre jaloux de personne; il voudra se surpasser, il le doit; je ne vois nul inconvénient qu'il soit émule de lui-même.

Je hais les livres; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne fait pas. On dit qu'Hermès grava sur des colonnes les élémens des sciences, pour mettre ses découvertes à l'abri d'un déluge. S'il les eût bien imprimées dans la tête des hommes, elle s'y seroient conservées par tradition. Des cerveaux bien préparés sont les monumens où se gravent le plus sûrement les connoissances humaines

N'y auroit-il point moyen de rapprocher tant de leçons éparées dans tant de livres? de les réunir sous un objet commun qui pût être facile à voir, intéressant à suivre, & qui pût servir de stimulant, même à cet âge? Si l'on peut inventer une situation où tous les besoins naturels de l'homme se montrent d'une manière sensible à l'esprit d'un enfant, & où les moyens de pourvoir à ces mêmes besoins se développent successivement avec la même facilité, c'est par la peinture vive & naïve de cet état qu'il faut donner le premier exercice à son imagination.

Philosophe ardent, je vois déjà s'allumer la vôtre. Ne vous mettez pas en frais; cette situation est trouvée, elle est décrite, & sans vous faire tort, beaucoup mieux que vous ne la décririez vous-même: du moins avec plus de vérité & de simplicité. Puis qu'il nous faut absolument des livres,

livres, il en existe un qui fournit, à mon gré, le plus heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre fera le premier que lira mon Émîle : seul il composera durant long-tems toute sa bibliothèque, & il y tiendra toujours une place distinguée. Il fera le texte auquel tous nos entretiens sur les sciences naturelles ne serviront que de commentaire. Il servira d'épreuve durant nos progrès à l'état de notre jugement, & tant que notre goût ne sera pas gâté, sa lecture nous plaira toujours. Quel est donc ce merveilleux livre ? Est-ce Aristote, est-ce Pline, est-ce Buffon ? Non ; c'est Robinson Crusôé.

Robinson Crusôé dans son isle, seul, dépourvu de l'assistance de ses semblables & des instrumens de tous les arts, pourvoyant cependant à sa subsistance, à sa conservation, & se procurant même une sorte de bien-être ; voilà un objet intéressant pour tout âge, & qu'on a mille moyens de rendre agréable aux enfans. Voilà comment nous réalisons l'isle déserte qui me servoit d'abord de comparaison. Cet état n'est pas, j'en conviens, celui de l'homme social ; vraisemblablement il ne doit pas être celui d'Émîle ; mais c'est sur ce même état qu'il doit apprécier tous les autres. Le plus sûr moyen de s'élever au-dessus des préjugés, & d'ordonner ses jugemens sur les vrais rapports des choses, est de se mettre à la place d'un homme isolé, & de juger de tout comme cet homme en doit juger lui-même, eu égard à sa propre utilité.

Ce roman, débarrassé de tout son fatras, commençant au naufrage de Robinson près de son isle, & finissant à l'arrivée du vaisseau qui vient l'en tirer, fera tout à la fois l'amusement & l'instruction d'Émîle durant l'époque dont il est ici question. Je veux que la tête lui en tourne, qu'il s'occupe
sans

fans cesse de son château, de ses chevres, de ses plantations; qu'il apprenne en détail, non dans des livres, mais sur les choses, tout ce qu'il faut savoir en pareil cas; qu'il pense être Robinson lui-même; qu'il se voye habillé de peaux, portant un grand bonnet, un grand sabre, tout le grotesque équipage de la figure, au parasol près dont il n'aura pas besoin. Je veux qu'il s'inquiette des mesures à prendre, si ceci ou cela venoit à lui manquer, qu'il examine la conduite de son heros; qu'il cherche s'il n'a rien omis, s'il n'y avoit rien de mieux à faire; qu'il marque attentivement ses fautes, & qu'il en profite pour n'y pas tomber lui-même en pareil cas; car ne doutez point qu'il ne projette d'aller faire un établissement semblable; c'est le vrai château en Espagne de cet heureux âge, où l'on ne connoît d'autre bonheur que le nécessaire & la liberté.

Quelle ressource que cette folie pour un homme habile, qui n'a su la faire naître qu'afin de la mettre à profit. L'enfant pressé de se faire un magasin pour son isle, sera plus ardent pour apprendre, que le maître pour enseigner. Il voudra savoir tout ce qui est utile, & ne voudra savoir que cela; vous n'aurez plus besoin de le guider, vous n'aurez qu'à le retenir. Au reste, dépêchons-nous de l'établir dans cette isle, tandis qu'il y borne sa félicité; car le jour approche où, s'il y veut vivre encore, il n'y voudra plus vivre seul; & où *Vendredi*, qui maintenant ne le touche guere, ne lui suffira pas long-tems.

La pratique des arts naturels, aux-quels peut suffire un seul homme, mene à la recherche des arts d'industrie, & qui ont besoin du concours de plusieurs mains. Les premiers peuvent s'exercer par des solitaires, par des sauvages; mais les autres

tres ne peuvent naître que dans la société, & la rendent nécessaire. Tant qu'on ne connoît que le besoin physique, chaque homme se suffit à lui-même ; l'introduction du superflu rend indispensable le partage & la distribution du travail : car bien qu'un homme travaillant seul ne gagne que la subsistance d'un homme, cent hommes travaillant de concert, gagneront de quoi en faire subsister deux cens. Si-tôt donc qu'une partie des hommes se repose, il faut que le concours des bras de ceux qui travaillent supplée au travail de ceux qui ne font rien.

Votre plus grand soin doit être d'écartier de l'esprit de votre élève toutes les notions des relations sociales qui ne sont pas à sa portée ; mais quand l'enchaînement des connoissances vous force à lui montrer la mutuelle dépendance des hommes, au lieu de la lui montrer par le côté moral, tournez d'abord toute son attention vers l'industrie & les arts mécaniques, qui les rendent utiles les uns aux autres. En le promenant d'atelier en atelier, ne souffrez jamais qu'il voye aucun travail sans mettre lui-même la main à l'œuvre ; ni qu'il en sorte sans savoir parfaitement la raison de tout ce qui s'y fait, ou du moins de tout ce qu'il a observé. Pour cela travaillez vous-même, donnez-lui par-tout l'exemple : pour le rendre maître, soyez par-tout apprentif ; & comptez qu'une heure de travail lui apprendra plus de choses, qu'il n'en retiendrait d'un jour d'explications.

Il y a une estime publique attachée aux differens arts, en raison inverse de leur utilité réelle. Cette estime se mesure directement sur leur inutilité même, & cela doit être. Les arts les plus utiles sont ceux qui gagnent le moins, parce que le nombre

nombre des ouvriers se proportionne au besoin des hommes, & que le travail nécessaire à tout le monde reste forcément à un prix que le pauvre peut payer. Au contraire, ces importans qu'on n'appelle pas artisans, mais artistes, travaillant uniquement pour les oisifs & les riches, mettent un prix arbitraire à leurs babioles ; & comme le mérite de ces vains travaux n'est que dans l'opinion, leur prix même fait partie de ce mérite, & on les estime à proportion de ce qu'ils coûtent. Le cas qu'en fait le riche ne vient pas de leur usage ; mais de ce que le pauvre ne les peut payer. *Nolo habere bona nisi quibus populus invidet* *.

Que deviendront vos élèves, si vous leur laissez adopter ce sot préjugé, si vous le favorisez vous-même, s'ils vous voyent, par exemple, entrer avec plus d'égards dans la boutique d'un orfèvre que dans celle d'un ferrurier ? Quel jugement porteront-ils du vrai mérite des arts & de la véritable valeur des choses, quand ils verront partout le prix de fantaisie en contradiction avec le prix tiré de l'utilité réelle, & que plus la chose coûte, moins elle vaut ? Au premier moment que vous laisserez entrer ces idées dans leur tête, abandonnez le reste de leur éducation ; malgré vous ils seront élevés comme tout le monde ; vous avez perdu quatorze ans de soins.

Émile songeant à meubler son île, aura d'autres manières de voir. Robinson eût fait beaucoup plus de cas de la boutique d'un taillandier, que de tous les colifichets de Saïde. Le premier lui eût paru un homme très-respectable, & l'autre un petit charlatan.

* Petron.

“ Mon fils est fait pour vivre dans le monde ;
 “ il ne vivra pas avec des sages, mais avec des
 “ foux ; il faut donc qu’il connoisse leurs folies,
 “ puisque c’est par elles qu’ils veulent être con-
 “ duits. La connoissance réelle des choses peut
 “ être bonne, mais celle des hommes & de leurs
 “ jugemens vaut encore mieux ; car dans la so-
 “ ciété humaine le plus grand instrument de
 “ l’homme est l’homme, & le plus sage est celui
 “ qui se sert le mieux de cet instrument. A quoi
 “ bon donner aux enfans l’idée d’un ordre ima-
 “ ginaire tout contraire à celui qu’ils trouveront
 “ établi, & sur lequel il faudra qu’ils se reglent ?
 “ Donnez leur premièrement des leçons pour
 “ être sages, & puis vous leur en donnerez pour
 “ juger en quoi les autres sont foux.”

Voilà-les spécieuses maximes sur lesquelles la
 fausse prudence des peres travaille à rendre leurs
 enfans esclaves des préjugés dont ils les nourrif-
 sent, & jouets eux-mêmes de la tourbe insensée
 dont ils pensent faire l’instrument de leurs passions.
 Pour parvenir à connoître l’homme, que de
 choses il faut connoître avant lui ! l’homme est la
 dernière étude du sage & vous prétendez en faire
 la première d’un enfant ! Avant de l’instruire de
 nos sentimens, commencez par lui apprendre à
 les apprécier : est-ce connoître une folie que de la
 prendre pour la raison ? Pour être sage, il faut
 discerner ce qui ne l’est pas : comment votre en-
 fant connoitra-t-il les hommes, s’il ne sait ni ju-
 ger leurs jugemens ni démêler leurs erreurs ? C’est
 un mal de savoir ce qu’ils pensent, quand on ig-
 nore si ce qu’ils pensent est vrai ou faux. Ap-
 prenez-lui donc premièrement ce que sont les
 choses en elles mêmes ; & vous lui apprendrez
 après ce qu’elles sont à nos yeux : c’est ainsi qu’il
 fera

faura comparer l'opinion à la vérité, & s'élever au-deffus du vulgaire : car on ne connoît point les préjugés quand on les adopte, & l'on ne mene point le peuple quand on lui ressemble. Mais si vous commencez par l'instruire de l'opinion publique avant de lui apprendre à l'apprécier, assurez-vous que, quoique vous puissiez faire, elle deviendra la sienne, & que vous ne la détruirez plus. Je conclus que pour rendre un jeune homme judicieux, il faut bien former ses jugemens, au lieu de lui dicter les nôtres.

Vous voyez que jusqu'ici je n'ai point parlé des hommes à mon élève, il auroit eu trop de bon-sens pour m'entendre ; ses relations avec son espece ne lui sont pas encore assez sensibles pour qu'il puisse juger des autres par lui. Il ne connoît d'Etre humain que lui seul, & même il est bien éloigné de se connoître : mais s'il porte peu de jugemens sur sa personne, au moins il n'en porte que de justes. Il ignore quelle est la place des autres ; mais il sent la sienne & s'y tient. Au lieu des loix sociales qu'il ne peut connoître, nous l'avons lié des chaînes de la nécessité. Il n'est presque encore qu'un être physique ; continuons de le traiter comme tel.

C'est par leur rapport sensible avec son utilité, sa sûreté, sa conservation, son bien-être qu'il doit apprécier tous les corps de la Nature & tous les travaux des hommes. Ainsi le fer doit être à ses yeux d'un beaucoup plus grand prix que l'or, & le verre que le diamant. De même il honore beaucoup plus un cordonnier, un maçon, qu'un l'Empereur, un le Blanc & tous les jouailliers de l'Europe ; un pâtissier est sur-tout, à ses yeux, un homme très-important, & il donneroit toute l'Academie des Sciences pour le moindre confiseur

de

de la rue des Lombards. Les orfèvres, les graveurs, les doreurs ne font, à son avis, que des fainéans qui s'amuse à des jeux parfaitement inutiles ; il ne fait pas même un grand cas de l'horlogerie. L'heureux enfant jouit du tems sans en être esclave ; il en profite & n'en connoît pas le prix. Le calme des passions qui rend pour lui sa succession toujours égale, lui tient lieu d'instrument pour le mesurer au besoin *. En lui supposant une montre, aussi-bien qu'en le faisant pleurer, je me donnois un Émile vulgaire, pour être utile & me faire entendre ; car quant au véritable, un enfant si différent des autres ne serviroit d'exemple à rien.

Il y a un ordre non moins naturel, & plus judicieux encore, par lequel on considère les arts selon les rapports de nécessité qui les lient, mettant au premier rang les plus indépendans, & au dernier ceux qui dépendent d'un plus grand nombre d'autres. Cet ordre qui fournit d'importantes considérations sur celui de la société générale, est semblable au précédent & soumis au même renversement dans l'estime des hommes ; en sorte que l'emploi des matières premières se fait dans des métiers sans honneur, presque sans profit, & que plus elles changent de mains, plus la main d'œuvre augmente de prix & devient honorable. Je n'examine pas s'il est vrai que l'industrie soit plus grande & mérite plus de récompense dans les arts minucieux qui donnent la dernière forme à ces matières, que dans le premier travail qui les con-

* Le tems perd pour nous sa mesure, quand nos passions veulent régler son cours à leur gré. La montre du sage est l'égalité d'humeur & la paix de l'ame ; il est toujours à son heure, & il la connoît toujours.

vertit à l'usage des hommes ; mais je dis qu'en chaque chose l'art dont l'usage est le plus général & le plus indispensable, est incontestablement celui qui mérite le plus d'estime, & que celui à qui moins d'autres arts sont nécessaires la mérite encore par-dessus les plus subordonnés, parce qu'il est plus libre & plus près de l'indépendance. Voilà les véritables regles de l'appréciation des arts & de l'industrie ; tout le reste est arbitraire & dépend de l'opinion.

Le premier & le plus respectable de tous les arts est l'agriculture : je mettrois la forge au second rang, la charpente au troisième, & ainsi de suite. L'enfant qui n'aura point été séduit par les préjugés vulgaires en jugera précisément ainsi. Que de réflexions importantes notre Émile ne tirera-t-il point là-dessus de son Robinson ? Que pensera-t-il en voyant que les arts ne se perfectionnent qu'en se subdivisant, en multipliant à l'infini les instrumens des uns & des autres ? Il se dira ; tous ces gens-là sont sottement ingénieux : on croiroit qu'ils ont peur que leurs bras & leurs doigts ne leur servent à quelque chose, tant ils inventent d'instrumens pour s'en passer. Pour exercer un seul art ils sont asservis à mille autres, il faut une ville à chaque ouvrier. Pour mon camarade & moi nous mettons notre génie dans notre adresse ; nous nous faisons des outils que nous puissions porter partout avec nous. Tous ces gens si fiers de leurs talens dans Paris ne sauroient rien dans notre isle, & seroient nos apprentifs à leur tour.

Lecteur, ne vous arrêtez pas à voir ici l'exercice du corps & l'adresse des mains de notre élève ; mais considérez quelle direction nous donnons à ses curiosités enfantines ; considérez le sens, l'esprit

prit inventif, la prévoyance, confiderez quelle tête nous allons lui former. Dans tout ce qu'il verra, dans tout ce qu'il fera, il voudra tout connoître, il voudra favoir la raison de tout : d'instrument en instrument il voudra toujours remonter au premier ; il n'admettra rien par supposition ; il refuseroit d'apprendre ce qui demanderoit une connoissance antérieure qu'il n'auroit pas : s'il voit faire un ressort, il voudra favoir comment l'acier a été tiré de la mine ; s'il voit assembler les pièces d'un coffre, il voudra favoir comment l'arbre a été coupé. S'il travaille lui-même, à chaque outil dont il se sert il ne manquera pas de se dire ; Si je n'avois pas cet outil, comment m'y prendrois-je pour en faire un semblable ou pour m'en passer ?

Au reste, une erreur difficile à éviter dans les occupations pour lesquelles le maître se passionne, est de supposer toujours le même goût à l'enfant ; gardez, quand l'amusement du travail vous emporte, que lui, cependant, ne s'ennuye sans vous l'oser témoigner. L'enfant doit être tout à la chose ; mais vous devez être tout à l'enfant, l'observer, l'épier sans relâche & sans qu'il y paroisse, pressentir tous ses sentimens d'avance, & prévenir ceux qu'il ne doit pas avoir ; l'occuper enfin de manière que non-seulement il se sente utile à la chose, mais qu'il s'y plaise à force de bien comprendre à quoi sert ce qu'il fait.

La société des arts consiste en échanges d'industrie, celle du commerce en échanges de choses, celle des banques en échanges de signes & d'argent ; toutes ces idées se tiennent, & les notions élémentaires sont déjà prises ; nous avons jeté les fondemens de tout cela dès le premier âge, à l'aide du jardinier Robert. Il ne nous reste main-

tenant qu'à généraliser ces mêmes idées, & les étendre à plus d'exemples pour lui faire comprendre le jeu du trafic pris en lui-même, & rendu sensible par les détails d'histoire naturelle qui regardent les productions particulières à chaque pays, par les détails d'arts & de sciences qui regardent la navigation, enfin par le plus grand ou moindre embarras du transport selon l'éloignement des lieux, selon la situation des terres, des mers, des rivières, &c.

Nulle société ne peut exister sans échange, nul échange sans mesure commune, & nulle mesure commune sans égalité. Ainsi toute société a pour première loi quelque égalité conventionnelle, soit dans les hommes, soit dans les choses.

L'égalité conventionnelle entre les hommes, bien différente de l'égalité naturelle, rend nécessaire le droit positif, c'est-à-dire le gouvernement & les lois. Les connoissances politiques d'un enfant doivent être nettes & bornées: il ne doit connoître gouvernement en général que ce qui se rapporte au droit de propriété dont il a déjà quelque idée.

L'égalité conventionnelle entre les choses, a fait inventer la monnaie; car la monnaie n'est qu'un terme de comparaison pour la valeur des choses de différentes espèces, & en ce sens la monnaie est le vrai lien de la société; mais tout peut être monnaie; autrefois le bétail l'étoit, des coquillages le font encore chez plusieurs peuples, le fer fut monnaie à Sparte, le cuir l'a été en Suède, l'or & l'argent le font parmi nous.

Les métaux, comme plus faciles à transporter, ont été généralement choisis pour termes moyens de tous les échanges, & l'on a converti ces métaux en monnaie, pour épargner la mesure ou le poids

poids à chaque échange : car la marque de la monnoie n'est qu'une attestation que la pièce ainsi marquée est d'un tel poids, & le Prince seul a droit de battre monnoie, attendu que lui seul a droit d'exiger que son témoignage fasse autorité parmi tout un peuple.

L'usage de cette invention ainsi expliquée se fait sentir au plus stupide. Il est difficile de comparer immédiatement des choses de différentes natures, du drap, par exemple, avec du bled ; mais quand on a trouvé une mesure commune, savoir la monnoie, il est aisé au fabricant & au laboureur de rapporter la valeur des choses qu'ils veulent échanger à cette mesure commune. Si telle quantité de drap vaut une telle somme d'argent, & que telle quantité de bled vaille aussi la même somme d'argent, il s'ensuit que le marchand recevant ce bled pour son drap fait un échange équitable. Ainsi c'est par la monnoie que les biens d'especes diverses deviennent commensurables, & peuvent se comparer.

N'allez pas plus loin que cela, & n'entrez point dans l'explication des effets moraux de cette institution. En toute chose il importe de bien exposer les usages avant de montrer les abus. Si vous prétendiez expliquer aux enfans comment les signes font négliger les choses, comment de la monnoie sont nées toutes les chimères de l'opinion, comment les pays riches d'argent doivent être pauvres de tout, vous traiteriez ces enfans non-seulement en philosophes, mais en homme sages, & vous prétendriez leur faire entendre ce que peu de philosophes mêmes ont bien conçu.

Sur quelle abondance d'objets intéressans ne peut-on point tourner ainsi la curiosité d'un élève, sans jamais quitter les rapports réels & matériels

qui font à sa portée, ni souffrir qu'il s'éleve dans son esprit une seule idée qu'il ne puisse pas concevoir? L'art du maître est de ne laisser jamais appesantir ses observations sur des minuties qui ne tiennent à rien, mais de le rapprocher sans cesse des grandes relations qu'il doit connoître un jour pour bien juger du bon & du mauvais ordre de la société civile. Il faut savoir assortir les entretiens dont on l'amuse au tour d'esprit qu'on lui a donné. Telle question qui ne pourroit pas même effleurer l'attention d'un autre, va tourmenter Émile durant six mois.

Nous allons dîner dans une maison opulente; nous trouvons les apprêts d'un festin, beaucoup de monde, beaucoup de laquais, beaucoup de plats, un service élégant & fin. Tout cet appareil de plaisir & de fête a quelque chose d'enivrant, qui porte à la tête quand on n'y est pas accoutumé. Je pressens l'effet de tout cela sur mon jeune élève. Tandis que le repas se prolonge, tandis que les services se succèdent, tandis qu'autour de la table regnent mille propos bruyans, je m'approche de son oreille, & je lui dis: Par combien de mains estimeriez-vous bien qu'ait passé tout ce que vous voyez sur cette table, avant que d'y arriver? Quelle foule d'idées j'éveille dans son cerveau par ce peu de mots! A l'instant voilà toutes les vapeurs du délire abatues. Il rêve, il réfléchit, il calcule, il s'inquiète. Tandis que les philosophes égayés par le vin, peut-être par leurs voisines, radotent & font les enfans, le voilà lui philosophant tout seul dans son coin; il m'interroge, je refuse de répondre, je le renvoie à un autre tems; il s'impatiente, il oublie de manger & de boire, il brûle d'être hors de table pour m'entretenir à son aise. Quel objet pour sa curiosité!

osité ! quel texte pour son instruction ! Avec un jugement sain que rien n'a pu corrompre, que pensera-t-il du luxe, quand il trouvera que toutes les régions du monde ont été mises à contribution, que vingt millions de mains, peut-être, ont long-tems travaillé, qu'il en a coûté la vie, peut-être, à des milliers d'hommes, & tout cela pour lui présenter en pompe à midi ce qu'il va déposer le soir dans sa garde-robe ?

Epiez avec soin les conclusions secrettes qu'il tire en son cœur de toutes ses observations. Si vous l'avez moins bien gardé que je ne le suppose, il peut être tenté de tourner ses réflexions dans un autre sens, & de se regarder comme un personnage important au monde, en voyant tant de soins concourir pour apprêter son dîner. Si vous pressentez ce raisonnement, vous pouvez aisément le prévenir avant qu'il le fasse, ou du moins en effacer aussi-tôt l'impression. Ne sachant encore s'approprier les choses que par une jouissance matérielle, il ne peut juger de leur convenance ou disconvenance avec lui que par des rapports sensibles. La comparaison d'un dîner simple & rustique préparé par l'exercice, assaisonné par la faim, par la liberté, par la joie, avec son festin si magnifique & si compassé, suffira pour lui faire sentir que tout l'appareil du festin, ne lui ayant donné aucun profit réel, & son estomac sortant tout aussi content de la table du paysan que de celle du financier, il n'y avoit rien à l'un de plus qu'à l'autre qu'il pût appeller véritablement sien.

Imaginons ce qu'en pareil cas un gouverneur pourra lui dire. Rappelez-vous bien ces deux repas, & décidez en vous-même lequel vous avez fait avec le plus de plaisir ; auquel avez-vous remarqué le plus de joie ? auquel a-t-on mangé

de plus grand appétit, bu plus gaiement, ri de meilleur cœur ? lequel a duré le plus long-tems sans ennui, & sans avoir besoin d'être renouvelé par d'autres services ? Cependant voyez la différence : ce pain bis que vous trouvez si bon, vient du bled recueilli par ce paysan ; son vin noir & grossier, mais défalterant & sain, est du crû de sa vigne ; le linge vient de son chanvre, filé l'hiver par sa femme, par ses filles, par sa servante : nulles autres mains que celles de sa famille n'ont fait les apprêts de sa table ; le moulin le plus proche & le marché voisin sont les bornes de l'univers pour lui. En quoi donc avez-vous réellement joui de tout ce qu'ont fourni de plus la terre éloignée & la main des hommes sur l'autre table ? Si tout cela ne vous a pas fait faire un meilleur repas, qu'avez-vous gagné à cette abondance ? qu'y avoit-il-là qui fût fait pour vous ? Si vous eussiez été le maître de la maison, pourra-t-il ajouter, tout cela vous fût resté plus étranger encore ; car le soin d'étaler aux yeux des autres votre jouissance eût achevé de vous l'ôter : vous auriez eu la peine & eux le plaisir.

Ce discours peut être fort beau, mais il ne vaut rien pour Émile dont il passe la portée, & à qui l'on ne dicte point ses réflexions. Parlez-lui donc plus simplement. Après ces deux épreuves, dites-lui quelque matin ; Où dînerons-nous aujourd'hui ? autour de cette montagne d'argent qui couvre les trois quarts de la table, & de ces parterres de fleurs de papier qu'on sert au dessert sur des miroirs ? parmi ces femmes en grand panier qui vous traitent en marionnette, & veulent que vous ayez dit ce que vous ne savez pas ? ou bien dans ce village à deux lieues d'ici, chez ces bonnes gens qui nous reçoivent si joieusement, & nous donnent

donnent de si bonne crème? Le choix d'Emile n'est pas douteux; car il n'est ni babillard ni vain; il ne peut souffrir la gêne, & tous nos ragôts fins ne lui plaisent point; mais il est toujours prêt à courir en campagne, & il aime fort les bons fruits, les bons légumes, la bonne crème, & les bonnes gens*. Chemin faisant, la réflexion vient d'elle-même. Je vois que ces foules d'hommes qui travaillent à ces grands repas perdent bien leurs peines, ou qu'ils ne songent guère à nos plaisirs.

Mes exemples, bons peut-être pour un sujet, seront mauvais pour mille autres. Si l'on en prend l'esprit, on saura bien les varier au besoin, le choix tient à l'étude du génie propre à chacun, & cette étude tient aux occasions qu'on leur offre de se montrer. On n'imaginera pas que dans l'espace de trois ou quatre ans que nous avons à remplir ici, nous puissions donner à l'enfant le plus heureusement né, une idée de tous les arts & de toutes les sciences naturelles, suffisante pour les apprendre un jour de lui-même; mais en faisant ainsi passer devant lui tous les objets qu'il lui importe de connoître, nous le mettons dans le cas de développer son goût, son talent, de faire les

* Le goût que je suppose à mon élève pour la campagne est un fruit naturel de son éducation. D'ailleurs n'ayant rien de cet air fat & requinqué qui plaît tant aux femmes, il en est moins fêté que d'autres enfans; par conséquent il se plaît moins avec elles & se gêne moins dans leur société dont il n'est pas encore en état de sentir le charme. Je me suis gardé de lui apprendre à leur baiser la main, à leur dire des fadeurs, pas même à leur marquer préférentiellement aux hommes les égards qui leur sont dûs: je me suis fait une inviolable loi de n'exiger rien de lui dont la raison ne fût à sa portée, & il n'y a point de bonne raison pour un enfant de traiter un sexe autrement que l'autre.

premiers pas vers l'objet où le porte son génie, & de nous indiquer la route qu'il lui faut ouvrir pour secourir la Nature.

Un autre avantage de cet enchaînement de connoissances bornées, mais justes, est de les lui montrer par leurs liaisons, par leurs rapports, de les mettre toutes à leur place dans son estime, & de prévenir en lui les préjugés qu'ont la plupart des hommes pour les talens qu'ils cultivent, contre ceux qu'ils ont négligés. Celui qui voit bien l'ordre du tout, voit la place où doit être chaque partie; celui qui voit bien une partie, & qui la conçoit à fond, peut être un savant homme; l'autre est un homme judicieux, & vous vous souvenez que ce que nous nous proposons d'acquérir est moins la science que le jugement.

Quoi qu'il en soit, ma méthode est indépendante de mes exemples; elle est fondée sur la mesure des facultés de l'homme à ses différens âges, & sur le choix des occupations qui conviennent à ces facultés. Je crois qu'on trouveroit aisément une autre méthode avec laquelle on paroîtroit faire mieux; mais si elle étoit moins appropriée à l'espece, à l'âge, au sexe, je doute qu'elle eût le même succès.

En commençant cette seconde période, nous avons profité de la surabondance de nos forces sur nos besoins, pour nous porter hors de nous: nous nous sommes élancés dans les cieux; nous avons mesuré la terre; nous avons recueilli les loix de la Nature; en un mot, nous avons parcouru l'isle entière; maintenant nous revenons à nous; nous nous rapprochons insensiblement de notre habitation. Trop heureux, en'y rentrant, de n'en pas trouver encore en possession l'ennemi qui nous menace, & qui s'appête à s'en emparer!

Que

Que nous reste-t-il à faire après avoir observé tout ce qui nous environne ? D'en convertir à notre usage tout ce que nous pouvons nous approprier, & de tirer parti de notre curiosité pour l'avantage de notre bien-être. Jusqu'ici nous avons fait provision d'instrumens de toute espece, sans savoir desquels nous aurions besoin. Peut-être, inutiles à nous-mêmes, les nôtres pourront-ils servir à d'autres ; & peut-être, à notre tour, aurons-nous besoin des leurs. Ainsi nous trouverions tous notre compte à ces échanges ; mais pour les faire il faut connoître nos besoins mutuels, il faut que chacun sache ce que d'autres ont à son usage, & ce qu'il peut leur offrir en retour. Supposons dix hommes, dont chacun a dix sortes de besoins. Il faut que chacun, pour son nécessaire, s'applique à dix sortes de travaux ; mais vu la différence de génie & de talent, l'un réussira moins à quelqu'un de ces travaux, l'autre à un autre. Tous, propres à diverses choses, feront les mêmes & seront mal servis. Formons une société de ces dix hommes, & que chacun s'applique pour lui seul & pour les neuf autres, au genre d'occupation qui lui convient le mieux ; chacun profitera des talens des autres comme si lui seul les avoit tous ; chacun perfectionnera le sien par un continuel exercice, & il arrivera que tous les dix, parfaitement bien pourvus, auront encore du surabondant pour d'autres. Voilà le principe apparent de toutes nos institutions. Il n'est pas de mon sujet d'en examiner ici les conséquences ; c'est ce que j'ai fait dans un autre écrit.

Sur ce principe, un homme qui voudroit se regarder comme un être isolé, ne tenant du tout à rien & se suffisant à lui même, ne pourroit être que miserable. Il lui seroit même impossible de

subsister ; car trouvant la terre entière couverte du tien & du mien, & n'ayant rien à lui que son corps, d'où tireroit-il son nécessaire ? En sortant de l'état de Nature, nous forçons nos semblables d'en sortir aussi ; nul n'y peut demeurer malgré les autres, & ce seroit réellement en sortir, que d'y vouloir rester dans l'impossibilité d'y vivre. Car la première loi de la Nature est le soin de se conserver.

Ainsi se forment peu-à-peu dans l'esprit d'un enfant, les idées des relations sociales, même avant qu'il puisse être réellement membre actif de la société. Émile voit que pour avoir des instrumens à son usage, il lui en faut encore à l'usage des autres, par lesquels il puisse obtenir en échange les choses qui lui sont nécessaires, & qui sont en leur pouvoir. Je l'amène aisément à sentir le besoin de ces échanges, & à se mettre en état d'en profiter.

Monseigneur, il faut que je vive ; disoit un malheureux auteur satyrique au Ministre qui lui reprochoit l'infamie de ce métier. *Je n'en vois pas la nécessité,* lui répartit froidement l'homme en place. Cette réponse, excellente pour un Ministre, eût été barbare & fautive en toute autre bouche. Il faut que tout homme vive. Cet argument auquel chacun donne plus ou moins de force, à proportion qu'il a plus ou moins d'humanité, me paroît sans réplique pour celui que le fait, relativement à lui-même. Puisque de toutes les aversions que nous donne la Nature, la plus forte est celle de mourir, il s'ensuit que tout est permis par elle à quiconque n'a nul autre moyen possible pour vivre. Les principes sur lesquels l'homme vertueux apprend à mépriser sa vie & à l'immoler à son devoir, sont bien loin de cette simplicité

simplicité primitive. Heureux les peuples chez lesquels on peut être bon sans effort & juste sans vertu ! S'il est quelque misérable état au monde, où chacun ne puisse pas vivre sans mal faire, & où les citoyens soient fripons par nécessité, ce n'est pas le malfaiteur qu'il faut pendre, c'est celui qui le force à le devenir.

Si-tôt qu'Émile saura ce que c'est que la vie, mon premier soin fera de lui apprendre à la conserver. Jusqu'ici je n'ai point distingué les états, les rangs, les fortunes, & je ne les distinguerai gueres plus dans la suite, parce que l'homme est le même dans tous les états ; que le riche n'a pas l'estomac plus grand que le pauvre, & ne digere pas mieux que lui ; que le maître n'a pas les bras plus longs ni plus forts que ceux de son esclave ; qu'un Grand n'est pas plus grand qu'un homme du peuple ; & qu'enfin les besoins naturels étant par-tout les mêmes, les moyens d'y pourvoir doivent être par-tout égaux. Appropriiez l'éducation de l'homme à l'homme, & non pas à ce qui n'est point lui. Ne voyez-vous pas qu'en travaillant à le former exclusivement pour un état, vous le rendez inutile à tout autre ; & que s'il plaît à la fortune, vous n'aurez travaillé qu'à le rendre malheureux ? Qu'y a-t-il de plus ridicule qu'un grand Seigneur devenu gueux, qui porte dans sa misere les préjugés de sa naissance ? Qu'y a-t-il de plus vil qu'un riche appauvri, qui, se souvenant du mépris qu'on doit à la pauvreté, se sent devenu le dernier des hommes ? L'un a pour toute ressource le métier de fripon public, l'autre celui de valet rampant, avec ce beau mot : *il faut que je vive.*

Vous vous fiez à l'ordre actuel de la société, sans songer que cet ordre est sujet à des révolu-

tions inévitables, & qu'il vous est impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfans. Le Grand devient petit, le riche devient pauvre, le monarque devient fujet : les coups du fort sont-ils si rares que vous puissiez compter d'en être exempt ? Nous approchons de l'état de crise & du siècle des révolutions *. Qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors ? Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire : Il n'y a de caractères inéfaçables que ceux qu'imprime la Nature, & la Nature ne fait ni princes, ni riches, ni grands Seigneurs. Que fera donc, dans la bassesse, ce Satrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur ? Que fera, dans la pauvreté, ce publicain qui ne fait vivre que d'or ? Que fera, dépourvu de tout, ce fastueux & imbécille qui ne fait point user de lui-même, & ne met son être que dans ce qui est étranger à lui ? Heureux celui qui fait quitter alors l'état qui le quitte, & rester homme en dépit du fort ! Qu'on loue tant qu'on voudra ce Roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux sous les débris de son trône ; moi je le méprise ; je vois qu'il n'existe que par sa couronne, & qu'il n'est rien du tout s'il n'est Roi : mais celui qui la perd & s'en passe, est alors au-dessus d'elle. Du rang de Roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme que si peu d'hommes savent remplir. Alors il triomphe de la fortune, il la brave, il ne doit rien qu'à lui seul ;

* Je tiens pour impossible, que les grandes monarchies de l'Europe aient encore long-tems à durer ; toutes ont brillé, & tout Etat qui brille est sur son déclin. J'ai de mon opinion des raisons plus particulières que cette maxime ; mais il n'est pas à propos de les dire, & chacun ne les voit que trop.

& quand.

& quand il ne lui reste à montrer que lui, il n'est point nul; il est quelque chose. Oui, j'aime mieux cent fois le Roi de Syracuse, maître d'école à Corinthe, & le Roi de Macédoine, greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne sachant que devenir s'il ne regne pas; que l'héritier & le fils d'un Roi des Rois*, jouet de quiconque ose insulter à sa misère, errant de Cour en Cour, cherchant par-tout des secours, & trouvant par-tout des affronts, faute de savoir faire autre chose qu'un métier qui n'est plus en son pouvoir.

L'homme & le Citoyen, quel qu'il soit, n'a d'autre bien à mettre dans la société que lui-même, tous ses autres biens y sont malgré lui; & quand un homme est riche, ou il ne jouit pas de sa richesse, ou le public en jouit aussi. Dans le premier cas, il vole aux autres ce dont il se prive; & dans le second, il ne leur donne rien. Ainsi la dette sociale lui reste toute entière, tant qu'il ne paye que de son bien. Mais mon pere, en le gagnant, a servi la société.... Soit; il a payé sa dette, mais non pas la vôtre. Vous devez plus aux autres que si vous fussiez né sans bien; puisque vous êtes né favorisé. Il n'est point juste que ce qu'un homme a fait pour la société, en décharge un autre de ce qu'il lui doit: car chacun se devant tout entier ne peut payer que pour lui, & nul pere ne peut transmettre à son fils de droit d'être inutile à ses semblables; or c'est pourtant ce qu'il fait, selon vous, en lui transmettant ses richesses, qui sont la preuve & le prix du travail. Celui qui mange dans l'oïveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même, le vole; & un rentier que l'État paye pour ne rien faire, ne differe guere, à mes

* Vonone fils de Phraate Roi des Parthes.

yeux, d'un brigand qui vit aux dépens des passans. Hors de la société, l'homme isolé ne devant rien à personne, a droit de vivre comme il lui plaît ; mais dans la société, où il vit nécessairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de son entretien ; cela est sans exception. Travailler est donc un devoir indispensable à l'homme social. Riche ou pauvre, puissant ou foible, tout citoyen oisif est un fripon.

Or de toutes les occupations qui peuvent fournir la subsistance à l'homme, celle qui le rapproche le plus de l'état de Nature est le travail des mains : de toutes les conditions, la plus indépendante de la fortune & des hommes est celle de l'artisan. L'artisan ne dépend que de son travail ; il est aussi libre que le laboureur est esclave : car celui-ci tient à son champ dont la récolte est à la discrétion d'autrui. L'ennemi, le prince, un voisin puissant, un procès lui peut enlever ce champ ; par ce champ on peut le vexer en mille manières : mais par-tout où l'on veut vexer l'artisan, son bagage est bientôt fait ; il emporte ses bras & s'en va. Toutefois l'agriculture est le premier métier de l'homme ; c'est le plus honnête, le plus utile, & par conséquent le plus noble qu'il puisse exercer. Je ne dis pas à Émile, Apprends l'agriculture ; il la fait. Tous les travaux rustiques lui sont familiers ; c'est par eux qu'il a commencé ; c'est à eux qu'il revient sans cesse. Je lui dis donc, Cultive l'héritage de tes peres ; mais si tu perds cet héritage, ou si tu n'en as point, que faire ? Apprends un métier.

Un métier à mon fils ! mon fils artisan ! Monsieur, y pensez-vous ? J'y pense mieux que vous, Madame, qui voulez le réduire à ne pouvoir jamais

mais être qu'un Lord, un Marquis, un Prince, & peut-être un jour moins que rien ; moi, je lui veux donner un rang qu'il ne puisse perdre, un rang qui l'honore dans tous les tems, & quoique vous en puissiez dire, il aura moins d'égaux à ce titre qu'à tous ceux qu'il tiendra de vous.

La lettre tue & l'esprit vivifie. Il s'agit moins d'apprendre un métier pour favoir un métier, que pour vaincre les préjugés qui le méprisent. Vous ne ferez jamais réduit à travailler pour vivre. Eh ! tant pi, tant-pis pour vous ! Mais n'importe, ne travaillez point par nécessité, travaillez par gloire. Abaissez-vous à l'état d'artisan pour être au-dessus du vôtre. Pour vous soumettre la fortune & les choses, commencez par vous en rendre indépendant. Pour regner par l'opinion, commencez par regner sur elle.

Souvenez-vous que ce n'est point un talent que je vous demande ; c'est un métier, un vrai métier, un art purement mécanique, où les mains travaillent plus que la tête, & qui ne mène point à la fortune, mais avec lequel on peut s'en passer. Dans des maisons fort au-dessus du danger de manquer de pain, j'ai vu des peres pousser la prévoyance jusqu'à joindre au soin d'instruire leurs enfans celui de les pourvoir de connoissances, dont, à tout événement, ils pussent tirer parti pour vivre. Ces peres prévoyans croient beaucoup faire : ils ne font rien ; parce que les ressources qu'ils pensent ménager à leurs enfans, dépendent de cette même fortune au-dessus de laquelle ils les veulent mettre. En sorte qu'avec tous ces beaux talens, si celui qui les a, ne se trouve dans des circonstances favorables

pour

pour en faire usage, il périra de misère comme s'il n'en avoit aucun.

Dès qu'il est question de manège & d'intrigues, autant vaut les employer à se maintenir dans l'abondance, qu'à regagner, du sein de la misère, de quoi remonter à son premier état. Si vous cultivez des arts dont le succès tient à la réputation de l'artiste; si vous vous rendez propre à des emplois qu'on n'obtient que par la faveur, que vous servira tout cela, quand justement dégoûté du monde vous dédaignerez les moyens, sans lesquels on n'y peut réussir? Vous avez étudié la politique & les intérêts des Princes: voilà qui va fort bien; mais que ferez-vous de ces connoissances, si vous ne savez parvenir aux ministres, aux femmes de la cour, aux chefs des bureaux, si vous n'avez le secret de leur plaire; si tous ne trouvent en vous le fripon qui leur convient? Vous êtes architecte ou peintre: soit, mais il faut faire connoître votre talent. Pensez-vous aller de but en blanc exposer un ouvrage au salon? Oh! qu'il n'en va pas ainsi! Il faut être de l'Académie; il y faut même être protégé pour obtenir au coin d'un mur quelque place obscure. Quittez-moi la règle & le pinceau, prenez un fiacre, & courez de porte en porte; c'est ainsi qu'on acquiert la célébrité. Or vous devez savoir que toutes ces illustres portes ont des suisses ou des portiers qui n'entendent que par geste, & dont les oreilles sont dans leurs mains. Voulez-vous enseigner ce que vous avez appris, & devenir maître de géographie, ou de mathématique, ou de langue, ou de musique, ou de dessin? Pour cela même il faut trouver des écoliers, par conséquent des prôneurs. Comptez qu'il importe plus d'être charlatan qu'habile, & que

que si vous ne savez de métier que le vôtre, jamais vous ne ferez qu'un ignorant.

Voyez donc combien toutes ces brillantes ressources sont peu solides, & combien d'autres ressources vous sont nécessaires pour tirer parti de celles-là. Et puis, que deviendrez-vous dans ce lâche abaissement? Les revers, sans vous instruire, vous avilissent; jouet plus que jamais de l'opinion publique, comment vous éleverez-vous au-dessus des préjugés, arbitres de votre sort? Comment mépriserez-vous la bassesse & les vices dont vous avez besoin pour subsister? Vous ne dépendiez que des richesses, & maintenant vous dépendez des riches; vous n'avez fait qu'empirer votre esclavage, & le surcharger de votre misère. Vous voilà pauvre sans être libre; c'est le pire état où l'homme puisse tomber.

Mais au lieu de recourir pour vivre à ces hautes connoissances qui sont faites pour nourrir l'ame & non le corps, si vous recourez au besoin, à vos mains & à l'usage que vous en savez faire, toutes les difficultés disparaissent, tous les manèges deviennent inutiles; la ressource est toujours prêt au moment d'en user; la probité, l'honneur ne sont plus un obstacle à la vie; vous n'avez plus besoin d'être lâche & menteur devant les grands, souple & rampant devant les fripons, vil complaisant de tout le monde, emprunteur ou voleur, ce qui est à peu près la même chose quand on n'a rien: l'opinion des autres ne vous touche point; vous n'avez à faire votre cour à personne, point de sot à flater, point de suisse à fléchir, point de courtisane à payer, & qui pis est, à encenser. Que des coquins mènent les grandes affaires; peu vous im-

importe : cela ne vous empêchera pas, vous, dans votre vie obscure, d'être honnête homme & d'avoir du pain. Vous entrez dans la première boutique du métier que vous avez appris. Maître, j'ai besoin d'ouvrage ; compagnon, mettez-vous-là, travaillez. Avant que l'heure du dîner soit venue, vous avez gagné votre dîné : si vous êtes diligent & sobre, avant que huit jours se passent, vous aurez de quoi vivre huit autres jours : vous aurez vécu libre, sain, vrai, laborieux, juste : ce n'est pas perdre son tems que d'en gagner ainsi.

Je veux absolument qu'Émile apprenne un métier. Un métier honnête, au moins, direz-vous. Que signifie ce mot ? Tout métier utile au public n'est il pas honnête ? Je ne veux point qu'il soit brodeur, ni doreur, ni vernisseur comme le gentilhomme de Locke ; je ne veux qu'il soit ni musicien, ni comédien, ni faiseur de livres. A ces professions près, & celles qui leur ressemblent, qu'il prenne celle qu'il voudra ; je ne prétends le gêner en rien. J'aime mieux qu'il soit cordonnier que poète ; j'aime mieux qu'il pave les grands chemins que de faire des fleurs de porcelaine. Mais, direz-vous, les archers, les espions, les bourreaux sont des gens utiles. Il ne tient qu'au gouvernement qu'ils ne le soient point : mais passons, j'avois tort ; il ne suffit pas de choisir un métier utile, il faut encore qu'il n'exige pas des gens qui l'exercent, des qualités d'ame odieuses, & incompatibles avec l'humanité. Ainsi revenant au premier mot, prenons un métier honnête ; mais souvenons-nous toujours qu'il n'y a point d'honnêteté sans l'utilité.

Un célèbre Auteur de ce siècle, dont les livres font pleins de grands projets & de petites vues, avoit fait vœu, comme tous les prêtres de sa communion, de n'avoir point de femme en propre ; mais se trouvant plus scrupuleux que les autres sur l'adultère, on dit qu'il prit le parti d'avoir de jolies servantes, avec lesquelles il reparoit de son mieux l'outrage qu'il avoit fait à son espèce, par ce téméraire engagement. Il regardoit comme un devoir du citoyen d'en donner d'autres à la patrie, & du tribut qu'il lui payoit, en ce genre, il peuploit la classe des artisans. Si tôt que ces enfans étoient en âge, il leur faisoit apprendre à tous un métier de leur goût, n'excluant que les professions oiseuses, futiles ou sujettes à la mode, telles, par exemple, que celle de perruquier, qui n'est jamais nécessaire, & qui peut devenir inutile d'un jour à l'autre, tant que la Nature ne se rebutera pas de nous donner des cheveux.

Voilà l'esprit qui doit nous guider dans le choix du métier d'Émile ; ou plutôt ce n'est pas à nous de faire ce choix, c'est à lui ; car les maximes dont il est imbu, conservant en lui le mépris naturel des choses inutiles, jamais il ne voudra consumer son tems en travaux de nulle valeur, & il ne connoît de valeur aux choses, que celle de leur utilité réelle ; il lui faut un métier qui pût servir à Robinson dans son isle.

En faisant passer en revue devant un enfant les productions de la Nature & de l'art ; en irritant sa curiosité, en le suivant où elle le porte, on a l'avantage d'étudier ses goûts, ses inclinations, ses penchans, & de voir briller la première étincelle de son génie, s'il en a quelqu'un qui soit bien décidé. Mais une erreur commune & dont

dont il faut vous préserver, c'est d'attribuer à l'ardeur du talent l'effet de l'occasion, & de prendre pour une inclination marquée vers tel ou tel art, l'esprit imitatif commun à l'homme & au singe, & qui porte machinalement l'un & l'autre à vouloir faire tout ce qu'il voit faire, sans trop savoir à quoi cela est bon. Le monde est plein d'artisans & sur-tout d'artistes, qui n'ont point le talent naturel de l'art qu'ils exercent, & dans lequel on les a poussés dès leur bas âge, soit déterminé par d'autres convenances, soit trompé par un zèle apparent qui les eût portés de même vers tout autre art, s'ils l'avoient vu pratiquer aussitôt. Tel entend un tambour & se croit Général; tel voit bâtir & veut être architecte. Chacun est tenté du métier qu'il voit faire, quand il le croit estimé.

J'ai connu un laquais, qui, voyant peindre & dessiner son maître, se mit dans la tête d'être peintre & dessinateur. Dès l'instant qu'il eut formé cette résolution, il prit le crayon, qu'il n'a plus quitté que pour prendre le pinceau, qu'il ne quittera de sa vie. Sans leçons & sans règles il se mit à dessiner tout ce qui lui tomboit sous la main. Il passa trois ans entiers collé sur ses barbouillages, sans que jamais rien pût l'en arracher que son service, & sans jamais se rebuter du peu de progrès que de médiocres dispositions lui laissoient faire. Je l'ai vu durant six mois d'un été très-ardent, dans une petite antichambre au midi, où l'on suffoquoit au passage, assis, ou plutôt cloué tout le jour sur sa chaise, devant un globe, dessiner ce globe, le redessiner, commencer & recommencer sans cesse avec une invincible obstination, jusqu'à ce qu'il en eût rendu la ronde-bosse assez bien pour être

être content de son travail. Enfin, favorisé de son maître & guidé par un artiste, il est parvenu au point de quitter la livrée, & de vivre de son pinceau. Jusqu'à certain terme la persévérance supplée au talent; il a atteint ce terme, & ne le passera jamais. La constance & l'émulation de cet honnête garçon sont louables. Il se fera toujours estimer par son assiduité, par sa fidélité, par ses mœurs; mais il ne peindra jamais que des deffus de porte. Qui est-ce qui n'eût pas été trompé par son zele, & ne l'eût pas pris pour un vrai talent? Il y a bien de la différence entre se plaire à un travail, & y être propre. Il faut des observations plus fines qu'on ne pense, pour s'assurer du vrai génie & du vrai goût d'un enfant, qui montre bien plus ses desirs que ses dispositions; & qu'on juge toujours par les premiers, faute de savoir étudier les autres. Je voudrois qu'un homme judicieux nous donnât un traité de l'art d'observer les enfans. Cet art seroit très-important à connoître: les peres & les maîtres n'en ont pas encore les élémens.

Mais peut-être donnons-nous ici trop d'importance au choix d'un métier. Puisqu'il ne s'agit que d'un travail des mains, ce choix n'est rien pour Émile; & son apprentissage est déjà plus d'à moitié fait, par les exercices dont nous l'avons occupé jusqu'à présent. Que voulez-vous qu'il fasse? Il est prêt à tout: il fait déjà manier la bêche & la houe; il fait se servir du tour, du marteau, du rabot, de la lime; les outils de tous les métiers lui sont déjà familiers. Il ne s'agit plus que d'acquérir de quelqu'un de ces outils un usage assez prompt, assez facile pour égaler en diligence les bons ouvriers qui s'en servent, & il a sur ce point un grand avantage par-dessus tous, c'est d'avoir le corps

corps agile, les membres flexibles, pour prendre, sans peine, toutes sortes d'attitudes, & prolonger, sans effort, toutes sortes de mouvemens. De plus, il a les organes justes & bien exercés ; toute la mécanique des arts lui est déjà connue. Pour savoir travailler en maître, il ne lui manque que de l'habitude ; & l'habitude ne se gagne qu'avec le tems. Auquel des métiers, dont le choix nous reste à faire, donnera-t-il donc assez de tems pour s'y rendre diligent ? Ce n'est plus que de cela qu'il s'agit.

Donnez à l'homme un métier qui convienne à son sexe, & au jeune homme un métier qui convienne à son âge. Toute profession sédentaire & casaniere, qui effémine & ramollit le corps, ne lui plaît ni ne lui convient. Jamais jeune garçon n'aspira de lui-même à être tailleur ; il faut de l'art pour porter à ce métier de femmes, le sexe pour lequel il n'est pas fait*. L'aiguille & l'épée ne sauroient être maniées par les mêmes mains. Si j'étois Souverain, je ne permettrois la couture, & les métiers à l'aiguille, qu'aux femmes, & aux boiteux réduits à s'occuper comme elles. En supposant les eunuques nécessaires, je trouve les Orientaux bien fous d'en faire exprès. Que ne se contentent-ils de ceux qu'a fait la Nature, de ces foules d'hommes lâches dont elle a mutilé le cœur, ils en auroient de reste pour le besoin. Tout homme foible, délicat, craintif, est condamné par elle à la vie sédentaire ; il est fait pour vivre avec les femmes, ou à leur maniere. Qu'il exerce quelqu'un des

* Il n'y avoit point de tailleurs parmi les anciens : les habits des hommes se faisoient dans la maison par les femmes.

métiers qui leur sont propres, à la bonne heure; & s'il faut absolument de vrais eunuques, qu'on réduise à cet état les hommes qui deshonnorent leur sexe en prenant des emplois qui ne lui conviennent pas. Leur choix annonce l'erreur de la Nature: corrigez cette erreur de maniere ou d'autre, vous n'aurez fait que du bien.

J'interdis à mon élève les métiers mal-fains, mais non pas les métiers pénibles, ni même les métiers perilleux. Ils exercent à la fois la force & le courage; ils sont propres aux hommes seules, les femmes n'y prétendent point: comment n'ont-ils pas honte d'empiéter sur ceux qu'elles sont?

*Luſtantur pauca, comedunt colliphia pauca.
Vos lanam trahitis, calathisque peracta refertis
Vellera. . . .**

En Italie, on ne voit point de femmes dans les boutiques; & l'on ne peut rien imaginer de plus triste que le coup-d'œil des rues de ce pays-là, pour ceux qui sont accoutumés à celles de France & d'Angleterre. En voyant des marchands de modes vendre aux Dames des rubans, des pompons, du rezeau, de la chenille, je trouvois ces parures délicates bien ridicules dans de grosses mains, faites pour souffler la forge & frapper sur l'enclume. Je me disois; Dans ce pays les femmes devroient, par représailles, lever des boutiques de fourbisseurs & d'armuriers. Eh! que chacun fasse & vende les armes de son sexe. Pour les connoître, il les faut employer.

* Juven. Sat. II.

Jeune homme, imprime à tes travaux la main de l'homme. Apprends à manier d'un bras vigoureux la hache & la scie, à équarrir une poutre, à monter sur un comble, à poser le faîte, à l'affermir de jambes-de-force & d'entrails ; puis crie à ta sœur de venir t'aider à ton ouvrage, comme elle te disoit de travailler à son point-croisé.

J'en dis trop pour mes agréables contemporains, je le sens ; mais je me laisse quelquefois entraîner à la force des conséquences. Si quelque homme que ce soit a honte de travailler en public, armé d'une doloire & ceint d'un tablier de peau, je ne vois plus en lui qu'un esclave de l'opinion, prêt à rougir de bien faire, si-tôt qu'on se rira des honnêtes gens. Toutefois cédon's au préjugé des peres tout ce qui ne peut nuire au jugement des enfans. Il n'est pas nécessaire d'exercer toutes les professions utiles pour les honorer toutes ; il suffit de n'en estimer aucune au-dessous de soi. Quand on a le choix, & que rien d'ailleurs ne nous détermine, pourquoi ne consulteroit-on pas l'agrément, l'inclination, la convenance entre les professions de même rang ? Les travaux des métaux sont utiles, & même les plus utiles de tous. Cependant, à moins qu'une raison particulière ne m'y porte, je ne ferai point de votre fils un maréchal, un ferrurier, un forgeron ; je n'aimerois pas à lui voir, dans sa forge, la figure d'un cyclope. De même, je n'en ferai pas un maçon, encore moins un cordelier. Il faut que tous les métiers se fassent ; mais qui peut choisir, doit avoir égard à la propreté ; car il n'y a point-là d'opinion : sur ce point les sers nous decident. Enfin je n'aimerois pas ces stupides professions, dont les
ou-

ouvriers, sans industrie & presque automates, n'exercent jamais leurs mains qu'au même travail. Les tisserands, les faiseurs de bas, les scieurs de pierre ; à quoi sert d'employer à ces métiers des hommes de sens ? c'est une machine qui en mène une autre.

Tout bien considéré, le métier que j'aimerois le mieux qui fût du goût de mon élève, est celui de menuisier. Il est propre, il est utile, il peut s'exercer dans la maison ; il tient suffisamment le corps en haleine ; il exige, dans l'ouvrier de l'adresse & de l'industrie, & dans la forme des ouvrages que l'utilité détermine, l'élégance & le goût ne sont pas exclus.

Que si par hasard le génie de votre élève étoit décidément tourné vers les sciences spéculatives, alors je ne blâmerois pas qu'on lui donnât un métier conforme à ses inclinations ; qu'il apprît, par exemple, à faire des instrumens de mathématiques, des lunettes, des télescopes, &c.

Quand Émile apprendra son métier, je veux l'apprendre avec lui ; car je suis convaincu qu'il n'apprendra jamais bien que ce que nous apprendrons ensemble. Nous nous mettrons donc tous deux en apprentissage, & nous ne prétendrons point être traités en Messieurs, mais en vrais apprentifs, qui ne le sont pas pour rire : pourquoi ne le serions-nous pas tout de bon ? Le Czar Pierre étoit charpentier au chantier, & tambour dans ses propres troupes : pensez-vous que ce Prince ne vous valût pas par la naissance ou par le mérite ? Vous comprenez que ce n'est point à Émile que je dis cela ; c'est à vous, qui que vous puissiez être.

Malheureusement nous ne pouvons passer tout notre tems à l'établi. Nous ne sommes pas seule-

ment apprentifs ouvriers, nous sommes apprentifs hommes; & l'apprentissage de ce dernier métier est plus pénible & plus long que l'autre. Comment ferons-nous donc? Prendrons-nous un maître de rabot une heure par jour comme on prend un maître à danser? Non, nous ne serions pas des apprentifs, mais des disciples; & notre ambition n'est pas tant d'apprendre la menuiserie, que de nous élever à l'état de menuisier. Je suis donc d'avis que nous allions toutes les semaines une ou deux fois, au moins, passer la journée entière chez le maître, que nous nous levions à son heure, que nous soyons à l'ouvrage avant lui, que nous mangions à sa table, que nous travaillions sous ses ordres: & qu'après avoir eu l'honneur de souper avec sa famille, nous retournerions, si nous voulons, coucher dans nos lits durs. Voilà comment on apprend plusieurs métiers à la fois, & comment on s'exerce au travail des mains, sans négliger l'autre apprentissage.

Soyons simples en faisant bien. N'allons pas reproduire la vanité par nos soins pour la combattre. S'enorgueillir d'avoir vaincu les préjugés, c'est s'y soumettre. On dit que par un ancien usage de la Maison Ottomane, le Grand Seigneur est obligé de travailler de ses mains, & chacun sait que les ouvrages d'une main royale ne peuvent être que des chef-d'œuvres. Il distribue donc magnifiquement ces chef-d'œuvres aux Grands de la Porte; & l'ouvrage est payé selon la qualité de l'ouvrier. Ce que je vois de mal à cela n'est pas cette prétendue vexation; car, au contraire, elle est un bien. En forçant les Grands de partager avec lui les dépouilles du peuple, le Prince est d'autant moins obligé de piller

pillier le peuple directement. C'est un soulagement nécessaire au despotisme, & sans lequel cet horrible Gouvernement ne sauroit subsister.

Le vrai mal d'un pareil usage, est l'idée qu'il donne à ce pauvre homme de son mérite. Comme le Roi Midas, il voit changer en or tout ce qu'il touche; mais il n'appërçoit pas quelles oreilles cela fait pousser. Pour en conserver de courtes à notre Émile, préservons ses mains de ce riche talent; que ce qu'il fait ne tire pas son prix de l'ouvrier, mais de l'ouvrage. Ne souffrons jamais qu'on juge du sien qu'en le comparant à celui des bons maîtres. Que son travail soit prisé par le travail même, & non parce qu'il est de lui. Dites de ce qui est bien fait, *Voilà qui est bien fait*; mais n'ajoutez point, *Qui est-ce qui a fait cela?* S'il dit lui-même d'un air fier & content de lui, *C'est moi qui l'ai fait*; ajoutez froidement; *Vous ou un autre, il n'importe; c'est toujours un travail bien fait.*

Bonne mere, préserve-toi sur-tout des mensonges qu'on te prépare. Si ton fils fait beaucoup de choses, défie-toi de tout ce qu'il fait: s'il a le malheur d'être élevé dans Paris & d'être riche, il est perdu. Tant qu'il s'y trouvera d'habiles artistes, il aura tous leurs talens; mais loin d'eux, il n'en aura plus. A Paris le riche fait tout; il n'y a d'ignorant que le pauvre. Cette capitale est pleine d'amateurs & surtout d'amatrices qui font leurs ouvrages comme M. Guillaume inventoit ses couleurs. Je connois à ceci trois exceptions honorables parmi les hommes, il y en peut avoir davantage; mais je n'en connois aucune parmi les femmes, & je doute qu'il y en ait. En général on acquiert un nom dans les arts comme dans la robe; on devient

artiste & juge des artistes comme on devient Docteur en droit & Magistrat.

Si donc il étoit une fois établi qu'il est beau de savoir un métier, vos enfans le sauroient bientôt sans l'apprendre : ils passeroient maîtres comme les Conseillers de Zurich. Point de tout ce cérémonial pour Émile ; point d'apparence & toujours de la réalité. Qu'on ne dise pas qu'il fait ; mais qu'il apprenne en silence. Qu'il fasse toujours son chef-d'œuvre, & que jamais il ne passe maître ; qu'il ne se montre pas ouvrier par son titre, mais par son travail.

Si jusqu'ici je me suis fait entendre, on doit concevoir comment avec l'habitude de l'exercice du corps & du travail des mains, je donne insensiblement à mon élève le goût de la réflexion & de la méditation, pour balancer en lui la paresse qui résulteroit de son indifférence pour les jugemens des hommes, & du calme de ses passions. Il faut qu'il travaille en payfan, & qu'il pense en philosophe, pour n'être pas aussi fainéant qu'un sauvage. Le grand secret de l'éducation est de faire que les exercices du corps & ceux de l'esprit servent toujours de délassément les uns aux autres.

Mais gardons-nous d'anticiper sur les instructions qui demandent un esprit plus mûr. Émile ne sera pas long-tems ouvrier, sans ressentir par lui-même l'inégalité des conditions, qu'il n'avoit d'abord qu'aperçue. Sur les maximes que je lui donne & qui sont à sa portée il voudra m'examiner à mon tour. En recevant tout de moi seul, en se voyant si près de l'état des pauvres, il voudra savoir pourquoi j'en suis si loin. Il me fera peut-être, au dépourvu, des questions scabreuses. *Vous êtes riche, vous me l'avez dit, &*
je

je le vois. Un riche doit aussi son travail à la société, puisqu'il est homme. Mais vous, que faites vous donc pour elle? Que diroit à cela un beau gouverneur? je l'ignore. Il seroit peut être assez sot pour parler à l'enfant des soins qu'il lui rend. Quant à moi, l'atelier me tire d'affaire. Voilà, cher Emile, une excellente question. Je vous promets d'y répondre pour moi, quand vous y serez pour vous-même une réponse dont vous soyez content. En attendant j'aurai soin de rendre à vous & aux pauvres ce que j'ai de trop, & de faire une table ou un banc par semaine, afin de n'être pas tout à fait inutile à tout.

Nous voici revenus à nous mêmes. Voilà notre enfant prêt à cesser de l'être, rentré dans son individu. Le voilà sentant plus que jamais la nécessité qui l'attache aux choses. Après avoir commencé par exercer son corps & ses sens, nous avons exercé son esprit & son jugement. Enfin nous avons réuni l'usage de ses membres à celui de ses facultés. Nous avons fait un être agissant & pensant; il ne nous reste plus, pour achever l'homme, que de faire un être aimant & sensible; c'est-à-dire de perfectionner la raison par le sentiment. Mais avant d'entrer dans ce nouvel ordre de choses, jettons les yeux sur celui d'où nous sortons, & voyons le plus exactement qu'il est possible jusqu'où nous sommes parvenus.

Notre élève n'avoit d'abord que des sensations, maintenant il a des idées; il ne faisoit que sentir, maintenant il juge. Car de la comparaison de plusieurs sensations successives ou simultanées, & du jugement qu'on en porte, naît une sorte de sensation mixte ou complexe, que j'appelle idée.

La maniere de former les idées est ce qui donne un caractère à l'esprit humain. L'esprit qui ne forme ses idées que sur des rapports réels, est un esprit solide; celui qui se contente des rapports apparens, est un esprit superficiel: celui qui voit les rapports tels qu'ils sont, est un esprit juste; celui qui les apprécie mal, est un esprit faux: celui qui controuve des rapports imaginaires qui n'ont ni réalité ni apparence, est un fou; celui qui ne compare point, est un imbécille. L'aptitude plus ou moins grande à comparer des idées & à trouver des rapports, est ce qui fait dans les hommes le plus ou le moins d'esprit, &c.

Les idées simples ne sont que des sensations comparées. Il y a des jugemens dans les simples sensations aussi bien que dans les sensations complexes que j'appelle idées simples. Dans la sensation, le jugement est purement passif, il affirme qu'on sent ce qu'on sent. Dans la perception ou idée, le jugement est actif; il rapproche, il compare, il détermine des rapports que le sens ne détermine pas. Voilà toute la différence, mais elle est grande. Jamais la Nature ne nous trompe; c'est toujours nous qui nous trompons.

Je vois servir à un enfant de huit ans d'un fromage glacé. Il porte la cuillier à sa bouche, sans savoir ce que c'est, & saisi du froid, s'écrie: *Ah! cela me brûle!* Il éprouve une sensation très-vive; il n'en connoît point de plus vive que la chaleur du feu, & il croit sentir celle-là. Cependant il s'abuse; le saisissement du froid le blesse, mais il ne le brûle pas, & ces deux sensations ne sont pas semblables, puisque ceux qui ont éprouvé l'une & l'autre ne les confondent point. Ce n'est donc pas la sensation qui le trompe, mais le jugement qu'il en porte.

Il en est de même de celui qui voit, pour la première fois, un miroir ou une machine d'optique, ou qui entre dans une cave profonde, au cœur de l'hiver ou de l'été, ou qui trempe dans l'eau tiède une main très-chaude ou très-froide, ou qui fait rouler entre deux doigts croisés une petite boule, &c. s'il se contente de dire ce qu'il apperçoit, ce qu'il sent, son jugement étant purement passif, il est impossible qu'il le trompe; mais quand il juge de la chose par l'apparence, il est actif, il compare, il établit par induction des rapports qu'il n'apperçoit pas, alors il se trompe ou peut se tromper. Pour corriger ou prévenir l'erreur, il a besoin de l'expérience.

Montrez de nuit à votre élève des nuages passant entre la lune & lui, il croira que c'est la lune qui passe en sens contraire, & que les nuages sont arrêtés. Il le croira par une induction précipitée, parce qu'il voit ordinairement les petits objets se mouvoir préférablement aux grands, & que les nuages lui semblent plus grands que la lune dont il ne peut estimer l'éloignement. Lorsque dans un bateau qui vogue, il regarde d'un peu loin le rivage, il tombe dans l'erreur contraire, & croit voir courir la terre, parce que ne se sentant point en mouvement il regarde le bateau, la mer ou la rivière, & tout son horizon, comme un tout immobile dont le rivage qu'il voit courir ne lui semble qu'une partie.

La première fois qu'un enfant voit un bâton à moitié plongé dans l'eau, il voit un bâton brisé, la sensation est vraie; & elle ne laisseroit pas de l'être, quand même nous ne saurions point la raison de cette apparence. Si donc

vous lui demandez ce qu'il voit, il dit : un bâton brisé, & il dit vrai ; car il est très-sûr qu'il a la sensation d'un bâton brisé. Mais quand trompé par son jugement, il va plus loin, & qu'après avoir affirmé qu'il voit un bâton brisé, il affirme encore que ce qu'il voit est en effet un bâton brisé, alors il dit faux : pourquoi cela ? Parce qu'alors il devient actif, & qu'il ne juge plus par inspection, mais par induction, en affirmant ce qu'il ne sent pas, savoir que le jugement qu'il reçoit par un sens seroit confirmé par un autre.

Puisque toutes nos erreurs viennent de nos jugemens, il est clair que si nous n'avions jamais besoin de juger, nous n'aurions nul besoin d'apprendre ; nous ne serions jamais dans le cas de nous tromper ; nous serions plus heureux de notre ignorance que nous ne pouvons l'être de notre savoir. Qui est-ce qui nie que les savans ne sachent mille choses vraies que les ignorans ne sauroient jamais ? Les savans sont-ils pour cela plus près de la vérité ? Tout'au contraire ; ils s'en éloignent en avançant, parce que la vanité de juger faisant encore plus de progrès que les lumieres, chaque vérité qu'ils apprennent ne vient qu'avec cent jugemens faux. Il est de la dernière évidence que les compagnies savantes de l'Europe ne sont que des écoles publiques de mensonges ; & très-sûrement il y a plus d'erreurs dans la Académie des Sciences que dans tout un peuple de Hurons.

Puisque plus les hommes savent, plus ils se trompent ; le seul moyen d'éviter l'erreur est l'ignorance. Ne jugez point, vous ne vous abuserez jamais ? C'est la leçon de la Nature aussi-bien que de la raison. Hors les rapports

im-

immédiats en très-petit nombre & très-sensibles que les choses ont avec nous, nous n'avons naturellement qu'une profonde indifférence pour tout le reste. Un Sauvage ne tourneroit pas le pied pour aller voir le jeu de la plus belle machine, & tous les prodiges de l'électricité. *Que m'importe ?* est le mot le plus familier à l'ignorant, & le plus convenable au sage.

Mais malheureusement ce mot ne nous va plus. Tout nous importe depuis que nous sommes dépendans de tout ; & notre curiosité s'étend nécessairement avec nos besoins. Voilà, pourquoi j'en donne une très-grande au Philosophe & n'en donne point au Sauvage. Celui-ci n'a besoin de personne ; l'autre a besoin de tout le monde, & sur-tout d'admirateurs.

On me dira que je fors de la Nature ; je n'en crois rien. Elle choisit ses instrumens & les règle, non sur l'opinion, mais sur le besoin. Or les besoins changent selon la situation des hommes. Il y a bien de la différence entre l'homme naturel vivant dans l'état de nature, & l'homme naturel vivant dans l'état de société. Émile n'est pas un sauvage à reléguer dans les déserts ; c'est un sauvage fait pour habiter les villes. Il faut qu'il sache y trouver son nécessaire, tirer parti de leurs habitans ; & vivre, sinon comme eux, du moins avec eux.

Puisqu'au milieu de tant de rapports nouveaux, dont il va dépendre, il faudra malgré lui qu'il juge, apprenons-lui donc à bien juger.

La meilleure maniere d'apprendre à bien juger, est celle qui tend le plus à simplifier nos expériences, & à pouvoir même nous en passer sans tomber dans l'erreur. D'où il suit qu'après avoir long-tems vérifié les rapports des sens l'un par l'autre, il faut encore apprendre à vérifier

les rapports de chaque sens par lui-même, sans avoir besoin de recourir à un autre sens ; alors chaque sensation deviendra pour nous une idée, & cette idée sera toujours conforme à la vérité. Telle est la sorte d'acquis dont j'ai tâché de remplir ce troisième âge de la vie humaine.

Cette manière de procéder exige une patience & une circonspection dont peu de maîtres sont capables, & sans laquelle jamais le disciple n'apprendra à juger. Si, par exemple, lorsque celui-ci s'abuse sur l'apparence du bâton brisé, pour lui montrer son erreur vous vous pressez de tirer le bâton hors de l'eau, vous le détromperez peut-être ; mais que lui apprendrez-vous ? Rien que ce qu'il auroit bientôt appris de lui-même. Oh que ce n'est pas-là ce qu'il faut faire ! Il s'agit moins de lui apprendre une vérité, que de lui montrer comment il faut s'y prendre pour découvrir toujours la vérité. Pour mieux l'instruire, il ne faut pas le détromper si-tôt. Prenons Émile & moi pour exemple.

Premièrement, à la seconde des deux questions supposées, tout enfant élevé à l'ordinaire ne manquera pas de répondre affirmativement. C'est sûrement, dira-t-il, un bâton brisé. Je doute fort qu'Émile me fasse la même réponse. Ne voyant point la nécessité d'être savant ni de le paroître, il n'est jamais pressé de juger ; il ne juge que sur l'évidence, & il est bien éloigné de la trouver dans cette occasion, lui qui fait combien nos jugemens sur les apparences sont sujets à l'illusion, ne fût-ce que dans la perspective.

D'ailleurs, comme il fait par expérience que mes questions les plus triviales ont toujours quelque objet qu'il n'apperçoit d'abord, il n'a point pris l'habitude d'y répondre étourdiment. Au

contraire, il s'en défie, il s'y rend attentif, il les examine avec grand soin avant d'y répondre. Jamais il ne me fait de réponse qu'il n'en soit content lui-même ; & il est difficile à contenter. Enfin nous ne nous piquons ni lui ni moi de savoir la vérité des choses ; mais seulement de ne pas donner dans l'erreur. Nous serions bien plus confus de nous payer d'une raison qui n'est pas bonne, que de n'en point trouver de tout. *Je ne fais*, est un mot qui nous va si bien à tous deux, & que nous répétons si souvent, qu'il ne coûte plus rien à l'un ni à l'autre. Mais soit que cette étourderie lui échappe, ou qu'il l'évite par notre commode *je ne fais*, ma réplique est la même ; Voyons, examinons.

Ce bâton qui trempe à moitié dans l'eau, est fixé dans une situation perpendiculaire. Pour favoir s'il est brisé, comme il le paroît, que de choses n'avons-nous pas à faire avant de le tirer de l'eau, ou avant d'y porter la main ?

1°. D'abord nous tournons tout autour du bâton, & nous voyons que la brisure tourne comme nous. C'est donc notre œil seul qui la change, & les regards ne remuent pas les corps.

2°. Nous regardons bien à plomb sur le bout du bâton qui est hors de l'eau, alors le bâton n'est plus courbe, le bout voisin de notre œil nous cache exactement l'autre bout. Notre œil a-t-il redressé le bâton ?

3°. Nous agitions la surface de l'eau nous voyons le bâton se plier en plusieurs pièces, se mouvoir en zigzag, & suivre les ondulations de l'eau. Le mouvement que nous donnons à cette eau suffit-il pour briser, amollir & fondre ainsi le bâton ?

4°. Nous faisons écouler l'eau, & nous voyons le bâton se redresser peu-à-peu à mesure que l'eau baisse. N'en voilà-t-il pas plus qu'il ne faut pour éclaircir le fait & trouver la réfraction? Il n'est donc pas vrai que la vûe nous trompe, puisque nous n'avons besoin que d'elle seule pour rectifier les erreurs que nous lui attribuons.

Supposons l'enfant assez stupide pour ne pas sentir le résultat de ces expériences; c'est alors qu'il faut appeler le toucher au secours de la vûe. Au lieu de tirer le bâton hors de l'eau, laissez-le dans sa situation; & que l'enfant y passe la main d'un bout à l'autre, il ne sentira point d'angle: le bâton n'est donc pas brisé.

Vous me direz qu'il n'y a pas seulement ici des jugemens; mais des raisonnemens en forme. Il est vrai; mais ne voyez-vous pas que si-tôt que l'esprit est parvenu jusqu'aux idées, tout jugement est un raisonnement. La conscience de toute sensation est une proposition, un jugement. Donc si-tôt que l'on compare une sensation à une autre, on raisonne. L'art de juger & l'art de raisonner, sont exactement le même.

Émile ne saura jamais la dioptrique, ou je veux qu'il l'apprenne autour de ce bâton. Il n'aura point disséqué d'insectes; il n'aura point compté les taches du soleil; il ne saura ce que c'est qu'un microscope & un télescope. Vos doctes élèves se moqueront de son ignorance. Ils n'auront pas tort; car avant de se servir de ces instrumens, j'entends qu'il les invente, & vous vous doutez bien que cela ne viendra pas si-tôt.

Voilà l'esprit de toute ma méthode dans cette partie. Si l'enfant fait rouler une petite boule
entre

entre deux doigts croisés, & qu'il croye sentir deux boules, je ne lui permettrai point d'y regarder, qu'auparavant il ne soit convaincu qu'il n'y en a qu'une.

Ces éclairciffemens suffiront, je pense, pour marquer nettement le progrès qu'a fait jusqu'ici l'esprit de mon élève, & la route par laquelle il a suivi ce progrès. Mais vous êtes effrayés, peut-être, de la quantité de choses que j'ai fait passer devant lui. Vous craignez que je n'accable son esprit sous ces multitudes de connoissances. C'est tout le contraire ; je lui apprends bien plus à les ignorer qu'à les savoir. Je lui montre la route de la science aisée, à la vérité ; mais longue, immense, lente à parcourir. Je lui fais faire les premiers pas pour qu'il reconnoisse l'entrée ; mais je ne lui permets jamais d'aller loin.

Forcé d'apprendre de lui-même, il use de sa raison & non de celle d'autrui ; car pour ne rien donner à l'opinion, il ne faut rien donner à l'autorité, & la plupart de nos erreurs nous viennent bien moins de nous que des autres. De cet exercice continuel il doit résulter une vigueur d'esprit, semblable à celle qu'on donne au corps par le travail & par la fatigue. Un autre avantage est qu'on n'avance qu'à proportion de ses forces. L'esprit, non plus que le corps, ne porte que ce qu'il peut porter. Quand l'entendement s'approprie les choses avant de les déposer dans la mémoire, ce qu'il en tire ensuite est à lui. Au lieu qu'en surchargeant la mémoire à son insçu, on s'expose à n'en jamais rien tirer qui lui soit propre.

Émile a peu de connoissances, mais celles qu'il a sont véritablement siennes ; il ne fait rien à demi. Dans le petit nombre des choses qu'il fait, & qu'il fait bien, la plus importante est, qu'il

qu'il y en a beaucoup qu'il ignore & qu'il peut favoir un jour, beaucoup plus que d'autres hommes favent & qu'il ne saura de sa vie, & une infinité d'autres, qu'aucun homme ne saura jamais. Il a un esprit universel, non par les lumieres, mais par la faculté d'en acquérir ; un esprit ouvert, intelligent, prêt à tout, & , comme dit Montagne, si-non instruit, du moins instruisable. Il me suffit qu'il sache trouver l'à *quoi bon*, sur tout ce qu'il fait, & le *pourquoi*, sur tout ce qu'il croit. Encore une fois, mon objet n'est point de lui donner la science, mais de lui apprendre à l'acquérir au besoin, de la lui faire estimer exactement ce qu'elle vaut, & de lui faire aimer la verité par-dessus tout. Avec cette méthode on avance peu, mais on ne fait jamais un pas inutile, & l'on n'est point forcé de rétrograder.

Émile n'a que des connoissances naturelles & purement physiques. Il ne fait pas même le nom de l'histoire, ni ce que c'est que métaphysique & morale. Il connoît les rapports essentiels de l'homme aux choses, mais nul des rapports moraux de l'homme à l'homme. Il fait peu généraliser d'idées, peu faire d'abstractions. Il voit des qualités communes à certains corps sans raisonner sur ces qualités en elles-mêmes. Il connoît l'étendue abstraite à l'aide des figures de la géométrie, il connoît la quantité abstraite à l'aide des signes de l'algèbre. Ces figures & ces signes sont des supports de ces abstractions, sur lesquels ses sens se reposent. Il ne cherche point à connoître des choses par leur nature, mais seulement par les relations qui l'intéressent. Il n'estime ce qui lui est étranger que par rapport à lui ; mais cette estimation est exacte & sûre. La fantaisie, la con-
vention

vention n'y entrent pour rien. Il fait plus de cas de ce qui lui est plus utile, & ne se départant jamais de cette manière d'apprécier, il ne donne rien à l'opinion.

Émile est laborieux, tempérant, patient, ferme, plein de courage. Son imagination nullement allumée ne lui grossit jamais les dangers; il est sensible à peu de maux; & il fait souffrir avec constance, parce qu'il n'a point appris à disputer contre la destinée. A l'égard de la mort, il ne fait pas encore bien ce que c'est; mais accoutumé à subir sans résistance la loi de la nécessité, quand il faudra mourir, il mourra sans gémir & sans se débattre; c'est tout ce que la Nature permet dans ce moment abhorré de tous. Vivre libre & peu tenir aux choses humaines, est le meilleur moyen d'apprendre à mourir.

En un mot, Émile a de la vertu tout ce qui se rapporte à lui-même. Pour avoir aussi les vertus sociales, il lui manque uniquement de connoître les relations qui les exigent, il lui manque uniquement des lumières que son esprit est tout prêt à recevoir.

Il se considère sans égard aux autres, & trouve bon que les autres ne pensent point à lui. Il n'exige rien de personne, & ne croit rien devoir à personne. Il est seul dans la société humaine, il ne compte que sur lui seul. Il a droit aussi plus qu'un autre de compter sur lui-même, car il est tout ce qu'on peut être à son âge. Il n'a point d'erreurs ou n'a que celles qui nous sont inévitables; il n'a point de vices ou n'a que ceux dont nul homme ne peut se garantir. Il a le corps sain, les membres agiles, l'esprit juste & sans préjugés, le cœur libre & sans passions. L'amour-
propre,

propre, la première & la plus naturelle de toutes, y est encore à peine exalté. Sans troubler le repos de personne, il a vécu content, heureux & libre autant que la Nature l'a permis. Trouvez-vous qu'un enfant ainsi parvenu à sa quinzième année ait perdu les précédentes ?

Fin du Livre troisième.

L I V R E IV.

QUE nous passons rapidement sur cette terre ! le premier quart de la vie est écoulé, avant qu'on en connoisse l'usage ; le dernier quart s'écoule encore, après qu'on a cessé d'en jouir. D'abord nous ne savons point vivre : bientôt nous ne le pouvons plus ; & dans l'intervalle qui sépare ces deux extrémités inutiles, les trois quarts du tems qui nous reste sont consumés par le sommeil, par le travail, par la douleur, par la contrainte, par les peines de toute espece. La vie est courte, moins par le peu de tems qu'elle dure, que parce que, de ce peu de tems, nous n'en avons presque point pour la goûter. L'instant de la mort a beau être éloigné de celui de la naissance, la vie est toujours trop courte, quand cet espace est mal rempli.

Nous naissons, pour ainsi dire, en deux fois : l'une pour exister, & l'autre pour vivre ; l'une pour l'espece, & l'autre pour le sexe. Ceux qui regardent la femme comme un homme imparfait ont tort, sans doute ; mais l'analogie extérieure est pour eux. Jusqu'à l'âge nubile, les enfans des deux sexes n'ont rien d'apparent qui les distingue ; même visage, même figure, même teint, même voix, tout est égal ; les filles sont des enfans, les garçons sont des enfans ; le même nom suffit à des êtres si semblables. Les mâles en qui l'on empêche le développement ultérieur du sexe gardent cette conformité toute leur vie ; ils sont toujours de grands enfans : & les femmes ne perdant

dant point cette même conformité, semblent, à bien des égards, ne jamais être autre chose.

Mais l'homme en général n'est pas fait pour rester toujours dans l'enfance. Il en sort au tems prescrit par la Nature, & ce moment de crise, bien qu'assez court, a de longues influences.

Comme le mugissement de la mer précède de loin la tempête, cette orageuse révolution s'annonce par le murmure des passions naissantes : une fermentation sourde avertit de l'approche du danger. Un changement dans l'humeur, des emportemens fréquens, une continuelle agitation d'esprit, rendent l'enfant presque indisciplinable. Il devient sourd à la voix qui le rendoit docile : c'est un lion dans sa fièvre ; il méconnoît son guide, il ne veut plus être gouverné.

Aux signes moraux d'une humeur qui s'altère, se joignent des changemens sensibles dans la figure. Sa physionomie se développe & s'empreint d'un caractère ; le coton rare & doux qui croît au bas de ses joues brunit & prend de la consistance. Sa voix mue, ou plutôt il la perd : il n'est ni enfant ni homme & ne peut prendre le ton d'aucun des deux. Ses yeux, ces organes de l'ame, qui n'ont rien dit jusqu'ici, trouvent un langage & de l'expression ; un feu naissant les anime, leurs regards plus vifs ont encore une sainte innocence, mais ils n'ont plus leur première imbécillité : il sent déjà qu'ils peuvent trop dire, il commence à savoir les baisser & rougir ; il devient sensible, avant de savoir ce qu'il sent ; il est inquiet sans raison de l'être. Tout cela peut venir lentement & vous laisser du tems encore ; mais si sa vivacité se rend trop impatiente, si son emportement se change en fureur, s'il s'irrite & s'attendrit d'un instant à l'autre, s'il verse des pleurs.

pleurs fans sujet, fi, près des objets qui commencent à devenir dangereux pour lui, son poul s'éleve & son œil s'enflamme, fi la main d'une femme se posant sur la sienne le fait frissonner, s'il se trouble ou s'intimide auprès d'elle; Ulyssé, ô sage Ulyssé! prends garde à toi; les outres que tu fermois avec tant de soin sont ouvertes; les vents sont déjà déchaînés; ne quitte plus un moment le gouvernail, ou tout est perdu.

C'est ici la seconde naissance dont j'ai parle; c'est ici que l'homme naît véritablement à la vie, & que rien d'humain n'est étranger à lui. Jusqu'ici nos soins n'ont été que des jeux d'enfant, ils ne prennent qu'à présent une véritable importance. Cette époque, où finissent les éducations ordinaires, est proprement celle où la nôtre doit commencer: mais pour bien exposer ce nouveau plan, reprenons de plus haut l'état des choses qui s'y rapportent.

Nos passions sont les principaux instrumens de notre conservation; c'est donc une entreprise aussi vaine que ridicule de vouloir les détruire; c'est contrôler la Nature, c'est réformer l'ouvrage de Dieu. Si Dieu disoit à l'homme d'anéantir les passions qu'il lui donne, Dieu voudroit & ne voudroit pas, il se contrediroit lui-même. Jamais il n'a donné cet ordre insensé, rien de pareil n'est écrit dans le cœur humain; & ce que Dieu veut qu'un homme fasse, il ne le lui fait pas dire par un autre homme, il le lui dit lui-même, il l'écrit au fond de son cœur.

Or je trouverois celui qui voudroit empêcher les passions de naître, presqu'aussi fou que celui qui voudroit les anéantir; & ceux qui croiroient que tel a été mon projet jusqu'ici, m'auroient sûrement fort mal entendu.

Mais

Mais raisonneroit-on bien, si, de ce qu'il est dans la nature de l'homme d'avoir des passions, on alloit conclurre que toutes les passions que nous sentons en nous, & que nous voyons dans les autres, sont naturelles ? Leur source est naturelle, il est vrai ; mais mille ruisseaux étrangers l'ont grossie ; c'est un grand fleuve qui s'accroît sans cesse, & dans lequel on retrouveroit à peine quelques gouttes de ses premières eaux. Nos passions naturelles sont très-bornées ; elles sont les instrumens de notre liberté, elles tendent à nous conserver. Toutes celles qui nous subjuguent & nous détruisent, nous viennent d'ailleurs ; la Nature ne nous les donne pas, nous nous les approprions à son préjudice.

La source de nos passions, l'origine & le principe de toutes les autres, la seule qui naît avec l'homme & ne le quitte jamais tant qu'il vit, est l'amour de soi : passion primitive, innée, antérieure à toute autre, & dont toutes les autres ne sont, en un sens, que des modifications. En ce sens toutes, si l'on veut, sont naturelles. Mais la plupart de ces modifications ont des causes étrangères, sans lesquelles elles n'auroient jamais lieu ; & ces mêmes modifications, loin de nous être avantageuses, nous sont nuisibles ; elles changent le premier objet, & vont contre leur principe : c'est alors que l'homme se trouve hors de la Nature, & se met en contradiction avec soi.

L'amour de soi-même est toujours bon & toujours conforme à l'ordre. Chacun étant chargé spécialement de sa propre conservation, le premier & le plus important de ses soins, est, & doit être, d'y veiller sans cesse ; & comment y veillerait-il ainsi, s'il n'y prenoit le plus grand intérêt ?

Il faut donc que nous nous aimions pour nous conserver ; & par une suite immédiate du même sentiment, nous aimons ce qui nous conserve. Tout enfant s'attache à sa nourrice : Romulus devoit s'attacher à la Louve qui l'avoit allaité. D'abord cet attachement est purement machinal. Ce qui favorise le bien-être d'un individu l'attire, ce qui lui nuit le repousse ; ce n'est-là qu'un instinct aveugle. Ce qui transforme cet instinct en sentiment, l'attachement en amour, l'aversion en haine, c'est l'intention manifestée de nous nuire ou de nous être utile. On ne se passionne pas pour les êtres insensibles qui ne suivent que l'impulsion qu'on leur donne ; mais ceux dont on attend du bien ou du mal par leur disposition intérieure, par leur volonté, ceux que nous voyons agir librement pour ou contre, nous inspirent des sentimens semblables à ceux qu'ils nous montrent. Ce qui nous sert, on le cherche ; mais ce qui nous veut servir, on l'aime : ce qui nous nuit, on le fuit ; mais ce qui nous veut nuire, on le hait.

Le premier sentiment d'un enfant est de s'aimer lui-même ; & le second, qui dérive du premier, est d'aimer ceux qui l'approchent ; car dans l'état de foiblesse où il est, il ne connoît personne que par l'assistance & les soins qu'il reçoit. D'abord l'attachement qu'il a pour sa nourrice & sa gouvernante n'est qu'habitude. Il les cherche parce qu'il a besoin d'elles, & qu'il se trouve bien de les avoir ; c'est plutôt connoissance que bienveillance. Il lui faut beaucoup de tems pour comprendre que non-seulement elles lui sont utiles, mais qu'elles veulent l'être ; & c'est alors qu'il commence à les aimer.

Un enfant est donc naturellement enclin à la bienveillance, parce qu'il voit que tout ce qui l'approche est porté à l'assister, & qu'il prend de
cette

cette observation l'habitude d'un sentiment favorable à son espèce ; mais à mesure qu'il étend ses relations, ses besoins, ses dépendances actives ou passives, le sentiment de ses rapports à autrui s'éveille, & produit celui des devoirs & des préférences. Alors l'enfant devient impérieux, jaloux, trompeur, vindicatif. Si on le plie à l'obéissance ; ne voyant point l'utilité de ce qu'on lui commande, il l'attribue au caprice, à l'intention de le tourmenter, & il se mutine. Si on lui obéit à lui-même ; aussi-tôt que quelque chose lui résiste, il y voit une rébellion, une intention de lui résister, il bat la chaise ou la table pour avoir désobéi. L'amour de soi, qui ne regarde qu'à nous, est content quand nos vrais besoins sont satisfaits ; mais l'amour-propre, qui se compare, n'est jamais content & ne sauroit l'être ; parce que ce sentiment, en nous préférant aux autres, exige aussi que les autres nous préfèrent à eux ; ce qui est impossible. Voilà comment les passions douces & affectueuses naissent de l'amour de soi, & comment les passions haineuses & irascibles naissent de l'amour-propre. Ainsi ce qui rend l'homme essentiellement bon, est d'avoir peu de besoins & de peu se comparer aux autres ; ce qui le rend essentiellement méchant, est d'avoir beaucoup de besoins & de tenir beaucoup à l'opinion. Sur ce principe, il est aisé de voir comment on peut diriger au bien ou au mal toutes les passions des enfans & des hommes. Il est vrai que ne pouvant vivre toujours seuls, ils vivront difficilement toujours bons : cette difficulté même augmentera nécessairement avec leurs relations ; & c'est en ceci, sur-tout, que les dangers de la société nous rendent l'art & les soins plus indispensables, pour prévenir, dans le cœur humain, la dépravation qui naît de ses nouveaux besoins.

L'étude convenable à l'homme est celle de ses rapports. Tant qu'il ne se connoît que par son être physique, il doit s'étudier par ses rapports avec les choses ; c'est l'emploi de son enfance : quand il commence à sentir son être moral, il doit s'étudier par ses rapports avec les hommes ; c'est l'emploi de sa vie entière, à commencer au point où nous voilà parvenus.

Si-tôt que l'homme a besoin d'une compagne, il n'est plus un être isolé, son cœur n'est plus seul. Toutes ses relations avec son espece, toutes les affections de son ame naissent avec celle-là. Sa première passion fait bien-tôt fermenter les autres.

Le penchant de l'instinct est indéterminé. Un sexe est attiré vers l'autre, voilà le mouvement de la Nature. Le choix, les préférences, l'attachement personnel sont l'ouvrage des lumières, des préjugés, de l'habitude : il faut du tems & des connoissances pour nous rendre capables d'amour ; on n'aime qu'après avoir jugé, on ne préfère qu'après avoir comparé. Ces jugemens se font sans qu'on s'en apperçoive, mais ils n'en sont pas moins réels. Le véritable amour, quoi qu'on en dise, sera toujours honoré des hommes ; car, bien que ses emportemens nous égarent, bien qu'il n'exclue pas du cœur qui le sent des qualités odieuses & même qu'il en produise, il en suppose pourtant toujours d'estimables sans lesquelles on seroit hors d'état de le sentir. Ce choix qu'on met en opposition avec la raison nous vient d'elle ; on a fait l'Amour aveugle, parce qu'il a de meilleurs yeux que nous, & qu'il voit des rapports que nous ne pouvons appercevoir. Pour qui n'auroit nulle idée de mérite ni de beauté, toute femme seroit également bonne, & la première ve-

nue

nue feroit toujours la plus aimable. Loin que l'amour vienne de la Nature, il est la règle & le frein de ses penchans : c'est par lui, qu'excepté l'objet aimé, un sexe n'est plus rien pour l'autre.

La préférence qu'on accorde, on veut l'obtenir ; l'amour doit être réciproque. Pour être aimé, il faut se rendre aimable ; pour être préféré, il faut se rendre plus aimable qu'un autre, plus aimable que tout autre, au moins, aux yeux de l'objet aimé. De-là les premiers regards sur ses semblables ; de-là les premières comparaisons avec eux ; de-là l'émulation, les rivalités, la jalousie. Un cœur plein d'un sentiment qui déborde, aime à s'épancher ; du besoin d'une maîtresse naît bientôt celui d'un ami ; celui qui sent combien il est doux d'être aimé, voudroit l'être de tout le monde, & tous ne sauroient vouloir de préférence, qu'il n'y ait beaucoup de mécontents. Avec l'amour & l'amitié naissent les dissensions, l'inimitié, la haine. Du sein de tant de passions diverses je vois l'opinion s'élever un trône inébranlable, & les stupides mortels asservis à son empire, ne fonder leur propre existence que sur les jugemens d'autrui.

Etendez ces idées, & vous verrez d'où vient à notre amour-propre la forme que nous lui croyons naturelle ; & comment l'amour de soi, cessant d'être un sentiment absolu, devient orgueil dans les grandes âmes, vanité dans les petites ; & dans toutes, se nourrit sans cesse aux dépens du prochain. L'espece de ces passions, n'ayant point son germe dans le cœur des enfans, n'y peut naître d'elle-même ; c'est nous seuls qui l'y portons, & jamais elles n'y prennent racine que par notre faute ; mais il n'en est plus ainsi du cœur du jeune homme ; quoi que nous puissions faire, elles

y naîtront malgré nous. Il est donc tems de changer de méthode.

Commençons par quelques réflexions importantes sur l'état critique dont il s'agit ici. Le passage de l'enfance à la puberté n'est pas tellement déterminé par la Nature qu'il ne varie dans les individus selon les temperamens, & dans les peuples selon les climats. Tout le monde fait les distinctions observées sur ce point entre les pays chauds & les pays froids, & chacun voit que les temperamens ardens sont formés plutôt que les autres; mais on peut se tromper sur les causes, & souvent attribuer au physique ce qu'il faut imputer au moral; c'est un des abus les plus fréquens de la Philosophie de notre siècle. Les instructions de la Nature sont tardives & lentes, celles des hommes sont presque toujours prématurées. Dans le premier cas, les sens éveillent l'imagination; dans le second, l'imagination éveille les sens; elle leur donne une activité précoce qui ne peut manquer d'énerver, d'affoiblir d'abord les individus, puis l'espece même à la longue. Une observation plus générale & plus sûre que celle de l'effet des climats, est que la puberté & la puissance du sexe est toujours plus hâtive chez les peuples instruits & policés, que chez les peuples ignorans & barbares*. Les enfans ont une sagacité singuliere

* Dans les Villes, dit M. de Buffon, & chez les gens aisés, les enfans accoutumés à des nourritures abondantes & succulentes arrivent plutôt à cet état; à la campagne & dans le pauvre peuple, les enfans sont plus tardifs, parce qu'ils sont mal & trop peu nourris; il leur faut deux ou trois années de plus. Hist. Nat. T. IV. p. 238. J'admets l'observation, mais non l'explication, puisque dans les pays où le villageois se nourrit très-bien & mange beaucoup, comme

guliere pour démêler à travers toutes les singerie de la décence, les mauvaises mœurs qu'elle couvre. Le langage épuré qu'on leur dicte, les leçons d'honnêteté qu'on leur donne, le voile du mystère qu'on affecte de tendre devant leurs yeux, sont autant d'aiguillons à leur curiosité. A la maniere dont on s'y prend, il est clair que ce qu'on feint de leur cacher n'est que pour le leur apprendre, & c'est, de toutes les instructions qu'on leur donne, celle qui leur profite le mieux.

Consultez l'expérience, vous comprendrez à quel point cette méthode insensée accélère l'ouvrage de la Nature & ruine le temperament. C'est ici l'une des principales causes qui font dégénérer les races dans les Villes. Les jeunes gens, épuisés de bonne heure, restent petits, foibles, mal-faits, vieillissent au lieu de grandir; comme la vigne à qui l'on fait porter du fruit au printems, languit & meurt avant l'automne.

Il faut avoir vécu chez des peuples grossiers & simples pour connoître jusqu'à quel âge, une heureuse ignorance y peut prolonger l'innocence des enfans. C'est un spectacle à la fois touchant &

dans le Valais, & même en certains cantons montueux de l'Italie comme le Frioul, l'âge de puberté dans les deux sexes est également plus tardif qu'au sein des Villes, où pour satisfaire la vanité, l'on met souvent dans le manger une extrême parcimonie, & où la plupart font, comme dit le proverbe, *habit de velours & ventre de son*. On est étonné dans ces montagnes de voir de grands garçons forts comme des hommes avoir encore la voix aigue & le menton sans barbe, & de grandes filles, d'ailleurs très-formées, n'avoir aucun signe periodique de leur sexe. Difference qui me paroît venir uniquement de ce que dans la simplicité de leurs mœurs, leur imagination plus long-tems paisible & calme fait plus tard fermenter leur sang, & rend leur temperament moins précoce.

risible

risible d'y voir les deux sexes livrés à la sécurité de leurs cœurs, prolonger dans la fleur de l'âge & de la beauté les jeux naïfs de l'enfance, & montrer par leur familiarité même la pureté de leurs plaisirs. Quand enfin cette aimable Jeunesse vient à se marier, les deux époux se donnant mutuellement les prémices de leur personne, en font plus chers l'un à l'autre ; des multitudes d'enfans sains & robustes deviennent le gage d'une union que rien n'altère, & le fruit de la sagesse de leurs premiers ans.

Si l'âge où l'homme acquiert la conscience de son sexe, differe autant par l'effet de l'éducation que par l'action de la Nature, il suit de-là qu'on peut accélérer & retarder cet âge selon la maniere dont on élèvera les enfans ; & si le corps gagne ou perd de la consistance à mesure qu'on retarde ou qu'on accélere ce progrès, il suit encore que, plus on s'applique à le retarder, plus un jeune homme acquiert de vigueur & de force. Je ne parle encore que des effets purement physiques ; on verra bientôt qu'ils ne se bornent pas-là.

De ces réflexions je tire la solution de cette question si souvent agitée, s'il convient d'éclairer les enfans de bonne heure sur les objets de leur curiosité, ou s'il vaut mieux leur donner le change par de modestes erreurs ? Je pense qu'il ne faut faire ni l'un ni l'autre. Premièrement, cette curiosité ne leur vient point sans qu'on y ait donné lieu. Il faut donc faire en sorte qu'ils ne l'aient pas. En second lieu, des questions qu'on n'est pas forcé de résoudre, n'exigent point qu'on trompe celui qui les fait : il vaut mieux lui imposer silence que de lui répondre en mentant. Il sera peu surpris de cette loi, si l'on a pris soin de l'y affermir dans les choses indifferentes. Enfin si l'on

prend le parti de répondre, que ce soit avec la plus grande simplicité, sans mettre, sans embarras, sans sourire. Il y a beaucoup moins de danger à satisfaire la curiosité de l'enfant qu'à l'exciter.

Que vos réponses soient toujours graves, courtes, décidées, & sans jamais paroître hésiter. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elles doivent être vraies. On ne peut apprendre aux enfans le danger de mentir aux hommes, sans sentir, de la part des hommes, le danger plus grand de mentir aux enfans. Un seul mensonge avéré du maître à l'élève, ruinerait à jamais tout le fruit de l'éducation.

Une ignorance absolue sur certaines matières, est, peut-être, ce qui conviendrait le mieux aux enfans : mais qu'ils apprennent de bonne heure ce qu'il est impossible de leur cacher toujours. Il faut, ou que leur curiosité ne s'éveille en aucune manière, ou qu'elle soit satisfaite avant l'âge où elle n'est plus sans danger. Votre conduite avec votre élève dépend beaucoup, en ceci, de sa situation particulière, des sociétés qui l'environnent, des circonstances où l'on prévoit qu'il pourra se trouver, &c. Il importe ici de ne rien donner au hasard, & si vous n'êtes pas sûr de lui faire ignorer jusqu'à seize ans la différence des sexes, ayez soin qu'il l'apprenne avant dix.

Je n'aime point qu'on affecte avec les enfans un langage trop épuré, ni qu'on fasse de longs détours, dont ils s'aperçoivent, pour éviter de donner aux choses leur véritable nom. Les bonnes mœurs, en ces matières, ont toujours beaucoup de simplicité ; mais des imaginations souillées par le vice rendent l'oreille délicate, & forcent de raffiner sans cesse sur les expressions. Les

termes

termes grossiers font fans conséquence ; ce font les idées lascives qu'il faut écarter.

Quoique la pudeur soit naturelle à l'espece humaine, naturellement les enfans n'en ont point. La pudeur ne naît qu'avec la connoissance du mal : & comment les enfans qui n'ont ni ne doivent avoir cette connoissance, auroient-ils le sentiment qui en est l'effet ? Leur donner des leçons de pudeur & d'honnêteté, c'est leur apprendre qu'il y a des choses honteuses & deshonnêtes ; c'est leur donner un desir secret de connoître ces choses-là. Tôt ou tard ils en viennent à bout, & la premiere étincelle qui touche à l'imagination, accélère à coup sûr l'embrasement des sens. Quiconque rougit est déjà coupable : la vraie innocence n'a honte de rien

Les enfans n'ont pas les mêmes desirs que les hommes ; mais sujets, comme eux, à la malpropreté qui blesse les sens, ils peuvent de ce seul assujettissement recevoir les même leçons de bienfiance. Suivez l'esprit de la Nature, qui, plaçant dans les mêmes lieux les organes des plaisirs secrets, & ceux des besoins dégoûtans, nous inspire les mêmes soins à differens âges, tantôt par une idée & tantôt par une autre ; à l'homme par la modestie, à l'enfant par la propreté.

Je ne vois qu'un bon moyen de conserver aux enfans leur innocence ; c'est que tous ceux qui les entourent la respectent & l'aiment. Sans cela, toute la retenue dont on tâche d'user avec eux se dément tôt ou tard ; un sourire, un clin d'œil, un geste échappé, leur disent tout ce qu'on cherche à leur taire : il leur suffit pour l'apprendre, de voir qu'on le leur a voulu cacher. La délicatesse de tours & d'expressions dont se servent entre eux les gens polis, supposant des lumieres

que les enfans ne doivent point avoir, est tout-à-fait déplacée avec eux ; mais quand on honore vraiment leur simplicité, l'on prend aisément, en leur parlant, celle des termes qui leur conviennent. Il y a une certaine naïveté de langage qui sied & qui plaît à l'innocence : voilà le vrai ton qui détourne un enfant d'une dangereuse curiosité. En lui parlant simplement de tout, on ne lui laisse pas soupçonner qu'il reste rien de plus à lui dire. En joignant aux mots grossiers les idées déplaisantes qui leur conviennent, on étouffe le premier feu de l'imagination : on ne lui défend pas de prononcer ces mots & d'avoir ces idées ; mais on lui donne, sans qu'il y songe, de la répugnance à les rappeler ; & combien d'embarras cette liberté naïve ne sauvent-elle point à ceux qui, la tirant de leur propre cœur, disent toujours ce qu'il faut dire, & le disent toujours comme ils l'ont senti ?

Comment se font les enfans ! Question embarrassante qui vient assez naturellement aux enfans, & dont la réponse indiscrete ou prudente décide quelquefois de leurs mœurs & de leur santé pour toute leur vie. La maniere la plus courte qu'une mere imagine pour s'en débarrasser sans tromper son fils, est de lui imposer silence : cela seroit bon, si on l'y eût accoutumé de longue main dans des questions indifferentes, & qu'il ne soupçonnât pas du mystere à ce nouveau ton. Mais rarement elle s'en tient-là. *C'est le secret des gens mariés*, lui dira-t-elle ; *de petits garçons ne doivent point être si curieux*. Voilà qui est fort bien pour tirer d'embarras la mere ; mais qu'elle sache que, piqué de cet air de mépris, le petit garçon n'aura pas un moment de repos qu'il n'ait appris le secret des gens mariés, & qu'il ne tardera pas de l'apprendre.

Qu'on

Qu'on me permette de rapporter une réponse bien différente que j'ai entendu faire à la même question, & qui me frappa d'autant plus, qu'elle partoit d'une femme aussi modeste dans ses discours que dans ses manieres, mais qui savoit au besoin fouler aux pieds, pour le bien de son fils & pour la vertu, la fausse crainte du blâme & les vains propos des plaisans. Il n'y avoit pas long-tems que l'enfant avoit jetté par les urines une petite pierre qui lui avoit déchiré l'uretre; mais le mal passé étoit oublié. *Maman*, dit le petit étourdi, *comment se font les enfans? Mons fils*, répond la mere sans hésiter, *les femmes les pissent avec des douleurs qui leur coûtent quelquefois la vie.* Que les foux rient, que les sots soient scandalisés; mais que les sages cherchent si jamais ils trouveront une réponse plus judicieuse. & qui aille mieux à ses fins.

D'abord l'idée d'un besoin naturel, & connu de l'enfant, détourne celle d'une operation misterieuse. Les idées accessoiress de la douleur & de la mort couvrent celle-là d'un voile de tristesse, qui amortit l'imagination & réprime la curiosité: tout porte l'esprit sur les suites de l'accouchement, & non pas sur ses causes. Les infirmités de la nature humaine, des objets dégoûtans, des images de souffrance, voilà les éclaircissemens où mene cette réponse, si la répugnance qu'elle inspire permet à l'enfant de les demander. Par où l'inquiétude des desirs aura-t-elle occasion de naître dans des entretiens ainsi dirigés? & cependant vous voyez que la verité n'a point été altérée, & qu'on n'a point eu besoin d'abuser son élève au lieu de l'instruire.

Vos enfans lisent; ils prennent dans leurs lectures des connoissances qu'ils n'auroient pas s'ils n'avoient point lû. S'ils étudient, l'imagination

s'allume & s'aiguise dans le silence du cabinet. S'ils vivent dans le monde, ils entendent un jargon bizarre, ils voyent des exemples dont ils sont frappés; on leur a si bien persuadé qu'ils étoient hommes, que dans tout ce que font les hommes en leur présence, ils cherchent aussi-tôt comment cela peut leur convenir; il faut bien que les actions d'autrui leur servent de modele, quand les jugemens d'autrui leur servent de loi. Des domestiques qu'on fait dépendre d'eux, par conséquent intéressés à leur plaire, leur font leur cour aux dépens des bonnes mœurs; des gouvernantes rieuses leur tiennent à quatre ans des propos, que la plus effrontée n'oseroit leur tenir à quinze. Bientôt elles oublient ce qu'elles ont dit; mais ils n'oublient pas ce qu'ils ont entendu. Les entretiens polissons préparent les mœurs libertines; le laquais fripon rend l'enfant débâché, & le secret de l'un sert de garant à celui de l'autre.

L'enfant élevé selon son âge est seul. Il ne connoît d'attachemens que ceux de l'habitude; il aime sa sœur comme sa montre, & son ami comme son chien. Il ne se sent d'aucun sexe, d'aucune espece; l'homme & la femme lui sont également étrangers; il ne rapporte à lui rien de ce qu'ils font ni de ce qu'ils disent: il ne le voit ni ne l'entend, ou n'y fait nulle attention; leurs discours ne l'intéressent pas plus que leurs exemples: tout cela n'est point fait pour lui. Ce n'est pas une erreur artificieuse qu'on lui donne par cette méthode, c'est l'ignorance de la Nature. Le tems vient où la même Nature prend soin d'éclairer son eleve; & c'est alors seulement qu'elle l'a mis en état de profiter sans risque des leçons qu'elle lui donne. Voilà le principe: le détail des regles n'est pas de mon sujet: & les moyens
que

que je propose en vue d'autres objets, servent encore d'exemple pour celui ci.

Voulez-vous mettre l'ordre & la regle dans les passions naissantes ? étendez l'espace durant lequel elles se développent, afin qu'elles aient le tems de s'arranger à mesure qu'elles naissent. Alors ce n'est pas l'homme qui les ordonne, c'est la Nature elle-même ; votre soin n'est que de la laisser arranger son travail. Si votre élève étoit seul, vous n'auriez rien à faire ; mais tout ce qui l'environne, enflamme son imagination. Le torrent des préjugés l'entraîne ; pour le retenir il faut le pousser en sens contraire. Il faut que le sentiment entraîne l'imagination, & que la raison fasse taire l'opinion des hommes. La source de toutes les passions est la sensibilité ; l'imagination détermine leur pente. Tout être qui sent ses rapports, doit être affecté quand ces rapports s'alterent, & qu'il en imagine, ou qu'il en croit imaginer de plus convenables à sa nature. Ce sont les erreurs de l'imagination qui transforment en vices les passions de tous les êtres bornés, même des Anges, s'ils en ont : car il faudroit qu'ils connussent la nature de tous les êtres, pour savoir quels rapports conviennent le mieux à la leur.

Voici donc le sommaire de toute la sagesse humaine dans l'usage des passions : 1^o. Sentir les vrais rapports de l'homme, tant dans l'espece que dans l'individu. 2^o. Ordonner toutes les affections de l'ame selon ces rapports.

Mais l'homme est-il maître d'ordonner ses affections selon tels ou tels rapports ? sans doute, s'il est maître de diriger son imagination sur tel ou tel objet, ou de lui donner telle ou telle habitude. D'ailleurs il s'agit moins ici de ce qu'un

homme peut faire sur lui-même que de ce que nous pouvons faire sur notre élève par le choix des circonstances où nous le plaçons. Exposer les moyens propres à le maintenir dans l'ordre de la nature, c'est dire assez comment il en peut sortir.

Tant que sa sensibilité reste bornée à son individu, il n'y a rien de moral dans ses actions ; ce n'est que quand elle commence à s'étendre hors de lui, qu'il prend d'abord les sentimens, & ensuite les notions du bien & du mal, qui le constituent véritablement homme & partie intégrante de son espèce. C'est donc à ce premier point qu'il faut d'abord fixer nos observations.

Elles sont difficiles, en ce que pour les faire, il faut rejeter les exemples qui sont sous nos yeux, & chercher ceux où les développemens successifs se font selon l'ordre de la Nature.

Un enfant façonné, poli, civilisé, qui n'attend que la puissance de mettre en œuvre les instructions prématurées qu'il a reçues, ne se trompe jamais sur le moment où cette puissance lui survient. Loin de l'attendre, il l'accélère ; il donne à son sang un fermentation précoce ; il fait quel doit être l'objet de ses desirs long-tems même avant qu'il les éprouve. Ce n'est pas la Nature qui l'excite, c'est lui qui la force : elle n'a plus rien à lui apprendre en le faisant homme. Il l'étoit par la pensée long-tems avant de l'être en effet.

La véritable marche de la Nature est plus graduelle & plus lente. Peu-à-peu le sang s'enflamme, les esprits s'élaborent, le temperament se forme. Le sage ouvrier qui dirige la fabrique, a soin de perfectionner tous ses instrumens avant de les mettre en œuvre ; une longue inquiétude précède.

précède les premiers desirs, une longue ignorance leur donne le change, on desire sans savoir quoi : le sang fermente & s'agite ; une surabondance de vie cherche à s'étendre au dehors. L'œil s'anime & parcourt les autres êtres ; on commence à prendre intérêt à ceux qui nous environnent ; on commence à sentir qu'on n'est pas fait pour vivre seul ; c'est ainsi que le cœur s'ouvre aux affections humaines, & devient capable d'attachement.

Le premier sentiment dont un jeune homme élevé soigneusement est susceptible n'est pas l'amour, c'est l'amitié. Le premier acte de son imagination naissante est de lui apprendre qu'il a des semblables, & l'espece l'affecte avant le sexe. Voilà donc un autre avantage de l'innocence prolongée ; c'est de profiter de la sensibilité naissante, pour jeter dans le cœur du jeune adolescent les premières semences de l'humanité. Avantage d'autant plus précieux, que c'est le seul tems de la vie où les mêmes soins puissent avoir un vrai succès.

J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure, & livrés aux femmes & à la débauche, étoient inhumains & cruels : la fougue du temperament les rendoit impatiens, vindicatifs, furieux : leur imagination pleine d'un seul objet, se refusoit à tout le reste ; ils ne connoissoient ni pitié ni miséricorde ; ils auroient sacrifié pere mere & l'univers entier, au moindre de leurs plaisirs. Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité, est porté par les premiers mouvemens de la Nature vers les passions tendres & affectueuses : son cœur compatissant s'émeut sur les peines de ses semblables ; il tressaillit d'aïse quand il revoit son camarade,

ses bras favent trouver des étreintes caressantes, ses yeux favent verser des larmes d'attendrissement ; il est sensible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offensé. Si l'ardeur d'un sang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colere, on voit le moment d'après toute la bonté de son cœur dans l'effusion de son repentir ; il pleure, il gémit sur la blessure qu'il a faite, il voudroit au prix de son sang racheter celui qu'il a versé ; tout son emportement s'éteint ; toute sa fierté s'humilie devant le sentiment de sa faute. Est-il offensé lui-même ? au fort de sa fureur une excuse, un mot le désarme ; il pardonne les torts d'autrui d'aussi bon cœur qu'il répare les siens. L'adolescence n'est l'âge ni de la vengeance ni de la haine, elle est celui de la commiseration, de la clémence, de la générosité. Oui je le soutiens, & je ne crains point d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'est pas mal né, & qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est, à cet âge, le plus généreux, le meilleur, le plus aimant & le plus aimable des hommes. On ne vous a jamais rien dit de semblable ; je le crois bien : vos Philosophes élevés dans toute la corruption des Colléges, n'ont garde de savoir cela.

C'est la foiblesse de l'homme qui le rend sociable ; ce sont nos misères communes qui portent nos cœurs à l'humanité : nous ne lui devrions rien si nous n'étions pas hommes. Tout attachement est un signe d'insuffisance : si chacun de nous n'avoit nul besoin des autres, il ne songeroit guere à s'unir à eux. Ainsi de notre infirmité même naît notre frêle bonheur. Un être vraiment heureux est un être solitaire : Dieu seul jouit d'un bonheur absolu, mais qui de nous en a l'idée ? Si quelque être imparfait pouvoit se

fuffire à lui-même, de quoi jouiroit-il selon nous ? Il seroit seul, il seroit miserable. Je ne conçois pas que celui qui n'a besoin de rien, puisse aimer quelque chose : je ne conçois pas que celui qui n'aime rien, puisse être heureux.

Il suit de-là que nous nous attachons à nos semblables, moins par le sentiment de leurs plaisirs, que par celui de leurs peines ; car nous y voyons bien mieux l'identité de notre Nature, & les garants de leur attachement pour nous. Si nos besoins communs nous unissent par intérêt, nos miseres communes nous unissent par affection. L'aspect d'un homme heureux inspire aux autres moins d'amour que d'envie ; on l'accuseroit volontiers d'usurper un droit qu'il n'a pas, en se faisant un bonheur exclusif ; & l'amour-propre souffre encore, en nous faisant sentir que cet homme n'a nul besoin de nous. Mais qui est-ce qui ne plaint pas le malheureux qu'il voit souffrir ? Qui est-ce qui ne voudroit pas le délivrer de ses maux, s'il n'en coûtoit qu'un souhait pour cela ? L'imagination nous met à la place du miserable, plutôt qu'à celle de l'homme heureux ; on sent que l'un de ces états nous touche de plus près que l'autre. La pitié est douce, parce qu'en se mettant à la place de celui qui souffre, on sent pourtant le plaisir de ne pas souffrir comme lui. L'envie est amere, en ce que l'aspect d'un homme heureux, loin de mettre l'envieux à sa place, lui donne le regret de n'y pas être. Il semble que l'un nous exempte des maux qu'il souffre, & que l'autre nous ôte les biens dont il jouit.

Voulez-vous donc exciter & nourrir dans le cœur d'un jeune homme les premiers mouvemens de la sensibilité naissante, & tourner son caractère vers la bienfaisance & vers la bonté ?

N'allez

N'allez point faire germer en lui l'orgueil, la vanité, l'envie par la trompeuse image du bonheur des hommes; n'exposez point d'abord à ses yeux la pompe des cours, le faste des palais, l'attrait des spectacles: ne le promenez point dans les cercles, dans les brillantes assemblées. Ne lui montrez l'extérieur de la grande société qu'après l'avoir mis en état de l'apprécier en elle-même. Lui montrer le monde avant qu'il connoisse les hommes, ce n'est pas le former; c'est le corrompre: ce n'est pas l'instruire; c'est le tromper.

Les hommes ne sont naturellement ni Rois, ni Grands, ni Courtisans, ni riches. Tous sont nés nus & pauvres, tous sujets aux misères de la vie, aux chagrins, aux maux, aux besoins, aux douleurs de toute espèce; enfin tous sont condamnés à la mort. Voilà ce qui est vraiment de l'homme; voilà de quoi nul mortel n'est exempt. Commencez donc par étudier, de la nature humaine, ce qui en est le plus inséparable, ce qui constitue le mieux l'humanité.

A seize ans l'adolescent fait ce que c'est que souffrir, car il a souffert lui-même: mais à peine fait-il que d'autres êtres souffrent aussi: le voir sans le sentir, n'est pas le savoir, & comme je l'ai dit cent fois, l'enfant n'imaginant point ce que sentent les autres, ne connoît de maux que les siens; mais quand le premier développement des sens allume en lui le feu de l'imagination, il commence à se sentir dans ses semblables, à s'é-mouvoir de leurs plaintes, & à souffrir de leurs douleurs. C'est alors que le triste tableau de l'humanité souffrante doit porter à son cœur le premier attendrissement qu'il ait jamais éprouvé.

Si ce moment n'est pas facile à remarquer dans

vos enfans, à qui vous en prenez-vous? Vous les instruisez de si bonne heure à jouer le sentiment, vous leur en apprenez si-tôt le langage, que parlant toujours sur le même ton, ils tournent vos leçons contre vous-même, & ne vous laissent nul moyen de distinguer quand, cessant de mentir, ils commencent à sentir ce qu'ils disent. Mais voyez mon Émile; à l'âge où je l'ai conduit, il n'a ni senti ni menti. Avant de savoir ce que c'est qu'aimer, il n'a dit à personne: *je vous aime bien*; on ne lui a point prescrit la contenance qu'il devoit prendre en entrant dans la chambre de son pere, de sa mere ou de son gouverneur malade; on ne lui a point montré l'art d'affecter la tristesse qu'il n'avoit pas. Il n'a feint de pleurer sur la mort de personne; car il ne fait ce que c'est que mourir. La même insensibilité qu'il a dans le cœur, est aussi dans ses manieres. Indifferent à tout, hors à lui-même, comme tous les autres enfans, il ne prend intérêt à personne; tout ce qui le distingue, est qu'il ne veut point paroître en prendre, & qu'il n'est pas faux comme eux.

Émile ayant peu réfléchi sur les êtres sensibles, fera tard ce que c'est que souffrir & mourir. Les plaintes & les cris commenceront d'agiter ses entrailles, l'aspect du sang qui coule lui fera détourner les yeux, les convulsions d'un animal expirant lui donneront je ne fais quelle angoisse, avant qu'il sache d'où lui viennent ces nouveaux mouvemens. S'il étoit resté stupide & barbare, il ne les auroit pas; s'il étoit plus instruit, il en connoitroit la source: il a déjà trop comparé d'idées pour ne rien sentir, & pas assez pour concevoir ce qu'il sent.

Ainsi

Ainsi naît la pitié, premier sentiment relatif qui touche le cœur humain, selon l'ordre de la Nature. Pour devenir sensible & pitoyable, il faut que l'enfant sache qu'il y a des êtres semblables à lui, qui souffrent ce qu'il a souffert, qui sentent les douleurs qu'il a senties, & d'autres dont il doit avoir l'idée, comme pouvant les sentir aussi. En effet, comment nous laissons-nous émouvoir à la pitié, si ce n'est en nous transportant hors de nous, & nous identifiant avec l'animal souffrant ? en quittant, pour ainsi dire, notre être pour prendre le sien ? nous ne souffrons qu'autant que nous jugeons qu'il souffre ; ce n'est pas dans nous, c'est dans lui que nous souffrons. Ainsi nul ne devient sensible que quand son imagination s'anime & commence à le transporter hors de lui.

Pour exciter & nourrir cette sensibilité naissante, pour la guider ou la suivre dans sa pente naturelle, qu'avons-nous donc à faire, si ce n'est d'offrir au jeune homme des objets sur lesquels puisse agir la force expansive de son cœur, qui le dilatent, qui l'étendent sur les autres êtres, qui le fassent par tout retrouver hors de lui ; d'écarter avec soin ceux qui le resserrent, le concentrent, & tendent le ressort du moi humain ? c'est-à-dire en d'autres termes, d'exciter en lui la bonté, l'humanité, la commisération, la bienfaisance, toutes les passions attirantes & douces qui plaisent naturellement aux hommes, & d'empêcher de naître l'envie, la convoitise, la haine, toutes les passions repoussantes & cruelles, qui rendent, pour ainsi dire, la sensibilité non-seulement nulle, mais négative, & font le tourment de celui qui les éprouve.

Je crois pouvoir résumer toutes les réflexions précédentes en deux ou trois maximes précises, claires & faciles à saisir.

PREMIERE MAXIME.

Il n'est pas dans le cœur humain de se mettre à la place des gens qui sont plus heureux que nous, mais seulement de ceux qui sont plus à plaindre.

Si l'on trouve des exceptions à cette maxime, elles sont plus apparentes que réelles. Ainsi l'on ne se met pas à la place du riche ou du Grand auquel on s'attache ; même en s'attachant sincèrement on ne fait que s'approprier une partie de son bien-être. Quelquefois on l'aime dans ses malheurs ; mais tant qu'il prospère, il n'a de véritable ami que celui qui n'est pas la dupe des apparences, & qui le plaint plus qu'il ne l'envie, malgré sa prospérité.

On est touché du bonheur de certains états, par exemple, de la vie champêtre & pastorale. Le charme de voir ces bons gens heureux, n'est point empoisonné par l'envie : on s'intéresse à eux véritablement : pourquoi cela ? parce qu'on se sent maître de descendre à cet état de paix & d'innocence, & de jouir de la même félicité : c'est un pis-aller qui ne donne que des idées agréables, attendu qu'il suffit d'en vouloir jouir pour le pouvoir. Il y a toujours du plaisir à voir ses ressources, à contempler son propre bien, même quand on n'en veut pas user.

Il suit de-là que pour porter un jeune homme à l'humanité, loin de lui faire admirer le fort brillant des autres, il faut le lui montrer, par les côtés tristes, il faut le lui faire craindre. Alors,
par

par une conséquence évidente, il doit se frayer une route au bonheur, qui ne soit sur les traces de personne.

DEUXIÈME MAXIME.

On ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne se croit pas exempt soi-même.

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Je ne conçois rien de si beau, de si profond, de si touchant, de si vrai que de vers-là.

Pourquoi les Rois sont-ils sans pitié pour leurs sujets? c'est qu'ils comptent de n'être jamais hommes. Pourquoi les riches sont-ils si durs envers les pauvres? c'est qu'ils n'ont pas peur de le devenir. Pourquoi la Noblesse a-t-elle un si grand mépris pour le peuple? c'est qu'un noble ne sera jamais roturier. Pourquoi les Turcs sont-ils généralement plus humains, plus hospitaliers que nous? c'est que dans leur gouvernement, tout-à fait arbitraire, la grandeur & la fortune des particuliers étant toujours précaires & chancelantes, ils ne regardent point l'abaissement & la misère comme un état étranger à eux*; chacun peut être demain ce qu'est aujourd'hui celui qu'il assiste. Cette réflexion, qui revient sans cesse dans les romans orientaux, donne à leur lecture je ne fais quoi d'attendrissant que n'a point tout l'apprêt de notre sèche morale.

N'accoutumez donc pas votre élève à regarder du haut de sa gloire les peines des infortunés, les

* Cela paroît changer un peu maintenant : les états semblent devenir plus fixes, & les hommes deviennent aussi plus durs.

travaux des misérables, & n'esperez pas lui apprendre à les plaindre, s'il les considère comme lui étant étrangers. Faites lui bien comprendre que le sort de ces malheureux peut être le sien, que tous leurs maux sont sous ses pieds, que mille événemens imprévus & inévitables peuvent l'y plonger d'un moment à l'autre. Apprenez-lui à ne compter ni sur la naissance, ni sur la santé, ni sur les richesses, montrez-lui toutes les vicissitudes de la fortune, cherchez-lui les exemples toujours trop fréquens de gens qui d'un état plus élevé que le sien sont tombés au dessous de ces malheureux : que ce soit par leur faute ou non, ce n'est pas maintenant de quoi il est question ; fait-il seulement ce que c'est que faute ? n'empiétez jamais sur l'ordre de ses connoissances, & ne l'éclairiez que par les lumières qui sont à sa portée ; il n'a pas besoin d'être fort savant pour sentir que toute la prudence humaine ne peut lui répondre si dans une heure il sera vivant ou mourant ; si les douleurs de la néphrétique ne lui feront point grincer les dents avant la nuit, si dans un mois il sera riche ou pauvre, si dans un an, peut-être, il ne rampera point sous le nerf-de-bœuf, dans les galeries d'Alger. Sur-tout n'allez pas lui dire tout cela froidement comme son catéchisme : qu'il voye, qu'il sente les calamités humaines : ébranlez, effrayez son imagination des perils dont tout homme est sans cesse environné ; qu'il voye autour de lui tous ces abymes, & qu'à vous les entendre décrire il se presse contre vous de peur d'y tomber. Nous le rendrons timide & poltron, direz-vous. Nous verrons dans la fuite, mais quant-à-présent commençons par le rendre humain ; voilà sur-tout ce qui nous importe.

TROISIÈME MAXIME.

La pitié qu'on a du mal d'autrui ne se mesure pas sur la quantité de ce mal, mais sur le sentiment qu'on prête à ceux qui le souffrent.

On ne plaint un malheureux qu'autant qu'on croit qu'il se trouve à plaindre. Le sentiment physique de nos maux est plus borné qu'il ne semble; mais c'est par la mémoire qui nous en fait sentir la continuité, c'est par l'imagination qui les étend sur l'avenir, qu'ils nous rendent vraiment à plaindre. Voilà je pense une des causes qui nous endurent plus aux maux des animaux qu'à ceux des hommes, quoique la sensibilité commune doit également nous identifier avec eux. On ne plaint guère un cheval de chartier dans son écurie, parce qu'on ne présume pas qu'en mangeant son foin il songe aux coups qu'il a reçus & aux fatigues qui l'attendent. On ne plaint pas non plus un mouton qu'on voit paître, quoiqu'on sache qu'il fera bientôt égorgé; parce qu'on juge qu'il ne prévoit pas son sort. Par extension l'on s'endurcit ainsi sur le sort des hommes, & les riches se consolent du mal qu'ils font aux pauvres en les supposant assez stupides pour n'en rien sentir. En général, je juge du prix que chacun met au bonheur de ses semblables par le cas qu'il paroît faire d'eux. Il est naturel qu'on fasse bon marché du bonheur des gens qu'on méprise. Ne vous étonnez donc plus si les politiques parlent du peuple avec tant de dédain, ni si la plupart des Philosophes affectent de faire l'homme si méchant.

C'est

C'est le peuple qui compose le genre humain ; ce qui n'est pas peuple est si peu de chose que ce n'est pas la peine de le compter. L'homme est le même dans tous les états ; si cela est, les états les plus nombreux méritent le plus de respect. Devant celui qui pense toutes les distinctions civiles disparaissent : il voit les mêmes passions, les mêmes sentimens dans le goujat & dans l'homme illustre ; il n'y discerne que leur langage, qu'un coloris plus ou moins apprêté, & si quelque différence essentielle les distingue, elle est un préjudice des plus dissimulés. Le peuple se montre tel qu'il est, & n'est pas aimable ; mais il faut bien que les gens du monde se déguisent ; s'ils se montreroient tels qu'ils sont, ils feroient horreur.

Il y a, disent encore nos sages, même dose de bonheur & de peine dans tous les états : maxime aussi funeste qu'insoutenable ; car si tous sont également heureux, qu'ai-je besoin de m'incommoder pour personne ? Que chacun reste comme il est : que l'esclave soit maltraité, que l'infirmes souffre, que le gueux perisse ; il n'y a rien à gagner pour eux à changer d'état. Ils font l'énumération des peines du riche & montrent l'innanité de ses vains plaisirs : quel grossier sophisme ! les peines du riche ne lui viennent point de son état, mais de lui seul, qui en abuse. Fût-il plus malheureux que le pauvre même, il n'est point à plaindre, parce que ses maux sont tous son ouvrage, & qu'il ne tient qu'à lui d'être heureux. Mais la peine du misérable lui vient des choses, de la rigueur du sort qui s'appesantit sur lui. Il n'y a point d'habitude qui lui puisse ôter le sentiment physique de la fatigue,

de

de l'épuisement, de la faim : le bon esprit ni la sagesse ne servent de rien pour l'exempter des maux de son état. Que gagne Épictète de prévoir que son maître va lui casser la jambe ? la lui casse-t-il moins pour cela ? il a par-dessus son mal, le mal de la prévoyance. Quand le peuple seroit aussi sensé que nous le supposans stupide, que pourroit-il être autre que ce qu'il est, que pourroit-il faire autre que ce qu'il fait ? étudiez les gens de cet ordre, vous verrez que sous un autre langage ils ont autant d'esprit & plus de bon sens que vous. Respectez donc votre espèce ; songez qu'elle est composée essentiellement de la collection des peuples, que quand tous les Rois & tous les Philosophes en seroient ôtés, il n'y paroîtroit gueres, & que les choses n'en iroient pas plus mal. En un mot, apprenez à votre élève à aimer tous les hommes & même ceux qui les déprisent ; faites en sorte qu'il ne se place dans aucune classe, mais qu'il se retrouve dans toutes : parlez devant lui du genre humain avec attendrissement, avec pitié même, mais jamais avec mépris. Homme, ne déshonore point l'homme.

C'est par ces routes & d'autres semblables, bien contraires à celles qui sont frayées, qu'il convient de pénétrer dans le cœur d'un jeune adolescent pour y exciter les premiers mouvemens de la Nature, le développer & l'étendre sur ses semblables ; à quoi j'ajoute qu'il importe de mêler à ces mouvemens le moins d'intérêt personnel qu'il est possible ; sur-tout point de vanité, point d'émulation, point de gloire, point de ces sentimens qui nous forcent de nous comparer aux autres ; car ces comparaisons ne se font jamais sans quelque impression de haine contre ceux qui nous disputent

la préférence, ne fût-ce que dans notre propre estime. Alors il faut s'aveugler ou s'irriter, être un méchant ou un sot ; tâchons d'éviter cette alternative. Ces passions si dangereuses naissent tôt ou tard, me dit-on, malgré nous. Je ne le nie pas ; chaque chose a son tems & son lieu, je dis seulement qu'on ne doit pas leur aider à naître.

Voilà l'esprit de la méthode qu'il faut se prescrire. Ici les exemples & les détails sont inutiles, par ce qu'ici commence la division presque infinie des caractères, & que chaque exemple que je donnerois ne conviendrait pas peut-être à un sur cent mille. C'est à cet âge aussi que commence, dans l'habile maître, la véritable fonction de l'observateur & du Philosophe qui fait l'art de fonder les cœurs en travaillant à les former. Tandis que le jeune homme ne songe point encore à se contrefaire, & ne l'a point encore appris, à chaque objet qu'on lui présente, on voit dans son air, dans ses yeux, dans son geste, l'impression qu'il en reçoit ; on lit sur son visage tous les mouvemens de son ame ; à force de les épier on parvient à les prévoir, & enfin à les diriger.

On remarque en général que le sang, les blessures, les cris, les gémissemens, l'appareil des opérations douloureuses, & tout ce qui porte aux sens des objets de souffrance, saisit plutôt & plus généralement tous les hommes. L'idée de destruction étant plus composée, ne frappe pas de même ; l'image de la mort touche plus tard & plus foiblement, parce que nul n'a par devers soi l'expérience de mourir ; il faut avoir vu des cadavres pour sentir les angoisses des agonisans. Mais quand une fois cette image s'est bien formée dans notre esprit, il n'y a point de spectacle plus

plus horrible à nos yeux ; soit à cause de l'idée de destruction totale qu'elle donne alors par les sens, soit parce que sachant que ce moment est inévitable pour tous les hommes, on se sent plus vivement affecté d'une situation à laquelle on est sûr de ne pouvoir échapper.

Ces impressions diverses ont leurs modifications, leurs degrés qui dépendent du caractère particulier de chaque individu & de ses habitudes antérieures ; mais elles sont universelles, & nul n'en est tout-à-fait exempt. Il en est de plus tardives & de moins générales, qui sont plus propres aux âmes sensibles. Ce sont celles qu'on reçoit des peines morales, des douleurs internes, des afflictions, des langueurs, de la tristesse. Il y a des gens qui ne savent être émus que par des cris & des pleurs ; les longs & sourds gémissemens d'un cœur serré de détresse ne leur ont jamais arraché des soupirs ; jamais l'aspect d'une contenance abattue, d'un visage have & plombé, d'un œil éteint & qui ne peut plus pleurer, ne les fit pleurer eux-mêmes ; les maux de l'ame ne sont rien pour eux ; ils sont jugés, la leur ne sent rien : n'attendez d'eux que rigueur inflexible, endurcissement, cruauté. Ils pourront être intègres & justes, jamais clémens, généreux, pitoyables. Je dis qu'ils pourront être justes, si toutefois un homme peut l'être quand il n'est pas miséricordieux.

Mais ne vous pressez pas de juger les jeunes gens par cette règle, surtout ceux qui, ayant été élevés comme ils doivent l'être, n'ont aucune idée des peines morales qu'on ne leur a jamais fait éprouver : car encore une fois, ils ne peuvent plaindre que les maux qu'ils connoissent ; & cette apparente insensibilité, qui ne vient que d'ignorance, se change bientôt en attendrissement,
quand

quand ils commencent à sentir qu'il y a dans la vie humaine mille douleurs qu'ils ne connoissoient pas. Pour mon Émile, s'il a eu de la simplicité & du bon sens dans son enfance, je suis bien sûr qu'il aura de l'ame & de la sensibilité dans sa jeunesse ; car la vérité des sentimens tient beaucoup à la justesse des idées.

Mais pourquoi le rappeler ici ? Plus d'un Lecteur me reprochera, sans doute, l'oubli de mes premières résolutions, & du bonheur constant que j'avois promis à mon élève. Des malheureux, des mourans, des spectacles de douleur & de misère ! Quel bonheur ! quelle jouissance pour un jeune cœur qui naît à la vie ! son triste instituteur qui lui destinoit une éducation si douce, ne le fait naître que pour souffrir. Voilà ce qu'on dira : Que m'importe ? j'ai promis de le rendre heureux, non de faire qu'il parût l'être. Est-ce ma faute si, toujours dupes de l'apparence, vous la prenez pour la réalité ?

Prenons deux jeunes gens sortant de la première éducation, & entrant dans le monde par deux portes directement opposées. L'un monte tout à-coup sur l'Olympe, & se répand dans la plus brillante société. On le mène à la Cour, chez les Grands, chez les riches, chez les jolies femmes. Je le suppose fêté par-tout, & je n'examine pas l'effet de cet accueil sur sa raison ; je suppose qu'elle y résiste. Les plaisirs volent au-devant de lui, tous les jours de nouveaux objets l'amusent, il se livre à tout avec un intérêt qui vous séduit. Vous le voyez attentif, empressé, curieux ; sa première admiration vous frappe ; vous l'estimez content, mais voyez l'état de son ame : vous croyez qu'il jouit : moi je crois qu'il souffre.

Qu'apperçoit-il d'abord en ouvrant les yeux ? Des multitudes de prétendus biens qu'il ne connoissoit pas, & dont la plupart n'étant qu'un moment à sa portée, ne semblent se montrer à lui que pour lui donner le regret d'en être privé. Se promène-t-il dans un Palais ? Vous voyez à son inquiète curiosité qu'il se demande pourquoi sa maison paternelle n'est pas ainsi. Toutes ses questions vous disent qu'il se compare sans cesse au maître de cette maison ; & tout ce qu'il trouve de mortifiant pour lui dans ce parallele, aiguise sa vanité en la révoltant. S'il rencontre un jeune homme mieux mis que lui, je le vois murmurer en secret contre l'avarice de ses parens. Est-il plus paré qu'un autre ? Il a la douleur de voir cet autre l'effacer ou par sa naissance ou par son esprit, & toute sa dorure humiliée devant un simple habit de drap. Brille-t-il seul dans une assemblée ? s'éleve t-il sur la pointe du pied pour être mieux vû ? Qui est-ce qui n'a pas une disposition secrète à rabaisser l'air superbe & vain d'un jeune fat ? Tout s'unit bientôt comme de concert ; les regards inquiétans d'un homme grave, les mots railleurs d'un caustique ne tardent pas d'arriver jusqu'à lui ; & ne fût-il dédaigné que d'un seul homme, le mépris de cet homme empoisonne à l'instant les applaudissemens des autres.

Donnons-lui tout ; prodigons-lui les agrémens, le mérite ; qu'il soit bien fait, plein d'esprit, aimable ; il sera recherché des femmes ; mais en le recherchant avant qu'il les aime, elles le rendront plutôt fou qu'amoureux ; il aura des bonnes fortunes, mais il n'aura ni transports ni passion pour les goûter. Ses desirs, toujours prévenus, n'ayant jamais le tems de naître, au sein des plaisirs il ne sent que l'ennui de la gêne ; le sexe fait
pour

pour le bonheur du sien le dégoûte & le rassâtie même avant qu'il le connoisse ; s'il continue à le voir, ce n'est plus que par vanité ; & quand il s'y attacherait par un goût véritable, il ne fera pas seul jeune, seul brillant, seul aimable, & ne trouvera pas toujours dans ses maîtresses des prodiges de fidélité.

Je ne dis rien des tracasseries, des trahisons, des noirceurs, des repentirs de toute espèce inséparables d'une pareille vie. L'expérience du monde en dégoûte, on le fait ; je ne parle que des ennuis attachés à la première illusion.

Quel contraste pour celui qui, renfermé jusqu'ici dans le sein de sa famille & de ses amis, s'est vu l'unique objet de toutes leurs attentions, d'entrer tout-à-coup dans un ordre des choses où il est compté pour si peu, de se trouver comme noyé dans une sphère étrangère, lui qui fit si long-temps le centre de la sienne ! Que d'affronts ! que d'humiliations ne faut-il pas qu'il essaye, avant de perdre, parmi les inconnus, les préjugés de son importance pris & nourris parmi les siens ! Enfant, tout lui cédoit, tout s'empressoit autour de lui ; jeune homme, il faut qu'il cède à tout le monde ; ou, pour peu qu'il s'oublie & conserve ses anciens airs, que de dures leçons vont le faire rentrer en lui-même ! L'habitude d'obtenir aisément les objets de ses desirs, le porte à beaucoup désirer, & lui fait sentir des privations continuelles. Tout ce qui le flatte, le tente ; tout ce que d'autres ont, il voudrait l'avoir ; il convoite tout, il porte envie à tout le monde, il voudrait dominer par-tout ; la vanité le ronge, l'ardeur des desirs effrénés enflamme son jeune cœur, la jalousie & la haine y naissent avec eux ; toutes les passions dévorantes y prennent à la fois leur

effor ; il en porte l'agitation dans le tumulte du monde ; il la rapporte avec lui tous les soirs ; il rentre mécontent de lui & des autres ; il s'endort plein de mille vains projets, troublé de mille fantaisies ; & son orgueil lui peint jusques dans ses songes les chimeriques biens dont le desir le tourmente, & qu'il ne possédera de sa vie. Voilà votre élève ; voyons le mien.

Si le premier spectacle qui le frappe est un objet de tristesse, le premier retour sur lui-même est un sentiment de plaisir. En voyant de combien de maux il est exempt, il se sent plus heureux qu'il ne pensoit l'être. Il partage les peines de ses semblables ; mais ce partage est volontaire & doux. Il jouit à la fois de la pitié qu'il a pour leurs maux, & du bonheur qui l'en exempte ; il se sent dans cet état de force qui nous étend au-delà de nous, & nous fait porter ailleurs l'activité superflue à notre bien-être. Pour plaindre le mal d'autrui, sans doute il faut le connoître, mais il ne faut pas le sentir. Quand on a souffert, ou qu'on craint de souffrir, on plaint ceux qui souffrent ; mais tandis qu'on souffre, on ne plaint que soi. Or si, tous étant assujettis aux misères de la vie, nul n'accorde aux autres que la sensibilité dont il n'a pas actuellement besoin pour lui-même, il s'ensuit que la commiseration doit être un sentiment très-doux, puisqu'elle dépose en notre faveur, & qu'au contraire un homme dur est toujours malheureux, puisque l'état de son cœur ne lui laisse aucune sensibilité surabondante, qu'il puisse accorder aux peines d'autrui.

Nous jugeons trop du bonheur sur les apparences ; nous le supposons où il est le moins ; nous le cherchons où il ne sauroit être : la gaité n'en est qu'un signe très équivoque. Un homme
gai

gai n'est souvent qu'un infortuné, qui cherche à donner le change aux autres, & à s'étourdir lui-même. Ces gens si rians, si ouverts, si fereins dans un cercle, sont presque tous tristes & grondeurs chez eux, & leurs domestiques portent la peine de l'amusement qu'ils donnent à leurs sociétés. Le vrai contentement n'est ni gai, ni folâtre ; jaloux d'un sentiment si doux, en le goûtant on y pense, on le savoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guere, & ne rit guere ; il resserre, pour ainsi dire, le bonheur autour de son cœur. Les jeux bruyans, la turbulente joie voilent les dégoûts & l'ennui. Mais la mélancolie est amie de la volupté : l'attendrissement & les larmes accompagnent les plus douces jouissances, & l'excessive joie elle même arrache plutôt des pleurs que des ris.

Si d'abord la multitude & la variété des amusemens paroît contribuer au bonheur, si l'uniformité d'une vie égale paroît d'abord ennuyeuse ; en y regardant mieux, on trouve, au contraire, que la plus douce habitude de l'ame consiste dans une modération de jouissance, qui laisse peu de prise au desir & au dégoût. L'inquiétude des desirs produit la curiosité, l'inconstance ; le vuide des turbulens plaisirs produit l'ennui. On ne s'ennuye jamais de son état, quand on n'en connoît point de plus agréable. De tous les hommes du monde, les Sauvages sont les moins curieux & les moins ennuyés ; tout leur est indifférent : ils ne jouissent pas des choses, mais d'eux ; ils passent leur vie à ne rien faire, & ne s'ennuyent jamais.

L'homme du monde est tout entier dans son masque. N'étant presque jamais en lui-même, il y est toujours étranger & mal à son aise, quand il

est forcé d'y rentrer. Ce qu'il est n'est rien, ce qu'il paroît est tout pour lui.

Je ne puis m'empêcher de me représenter sur le visage du jeune homme dont j'ai parlé ci-devant, je ne fais quoi d'impertinent, de doucereux, d'affecté, qui déplaît, qui rebute les gens unis ; & sur celui du mien, une physionomie intéressante & simple qui montre le contentement, la véritable sérénité de l'ame, qui inspire l'estime, la confiance, & qui semble n'attendre que l'épanchement de l'amitié, pour donner la sienne à ceux qui l'approchent. On croit que la physionomie n'est qu'un simple développement de traits déjà marqués par la Nature. Pour moi je penserois qu'outre ce développement, les traits du visage d'un homme viennent insensiblement à se former & prendre de la physionomie par l'impression fréquente & habituelle de certaines affections de l'ame. Ces affections se marquent sur le visage, rien n'est plus certain ; & quand elles tournent en habitudes, elles y doivent laisser des impressions durables. Voilà comment je conçois que la physionomie annonce le caractère, & qu'on peut quelquefois juger de l'un par l'autre, sans aller chercher des explications misterieuses, qui supposent des connoissances que nous n'avons pas.

Un enfant n'a que deux affections bien marquées, la joie & la douleur ; il rit ou il pleure, les intermédiaires ne sont rien pour lui : sans cesse il passe de l'un de ces mouvemens à l'autre. Cette alternative continuelle empêche qu'ils ne fassent sur son visage aucune impression constante, & qu'il ne prenne de la physionomie ; mais dans l'âge où, devenu plus sensible, il est plus vivement, ou plus constamment affecté, les impressions

pressions plus profondes laissent des traces plus difficiles à détruire, & de l'état habituel de l'ame résulte un arrangement de traits que le tems rend inéfaçable. Cependant il n'est pas rare de voir des hommes changer de physionomie à différens âges. J'en ai vu plusieurs dans ce cas, & j'ai toujours trouvé que ceux que j'avois pu bien observer & suivre, avoient aussi changé de passions habituelles. Cette seule observation bien confirmée me paroîtroit décisive, & n'est pas déplacée dans un traité d'éducation, où il importe d'apprendre à juger des mouvemens de l'ame par les signes extérieurs.

Je ne fais si, pour n'avoir pas appris à imiter des manières de convention, & à feindre des sentimens qu'il n'a pas, mon jeune homme sera moins aimable; ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici; je fais seulement qu'il sera plus aimant, & j'ai bien de la peine à croire que celui qui n'aime que lui, puisse assez bien se déguiser pour plaire autant que celui qui tire de son attachement pour les autres, un nouveau sentiment de bonheur. Mais quant à ce sentiment même, je crois en avoir assez dit pour guider sur ce point un Lecteur raisonnable, & montrer que je ne me suis pas contredit.

Je reviens donc à ma méthode, & je dis, quand l'âge critique approche, offrez aux jeunes gens des spectacles qui les retiennent, & non des spectacles qui les excitent: donnez le change à leur imagination naissante par des objets, qui, loin d'enflammer leurs sens, en répriment l'activité. Éloignez-les des grandes villes, où la parure & l'immodestie des femmes hâte & prévient les leçons de la Nature, où tout présente à leurs yeux des plaisirs qu'ils ne doivent connoître que

quand ils sauront les choisir. Ramenez-les dans leurs premières habitations, où la simplicité champêtre laisse les passions de leur âge se développer moins rapidement ; ou si leur goût pour les arts les attache encore à la ville, prévenez en eux, par ce goût même, une dangereuse oisiveté. Choisissez avec soin leurs sociétés, leurs occupations, leurs plaisirs ; ne leur montrez que des tableaux touchans, mais modestes, qui les remuent sans les séduire, & qui nourrissent leur sensibilité sans émouvoir leurs sens. Songez aussi qu'il y a partout quelques excès à craindre, & que les passions immodérées font toujours plus de mal qu'on n'en veut éviter. Il ne s'agit pas de faire de votre élève un garde-malade, un frère de la charité, d'affliger ses regards par des objets continuel de douleurs & de souffrances, de le promener d'infirmes en infirmes, d'hôpital en hôpital, & de la grève aux prisons. Il faut le toucher & non l'endurcir à l'aspect des misères humaines. Long-tems frappé des mêmes spectacles, on n'en sent plus les impressions, l'habitude accoutume à tout ; ce qu'on voit trop on ne l'imagine plus, & ce n'est que l'imagination qui nous fait sentir les maux d'autrui ; c'est ainsi qu'à force de voir mourir & souffrir, les Prêtres & les Médecins deviennent impitoyables. Que votre élève connoisse donc le sort de l'homme & les misères de ses semblables ; mais qu'il n'en soit pas trop souvent le témoin. Un seul objet bien choisi, & montré dans un jour convenable, lui donnera pour un mois d'attendrissement & de réflexion. Ce n'est pas tant ce qu'il voit, que son retour sur ce qu'il a vu, qui détermine le jugement qu'il en porte ; & l'impression durable qu'il reçoit d'un objet, lui vient moins de l'objet même, que du

point

point de vue sous lequel on le porte à se le rappeler. C'est ainsi qu'en ménageant les exemples, les leçons, les images, vous émoufferez long-tems l'aiguillon des sens, & donnerez le change à la Nature, en suivant ses propres directions.

A mesure qu'il acquiert des lumières, choisissez des idées qui s'y rapportent ; à mesure que ses desirs s'allument, choisissez des tableaux propres à les réprimer. Un vieux militaire qui s'est distingué par ses mœurs, autant que par son courage, m'a raconté que, dans sa première jeunesse, son père, homme de sens, mais très-dévoit, voyant son tempérament naissant le livrer aux femmes, n'épargna rien pour le contenir ; mais enfin malgré tous ses soins, le sentant prêt à lui échapper, il s'avisa de le mener dans un hôpital de verolés, & sans le prévenir de rien, le fit entrer dans une salle, où une troupe de ces malheureux expioient par un traitement effroyable le désordre qui les y avoit exposés. A ce hideux aspect, qui révoltoit à la fois tous les sens, le jeune homme faillit à se trouver mal. *Va, misérable débauché*, lui dit alors le père d'un ton véhément, *suis le vil penchant qui t'entraîne ; bientôt tu seras trop heureux d'être admis dans cette salle, où, victime des plus infâmes douleurs, tu forceras ton père à remercier Dieu de ta mort.*

Ce peu de mots, joints à l'énergique tableau qui frappoit le jeune homme, lui firent une impression qui ne s'effaça jamais. Condamné, par son état, à passer sa jeunesse dans des garnisons, il aima mieux essuyer toutes les railleries de ses camarades, que d'imiter leur libertinage. *J'ai été homme*, me dit-il ; *j'ai eu des faiblesses ; mais parvenu jusqu'à mon âge, je n'ai jamais pu voir une*

filie publique sans horreur. Maître! peu de discours; mais apprenez à choisir les lieux, les tems, les personnes; puis donnez toutes vos leçons en exemples, & soyez sûr de leur effet.

L'emploi de l'enfance est peu de chose. Le mal qui s'y glisse n'est point sans remede, & le bien qui s'y fait peut venir plus tard; mais il n'en est pas ainsi du premier âge où l'homme commence véritablement à vivre. Cet âge ne dure jamais assez pour l'usage qu'on en doit faire, & son importance exige une attention sans relâche: voilà pourquoi j'insiste sur l'art de le prolonger. Un des meilleurs préceptes de la bonne culture est, de tout retarder tant qu'il est possible. Rendez les progrès lents & surs; empêchez que l'adolescent ne devienne homme au moment où rien ne lui reste à faire pour le devenir. Tandis que le corps croît, les esprits destinés à donner du baume au sang & de la force aux fibres, se forment & s'élaborent. Si vous leur faites prendre un cours différent, & que ce qui est destiné à perfectionner un individu serve à la formation d'un autre, tous deux restent dans un état de foiblesse, & l'ouvrage de la Nature demeure imparfait. Les opérations de l'esprit se sentent à leur tour de cette alteration, & l'ame aussi débile que le corps n'a que des fonctions foibles & languissantes. Des membres gros & robustes ne font ni le courage ni le génie, & je conçois que la force de l'ame n'accompagne pas celle du corps, quand d'ailleurs les organes de la communication des deux substances sont mal disposés. Mais quelque bien disposés qu'ils puissent être, ils agiront toujours foiblement, s'ils n'ont pour principe qu'un sang épuisé, appauvri, & dépourvu de cette substance qui donne de la force & du jeu à tous les ressorts de la machine. Généralement

ralement on apperçoit plus de vigueur d'ame dans les hommes dont les jeunes ans ont été préservés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le désordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer ; & c'est, sans doute, une des raisons pourquoi les peuples qui ont des mœurs surpassent ordinairement en bon sens & en courage les peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne fais quelles petites qualités déliées, qu'ils appellent esprit, sagacité, finesse ; mais ces grandes & nobles fonctions de sagesse & de raison qui distinguent & honorent l'homme par de belles actions, par des vertus, par des soins véritablement utiles, ne se trouvent guere que dans les premiers.

Les maîtres se plaignent que le feu de cet âge rend la jeunesse indisciplinable, & je le vois ; mais n'est-ce pas leur faute ? Si-tôt qu'ils ont laissé prendre à ce feu son cours par les sens, ignorent-ils qu'on ne peut plus lui en donner un autre ? Les longs & froids sermons d'un pédant effaceront-ils dans l'esprit de son élève l'image des plaisirs qu'il a conçus ? Banniront-ils de son cœur les desirs qui le tourmentent ? Amortiront-ils l'ardeur d'un temperament dont il fait l'usage ? Ne s'irritera-t-il pas contre les obstacles qui s'opposent au seul bonheur dont il ait l'idée ; & dans la dure loi qu'on lui prescrit sans pouvoir la lui faire entendre, que verra-t-il, sinon le caprice & la haine d'un homme qui cherche à le tourmenter ? Est-il étrange qu'il se mutine & le haïsse à son tour ?

Je conçois bien qu'en se rendant facile, on peut se rendre plus supportable, & conserver une apparente autorité. Mais je ne vois pas trop à

quoi fert l'autorité qu'on ne garde sur son élève qu'en fomentant les vices qu'elle devoit réprimer; c'est comme si pour calmer un cheval fougueux, l'écuyer le faisoit sauter dans un précipice.

Loin que ce feu de l'adolescence soit un obstacle à l'éducation, c'est par lui qu'elle se consume & s'acheve; c'est lui qui vous donne une prise sur le cœur d'un jeune homme, quand il cesse d'être moins fort que vous. Ses premières affections sont les rênes avec lesquelles vous dirigez tous ses mouvemens; il étoit libre, & je le vois asservi. Tant qu'il n'aimoit rien, il ne dépendoit que de lui-même & de ses besoins; si tôt qu'il aime, il dépend de ses attachemens. Ainsi se forment les premiers liens qui l'unissent à son espece. En dirigeant sur elle sa sensibilité naissante, ne croyez pas qu'elle embrassera d'abord tous les hommes, & que ce mot de genre humain signifiera pour lui quelque chose. Non, cette sensibilité se bornera premièrement à ses semblables, & ses semblables ne seront point pour lui des inconnus; mais ceux avec lesquels il a des liaisons, ceux que l'habitude lui a rendus chers ou nécessaires, ceux qu'il voit évidemment avoir avec lui des manières de penser & de sentir communes, ceux qu'il voit exposés aux peines qu'il a souffertes, & sensibles aux plaisirs qu'il a goûtés; ceux, en un mot, en qui l'identité de Nature plus manifestée lui donne une plus grande disposition à s'aimer. Ce ne sera qu'après avoir cultivé son naturel en mille manières, après bien des réflexions sur ses propres sentimens, & sur ceux qu'il observera dans les autres, qu'il pourra parvenir à généraliser ses notions individuelles, sous l'idée abstraite d'humanité,

nité, & joindre à ses affections particulières celles qui peuvent l'identifier avec son espece.

En devenant capable d'attachement, il devient sensible à celui des autres *, & par-là même, attentif aux signes de cet attachement. Voyez-vous quel nouvel empire vous allez acquérir sur lui ? Que de chaînes vous avez mises autour de son cœur avant qu'il s'en apperçût ! Que ne sentira-t-il point, quand, ouvrant les yeux sur lui-même, il verra ce que vous avez fait pour lui ; quand il pourra se comparer aux autres jeunes gens de son âge, & vous comparer aux autres gouverneurs ? Je dis quand il le verra, mais gardez-vous de le lui dire ; si vous le lui dites, il ne le verra plus. Si vous exigez de lui de l'obéissance en retour des soins que vous lui avez rendus, il croira que vous l'avez surpris : il se dira, qu'en feignant de l'obliger gratuitement, vous avez prétendu le charger d'une dette, & le lier par un contrat auquel il n'a point consenti. En vain vous ajouterez que ce que vous exigez de lui n'est que pour lui-même ; vous exigez, enfin ; & vous exigez en vertu de ce que vous avez fait sans son aveu. Quand un malheureux prend l'argent qu'on feint de lui donner, & se trouve enrollé malgré lui, vous criez à l'injustice ; n'êtes-vous pas plus injuste encore de demander à votre élève le prix des soins qu'il n'a point acceptés ?

* L'attachement peut se passer de retour, jamais l'amitié. Elle est un échange, un contrat comme les autres : mais elle est le plus saint de tous. Le mot d'*ami* n'a point d'autre corrélatif que lui-même. Tout homme qui n'est pas l'ami de son ami est très-sûrement un fourbe ; car ce n'est qu'en rendant ou feignant de rendre l'amitié, qu'on peut l'obtenir.

L'ingratitude seroit plus rare, si les bienfaits à usure étoient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien ; c'est un sentiment si naturel ! L'ingratitude n'est pas dans le cœur de l'homme ; mais l'intérêt y est : il y a moins d'obligés ingrats, que de bienfaiteurs intéressés. Si vous me vendez vos dons, je marchanderais sur le prix ; mais si vous feignez de donner, pour vendre ensuite à votre mot, vous usez de fraude. C'est d'être gratuits qui les rend inestimables. Le cœur ne reçoit de loix que de lui-même ; en voulant l'enchaîner on le dégage, on l'enchaîne en le laissant libre.

Quand le pêcheur amorce l'eau, le poisson vient, & reste autour de lui sans défiance ; mais quand, pris à l'hameçon caché sous l'appât, il sent retirer la ligne, il tâche de fuir. Le pêcheur est-il le bienfaiteur, le poisson est-il l'ingrat ? Voit-on jamais qu'un homme oublié par son bienfaiteur l'oublie ? Au contraire, il en parle toujours avec plaisir, il n'y songe point sans attendrissement : s'il trouve occasion de lui montrer par quelque service inattendu qu'il se ressouvient des siens, avec quel contentement intérieur il satisfait alors sa gratitude ! avec quelle douce joie il se fait reconnoître ! avec quel transport il lui dit : mon tour est venu ! Voilà vraiment la voix de la Nature ; jamais un vrai bienfait ne fit d'ingrat.

Si donc la reconnoissance est un sentiment naturel, & que vous n'en détruissiez pas l'effet par votre faute, assurez-vous que votre élève, commençant à voir le prix de vos soins, y sera sensible, pourvu que vous ne les ayez point mis vous-même à prix ; & qu'ils vous donneront dans son cœur une autorité que rien ne pourra détruire. Mais avant de vous être bien assuré de

de cet avantage, gardez de vous l'ôter, en vous faisant valoir auprès de lui. Lui vanter vos services, c'est les lui rendre insupportables; les oublier, c'est l'en faire souvenir. Jusqu'à ce qu'il soit tems de le traiter en homme, qu'il ne soit jamais question de ce qu'il vous doit, mais de ce qu'il se doit. Pour le rendre docile, laissez lui toute sa liberté, derobez-vous pour qu'il vous cherche, élevez son ame au noble sentiment de la reconnoissance, en ne lui parlant jamais que de son intérêt. Je n'ai point voulu qu'on lui dît que ce qu'on faisoit étoit pour son bien, avant qu'il fût en état de l'entendre; dans ce discours il n'eût vu que votre dépendance, & il ne vous eût pris que pour son valet. Mais maintenant qu'il commence à sentir ce que c'est qu'aimer, il sent aussi quel doux lien peut unir un homme à ce qu'il aime; & dans le zèle qui vous fait occuper de lui sans cesse, il ne voit plus l'attachement d'un esclave, mais l'affection d'un ami. Or rien n'a tant de poids sur le cœur humain, que la voix de l'amitié bien reconnue; car on sait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre intérêt. On peut croire qu'un ami se trompe; mais non qu'il veuille nous tromper. Quelquefois on résiste à ses conseils; mais jamais on ne les méprise.

Nous entrons enfin dans l'ordre moral: nous venons de faire un second pas d'homme. Si c'en étoit ici le lieu, j'essayerois de montrer comment des premiers mouvemens du cœur s'élevent les premières voix de la conscience; & comment des sentimens d'amour & de haine naissent les premières notions du bien & du mal. Je ferois voir que *justice* & *bonté* ne sont point seulement des mots abstraits, de purs êtres moraux formés par l'en-

l'entendement; mais de véritables affections de l'ame éclairée par la raison, & qui ne sont qu'un progrès ordonné de nos affections primitives; que par la raison seule, indépendamment de la conscience, on ne peut établir aucune loi naturelle; & que tout le droit de la Nature n'est qu'une chimere, s'il n'est fondé sur un besoin naturel du cœur humain *. Mais je songe que jé n'ai point à faire ici des *Traité*s de Métaphysique & Morale, ni des cours d'études d'aucune espece; il me suffit de marquer l'ordre & le progrès de nos sentimens & de nos connoissances, relativement à notre constitution. D'autres démontreront peut-être ce que je ne fais qu'indiquer ici.

* Le précepte même d'agir avec autrui comme nous voulons qu'on agisse avec nous, n'a de vrai fondement que la conscience & le sentiment; car où est la raison précise d'agir étant moi comme si j'étois un autre, surtout quand je suis moralement sûr de ne jamais me trouver dans le même cas; & qui me répondra qu'en suivant bien fidelement cette maxime j'obtiendrai qu'on la suive de même avec moi? Le méchant tire avantage de la probité du juste & de sa propre injustice; il est bien aisé que tout le monde soit juste excepté lui. Cet accord-là, quoi qu'on en dise, n'est pas fort avantageux aux gens de bien. Mais quand la force d'une ame expansive m'identifie avec mon semblable & que je me sens pour ainsi dire en lui, c'est pour ne pas souffrir que je ne veux pas qu'il souffre; je m'intéresse à lui pour l'amour de moi, & la raison du précepte est dans la Nature elle même, qui m'inspire le desir de mon bien-être en quelque lieu que je me sente exister. D'où je conclus qu'il n'est pas vrai que les préceptes de la loi naturelle soient fondés sur la raison seule; ils ont une base plus solide & plus sûre. L'amour des hommes dérivé de l'amour de soi est le principe de la justice humaine. Le sommaire de toute la morale est donné dans l'évangile par celui de la loi.

Mon

Mon Émile n'ayant jusqu'à présent regardé que lui-même, le premier regard qu'il jette sur ses semblables le porte à se comparer avec eux ; & le premier sentiment qu'excite en lui cette comparaison, est de desirer la première place. Voilà le point où l'amour de soi se change en amour-propre, & où commencent à naître toutes les passions qui tiennent à celle-là. Mais pour décider si celles de ces passions qui domineront dans son caractère, seront humaines & douces, ou cruelles & malfaisantes, si ce seront des passions de bienfaisance & de commiseration, ou d'envie & de convoitise, il faut savoir à quelle place il se sentira parmi les hommes, & quels genres d'obstacles il pourra croire avoir à vaincre, pour parvenir à celle qu'il veut occuper.

Pour le guider dans cette recherche, après lui avoir montré les hommes par les accidens communs à l'espèce, il faut maintenant les lui montrer par leurs différences. Ici vient la mesure de l'inégalité naturelle & civile, & le tableau de tout l'ordre social.

Il faut étudier la société par les hommes, & les hommes par la société : ceux qui voudront traiter séparément la politique & la morale, n'entendront jamais rien à aucune des deux. En s'attachant d'abord aux relations primitives, on voit comment les hommes en doivent être affectés, & quelles passions en doivent naître. On voit que c'est réciproquement par le progrès des passions que ces relations se multiplient & se resserrent. C'est moins la force des bras que la moderation de cœurs, qui rend les hommes indépendans & libres. Quiconque desire peu de choses tient à peu de gens ; mais confondant toujours nos vains desirs avec nos besoins physiques,

ceux

ceux qui ont fait de ces derniers les fondemens de la société humaine, ont toujours pris les effets pour les causes, & n'ont fait que s'égarer dans tous leurs raisonnemens.

Il y a dans l'état de Nature une égalité de fait réelle & indestructible, parce qu'il est impossible dans cet état que la seule différence d'homme à homme soit assez grande, pour rendre l'un dépendant de l'autre. Il y a dans l'état civil une égalité de droit chimerique & vaine, parce que les moyens destinés à la maintenir servent eux-mêmes à la détruire; & que la force publique ajoutée au plus fort pour opprimer le foible, rompt l'espece d'équilibre que la Nature avoit mis entr'eux *. De cette premiere contradiction découlent toutes celles qu'on remarque dans l'ordre civil, entre l'apparence & la réalité. Toujours la multitude sera sacrifiée au petit nombre, & l'intérêt public à l'intérêt particulier. Toujours ces noms spécieux de justice & de subordination serviront d'instrumens à la violence & d'armes à l'iniquité: d'où il suit que les ordres distingués qui se prétendent utiles aux autres, ne sont, en effet, utiles qu'à eux-mêmes aux dépens des autres; par où l'on doit juger de la considération qui leur est due selon la justice & selon la raison. Reste à voir si le rang qu'ils se sont donné est plus favorable au bonheur de ceux qui l'occupent, pour savoir quel jugement chacun de nous doit porter de son propre sort. Voilà maintenant l'étude qui nous importe; mais pour la bien faire, il faut commencer par connoître le cœur humain.

* L'esprit universel des Loix de tous les pays est de favoriser toujours le fort contre le foible, & celui qui a, contre celui qui n'a rien; cet inconvénient est inévitable, & il est sans exception.

S'il ne s'agissoit que de montrer aux jeunes gens l'homme par son masque, on n'auroit pas besoin de le leur montrer, ils le verroient toujours de reste ; mais puisque le masque n'est pas l'homme, & qu'il ne faut pas que son vernis les séduise, en leur peignant les hommes peignez-les leur tels qu'ils sont ; non pas afin qu'ils les haïssent, mais afin qu'ils les plaignent, & ne leur veuillent pas ressembler. C'est, à mon gré, le sentiment le mieux entendu que l'homme puisse avoir sur son espece.

Dans cette vue, il importe ici de prendre une route opposée à celle que nous avons suivie jusqu'à présent, & d'instruire plutôt le jeune homme par l'expérience d'autrui, que par la sienne. Si les hommes le trompent, il les prendra en haine ; mais si respecté d'eux il les voit se tromper mutuellement, il en aura pitié. Le spectacle du monde, disoit Pitagore, ressemble à celui des jeux Olympiques. Les uns y tiennent boutique, & ne songent qu'à leur profit ; les autres y payent de leur personne, & cherchent la gloire ; d'autres se contentent de voir les jeux, & ceux-ci ne sont pas les pires.

Je voudrois qu'on choisit tellement les sociétés d'un jeune homme, qu'il pensât bien de ceux qui vivent avec lui ; & qu'on lui apprit à si bien connoître le monde, qu'il pensât mal de tout ce qui s'y fait. Qu'il sache que l'homme est naturellement bon, qu'il le sente, qu'il juge de son prochain par lui-même ; mais qu'il voye comment la société deprave & pervertit les hommes : qu'il trouve dans leurs préjugés la source de tous leurs vices : qu'il soit porté à estimer chaque individu, mais qu'il méprise la multitude : qu'il voye que tous les hommes portent à peu près

le même masque ; mais qu'il sache aussi qu'il y a des visages plus beaux que le masque qui les couvre.

Cette méthode, il faut l'avouer, a ses inconvéniens, & n'est pas facile dans la pratique ; car s'il devient observateur de trop bonne heure, si vous l'exercez à épier de trop près les actions d'autrui, vous le rendrez médisant & satyrique, décifif & prompt à juger ; il se fera un odieux plaisir de chercher à tout de sinistres interprétations, & à ne voir en bien, rien même de ce qui est bien. Il s'accoutumera du moins au spectacle du vice, & à voir les méchans sans horreur, comme on s'accoutume à voir les malheureux sans pitié. Bientôt la perversité générale lui servira moins de leçon que d'exemple ; il se dira, que si l'homme est ainsi, il ne doit pas vouloir être autrement.

Que si vous voulez l'instruire par principes, & lui faire connoître avec la nature du cœur humain l'application des causes externes qui tournent nos penchans en vices, en le transportant ainsi tout d'un coup des objets sensibles aux objets intellectuels, vous employez une métaphysique qu'il n'est point en état de comprendre ; vous retombez dans l'inconvénient, évité si soigneusement jusqu'ici, de lui donner des leçons qui ressemblent à des leçons, de substituer dans son esprit l'expérience & l'autorité du maître à sa propre expérience, & au progrès de sa raison.

Pour lever à la fois ces deux obstacles, & pour mettre le cœur humain à sa portée sans risquer de gâter le sien, je voudrais lui montrer les hommes au loin, les lui montrer dans d'autres tems ou dans d'autres lieux, & de sorte qu'il pût voir la scène sans jamais y pouvoir agir.

Voilà

Voilà le moment de l'Histoire ; c'est par elle qu'il lira dans les cœurs sans les leçons de la philosophie ; c'est par elle qu'il les verra, simple spectateur, sans intérêt & sans passion, comme leur juge, non comme leur complice ni comme leur accusateur.

Pour connoître les hommes il faut les voir agir. Dans le monde on les entend parler, ils montrent leurs discours & cachent leurs actions ; mais dans l'Histoire elles sont dévoilées, & on les juge sur les faits. Leurs propos mêmes aident à les apprécier. Car comparant ce qu'ils font à ce qu'ils disent, on voit à la fois ce qu'ils font & ce qu'ils veulent paroître ; plus ils se déguisent, mieux on les connoît.

Malheureusement cette étude a ses dangers, ses inconvéniens de plus d'une espèce. Il est difficile de se mettre dans un point de vue, d'où l'on puisse juger ses semblable avec équité. Un des grands vices de l'Histoire est, qu'elle peint beaucoup plus les hommes par leurs mauvais côtés que par les bons ; comme elle n'est intéressante que par les révolutions, les catastrophes, tant qu'un peuple croît & prospère dans le calme d'un paisible gouvernement, elle n'en dit rien ; elle ne commence à en parler que quand, ne pouvant plus se suffire à lui même, il prend part aux affaires de ses voisins, ou les laisse prendre part aux siennes ; elle ne l'illustre que quand il est déjà sur son déclin : toutes nos Histoires commencent où elles devoient finir. Nous avons fort exactement celle des peuples qui se détruisent, ce qui nous manque est celle des peuples qui se multiplient ; ils sont assez heureux & assez sages pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux : & en effet, nous voyons, même de nos jours, que les gouvernemens qui se conduisent le mieux, sont
ceux

ceux dont on parle le moins. Nous ne favons donc que le mal, à peine le bien fait-il époque. Il n'y a que les méchants de célèbres, les bons sont oubliés ou tournés en ridicule ; & voilà comment l'Histoire, ainsi que la Philosophie, calomnie sans cesse le genre humain.

Dé plus, il s'en faut bien que les faits décrits dans l'Histoire, ne soient la peinture exacte des mêmes faits tels qu'ils sont arrivés. Ils changent de forme dans la tête de l'Historien, ils se moulent sur ses intérêts, ils prennent la teinte de ses préjugés. Qui est-ce qui fait mettre exactement le Lecteur au lieu de la scène, pour voir un événement tel qu'il s'est passé ? L'ignorance ou la partialité déguisent tout. Sans altérer même un trait historique, en étendant ou resserrant des circonstances qui s'y rapportent, que de faces différentes on peut lui donner ! Mettez un même objet à divers points de vue, à peine paroîtra-t-il le même, & pourtant rien n'aura changé, que l'œil du spectateur. Suffit-il, pour l'honneur de la vérité, de me dire un fait véritable, en me le faisant voir tout autrement qu'il n'est arrivé ? Combien de fois un arbre de plus ou de moins, un rocher à droite ou à gauche, un tourbillon de poussière élevé par le vent, ont décidé de l'événement d'un combat, sans que personne s'en soit apperçu ? Cela empêche-t-il que l'Historien ne vous dise la cause de la défaite ou de la victoire avec autant d'assurance que s'il eût été par-tout ? Or, que m'importent les faits en eux-mêmes, quand la raison m'en reste inconnue ; & quelles leçons puis-je tirer d'un événement dont j'ignore la vraie cause ? L'Historien m'en donne une, mais il la controuve ; & la critique elle-même, dont on fait

fait tant de bruit, n'est qu'un art de conjecturer; l'art de choisir entre plusieurs mensonges, celui qui ressemble le mieux à la vérité.

N'avez-vous jamais lû Cléopâtre ou Cassandre, ou d'autres livres de cette espèce? L'Auteur choisit un événement connu; puis l'accommodant à ses vues, l'ornant de détails de son invention, de personnages qui n'ont jamais existé, & de portraits imaginaires, entasse fictions sur fictions pour rendre sa lecture agréable. Je vois peu de différence entre ces Romans & vos Histoires, si ce n'est que le Romancier se livre davantage à sa propre imagination, & que l'Historien s'affervit plus à celle d'autrui; à quoi j'ajouterai, si l'on veut, que le premier se propose un objet moral, bon ou mauvais, dont l'autre ne se soucie guere.

On me dira que la fidélité de l'Histoire interesse moins que la vérité des mœurs & des caractères; pourvu que le cœur humain soit bien peint, il importe peu que les événemens soient fidelement rapportés; car après tout, ajoutez-on, que nous font des faits arrivés il y a deux mille ans? On a raison, si les portraits sont bien rendus d'après Nature; mais si la plupart n'ont leur modele que dans l'imagination de l'Historien, n'est-ce pas retomber dans l'inconvénient qu'on vouloit fuir, & rendre à l'autorité des écrivains, ce qu'on veut ôter à celle du maître? Si mon élève ne doit voir que des tableaux de fantaisie, j'aime mieux qu'ils soient tracés de ma main que d'une autre; ils lui feront, du moins, mieux appropriés.

Les pires Historiens pour un jeune homme, sont ceux qui jugent. Les faits, & qu'il juge lui-même: c'est ainsi qu'il apprend à connoître

les

les hommes. Si le jugement de l'Auteur le guide sans cesse, il ne fait que voir par l'œil d'un autre ; & quand cet œil lui manque, il ne voit plus rien.

Je laisse à part l'Histoire moderne ; non seulement parce qu'elle n'a plus de physionomie, & que nos hommes se ressemblent tous ; mais parce que nos Historiens, uniquement attentifs à briller, ne songent qu'à faire des portraits fortement coloriés, & qui souvent ne représentent rien *. Généralement les anciens sont moins de portraits, mettent moins d'esprit & plus de sens dans leurs jugemens, encore y a-t-il entr'eux un grand choix à faire ; & il ne faut pas d'abord prendre les plus judicieux, mais les plus simples. Je ne voudrois mettre dans la main d'un jeune homme ni Polybe, ni Salluste ; Tacite est le livre des vieillards, les jeunes gens ne sont pas faits pour l'entendre : il faut apprendre à voir dans les actions humaines les premiers traits du cœur de l'homme, avant d'en vouloir sonder les profondeurs ; il faut savoir bien lire dans les faits avant de lire dans les maximes. La Philosophie en maximes ne convient qu'à l'expérience. La jeunesse ne doit rien généraliser ; toute son instruction doit être en règles particulières.

Thucydide est, à mon gré, le vrai modèle des Historiens. Il rapporte les faits sans les juger ; mais il n'omet aucune des circonstances propres à nous en faire juger nous-mêmes. Il met tout ce qu'il raconte sous les yeux du Lecteur ; loin

* Voyez Davila, Guicciardin, Strada, Solis, Machiavel, & quelquefois de Thou lui-même. Vertot est presque le seul qui savoit peindre sans faire de portraits.

de s'interposer entre les événemens & les Lecteurs, il se dérobe ; on ne croit plus lire, on croit voir. Malheureusement il parle toujours de guerre, & l'on ne voit presque dans ses récits que la chose du monde la moins instructive, savoir des combats. La retraite des dix mille, & les commentaires de César, ont à peu près la même sagesse & le même défaut. Le bon Hérodote, sans portraits, sans maximes, mais coulant, naïf, plein de détails les plus capables d'intéresser & de plaire, seroit, peut-être, le meilleur des Historiens, si ces mêmes détails ne dégénéroient souvent en simplicités puériles, plus propres à gâter le goût de la jeunesse qu'à le former : il faut déjà du discernement pour le lire. Je ne dis rien de Tite-Live, son tour viendra ; mais il est politique, il est rhéteur, il est tout ce qui ne convient pas à cet âge.

L'Histoire en général est défectueuse, en ce qu'elle ne tient registre que de faits sensibles & marqués, qu'on peut fixer par des noms, des lieux, des dates ; mais les causes lentes & progressives de ces faits, lesquelles ne peuvent s'assigner de même, restent toujours inconnues. On trouve souvent dans une bataille gagnée ou perdue, la raison d'une révolution qui, même avant cette bataille, étoit déjà devenue inévitable. La guerre ne fait guere que manifester des événemens déjà déterminés par des causes morales que les Historiens savent rarement voir.

L'esprit philosophique a tourné de ce côté les réflexions de plusieurs écrivains de ce siècle ; mais je doute que la vérité gagne à leur travail. La fureur des systèmes s'étant emparée d'eux tous, nul ne cherche à voir les choses comme

elles font, mais comme elles s'accordent avec son système.

Ajoutez à toutes ces réflexions, que l'Histoire montre bien plus les actions que les hommes, parce qu'elle ne fait que ceux-ci que dans certains momens choisis, dans leurs vétemens de parade ; elle n'expose que l'homme public qui s'est arrangé pour être vu. Elle ne le fait point dans sa maison, dans son cabinet, dans sa famille, au milieu de ses amis, elle ne le peint que quand il représente ; c'est bien plus son habit que sa personne qu'elle peint.

J'aimerois mieux la lecture des vies particulières pour commencer l'étude du cœur humain ; car alors l'homme a beau se dérober, l'Historien le poursuit par-tout ; il ne lui laisse aucun moment de relâche, aucun recoin pour éviter l'œil perçant du spectateur, & c'est quand l'un croit mieux se cacher, que l'autre le fait le mieux connoître. *Ceux, dit Montagne, qui écrivent les vies, d'autant qu'ils s'amuse plus aux conseils qu'aux événemens, plus à ce qui se passe au-dedans, qu'à ce qui arrive au-dehors ; ceux-là me sont plus propres ; voilà pourquoi c'est mon homme que Plutarque.*

Il est vrai que le génie des hommes assemblés ou des peuples est fort différent du caractère de l'homme en particulier, & que se seroit connoître très-imparfaitement le cœur humain que de ne pas l'examiner aussi dans la multitude ; mais il n'est pas moins vrai qu'il faut commencer par étudier l'homme pour juger les hommes, & que qui connoîtroit parfaitement les penchans de chaque individu, pourroit prévoir tous leurs effets combinés dans le corps du peuple.

Il faut encore ici recourir aux Anciens, par les raisons que j'ai déjà dites, & de plus, parce que tous les détails familiers & bas, mais vrais & caractéristiques étant bannis du style moderne, les hommes sont aussi parés par nos auteurs dans leurs vies privées que sur la scène du monde. La décence, non moins sévère dans les écrits que dans les actions, ne permet plus de dire en public que ce qu'elle permet d'y faire ; & comme on ne peut montrer les hommes que représentans toujours, on ne les connoît pas plus dans nos livres que sur nos théâtres. On aura beau faire & refaire cent fois la vie des Rois, nous n'aurons plus de Suétones*.

Plutarque excelle par ces mêmes détails dans lesquels nous n'osons plus entrer. Il a une grace inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choses, & il est si heureux dans le choix de ses traits, que souvent un mot, un sourire, un geste lui suffit pour caractériser son héros. Avec un mot plaisant Annibal rassure son armée effrayée, & la fait marcher en riant à la bataille qui lui livra l'Italie : Agésilas à cheval sur un bâton, me fait aimer le vainqueur du grand Roi ; César traversant un pauvre village & causant avec ses amis, déceit sans y penser le fourbe qui disoit ne vouloir qu'être l'égal de Pompée : Alexandre avale une médecine, & ne dit pas un seul mot ; c'est le plus beau moment de sa vie : Aristide écrit son propre nom sur une coquille, & justifie ainsi son surnom : Philopemen, le man-

* Un seul de nos Historiens qui a imité Tacite dans les grands traits, a osé imiter Suétone & quelquefois transcrire Comines dans les petits, & cela même qui ajoute au prix de son Livre, l'a fait critiquer parmi nous.

teau bas, coupe du bois dans la cuisine de son hôte. Voilà le véritable art de peindre. La physionomie ne se montre pas dans les grands traits, ni le caractère dans les grandes actions : c'est dans les bagatelles que le naturel se découvre. Les choses publiques sont ou trop communes ou trop apprêtées, & c'est presque uniquement à celles-ci que la dignité moderne permet à nos auteurs de s'arrêter.

Un des plus grands hommes du siècle dernier fut incontestablement M. de Turenne. On a eu le courage de rendre sa vie intéressante par de petits détails qui le font connoître & aimer ; mais combien s'est-on vu forcé d'en supprimer qui l'auroient fait connoître & aimer davantage ! Je n'en citerai qu'un, que je tiens de bon lieu, & que Plutarque n'eût eu garde d'omettre, mais que Ramsai n'eût eu garde d'écrire quand il l'auroit su.

Un jour d'été qu'il faisoit fort chaud, le Vicomte de Turenne en petite veste blanche & en bonnet étoit à la fenêtre dans son antichambre. Un de ses gens survient, & trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuisine, avec lequel ce domestique étoit familier. Il s'approche doucement par derrière, & d'une main qui n'étoit pas légère lui applique un grand coup sur les fesses. L'homme frappé se retourne à l'instant. Le valet voit en frémissant le visage de son maître. Il se jette à genoux tout éperdu. *Monsieur, j'ai cru que c'étoit George. . .* Et quand c'eût été George, s'écrie Turenne en se frottant le derrière ; *il ne falloit pas frapper si fort.* Voilà donc ce que vous n'osez dire ? misérables ! soyez donc à jamais sans naturel, sans entrailles : trempez, durcissez vos cœurs de fer dans

dans votre vile décence : rendez-vous méprifables à force de dignité. Mais toi, bon jeune homme, qui lis ce trait, & qui sens avec attendriffement toute la douceur d'ame qu'il montre, même dans le premier mouvement ; lis auffi les petiteffes de ce grand homme, dès qu'il étoit question de fa naiffance & de fon nom. Songe que c'est le même Turenne qui affectoit de céder par-tout le pas à fon neveu, afin qu'on vît bien que cet enfant étoit le chef d'une maifon fouveraine. Rapproche ces contrastes, aime la Nature, méprife l'opinion, & connois l'homme.

Il y a bien peu de gens en état de concevoir les effets que ces lectures, ainfi dirigées, peuvent operer fur l'esprit tout neuf d'un jeune homme. Appesantis fur des livres dès notre enfance, accoutumés à lire fans penser, ce que nous lifons nous frappe d'autant moins, que, portant déjà dans nous-mêmes les paffions & les préjugés qui rempliffent l'histoire & les vies des hommes, tout ce qu'ils font nous paroît naturel, parce que nous fommes hors de la Nature, & que nous jugeons des autres par nous. Mais qu'on fe représente un jeune homme élevé felon mes maximes : Qu'on fe figure mon Émile, auquel dix-huit ans de foins affidus n'ont eu pour objet que de conferver un jugement integre & un cœur fain ; qu'on fe le figure au lever de la toile, jetant, pour la premiere fois, les yeux fur la scène du monde ; ou, plutôt, placé derriere le théâtre, voyant les acteurs prendre & pofier leurs habits, & comptant les cordes & les poulies dont le groffier prestige abuse les yeux des fpectateurs. Bientôt à fa premiere fuprife succéderont des mouvemens de honte & de dédain pour fon efpece ; il s'indignera de voir ainfi tout le genre hu-

main dupe de lui-même, s'avilir à ces jeux d'enfans ; il s'affligera de voir ses freres s'entredéchirer pour des rêves, & se changer en bêtes feroces pour n'avoir pas su se contenter d'être hommes.

Certainement avec les dispositions naturelles de l'élève, pour peu que le maître apporte de prudence & de choix dans ses lectures, pour peu qu'il le mette sur la voie des réflexions qu'il en doit tirer, cet exercice fera pour lui un cours de philosophie pratique, meilleur sûrement, & mieux entendu, que toutes les vaines spéculations dont on brouille l'esprit des jeunes gens dans nos écoles. Qu'après avoir suivi les romanesques projets de Pyrrhus, Cynéas lui demande quel bien réel lui procurera la conquête du monde, dont il ne puisse jouir dès-à-présent sans tant de tourment ; nous ne voyons-là qu'un bon mot qui passe ; mais Émile y verra une réflexion très-sage qu'il eût faite le premier, & qui ne s'effacera jamais de son esprit, parce qu'elle n'y trouve aucun préjugé contraire qui puisse en empêcher l'impression. Quand ensuite en lisant la vie de cet insensé, il trouvera que tous ses grands desseins ont abouti à s'aller faire tuer par la main d'une femme ; au lieu d'admirer cet heroïsme prétendu, que verra-t-il dans tous les exploits d'un si grand capitaine, dans toutes les intrigues d'un si grand politique, si ce n'est autant de pas pour aller chercher cette malheureuse tuile, qui devoit terminer sa vie & ses projets par une mort déshonorante ?

Tous les conquerans n'ont pas été tués : tous les usurpateurs n'ont pas échoué dans leurs entreprises ; plusieurs paroîtront heureux aux esprits prévenus des opinions vulgaires ; mais celui qui, sans s'arrêter aux apparences, ne juge du bonheur

heur des hommes que par l'état de leurs cœurs, verra leurs miseres dans leurs succès mêmes, il verra leurs desirs & leurs soucis rongeurs s'étendre & s'accroître avec leur fortune ; il les verra perdre haleine en avançant, sans jamais parvenir à leurs termes. Il les verra semblables à ces voyageurs inexperimentés, qui, s'engageant pour la première fois dans les Alpes, pensent les franchir à chaque montagne, & quand ils sont au sommet, trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au-devant d'eux.

Auguste après avoir soumis ses concitoyens, & détruit ses rivaux, régna durant quarante ans le plus grand empire qui ait existé ; mais tout cet immense pouvoir l'empêchoit-il de frapper les murs de sa tête, & de remplir son vaste palais de ses cris, en redemandant à Varus ses légions exterminées ? Quand il auroit vaincu tous les ennemis, de quoi lui auroient servi ses vains triomphes, tandis que les peines de toute espece naïssoient sans cesse autour de lui, tandis que ses plus chers amis attentoient à sa vie, & qu'il étoit réduit à pleurer la honte ou la mort de tous ses proches ? L'infortuné voulut gouverner le monde, & ne fut pas gouverner sa maison ! Qu'arriva-t-il de cette négligence ? Il vit perir à la fleur de l'âge son neveu, son fils adoptif, son gendre ; son petit-fils fut réduit à manger la bourre de son lit pour prolonger de quelques heures sa miserable vie ; sa fille & sa petite-fille, après l'avoir couvert de leur infamie, moururent, l'une de misere & de faim dans une isle déserte, l'autre en prison par la main d'un archer. Lui-même enfin, dernier reste de sa malheureuse famille, fut réduit par sa propre femme à ne laisser après lui qu'un monstre pour lui succéder. Tel fut le

sort de ce maître du monde, tant célébré pour sa gloire & pour son bonheur : croirai-je qu'un seul de ceux qui les admirent les voulût acquérir au même prix ?

J'ai pris l'ambition pour exemple ; mais le jeu de toutes les passions humaines offre de semblables leçons à qui veut étudier l'Histoire pour se connoître, & se rendre sage aux dépens des morts. Le tems approche où la vie d'Antoine aura, pour le jeune homme, une instruction plus prochaine que celle d'Auguste. Émile ne se reconnoîtra guere dans les étranges objets qui frapperont ses regards durant ces nouvelles études ; mais il saura d'avance écarter l'illusion des passions avant qu'elles naissent, & voyant que de tous les tems elles ont aveuglé les hommes, il sera prévenu de la maniere dont elles pourront l'aveugler à son tour, si jamais il s'y livre. Ces leçons, je le fais, lui sont mal appropriées ; peut-être au besoin seront-elles tardives, insuffisantes ; mais souvenez-vous que ce ne sont point celles que j'ai voulu tirer de cette étude. En la commençant je me proposois un autre objet ; & sûrement si cet objet est mal rempli, ce sera la faute du maître.

Songez qu'aussi tôt que l'amour-propre est développé, le *moi* relatif se met en jeu sans cesse, & que jamais le jeune homme n'observe les autres sans revenir sur lui-même & se comparer avec eux. Il s'agit donc de savoir à quel rang il se mettra parmi ses semblables, après les avoir examinés. Je vois à la maniere dont on fait lire l'Histoire aux jeunes gens, qu'on les transforme, pour ainsi dire, dans tous les personnages qu'ils voyent ; qu'on s'efforce de les faire devenir, tantôt Ciceron, tantôt Trajan, tantôt Alexandre,
de

de les décourager lorsqu'ils rentrent dans eux-mêmes, de donner à chacun le regret de n'être que soi. Cette méthode a certains avantages dont je ne disconviens pas ; mais quant à mon Émile, s'il arrive une seule fois dans ces parallèles qu'il aime mieux être un autre que lui, cet autre fût-il Socrate, fût-il Caton, tout est manqué ; celui qui commence à se rendre étranger à lui même ne tarde pas à s'oublier tout-à fait.

Ce ne sont point les Philosophes qui connoissent le mieux les hommes ; ils ne les voient qu'à travers les préjugés de la philosophie, & je ne sache aucun état où l'on en ait tant. Un Sauvage nous juge plus sainement que ne fait Philosophe. Celui-ci sent ses vices, s'indigne des nôtres, & dit en lui-même : nous sommes tous méchans ; l'autre nous regarde sans s'émouvoir, & dit : vous êtes des foux. Il a raison, car nul ne fait le mal pour le mal. Mon élève est ce sauvage, avec cette différence qu'Émile ayant plus réfléchi, plus comparé d'idées, vu nos erreurs de plus près, se tient plus en garde contre lui-même & ne juge que de ce qu'il connoît.

Ce sont nos passions qui nous irritent contre celles des autres ; c'est notre intérêt qui nous fait haïr les méchans ; s'ils ne nous faisoient aucun mal, nous aurions pour eux plus de pitié que de haine. Le mal que nous font les méchans, nous fait oublier celui qu'ils se font eux-mêmes. Nous leur pardonnerions plus aisément leurs vices, si nous pouvions connoître combien leur propre cœur les en punit. Nous sentons l'offense & nous ne voyons pas le châtement ; les avantages sont apparens, la peine est intérieure. Celui qui croit jouir du fruit de ses vices n'est pas moins tourmenté que s'il n'eût point réussi ; l'objet est

changé, l'inquiétude est la même : ils ont beau montrer leur fortune & cacher leur cœur, leur conduite le montre en dépit d'eux : mais pour le voir il n'en faut pas avoir un semblable.

Les passions que nous partageons nous séduisent ; celles qui choquent nos intérêts nous révoltent, & par une inconséquence qui nous vient d'elles, nous blâmons dans les autres ce que nous voudrions imiter. L'aversion & l'illusion sont inévitables, quand on est forcé de souffrir de la part d'autrui le mal qu'on feroit si l'on étoit à sa place.

Que faudroit-il donc pour bien observer les hommes ? Un grand intérêt à les connoître, une grande impartialité à les juger : un cœur assez sensible pour concevoir toutes les passions humaines, & assez calme pour ne les pas éprouver. S'il est dans la vie un moment favorable à cette étude, c'est celui que j'ai choisi pour Émile ; plus tôt ils lui eussent été étrangers, plus tard il leur eût été semblable. L'opinion dont il voit le jeu n'a point encore acquis sur lui d'empire. Les passions dont il sent l'effet, n'ont point agité son cœur. Il est homme, il s'intéresse à ses frères ; il est équitable, il juge ses pairs. Or sûrement s'il les juge bien, il ne voudra être à la place d'aucun d'eux ; car le but de tous les tourmens qu'ils se donnent étant fondé sur des préjugés qu'il n'a pas, lui paroît un but en l'air. Pour lui, tout ce qu'il desire est à sa portée. De qui dépendroit-il, se suffisant à lui-même, & libre de préjugés ? Il a des bras, de la santé *, de la mo-

* Je crois pouvoir compter hardiment la santé & la bonne constitution au nombre des avantages acquis par son éducation ; ou plutôt au nombre des dons de la Nature que son éducation lui a conservés.

deration, peu de besoins, & de quoi les satisfaire. Nourri dans la plus absolue liberté, le plus grand des maux qu'il conçoit est la servitude. Il plaint ces misérables Rois esclaves de tout ce qui leur obéit; il plaint ces faux sages enchaînés à leur vaine réputation; il plaint ces riches fots, martyrs de leur faste; il plaint ces voluptueux de parade, qui livrent leur vie entière à l'ennui, pour paroître avoir du plaisir. Il plaindroit l'ennemi qui lui feroit du mal à lui-même, car dans ses méchancetés il verroit sa misère. Il se diroit; en se donnant le besoin de me nuire, cet homme a fait dépendre son sort du mien.

Encore un pas, & nous touchons au but. L'amour-propre est un instrument utile, mais dangereux; souvent il blesse la main qui s'en sert, & fait rarement du bien sans mal. Émile en considérant son rang dans l'espece humaine & s'y voyant si heureusement placé, sera tenté de faire honneur à sa raison de l'ouvrage de la vôtre, & d'attribuer à son mérite l'effet de son bonheur. Il se dira, je suis sage & les hommes sont foux. En les plaignant il les méprisera, en se félicitant il s'estimera davantage, & se sentant plus heureux qu'eux, il se croira plus digne de l'être. Voilà l'erreur la plus à craindre, parce qu'elle est la plus difficile à détruire. S'il restoit dans cet état, il auroit peu gagné à tous nos soins; & s'il falloit opter, je ne fais si je n'aimerois pas mieux encore l'illusion des préjugés que celle de l'orgueil.

Les grands hommes ne s'abusent point sur leur superiorité; ils la voient, la sentent, & n'en font pas moins modestes. Plus ils ont, plus ils connoissent tout ce qui leur manque. Ils sont moins vains de leur élévation sur nous, qu'humiliés.

liés du sentiment de leur misère, & dans les biens exclusifs qu'ils possèdent, ils sont trop sentés pour tirer vanité d'un don qu'ils ne se sont pas fait. L'homme de bien peut être fier de sa vertu, parce qu'elle est à lui ; mais de quoi l'homme d'esprit est-il fier ? Qu'a fait Racine, pour n'être pas Pradon ? qu'a fait Boileau, pour n'être pas Cotin ?

Ici c'est toute autre chose encore. Restons toujours dans l'ordre commun. Je n'ai supposé dans mon élève ni un génie transcendant, ni un entendement bouché. Je l'ai choisi parmi les esprits vulgaires, pour montrer ce que peut l'éducation sur l'homme. Tous les cas rares sont hors de règles. Quand donc en conséquence de mes soins, Émile préfère sa manière d'être, de voir, de sentir à celle des autres hommes, Émile a raison. Mais quand il se croit pour cela d'une nature plus excellente, & plus heureusement né qu'eux, Émile a tort. Il se trompe, il faut le détromper, ou plutôt prévenir l'erreur, de peur qu'il ne soit trop tard ensuite pour la détruire.

Il n'y a point de folie dont on ne puisse désabuser un homme qui n'est pas fou, hors la vanité ; pour celle-ci, rien n'en guérit que l'expérience, si toutes fois quelque chose en peut guérir ; à sa naissance au moins on peut l'empêcher de croître. N'allez donc pas vous perdre en beaux raisonnemens, pour prouver à l'adolescent qu'il est homme comme les autres & sujet aux mêmes foibleffes. Faites-le lui sentir ou jamais il ne le saura. C'est encore ici un cas d'exception à mes propres règles ; c'est le cas d'exposer volontairement mon élève à tous les accidens qui peuvent lui prouver qu'il n'est pas plus sage que nous. L'aventure du Bateleur seroit répétée en mille manières ;

manieres ; je laisserois aux flatteurs prendre tout leur avantage avec lui ; si des étourdis l'entraînoient dans quelque extravagance, je lui en laisserois courir le danger : si des filoux l'attaquoient au jeu, je le leur livrerois pour en faire leur dupe* ; je le laisserois encenser, plumer, dévaliser par eux ; & quand, l'ayant mis à sec, ils finiroient par se moquer de lui, je les remercirois encore, en sa présence, des leçons qu'ils ont bien voulu lui donner. Les seuls pièges dont je le garantirois avec soin, seroient ceux des Courtisanes. Les seuls ménagemens que j'aurois pour lui, seroient de partager tous les dangers que je lui laisserois courir, & tous les affronts que je lui laisserois recevoir. J'endurerois tout en silence, sans plainte, sans reproche, sans jamais lui en dire un seul mot ; & soyez sûr qu'avec cette discrétion bien soutenue, tout ce qu'il m'aura vu souffrir pour lui, fera plus d'impression sur son cœur, que ce qu'il aura souffert lui-même.

* Au reste, notre élève donnera peu dans ce piège, lui que tant d'amusemens environnent, lui qui ne s'ennuya de sa vie, & qui fait à peine à quoi sert l'argent. Les deux mobiles avec lesquels on conduit les enfans étant l'interêt & la vanité, ces deux mêmes mobiles servent aux courtisanes & aux escrocs pour s'emparer d'eux dans la suite. Quand vous voyez exciter leur avidité par des prix, par des récompenses, quand vous les voyez applaudir à dix ans dans un acte public au Collège, vous voyez comment on leur fera laisser à vingt leur bourse dans un brelan & leur santé dans un mauvais l'eu. Il y a toujours à parier que le plus savant de sa classe deviendra le plus joueur & le plus débauché. Or les moyens dont on n'usa point dans l'enfance n'ont point dans la jeunesse le même abus. Mais on doit se souvenir qu'ici ma constante maxime est de mettre par-tout la chose au pis. Je cherche d'abord à prévenir le vice, & puis je le suppose, afin d'y remédier.

Je

Je ne puis m'empêcher de relever ici la fautive dignité des gouverneurs qui, pour jouer fote-ment les sages, rabaisent leurs élèves, affectent de les traiter toujours en enfans, & de se distinguer toujours d'eux dans tout ce qu'ils leur font faire. Loin de ravalier ainsi leurs jeunes courages, n'épargnez rien pour leur élever l'ame ; faites en vos égaux afin qu'ils le deviennent, & s'ils ne peuvent encore s'élever à vous, descendez à eux sans honte, sans scrupule. Songez que votre honneur n'est plus dans vous, mais dans votre élève ; partagez ses fautes pour l'en corriger ; chargez-vous de sa honte pour l'effacer : imitez ce brave Romain qui, voyant fuir son armée & ne pouvant la rallier, se mit à fuir à la tête de ses soldats, en criant : *ils ne fuient pas, ils suivent leur capitaine.* Fut-il déshonoré pour cela ? tant s'en faut : en sacrifiant ainsi sa gloire il l'augmenta. La force du devoir, la beauté de la vertu entraînent malgré nous nos suffrages & renversent nos insensés préjugés. Si je recevois un soufflet en remplissant mes fonctions auprès d'Emile, loin de me venger de ce soufflet, j'irois par-tout m'en vanter, & je doute qu'il y eût dans le monde en homme assez vil pour ne pas m'en respecter davantage.

Ce n'est pas que l'élève doive supposer dans le maître des lumieres aussi bornées que les siennes, & la même facilité à se laisser séduire. Cette opinion est bonne pour un enfant qui ne sachant rien voir, rien comparer, met tout le monde à sa portée, & ne donne sa confiance qu'à ceux qui savent s'y mettre en effet. Mais un jeune homme de l'âge d'Emile, & aussi sensé que lui, n'est plus assez sot pour prendre ainsi le change, & il ne seroit pas bon qu'il le prît. La confiance qu'il

qu'il doit avoir en son gouverneur est d'une autre espece ; elle doit porter sur l'autorité de la raison, sur la superiorité des lumieres, sur les avantages que le jeune homme est en état de connoître, & dont il sent l'utilité pour lui. Une longue experience l'a convaincu qu'il est aimé de son conducteur ; que ce conducteur est un homme sage, éclairé, qui, voulant son bonheur, fait ce qui peut le lui procurer. Il doit savoir que, pour son propre interêt, il lui convient d'écouter ses avis. Or si le maître se laissoit tromper comme le disciple, il perdrait le droit d'en exiger de la déference & de lui donner des leçons. Encore moins l'élève doit-il supposer que le maître le laisse, à dessein, tomber dans des pièges, & tend des embuches à sa simplicité. Que faut-il donc faire pour éviter à la fois ces deux inconvéniens ? Ce qu'il y a de meilleur & de plus naturel, etre simple & vrai comme lui, l'avertir des perils auxquels il s'expose, les lui motrer clairement, sensiblement, mais sans exageration, sans humeur, sans pédantesque étalage ; sur-tout sans lui donner vos avis pour des ordres, jusqu'à ce qu'ils le soient devenus, & que ce ton imperieux soit absolument nécessaire. S'obstine-t-il après cela, comme il fera très-souvent ? Alors ne lui dites plus rien ; laissez-le en liberté, suivez-le, imitez-le, & cela gaiment, franchement ; livrez-vous, amusez-vous autant que lui, s'il est possible. Si les conséquences deviennent trop fortes, vous êtes toujours-là pour les arrêter ; & cependant combien le jeune homme, témoin de votre prévoyance & de votre complaisance, ne doit-il pas être à la fois frappé de l'une & touché de l'autre ? Toutes ses fautes sont autant de liens qu'il vous fournit pour le retenir au besoin. Or ce qui fait

ici

ici le plus grand art du maître, c'est d'amener les occasions & de diriger les exhortations, de manière qu'il sache d'avance quand le jeune homme cédera & quand il s'obstinera, afin de l'environner par-tout des leçons de l'expérience, sans jamais l'exposer à de trop grands dangers.

Avertissez-le de ses fautes avant qu'il y tombe; quand il y est tombé ne les lui reprochez point, vous ne feriez qu'enflammer & mutiner son amour-propre. Une leçon qui révolte ne profite pas. Je ne connois rien de plus inepte que ce mot : *Je vous l'avois bien dit.* Le meilleur moyen de faire qu'il se souvienne de ce qu'on lui a dit, est de paroître l'avoir oublié. Tout au contraire, quand vous le verrez honteux de ne vous avoir pas cru, effacez doucement cette humiliation par de bonnes paroles. Il s'affectionnera sûrement à vous, en voyant que vous vous oubliez pour lui, & qu'au lieu d'achever de l'écraser, vous le consolez. Mais si à son chagrin vous ajoutez des reproches, il vous prendra en haine, & se fera une loi de ne vous plus écouter, comme pour vous prouver qu'il ne pense pas comme vous sur l'importance de vos avis.

Le tour de vos consolations peut encore être pour lui une instruction d'autant plus utile, qu'il ne s'en défiera pas. En lui disant, je suppose, que mille autres font les mêmes fautes, vous le mettez loin de son compte, vous le corrigez en ne paroissant que le plaindre : car pour celui qui croit valoir mieux que les autres hommes, c'est une excuse bien mortifiante que de se consoler par leur exemple; c'est concevoir que le plus qu'il peut prétendre, est qu'ils ne valent pas mieux que lui.

Le tems des fautes est celui des fables. En censurant le coupable sous un masque étranger, on l'instruit sans l'offenser ; & il comprend alors que l'apologue n'est pas un mensonge, par la vérité dont il se fait l'application. L'enfant qu'on n'a jamais trompé par des louanges, n'entend rien à la fable que j'ai ci-devant examinée ; mais l'étourdi qui vient d'être la dupe d'un flatteur, conçoit à merveille que le corbeau n'étoit qu'un sot. Ainsi d'un fait il tire une maxime ; & l'expérience, qu'il eût bientôt oubliée, se grave, au moyen de la fable, dans son jugement. Il n'y a point de connoissance morale qu'on ne puisse acquérir par l'expérience d'autrui ou par la sienne. Dans les cas où cette expérience est dangereuse, au lieu de la faire soi-même, on tire sa leçon de l'Histoire. Quand l'épreuve est sans conséquence, il est bon que le jeune homme y reste exposé ; puis, au moyen de l'apologue, on rédige en maximes les cas particuliers qui lui sont connus.

Je n'entends pas pourtant que ces maximes doivent être développées ni même énoncées. Rien n'est si vain, si mal-entendu, que la morale par laquelle on termine la plupart des fables ; comme si cette morale n'étoit pas ou ne devoit pas être étendue dans la fable même, de manière à la rendre sensible au Lecteur. Pourquoi donc, en ajoutant cette morale à la fin, lui ôter le plaisir de la trouver de son chef. Le talent d'instruire est de faire que le disciple se plaise à l'instruction. Or, pour qu'il s'y plaise, il ne faut pas que son esprit reste tellement passif à tout ce que vous lui dites, qu'il n'ait absolument rien à faire pour vous entendre. Il faut que l'amour-propre du maître laisse toujours quelque prise au sien ; il faut qu'il se puisse dire ; je conçois, je pénètre, j'agis,

j'agis, je m'instruis. Une des choses qui rendent ennuyeux le pantalon de la Comédie italienne, est le soin qu'il prend toujours d'interpréter au parterre des platifes qu'on n'entend déjà que trop. Je ne veux point qu'un gouverneur soit pantalon, encore moins un Auteur. Il faut toujours se faire entendre ; mais il ne faut pas toujours tout dire : celui qui dit tout dit peu de choses, car à la fin on ne l'écoute plus. Que signifient ces quatre vers que la Fontaine ajoute à la fable de la grenouille qui s'enfle ? A-t-il peur qu'on ne l'ait pas compris ? A-t-il besoin, ce grand peintre, d'écrire les noms au-dessous des objets qu'il peint ? Loin de généraliser par-là sa morale, il la particularise, il la restreint, en quelque sorte, aux exemples cités, & empêche qu'on ne l'applique à d'autres. Je voudrois qu'avant de mettre les fables de cet Auteur inimitable entre les mains d'un jeune homme, on en retranchât toutes ces conclusions, par lesquelles il prend la peine d'expliquer ce qu'il vient de dire aussi clairement qu'agréablement. Si votre élève n'entend la fable qu'à l'aide de l'explication, soyez sûr qu'il ne l'entendra pas même ainsi.

Il importeroit encore de donner à ces fables un ordre plus didactique & plus conforme au progrès des sentimens & des lumières du jeune adolescent. Conçoit on rien de moins raisonnable que d'aller suivre exactement l'ordre numérique du livre, sans égard au besoin ni à l'occasion ? D'abord le corbeau, puis la cigale, puis la grenouille, puis les deux mulets, &c. J'ai sur le cœur ces deux mulets, parce que je me souviens d'avoir vû un enfant élevé pour la finance, & qu'on étourdissoit de l'emploi qu'il alloit remplir, lire cette fable,
l'ap-

l'apprendre, la dire, la redire cent & cent fois, fans en tirer jamais la moindre objection contre le métier auquel il étoit destiné. Non-seulement je n'ai jamais vû d'enfans faire aucune application solide des fables qu'ils apprennoient ; mais je n'ai jamais vû que personne se souciât de leur faire faire cette application. Le prétexte de cette étude est l'instruction morale ; mais le véritable objet de la mere & de l'enfant, n'est que d'occuper de lui toute une compagnie tandis qu'il récite les fables : aussi les oublie-t-il toutes en grandissant, lorsqu'il n'est plus question de les réciter, mais d'en profiter. Encore une fois, il n'appartient qu'aux hommes de s'instruire dans les fables, & voici pour Émile le tems de commencer.

Je montre de loin, car je ne veux pas non plus tout dire, les routes qui détournent de la bonne, afin qu'on apprenne à les éviter. Je crois qu'en suivant celle que j'ai marquée, votre élève achetera la connoissance des hommes & de soi-même au meilleur marché qu'il est possible, que vous le mettez au point de contempler les jeux de la fortune sans envier le sort de ses favoris, & d'être content de lui sans se croire plus sage que les autres. Vous avez aussi commencé à le rendre acteur pour le rendre spectateur, il faut achever ; car du parterre on voit les objets tels qu'ils paroissent ; mais de la scène on les voit tels qu'ils sont. Pour embrasser le tout il faut se mettre dans le point de vue ; il faut approcher pour voir les détails. Mais à quel titre un jeune homme entrera-t-il dans les affaires du monde ? Quel droit a-t-il d'être initié dans ces mystères ténébreux ? Des intrigues de plaisir bornent les intrerêts de son âge ; il ne dispose encore que de lui-même, c'est comme s'il ne dispoit de rien.

L'homme

L'homme est la plus vile des marchandises ; & parmi nos importans droits de propriété, celui de la personne est toujours le moindre de tous.

Quand je vois que dans l'âge de la plus grande activité l'on borne les jeunes gens à des études purement spéculatives, & qu'après, sans la moindre expérience, ils sont tout d'un coup jettés dans le monde & dans les affaires, je trouve qu'on ne choque pas moins la raison que la Nature, & je ne suis plus surpris que si peu de gens sachent se conduire. Par quel bizarre tour d'esprit nous apprend-on tant de choses inutiles, tandis que l'art d'agir est compté pour rien ? On prétend nous former pour la société, & l'on nous instruit comme si chacun de nous devoit passer sa vie à penser seul dans sa cellule, ou à traiter des sujets en l'air avec des indifferens. Vous croyez apprendre à vivre à vos enfans, en leur enseignant certaines contorsions du corps & certaines formules de paroles qui ne signifient rien. Moi aussi, j'ai appris à vivre à mon Émile, car je lui ai appris à vivre avec lui-même, & de plus à savoir gagner son pain : mais ce n'est pas assez. Pour vivre dans le monde il faut savoir traiter avec les hommes, il faut connoître les instrumens qui donnent prise sur eux ; il faut calculer l'action & réaction de l'intérêt particulier dans société civile, & prévoir si juste les événemens, qu'on soit rarement trompé dans ses entreprises, ou qu'on ait du moins toujours pris les meilleurs moyens pour réussir. Les loix ne permettent pas aux jeunes gens de faire leurs propres affaires & de disposer de leur propre bien ; mais que leur serviroient ces précautions, si, jusqu' à l'âge prescrit, ils ne pouvoient acquérir aucune expérience ? Ils n'auroient rien gagné d'attendre, & seroient
tout

tout aussi neufs a vingt-cinq ans qu'à quinze. Sans doute, il faut empêcher qu'un jeune homme, aveuglé par son ignorance ou trompé par ses passions, ne se fasse du mal à lui-même; mais à tout âge il est permis d'être bienfaisant, à tout âge on peut protéger, sous la direction d'un homme sage, les malheureux qui n'ont besoin que d'appui.

Les nourrices, les meres s'attachent aux enfans par les soins qu'elles leur rendent; l'exercice des vertus sociales porte au fond des cœurs l'amour de l'humanité; c'est en faisant le bien qu'on devient bon, je ne connois point de pratique plus sûre. Occupez votre élève à toutes les bonnes actions qui sont à sa portée; que l'intérêt des indigens soit toujours le sien; qu'il ne les assiste pas seulement de sa bourse, mais de ses soins; qu'il les serve, qu'il les protège, qu'il leur consacre sa personne & son tems; qu'il se fasse leur homme d'affaires, il ne remplira de sa vie un si noble emploi. Combien d'opprimés, qu'on n'eût jamais écoutés, obtiendront justice, quand il la demandera pour eux avec cette intrépide fermeté que donne l'exercice de la vertu; quand il forcera les portes des Grands & des riches; quand il ira, s'il le faut, jusqu'aux pieds du Trône faire entendre la voix des infortunés, à qui tous les abords sont fermés par leur misere, & que la crainte d'être punis des maux qu'on leur fait, empêche même d'oser s'en plaindre.

Mais ferons-nous d'Émile un chevalier errant, un redresseur des torts, un paladin? Ira-t-il s'ingérer dans les affaires publiques, faire le sage & le défenseur des loix chez les Grands, chez les Magistrats, chez le Prince, faire le sollicitateur chez les Juges & l'Avocat dans les tribunaux?

Je

Je ne fais rien de tout cela. Les noms badins & ridicules ne changent rien à la nature des choses. Il fera tout ce qu'il fait être utile & bon. Il ne fera rien de plus, & il fait que rien n'est utile & bon pour lui, de ce qui ne convient pas à son âge. Il fait que son premier devoir est envers lui même, que les jeunes gens doivent se défier d'eux, être circonspects dans leur conduite, respectueux devant les gens plus âgés, retenus & discrets à parler sans sujet, modestes dans les choses indifférentes, mais hardis à bien faire & courageux à dire la vérité. Tels étoient ces illustres Romains, qui, avant d'être admis dans les charges, passioient leur jeunesse à poursuivre le crime & à défendre l'innocence, sans autre intérêt que celui de s'instruire, en servant la justice & protégeant les bonnes mœurs.

Émile n'aime ni le bruit, ni les querelles, non-seulement entre les hommes *, pas même entre les

* Mais si on lui cherche querelle à lui-même, comment se conduira-t-il? je réponds qu'il n'aura jamais de querelle, qu'il ne s'y prêtera jamais assez pour en avoir. Mais enfin poursuivra-t-on, qui est-ce qui est à l'abri d'un soufflet ou d'un démenti de la part d'un brutal, d'un ivrogne ou d'un brave coquin, qui pour avoir le plaisir de tuer son homme, commence par le déshonorer? C'est autre chose; il ne faut point que l'honneur des citoyens ni leur vie soit à la merci d'un brutal, d'un ivrogne ou d'un brave coquin, & l'on ne peut pas plus se préserver d'un pareil accident que de la chute d'une tuile. Un soufflet & un démenti reçu & enduré ont des effets civils, que nulle sagesse ne peut prévenir & dont nul Tribunal ne peut venger l'offensé. L'insuffisance des Loix lui rend donc en cela son indépendance; il est alors seul Magistrat, seul Juge entre l'offenseur & lui: il est seul interprète & Ministre de la Loi Naturelle, il se doit justice & peut seul se la rendre, & il n'y a sur la terre nul gouvernement assez insensé

les animaux. Il n'excita jamais deux chiens à se battre; jamais il ne fit poursuivre un chat par un chien. Cet esprit de paix est un effet de son éducation, qui, n'ayant point fomenté l'amour-propre & la haute opinion de lui même, l'a détourné de chercher ses plaisirs dans la domination & dans la melheur d'autrui. Il souffre quand il voit souffrir; c'est un sentiment naturel. Ce qui fait qu'un jeune homme s'endurcit & se complaît à voir tourmenter un être sensible, c'est quand un retour de vanité le fait se regarder comme exempt des mêmes peines par sa sagesse ou par superiorité. Celui qu'on a garanti de ce tour d'esprit, ne sauroit tomber dans le vice qui en est l'ouvrage. Émile aime donc la paix. L'image du bonheur le flatte; & quand il peut contribuer à le produire, c'est un moyen de plus de le partager. Je n'ai pas supposé, qu'en voyant des malheureux, il n'auroit pour eux que cette pitié sterile & cruelle, qui se contente de plaindre les maux qu'elle peut guerir. Sa bien-faisance active lui donne bientôt des lumieres, qu'avec un cœur plus dur il n'eût point acquises, ou qu'il eût acquises beaucoup plus tard. S'il

insensé pour le punir de se l'être faite en pareil cas. Je ne dis pas qu'il doive s'aller battre, c'est une extravagance; je dis qu'il se doit justice & qu'il en est le seul dispensateur. Sans tant de vains Edits contre les duels, si j'étois Souverain je répons qu'il n'y auroit jamais ni soufflet, ni démenti donné dans mes Etats, & cela par un moyen fort simple dont les Tribunaux ne se mêleroient point. Quoiqu'il en soit, Emile fait en pareil cas la justice qu'il se doit à lui-même, & l'exemple qu'il doit à la sûreté des gens d'honneur. Il ne dépend pas de l'homme le plus ferme d'empêcher qu'on ne l'insulte, mais il dépend de lui d'empêcher qu'on ne se vante long-tems de l'avoir insulté.

voit

voit régner la discorde entre ses camarades, il cherche à les réconcilier : s'il voit des affligés, il s'informe du sujet de leurs peines : s'il voit deux hommes se haïr, il veut connoître la cause de leur inimitié : s'il voit un opprimé gémir des vexations du puissant & du riche, il cherche de quelles manœuvres se couvrent ces vexations ; & dans l'interêt qu'il prend à tous les misérables, les moyens de finir leurs maux ne sont jamais indifférens pour lui. Qu'avons-nous donc à faire pour tirer parti de ces dispositions d'une manière convenable à son âge ? De régler ses soins & ses connoissances, & d'employer son zèle à les augmenter.

Je ne me lasse point de le redire : mettez toutes les leçons des jeunes gens en actions plutôt qu'en discours. Qu'ils n'apprennent rien dans les livres de ce que l'expérience peut leur enseigner. Quel extravagant projet de les exercer à parler sans sujet de rien dire ; de croire leur faire sentir, sur les bancs d'un Collège, l'énergie du langage des passions, & toute la force de l'art de persuader, sans interêt de rien persuader à personne ! Tous les préceptes de la Rhétorique ne semblent qu'un pur verbiage à quiconque n'en sent pas l'usage pour son profit. Qu'importe à un écolier de savoir comment s'y prit Annibal pour déterminer ses soldats à passer les Alpes ? Si au lieu de ces magnifiques harangues vous lui disiez comment il doit s'y prendre pour porter son Préfet à lui donner congé, soyez sûr qu'il seroit plus attentif à vos règles.

Si je voulois enseigner la Rhétorique à un jeune homme, dont toutes les passions fussent déjà développées, je lui présenterois sans cesse des objets propres à flatter ces passions, & j'examinerois

avec

avec lui quel langage il doit tenir aux autres hommes, pour les engager à favoriser ses desirs. Mais mon Émile n'est pas dans une situation si avantageuse à l'art oratoire. Borné presque au seul nécessaire physique, il a moins besoin des autres que les autres n'ont besoin de lui ; & n'ayant rien à leur demander pour lui-même, ce qu'il veut leur persuader ne le touche pas d'assez près pour l'émouvoir excessivement. Il suit de-là qu'en général il doit avoir un langage simple & peu figuré. Il parle ordinairement au propre, & seulement pour être entendu. Il est peu sentencieux, parce qu'il n'a pas appris à généraliser ses idées ; il a peu d'images parce qu'il est rarement passionné.

Ce n'est pas pourtant qu'il soit tout-à-fait flegmatique & froid. Ni son âge, ni ses mœurs, ni ses goûts ne le permettent. Dans le feu de l'adolescence, les esprits vivifians retenus & cohobés dans son sang portent à son jeune cœur une chaleur qui brille dans ses regards, qu'on sent dans ses discours, qu'on voit dans ses actions. Son langage a pris de l'accent & quelquefois de la véhémence. Le noble sentiment qui l'inspire lui donne de la force & de l'élevation ; pénétré du tendre amour de l'humanité, il transmet en parlant les mouvemens de son ame ; sa généreuse franchise a je ne fais quoi de plus enchanteur que l'artificieuse éloquence des autres, ou plutôt lui seul est véritablement éloquent, puisqu'il n'a qu'à montrer ce qu'il sent pour le communiquer à ceux qui l'écoutent.

Plus j'y pense, plus je trouve qu'en mettant ainsi la bienfaisance en action & tirant de nos bons ou mauvais succès des réflexions sur leurs causes, il y a peu de connoissances utiles qu'on

ne puisse cultiver dans l'esprit d'un jeune homme, & qu'avec tout le vrai savoir qu'on peut acquérir dans les Colléges, il acquerra de plus une science plus importante encore, qui est l'application de cet acquis aux usages de la vie. Il n'est pas possible que, prenant tant d'intérêt à ses semblables, il n'apprenne de bonne heure à pésar & apprécier leurs actions, leurs goûts, leurs plaisirs, & à donner en général une plus juste valeur à ce qui peut contribuer ou nuire au bonheur des hommes, que ceux qui, ne s'intéressant à personne, ne font jamais rien pour autrui. Ceux qui ne traitent jamais que leurs propres affaires, se passionnent trop pour juger sainement des choses. Rapportant tout à eux seuls & réglant sur leur seul intérêt les idées du bien & du mal, ils se remplissent l'esprit de mille préjugés ridicules, & dans tout ce qui porte atteinte à leur moindre avantage, ils voyent aussi-tôt le bouleversement de tout l'univers.

Étendons l'amour-propre sur les autres êtres, nous le transformerons en vertu, & il n'y a point de cœur d'homme dans lequel cette vertu n'ait sa racine. Moins l'objet de nos soins tient immédiatement à nous-même, moins l'illusion de l'intérêt particulier est à craindre, plus on généralise cet intérêt, plus il devient équitable, & l'amour du genre humain n'est autre chose en nous que l'amour de la justice. Voulons-nous donc qu'Émile aime la vérité, voulons-nous qu'il la connoisse ? Dans les affaires tenons-le toujours loin de lui. Plus ses soins seront consacrés au bonheur d'autrui, plus ils seront éclairés & sages, & moins il se trompera sur ce qui est bien ou mal : mais ne souffrons jamais en lui de préférence aveugle, fondée uniquement sur des acceptions de personnes

ou

ou sur d'injustes préventions. Et pourquoi nuirait-il à l'un pour servir l'autre ? Peu lui importe à qui tombe un plus grand bonheur en partage, pourvu qu'il concoure au plus grand bonheur de tous : c'est-là le premier intérêt du sage, après l'intérêt privé ; car chacun est partie de son espèce, & non d'un autre individu.

Pour empêcher la pitié de dégénérer en foiblesse, il faut donc la généraliser, & l'étendre sur tout le genre humain. Alors on ne s'y livre qu'autant qu'elle est d'accord avec la justice, parce que de toutes les vertus, la justice est celle qui concourt le plus au bien commun des hommes. Il faut par raison, par amour pour nous, avoir pitié de notre espèce encore plus que de notre prochain, & c'est une très-grande cruauté envers les hommes que la pitié pour les méchants.

Au reste il faut se souvenir que tous ces moyens par lesquels je jette ainsi mon élève hors de lui-même ont cependant toujours un rapport direct à lui ; puisque non-seulement il en résulte une jouissance intérieure, mais qu'en le rendant bienfaisant au profit des autres, je travaille à sa propre instruction.

J'ai d'abord donné les moyens, & maintenant j'en montre l'effet. Quelles grandes vues je vois s'arranger peu-à-peu dans sa tête ! Quels sentimens sublimes étouffent dans son cœur le germe des petites passions ! Quelle netteté de judiciaire ! Quelle justesse de raison je vois se former en lui de ses penchans cultivés, de l'expérience qui concentre les vœux d'une ame grande dans l'étroite borne des possibles & fait qu'un homme supérieur aux autres, ne pouvant les élever à sa mesure, fait s'abaisser à la leur ! Les vrais principes du juste, les vrais modèles du beau, tous les rapports mo-

raux des êtres, toutes les idées de l'ordre se gravent dans son entendement ; il voit la place de chaque chose & la cause qui l'en écarte ; il voit ce qui peut faire le bien & ce qui l'empêche. Sans avoir éprouvé les passions humaines il connoît leurs illusions & leur jeu.

J'avance attiré par la force des choses, mais sans m'en imposer sur les jugemens des Lecteurs. Depuis long-tems ils me voyent dans le pays des chimères ; moi je les vois toujours dans le pays des préjugés. En m'écartant si fort des opinions vulgaires, je ne cesse de les avoir présentes à mon esprit ; je les examine, je les médite, non pour les suivre ni pour les fuir, mais pour les péser à la balance du raisonnement. Toutes les fois qu'il me force à m'écarter d'elles, instruit par l'expérience, je me tiens déjà pour dit qu'ils ne m'imiteront pas ; je fais que s'obstinant à n'imaginer que ce qu'ils voyent, ils prendront le jeune homme que je figure pour un être imaginaire & fantastique, parce qu'il differe de ceux auxquels ils le comparent ; sans songer qu'il faut bien qu'il en differe, puisqu'élevé tout différemment, affecté de sentimens tout contraires, instruit tout autrement qu'eux, il seroit beaucoup plus surprenant qu'il leur ressemblât que d'être tel que je le suppose. Ce n'est pas l'homme de l'homme, c'est l'homme de la Nature. Assurément il doit être fort étranger à leurs yeux.

En commençant cet ouvrage, je ne supposois rien que tout le monde ne pût observer ainsi que moi, parce qu'il est un point, savoir la naissance de l'homme, duquel nous partons tous également ; mais plus nous avançons, moi pour cultiver la Nature, & vous pour la dépraver, plus nous nous éloignons les uns des autres. Mon élève a six
ans

ans différoit peu des vôtres que vous n'aviez pas eu le tems de défigurer ; maintenant ils n'ont plus rien de semblable, & l'âge de l'homme-fait dont il approche, doit le montrer sous une forme absolument différente, si je n'ai pas perdu tous mes soins. La quantité d'acquis est peut-être assez égale de part & d'autre ; mais les choses acquises ne se ressemblent point. Vous êtes étonnez de trouver à l'un des sentimens sublimes dont les autres n'ont pas le moindre germe ; mais considérez aussi que ceux-ci sont déjà tous Philosophes & Théologiens, avant qu'Émile sache ce que c'est que philosophie & qu'il ait même entendu parler de Dieu.

Si donc on venoit me dire : rien de ce que vous supposez n'existe ; les jeunes gens ne sont point faits ainsi ; ils ont telle ou telle passion ; ils font ceci ou cela ; c'est comme si l'on nioit que jamais poirier fût un grand arbre, parce qu'on n'en voit que de nains dans nos jardins.

Je prie ces juges si prompts à la censure de considérer que ce qu'ils disent-là je le fais tout aussi bien qu'eux, que j'y ai probablement réfléchi plus long tems, & que n'ayant nul intérêt à leur en imposer, j'ai droit d'exiger qu'ils se donnent au moins le tems de chercher en quoi je me trompe : qu'ils examinent bien la constitution de l'homme, qu'ils suivent les premiers développemens du cœur dans telle ou telle circonstance, afin de voir combien un individu peut différer d'un autre par la force de l'éducation, qu'ensuite ils comparent la mienne aux effets que je lui donne, & qu'ils disent en quoi j'ai mal raisonné ; je n'aurai rien à répondre.

Ce qui me rend plus affirmatif, & je crois plus excusable de l'être, c'est qu'au lieu de me livrer à

l'esprit de système, je donne le moins qu'il est possible au raisonnement, & ne me fie qu'à l'observation. Je ne me fonde point sur ce que j'ai imaginé, mais sur ce que j'ai vu. Il est vrai que je n'ai pas renfermé mes expériences dans l'enceinte des murs d'une ville, ni dans un seul ordre de gens : mais après avoir comparé tout autant de rangs & de peuples que j'en ai pu voir dans une vie passée à les observer, j'ai retranché, comme artificiel, ce qui étoit d'un peuple & non pas d'un autre, d'un état & non pas d'un autre ; & n'ai regardé, comme appartenant incontestablement à l'homme, que ce qui étoit commun à tous, à quelque âge, dans quelque rang, & dans quelque nation que ce fût.

Or, si suivant cette méthode vous suivez dès l'enfance un jeune homme qui n'aura point reçu de forme particulière, & qui tiendra le moins qu'il est possible à l'autorité & à l'opinion d'autrui, à qui, de mon élève ou des vôtres, pensez-vous qu'il ressemblera le plus ? Voilà, ce me semble, la question qu'il faut résoudre, pour savoir si je me suis égaré.

L'homme ne commence pas aisément à penser ; mais si-tôt qu'il commence il ne cesse plus. Qui-conque a pensé pensera toujours ; & l'entendement une fois exercé à la réflexion, ne peut plus rester en repos. On pourroit donc croire que j'en fais trop ou trop peu, que l'esprit humain n'est point naturellement si prompt à s'ouvrir, & qu'après lui avoir donné des facilités qu'il n'a pas, je le tiens trop long-tems inscrit dans un cercle d'idées qu'il doit avoir franchi.

Mais considérez premièrement que, voulant former l'homme de la Nature, il ne s'agit pas pour cela d'en faire un sauvage, & de le reléguer au fond

fond des bois ; mais qu'enfermé dans le tourbillon social, il suffit qu'il ne s'y laisse entraîner ni par les passions, ni par les opinions des hommes, qu'il voye par ses yeux, qu'il sente par son cœur, qu'aucune autorité ne le gouverne hors celle de sa propre raison. Dans cette position il est clair que la multitude d'objets qui le frappe, les fréquens sentimens dont il est affecté, les divers moyens de pourvoir à ses besoins réels, doivent lui donner beaucoup d'idées qu'il n'auroit jamais eues, ou qu'il eût acquises plus lentement. Le progrès naturel à l'esprit est accéléré, mais non renversé. Le même homme qui doit rester stupide dans les forêts, doit devenir raisonnable & sensé dans les villes, quand il y sera simple spectateur. Rien n'est plus propre à rendre sage que les folies qu'on voit sans les partager ; & celui même qui les partage s'instruit encore, pourvu qu'il n'en soit pas la dupe, & qu'il n'y porte pas l'erreur de ceux qui les font.

Considérez aussi que, bornés par nos facultés aux choses sensibles, nous n'offrons presque aucune prise aux notions abstraites de la philosophie & aux idées purement intellectuelles. Pour y atteindre il faut, ou nous dégager du corps, auquel nous sommes si fortement attachés, ou faire d'objet en objet un progrès graduel & lent, ou enfin franchir rapidement & presque d'un saut l'intervalle, par un pas de géant dont l'enfance n'est pas capable, & pour lequel il faut même aux hommes bien des échelons faits exprès pour eux. La première idée abstraite est le premier de ces échelons ; mais j'ai bien de la peine à voir comment on s'avise de le construire.

L'Être incompréhensible qui embrasse tout, qui donne le mouvement au monde, & forme tout le système des êtres, n'est ni visible à nos yeux, ni

palpable à nos mains ; il échappe à tous nos sens. L'ouvrage se montre ; mais l'ouvrier se cache. Ce n'est pas une petite affaire de connoître enfin qu'il existe, & quand nous sommes parvenus-là, quand nous nous demandons quel est-il, où est-il ? notre esprit se confond, s'égare, & nous ne savons plus que penser.

Locke veut qu'on commence par l'étude des esprits, & qu'on passe ensuite à celle des corps : cette méthode est celle de la superstition, des préjugés, de l'erreur ; ce n'est point celle de la raison, ni même de la Nature bien ordonnée, c'est se boucher les yeux pour apprendre à voir. Il faut avoir long-tems étudié les corps pour se faire une véritable notion des esprits & soupçonner qu'ils existent. L'ordre contraire ne sert qu'à établir le matérialisme.

Puisque nos sens sont les premiers instrumens de nos connoissances, les êtres corporels & sensibles sont les seuls dont nous ayons immédiatement l'idée. Ce mot *esprit*, n'a aucun sens pour qui-conque n'a pas philosophé. Un esprit n'est qu'un corps pour le peuple & pour les enfans. N'imaginent-ils pas des esprits qui crient, qui parlent, qui battent, qui font du bruit ? or on m'avouera que des esprits qui ont des bras & des langues ressembleraient beaucoup à des corps. Voilà pourquoi tous les peuples du monde, sans excepter les Juifs, se sont faits des Dieux corporels. Nous-mêmes, avec nos termes d'Esprit, de Trinité, de Personnes, sommes pour la plupart de vrais antropomorphites. J'avoue qu'on nous apprend à dire que Dieu est par-tout ; mais nous croyons aussi que l'air est par-tout, au moins dans notre atmosphère, & le mot *esprit* dans son origine ne signifie lui-même que *souffle & vent*. Si-tôt qu'on accoutume

tume les gens à dire des mots sans les entendre, il est facile, après cela, de leur faire dire tout ce qu'on veut.

Le sentiment de notre action sur les autres corps a dû d'abord nous faire croire que quand ils agissoient sur nous, c'étoit d'une manière semblable à celle dont nous agissons sur eux. Ainsi l'homme a commencé par animer tous les êtres dont il sentoit l'action. Se sentant moins fort que la plupart de ces êtres, faute de connoître les bornes de leur puissance, il la supposée illimitée, & il en fit des Dieux aussi-tôt qu'il en fit des corps. Durant les premiers âges, les hommes, effrayés de tout, n'ont rien vû de mort dans la Nature. L'idée de la matiere n'a pas été moins lente à se former en eux que celle de l'esprit, puisque cette première idée est une abstraction elle-même. Ils ont ainsi rempli l'univers de Dieux sensibles. Les astres, les vents, les montagnes, les fleuves, les arbres, les villes, les maisons mêmes, tout avoit son ame, son Dieu, sa vie. Les marmousets de Laban, les manitou des Sauvages, les fétiches des Nègres, tous les ouvrages de la Nature & des hommes ont été les premières divinités des mortels : le polythéisme a été leur première religion, & l'idolâtrie leur premier culte. Ils n'ont pû reconnoître un seul Dieu que quand, généralisant de plus en plus leurs idées, ils ont été en état de remonter à une première cause, de réunir le système total des êtres sous une seule idée, & de donner un sens au mot *substance*, lequel est au fond la plus grande des abstractions. Tout enfant qui croit en Dieu est donc nécessairement idolâtre, ou du moins antropomorphite ; & quand une fois l'imagination

tion a vû Dieu, il est bien rare que l'entendement le conçoive. Voilà précisément l'erreur où mene l'ordre de Locke.

Parvenu, je ne fais comment, à l'idée abstraite de la substance, on voit que pour admettre une substance unique, il lui faudroit supposer des qualités incompatibles qui s'excluent mutuellement, telles que la pensée & l'étendue, dont l'une est effenciellement divisible, & dont l'autre exclut toute divisibilité. On conçoit d'ailleurs que la pensée, ou si l'on veut le sentiment, est une qualité primitive & inséparable de la substance à laquelle elle appartient, qu'il en est de même de l'étendue par rapport à sa substance. D'où l'on conclut que les êtres qui perdent une de ces qualités perdent la substance à laquelle elle appartient; que par conséquent la mort n'est qu'une séparation de substances, & que les êtres où ces deux qualités sont réunies, sont composés des deux substances auxquelles ces deux qualités appartiennent.

Or, considérez maintenant quelle distance reste encore entre la notion des deux substances & celle de la nature divine; entre l'idée incompréhensible de l'action de notre ame sur notre corps, & l'idée de l'action de Dieu sur tous les êtres. Les idées de création, d'annihilation, d'ubiquité, d'éternité, de toute-puissance, celle des attributs divins, toutes ces idées qu'il appartient à si peu d'hommes de voir aussi confuses & aussi obscures qu'elles le sont, & qui n'ont rien d'obscur pour le peuple parce qu'il n'y comprend rien du tout, comment se présenteront-elles dans toute leur force, c'est-à-dire, dans toute leur obscurité, à de jeunes esprits encore occupés aux premières opérations des sens, &

qui

qui ne conçoivent que ce qu'ils touchent? C'est en vain que les abymes de l'infini sont ouverts tout autour de nous; un enfant n'en fait point être épouvanté, ses foibles yeux n'en peuvent fonder la profondeur. Tout est infini pour les enfans, ils ne savent mettre des bornes à rien; non qu'ils fassent la mesure fort longue, mais parce qu'ils ont l'entendement court. J'ai même remarqué qu'ils mettent l'infini moins au-delà qu'au de-çà des dimensions qui leur sont connues. Ils estimeront un espace immense, bien plus par leurs pieds que par leurs yeux; il ne s'étendra pas pour eux plus loin qu'ils ne pourront voir; mais plus loin qu'ils ne pourront aller. Si on leur parle de la puissance de Dieu, ils l'estimeront presque aussi fort que leur pere. En toute chose leur connoissance étant pour eux la mesure des possibles, ils jugent ce qu'on leur dit toujours moindre que ce qu'ils savent. Tels sont les jugemens naturels à l'ignorance & à la foiblesse d'esprit. Ajax eût craint de se mesurer avec Achille, & défie Jupiter au combat, parce qu'il connoît Achille et ne connoît pas Jupiter. Un payfan Suisse qui se croyoit le plus riche des hommes, & à qui l'on tâchoit d'expliquer ce que c'étoit qu'un Roi, demandoit d'un air fier si le Roi pourroit bien avoir cent vaches à la montagne.

Je prévois combien de Lecteurs seront surpris de me voir suivre tout le premier âge de mon élève sans lui parler de religion. A quinze ans il ne savoit s'il avoit une ame, & peut-être à dix-huit n'est-il pas encore tems qu'il l'apprenne; car s'il l'apprend plutôt qu'il ne faut, il court risque de ne le savoir jamais.

Si j'avois à peindre la stupidité fâcheuse, je peindrois un pédant enseignant le catéchisme à
des

des enfans ; si je voulois rendre un enfant fou, je l'obligerois d'expliquer ce qu'il dit en disant son catéchisme. On m'objectera que la plupart des dogmes du Christianisme étant des misteres, attendre que l'esprit humain soit capable de les concevoir, ce n'est pas attendre que l'enfant soit homme, c'est attendre que l'homme ne soit plus. A cela je répons premierement, qu'il y a des misteres qu'il est non-seulement impossible à l'homme de concevoir, mais de croire, & que je ne vois pas ce qu'on gagne à les enseigner aux enfans, si ce n'est de leur apprendre à mentir de bonne heure. Je dis de plus, que pour admettre les misteres, il faut comprendre, au moins, qu'ils sont incompréhensibles ; & les enfans ne sont pas même capables de cette conception-là. Pour l'âge où tout est mistere, il n'y a point de misteres proprement dits.

Il faut croire en Dieu pour être sauvé. Ce dogme mal entendu est le principe de la sangui-naire intolerance, & la cause de toutes ces vaines instructions qui portent le coup mortel à la raison humaine en l'accoutumant à se payer de mots. Sans doute, il n'y a pas un moment à perdre pour mériter le salut éternel : mais si pour l'obtenir il suffit de répéter de certaines paroles, je ne vois pas ce qui nous empêche de peupler le Ciel de sanfonets & de pies, tout aussi bien que d'enfans.

L'obligation de croire en suppose la possibilité. Le Philosophe qui ne croit pas a tort, parce qu'il use mal de la raison qu'il a cultivée, & qu'il est en état d'entendre les verités qu'il rejette. Mais l'enfant qui professe la religion chrétienne, que croit-il ? ce qu'il conçoit, & il conçoit si peu ce qu'on lui fait dire, que si vous lui dites le

con-

contraire, il l'adoptera tout aussi volontiers. La foi des enfans & de beaucoup d'hommes est une affaire de géographie. Seront-ils récompensés d'être nés à Rome plutôt qu'à la Mecque. On dit à l'un que Mahomet est le Prophete de Dieu, & il dit que Mahomet est le Prophete de Dieu ; on dit à l'autre que Mahomet est un fourbe, & il dit que Mahomet est un fourbe. Chacun des deux eût affirmé ce qu'affirme l'autre s'ils se fussent trouvés transposés. Peut-on partir de deux dispositions si semblables pour envoyer l'un en Paradis & l'autre en Enfer ? Quand un enfant dit qu'il croit en Dieu, ce n'est pas en Dieu, qu'il croit, c'est à Pierre ou à Jaques qui lui disent qu'il y a quelque chose qu'on appelle Dieu ; & il le croit à la maniere d'Euripide.

*O Jupiter ! car de toi rien sinon.
Je ne connois seulement que le nom*.*

Nous tenons que nul enfant mort avant l'âge de raison ne sera privé du bonheur éternel ; les Catholiques croient la même chose de tous les enfans qui ont reçu le baptême, quoiqu'ils n'aient jamais entendu parler de Dieu. Il y a donc des cas où l'on peut être sauvé sans croire en Dieu, & ces cas ont lieu, soit dans l'enfance, soit dans la démence, quand l'esprit humain est incapable des opérations nécessaires pour reconnoître la Divinité. Toute la difference que je vois ici entre vous & moi, est que vous préten-

* *Plutarque, Traité de l'Amour, trad. d'Amyot.* C'est ainsi que commençoit d'abord la Tragédie de Ménéalippe ; mais les clameurs du Peuple d'Athènes forcerent Euripide à changer ce commencement.

dez que les enfans ont à sept ans cette capacité, & que je ne la leur accorde pas même à quinze. Que j'aye tort ou raison, il ne s'agit pas ici d'un article de foi, mais d'une simple observation d'histoire naturelle.

Par le même principe, il est clair que tel homme parvenu jusqu'à la vieillesse sans croire en Dieu, ne fera pas pour cela privé de sa présence dans l'autre vie si son aveuglement n'a pas été volontaire, & je dis qu'il ne l'est pas toujours. Vous en convenez pour les insensés qu'une maladie prive de leurs facultés spirituelles, mais non de leur qualité d'homme, ni par conséquent du droit aux bienfaits de leur Créateur. Pourquoi donc n'en pas convenir aussi pour ceux qui, sequestrés de toute société dès leur enfance, auroient mené une vie absolument sauvage, privés des lumières qu'on n'acquiert que dans le commerce des hommes * ? Car il est d'une impossibilité démontrée qu'un pareil Sauvage pût jamais élever ses réflexions jusqu'à la connoissance du vrai Dieu. La raison nous dit qu'un homme n'est punissable que par les fautes de sa volonté, & qu'une ignorance invincible ne lui sauroit être imputée à crime. D'où il suit que devant la justice éternelle tout homme qui croiroit, s'il avoit les lumières nécessaires, est réputé croire, & qu'il n'y aura d'incrédules punis que ceux dont le cœur se ferme à la vérité.

Gardons-nous d'annoncer la vérité à ceux qui ne sont pas en état de l'entendre, car c'est y vouloir substituer l'erreur. Il vaudroit mieux

* Sur l'état naturel de l'esprit humain & sur la lenteur de ses progrès : *Voyez la première partie du discours sur l'inégalité.*

n'avoir aucune idée de la Divinité que d'en avoir des idées basses, fantastiques, injurieuses, indignes d'elle ; c'est un moindre mal de la méconnoître que de l'outrager. J'aimerois mieux, dit le bon Plutarque, qu'on crût qu'il n'y a point de Plutarque au monde, que si l'on disoit que Plutarque est injuste, envieux, jaloux, & si tiran, qu'il exige plus qu'il ne laisse le pouvoir de faire.

Le grand mal des images difformes de la Divinité qu'on trace dans l'esprit des enfans est qu'elles y restent toute leur vie, & qu'ils ne conçoivent plus étant hommes d'autre Dieu que celui des enfans. J'ai vu en Suisse une bonne & pieuse mere de famille tellement convaincue de cette maxime, qu'elle ne voulut point instruire son fils de la religion dans le premier âge, de peur que content de cette instruction grossiere, il n'en négligeât une meilleure à l'âge de raison. Cet enfant n'entendoit jamais parler de Dieu qu'avec recueillement & réverence, & si-tôt qu'il en vouloit parler lui-même on lui imposoit silence, comme sur un sujet trop sublime & trop grand pour lui. Cette réserve excitoit sa curiosité, & son amour-propre aspirait au moment de connoître ce mystere qu'on lui cachoit avec tant de soin. Moins on lui parloit de Dieu, moins on souffroit qu'il en parlât lui-même, & plus il s'en occupoit : cet enfant voyoit Dieu par-tout ; & ce que je craindrois de cet air de mystere indiscretement affecté, seroit qu'en allumant trop l'imagination d'un jeune homme, on n'alterât sa tête, & qu'enfin l'on n'en fît un fanatique au lieu d'en faire un croyant.

Mais

Mais ne craignons rien de semblable pour mon Émile, qui, refusant constamment son attention à tout ce qui est au-dessus de sa portée, écoute avec la plus profonde indifférence les choses qu'il n'entend pas. Il y en a tant sur lesquelles il est habitué à dire, cela n'est pas de mon ressort, qu'une de plus ne l'embarasse guere ; & quand il commence à s'inquiéter de ces grandes questions, ce n'est pas pour les avoir entendu proposer, mais c'est quand le progrès de ses lumières porte ses recherches de ce côté-là.

Nous avons vu par quel chemin l'esprit humain cultivé s'approche de ces mystères, & je conviendrai volontiers qu'il n'y parvient naturellement au sein de la société même, que dans un âge plus avancé. Mais comme il y a dans la même société des causes inévitables par lesquelles le progrès des passions est accéléré ; si l'on n'accéléroit de même le progrès des lumières qui servent à régler ces passions, c'est alors qu'on sortiroit véritablement de l'ordre de la Nature, & que l'équilibre seroit rompu. Quand on n'est pas maître de moderer un développement trop rapide, il faut mener avec la même rapidité ceux qui doivent y correspondre, en sorte que l'ordre ne soit point interverti, que ce qui doit marcher ensemble ne soit point séparé, & que l'homme, tout entier à tous les momens de sa vie, ne soit pas à tel point par une de ses facultés, & à tel autre point par les autres.

Quelle difficulté je vois s'élever ici ! difficulté d'autant plus grande, qu'elle est moins dans les choses que dans la pusillanimité de ceux qui n'osent la résoudre : commençons, au moins, par oser la proposer. Un enfant doit être élevé
dans

dans la religion de son pere ; on lui prouve toujours très-bien que cette religion, telle qu'elle soit, est la seule veritable, que toutes les autres ne sont qu'extravagance & absurdité. La force des argumens dépend absolument, sur ce point, du pays où l'on les propose. Qu'un Turc, qui trouve le Christianisme si ridicule à Constantinople, aille voir comment on trouve le Mahométisme à Paris : c'est sur-tout en matiere de religion que l'opinion triomphé. Mais nous qui prétendons secouer son joug en toute chose, nous qui ne voulons rien donner à l'autorité, nous qui ne voulons rien enseigner à notre Émile qu'il ne pût apprendre de lui-même par tout pays, dans quelle religion l'éleverons-nous ? à quelle secte aggrégerons-nous l'homme de la Nature ? La réponse est fort simple, ce me semble ; nous ne l'aggrégerons ni à celle-ci, ni à celle-là, mais nous le mettrons en état de choisir celle où le meilleur usage de sa raison doit le conduire.

*Incedo per ignes
Suppositos cineri doloso.*

N'importe ; le zele & la bonne foi m'ont jusqu'ici tenu lieu de prudence. J'espère que ces garants ne m'abandonneront point au besoin. Lecteurs, ne craignez pas de moi des précautions indignes d'un ami de la verité : je n'oublierai jamais ma devise ; mais il m'est trop permis de me défier de mes jugemens. Au lieu de vous dire ici de mon chef ce que je pense, je vous dirai ce que pensoit un homme qui valoit mieux que moi. Je garantis la verité des faits qui vont être rapportés ; ils sont réellement arrivés à l'au-

teur du papier que je vais transcrire : c'est à vous de voir si l'on peut en tirer des réflexions utiles sur le sujet dont il s'agit. Je ne vous propose point le sentiment d'un autre ou le mien pour règle ; je vous l'offre à examiner.

Fin du Tome second.

T A B L E

D E S M A T I E R E S,

P O U R L E S D E U X P R E M I E R S V O L U M E S.

i. Désigne le Tome premier.
 ii. Le Tome second.
 n. Les Notes.

A BBE de St. Pierre; comment établissoit ses enfans,	T. ii. p. 67
Comment appelloit les hommes,	i. 55
<i>Academies</i> , font des ecoles publiques de mensonges,	ii. 80
<i>Accent</i> , s'il faut se piquer de n'en point avoir,	i. 65
Ce que le François met a la place,	<i>ibid.</i>
Les enfans en ont peu,	i. 202
<i>Achille</i> , allegorie de son immersion dans le Styx,	i. 19
Comment le Poëte lui ôte le merite de la valeur,	i. 33
<i>Activite</i> , surabondante dans les enfans, defaillante dans les vieillards,	i. 56
<i>Adolescence</i> , signes des approches de cet âge,	ii. 90
Peut être accelerée ou retardée par l'education,	ii. 99
<i>Affaires</i> , comment un jeune homme peut les apprendre,	ii. 163
Ceux qui ne traitent que les leurs propres, s'y passionnent trop,	ii. 170
<i>Affectation d'un parler modeste</i> , mauvaise avec les enfans,	ii. 100
<i>Affronts deshonorans</i> , a qui en appartient la vengeance,	ii. 167 n.
<i>Age de force</i> ,	ii. 8
Son emploi,	ii. 3
<i>Age prodigieux</i> ,	i. 35 n.
<i>Ajax</i> , eût craint Achille & desie Jupiter,	ii. 179
<i>Alexandre</i> , croyoit a la vertu,	i. 133
Tome II.	K
	<i>Alimens</i>

T A B L E

<i>Alimens solides</i> , nourrissent mieux que les liquides, i.	40 n.
Alimens des premiers hommes,	i. 206
<i>Amateurs & Amatrices</i> , comment font a Paris leurs ouvrages,	ii. 75
Exceptions,	<i>ibid.</i>
<i>Amour</i> , exige des connoissances,	ii. 95
A de meilleurs yeux que nous,	<i>ibid.</i>
Fixe & rend exclusif le penchant de la Nature,	<i>ibid.</i>
Passions qu'il entraîne a sa fuite,	ii. 96
<i>Amour de soi</i> , principe de toutes nos passions,	ii. 92
Toujours bon & conforme a l'ordre,	<i>ibid.</i>
Quelles sortes de passions en naissent,	ii. 94
<i>Amour-propre</i> , pourquoi n'est jamais content,	ii. 94
Quelles sortes de passions en naissent,	<i>ibid.</i>
Devient orgueil dans les grandes ames, vanité dans les petites,	ii. 96
Comment se transforme en vertu,	ii. 179
<i>Analyse</i> ,	ii. 12
<i>Analogie grammaticale</i> , les enfans la suivent mieux que nous,	i. 62
<i>Angle visuel</i> , comment nous trompe,	i. 186
<i>Anglois</i> . se disent un peuple de bon naturel,	i. 210 n.
<i>Angloise</i> , à dix ans, excelloit sur le clavecin,	i. 199
<i>Animaux</i> , ont tous quelque éducation,	i. 47
Dorment plus l'hiver que l'été,	i. 166
<i>Antoine (Marc)</i> , tems où l'histoire de sa vie est instructive,	ii. 150
<i>Anthropomorphites</i> ,	ii. 177, 179
<i>Appétit des enfans</i> ,	i. 210
<i>Apprentissages</i> , comment Emile en fait deux à la fois,	ii. 90
<i>Araignées</i> , quels enfans en ont peur,	i. 48
<i>Arme-à feu</i> ,	i. 50
<i>Art de gouverner sans préceptes</i> ,	i. 148
<i>Art d'observer les enfans</i> ,	ii. 69
<i>Arts</i> , en quel ordre l'estime publique les range,	ii. 43
<i>Arts</i> , Emile les rangera dans la sienne en un ordre inverse,	<i>ibid.</i>
Autre maniere d'ordonner les <i>Arts</i> , selon les rapports de nécessité qui les lient,	ii. 47
<i>Arts sauvages & Arts civils</i> , distinction des uns & des autres,	ii. 42
<i>Artifon</i> , son état est le plus indépendant de tous,	ii. 62
<i>Artisans des villes</i> , sottement ingénieux,	ii. 48
<i>Astianax</i> ,	i. 49

Attachement

DES MATIERES.

<i>Attachement des enfans</i> , n'est d'abord qu'habitude,	ii. 93
En quoi l' <i>attachement</i> differe de l' <i>amitié</i> ,	ii. 133
<i>Avertissemens négligés</i> , s'il en faut reparler après coup,	ii. 160
<i>Auguste</i> , étoit le précepteur de ses petits-fils,	i. 22 n.
S'il est vrai qu'il ait été heureux,	ii. 151
<i>Autorité</i> , il ne faut rien lui donner quand on ne veut rien donner à l'opinion,	ii. 85
Si celle du maître doit se conserver aux dépens des mœurs,	ii. 131

BANIANS ,	ii. 211 n.
<i>Bâton</i> à moitié plongé dans l'eau,	ii. 79
<i>Berceau</i> ,	i. 43 n.
<i>Bibliothèque d'Emile</i> ,	ii. 41
<i>Bienfaiteurs intéressés</i> , plus communs que les obligés gratuits,	ii. 143
<i>Biens & maux</i> de la vie humaine examinés,	i. 76 & suiv.
<i>Bonheur de l'homme naturel</i> , en quoi consiste,	ii. 26
Si la mesure du bonheur est égale dans tous les états,	ii. 117
Nous jugeons trop du bonheur sur les apparences,	ii. 142
<i>Bons-mots</i> , secret pour en trouver,	i. 122
<i>Bonté</i> , de tous les attributs de la Divinité toute-puissante, celui sans lequel on la peut le moins concevoir,	i. 55
<i>Bouchers</i> , en quel pays ne sont pas reçus en témoignage,	i. 211
<i>Bouillie</i> , nourriture peu saine,	i. 61
<i>Boule roulée entre deux doigts croisés</i> ,	ii. 79, 85
<i>Bouffole</i> , comment nous l'inventons,	ii. 20
<i>Bruit</i> d'une arme-à-feu,	i. 50
<i>Buffon</i> , (M. de) cité,	i. 12, 44 n. 174 n.

CADRES dorés , à quoi bons,	i. 195
<i>Campagne</i> , renouvelle les générations des villes,	i. 41
<i>Canard</i> de la foire,	ii. 16
<i>Caprice</i> , ne vient point de la liberté,	i. 149
N'est point l'ouvrage de la Nature,	i. 151
Exemples de la manière d'en guerir un enfant,	i. 151, & suiv.
<i>Cartes géographiques</i> ,	ii. 13
<i>Caton le Censeur</i> , éleva son fils dès le berceau,	i. 22 n.
<i>Cerf-volant</i> ,	i. 226

T A B L E

<i>Chardin</i> , cité,	i. 162
<i>Charité</i> , maniere inepte dont on croit l'inspirer aux enfans,	i. 118
<i>Chat</i> , examine tous les objets nouveaux,	i. 156
<i>Clément</i> , doit être ignoré des enfans,	i. 98, 114
<i>Cheval</i> , réflexion sur cet exercice,	i. 170
<i>Chimeres</i> , ornent les objets réels,	i. 219
<i>Ciceron</i> , cité,	i. 10
<i>Citoyenne</i> ,	i. 7
<i>Citoyens</i> , ce qu'il faut faire quand ils sont forcés d'être fripons,	ii. 59
<i>Climat</i> ,	28
<i>Climats tempérés</i> , leurs avantages,	<i>ibid.</i>
<i>Ciffures des enfans</i> ,	i. 163, 164
<i>Colléges</i> ,	i. 8, 65
<i>Celere</i> ,	i. 105
<i>Commander & obéir</i> , mots qui doivent être inconnus à l'enfant,	i. 92
<i>Concurrence</i> , quand doit cesser d'être un instrument de l'éducation,	ii. 39
<i>Confidentes</i> , sont ordinairement des nourrices dans les drames anciens,	i. 38
<i>Connaissances</i> , leur choix relativement aux bornes de l'intelligence humaine,	ii. 4
Bien vues par leurs rapports, préservent des préjugés pour celle qu'on a cultivée,	i. 54
<i>Consolations</i> , tout qu'on peut leur donner pour humilier l'amour-propre,	ii. 160
<i>Contradictions de l'ordre social</i> , quelle est leur source,	ii. 138
<i>Conventions & devoirs</i> , ouvrent la porte à tous les vices,	i. 114
<i>Corps débile</i> affoiblit l'ame,	i. 31, ii. 130
<i>Corps humain</i> , différence de l'habitude qui lui convient dans l'exercice ou dans l'inaction,	i. 162
<i>Cosmographie</i> , sa première leçon,	ii. 10
<i>Courage</i> , en quels lieux il faut le chercher,	i. 33
<i>Course</i> ,	i. 187
Instruction que l'enfant peut tirer de cet exercice,	i. 189
<i>Couvens</i> ,	i. 65
<i>Cris des enfans</i> ,	i. 51
<i>Confine françoise</i> ,	i. 207
<i>Culture</i> , un de ses grands préceptes est de tout retarder,	ii. 130
<i>Curiosité</i> ,	

DES MATIERES.

<i>Curiosité</i> , sa premiere source,	ii. 6
Comment se fait son développement,	<i>ibid.</i>
Quelle seroit celle d'un Philosophie relegué dans une isle déserte,	<i>ibid.</i>
Raison pourquoi le Philosophie en a tant, & le Sauvage si peu,	ii. 80
<i>Cyclopes</i> ,	i. 212
<i>Czar Pierre</i> ,	ii. 142

D <i>A N S E</i> ,	i. 184, 185
<i>Définitions</i> , comment pourroient être bonnes,	i. 127 n.
<i>Dents</i> , moyen de faciliter leur éruption,	i. 60 & <i>suiv.</i>
<i>Dépendance des choses & dépendance des hommes</i> ,	i. 85
La premiere ne nuit point à la liberté,	<i>ibid.</i>
<i>Désordre moral</i> , par où commence,	i. 17
<i>Dessin</i> , réflexions sur cet art,	i. 192
<i>Dette sociale</i> , comment se paye,	ii. 61
<i>Devoir</i> , imposé mal-à-propos aux enfans,	i. 95
Effet de cette indiscretion,	<i>ibid.</i>
Ce qu'on doit mettre à la place,	i. 96
<i>Dialogue</i> de morale entre le maître & l'enfant,	i. 93, 94
<i>Dieux</i> du Paganisme, comment furent imaginés,	ii. 177
<i>Dilances</i> , moyen d'apprendre aux enfans à en juger,	i. 51
<i>Divinité</i> , il vaut mieux n'en point parler aux enfans, que de leur en donner de fausses idées,	ii. 183
<i>Docilité</i> , effets de celle qu'on exige des enfans,	ii. 28
<i>Domination</i> , tient à l'opinion comme tout le reste,	i. 82
<i>Douleur</i> , l'homme doit apprendre à la connoître,	i. 72, 89
Comment perd son amertume au goût des enfans,	i. 168

E <i>A U</i> , dans quel état l'enfant la doit boire,	i. 164, 165
<i>Education</i> , ses diverses especes,	i. 3, 7
Opposition entre elles,	i. 4
Choix,	i. 4, 9
But,	i. 14
Sens de ce mot chez les Anciens,	i. 10
Commence à la naissance,	i. 46
Ne se partage pas,	i. 28
Nouvelles difficultés,	i. 25
Quel en doit être le veritable instrument,	i. 97
Importance de la retarder,	i. 100
Difficulté,	i. 102
Doit être d'abord purement négative,	i. 100
Progrès de ses differences,	ii. 173

T A B L E

<i>Education exclusive</i> , préfère les instructions coûteuses,	i. 170
<i>Education naturelle</i> , doit rendre l'homme propre à toutes les conditions humaines,	i. 29
Maintient l'enfant dans la seule dépendance des choses,	i. 85
<i>Education vulgaire</i> , dispense les enfans d'apprendre à penser,	i. 146
Quel esprit elle leur donne,	i. 147
<i>Egalité civile & naturelle</i> , leur différence,	ii. 138
<i>Egalité conventionnelle</i> , rend nécessaires le droit positif & les loix,	ii. 50
A fait inventer la monnoie,	<i>ibid.</i>
<i>Eleve</i> imaginaire que l'Auteur se donne,	i. 26
<i>Eleve</i> ne doit point s'envisager comme devant être un jour séparé de son gouverneur,	i. 30
Inconvénient qu'il passe successivement par diverses mains,	i. 38
Avantage qu'il n'apprit rien du tout jusqu'à douze ans,	i. 100
Comment on le trouvera capable d'intelligence, de mémoire, de raisonnement,	i. 145
Ne doit recevoir de leçons que de l'expérience,	i. 147
Doit toujours croire faire sa volonté en faisant la vôtre,	i. 149
Le mal de son instruction est moins dans ce qu'il n'entend point, que dans ce qu'il croit n'entendre,	ii. 35
Comment je m'y prends, pour que le mien ne soit pas aussi fainéant qu'un Sauvage,	ii. 76
Utilité de ses travaux dans les arts,	ii. 48
En parcourant les ateliers, doit mettre lui-même la main à l'œuvre,	ii. 43
Choix de son métier, s'il a du gout pour les sciences spéculatives,	ii. 73
En cessant d'être enfant, doit sentir la superiorité du maître,	ii. 159
Différence du vôtre & du mien,	ii. 172
<i>Eleves</i> , ce qu'on leur apprend, plutôt qu'à nager,	i. 170
<i>Eloquence</i> , maniere inepte de l'enseigner aux jeunes gens,	ii. 168
Vrai moyen,	<i>ibid.</i>
<i>Emile</i> , pourquoy paroît d'abord peu sur la scène,	i. 26
Riche, & pourquoy,	i. 29
A de la naissance, & pourquoy,	<i>ibid.</i>
Orphelin, en quel sens,	<i>ibid.</i>

DES MATIERES.

Premiere chose qu'il doit apprendre,	i. 71
N'aura ni maillot,	i. 43
Ni charriots, ni bourlets, ni lifieres,	i. 72, 73
Pourquoi je l'éleve d'abord à la campagne,	i. 41, 104
Son dialogue avec le jardinier Robert,	i. 110
N'apprendra jamais rien par cœur,	i. 135
Comment apprend à lire,	i. 143
A dessiner,	i. 192
A nager,	i. 170
Boira sans eau froide ayant chaud; précaution,	i. 164
Avis que je lui donne sur les surprises nocturnes,	i. 131
Pensif & non questionneur dans sa curiosité,	ii. 10
Son aventure à la foire,	ii. 16
De statique,	ii. 23
De physique systématique,	ii. 25
Mot déterminant entre lui & moi dans toutes les ac- tions de notre vie,	ii. 28
Question qui, de ma part, suit infailliblement toutes les siennes,	ii. 29
Comment je lui fais sentir l'utilité de savoir s'orien- ter,	ii. 31
Quel livre composera long-tems seul sa bibliothèque,	ii. 41
Emule de lui-même,	ii. 40
S'interesse à des questions qui ne pourroient pas même effleurer l'attention d'un autre; exemple,	ii. 52
Pourquoi peu fêté des femmes dans son enfance, & avantage de cela,	ii. 55 n.
Pourquoi je veux qu'il apprenne un métier,	ii. 63
Choix de son métier,	ii. 72
Fait à la fois deux apprentissages,	ii. 74
Comment je loue son ouvrage, quand il est bien fait,	ii. 75
Question qu'il me fait, quand il juge que je suis riche, & ma réponse,	ii. 77
Est un Sauvage fait pour habiter les villes,	ii. 81
Ne répond point étourdiment à mes questions,	ii. 82
Sait l'à quoi bon sur tout ce qu'il fait, & le pourquoi sur tout ce qu'il croit,	ii. 86
Etat de ses progrès à douze ans,	i. 221
A quinze,	ii. 88
N'est pas faux comme les autres enfans,	ii. 111
Saura tard ce que c'est que souffrir & mourir,	<i>ibid.</i>
Quand il commence à se comparer à ses semblables,	ii.

T A B L E

Quelles passions domineront dans son caractère,	<i>ibid.</i>
Impression que feront sur lui les leçons de l'Histoire,	ii. 149
Ne se transformera point dans ceux dont il lira les vics,	ii. 152
Jugera trop bien les autres pour envier leur sort,	ii. 154
Pourra s'enorgueillir de sa supériorité,	ii. 155
Remède à cela,	ii. 156
Comment s'instruira dans les affaires,	ii. 165
Aime la paix,	ii. 167
Son parler n'est ni véhément,	ii. 169
Ni froid,	<i>ibid.</i>
Etendue de ses idées, & élévation de ses sentimens,	ii. 178
Ne s'inquiète point des idées qui passent sa portée,	ii. 184
A quelle secte doit être aggrégé,	ii. 185
<i>Encre</i> , comment elle se fait,	ii. 36
Utilité de savoir cela,	ii. 38
<i>Enfance</i> , premier état,	i. 51
Deuxième état,	i. 70
Troisième état,	ii. 2
Court tableau de sa dépravation,	i. 21
Seul moyen de l'en garantir,	i. 22
Ses premiers développemens se font presque tous à la fois,	i. 68
Doit être aimée & favorisée,	i. 74
Son état par rapport à l'homme,	ii. 95 & <i>suiv.</i>
Ne peut guere abuser de la liberté,	i. 92
A des manieres de penser qui lui sont propres,	i. 94
Doit mourir dans les enfans,	i. 101
Il y a des hommes qui n'y passent point,	i. 122
Ne point se presser de la juger,	i. 125
Semblable dans les deux sexes,	ii. 90, 91
<i>Enfans</i> , comment traités à leur naissance,	i. 12, 43, 90
Supportent des changemens que ne supporteroient pas les hommes,	i. 20
Doivent être nourris à la campagne,	i. 41
Leurs premières sensations purement affectives,	i. 47
Doivent être de bonne heure accoutumés aux ténèbres,	i. 48
Ont rarement peur du tonnerre,	i. 50
Comment apprennent à juger des distances,	i. 51
Ont les muscles de la face très-mobiles,	i. 52
Pourquoi	

DES MATIÈRES.

Pourquoi font si volontiers du dégât,	i. 55
Comment deviennent imperieux,	i. 57
Maximes de conduite avec eux,	i. 58
En grandissant deviennent moins remuans,	i. 57
Ne point les flatter pour les faire taire,	i. 59
Sont presque tous fevrés de trop bonne heure,	i. 60
Suivent mieux que nous l'analogie grammaticale,	i. 62
On s'empresse trop de les faire parler,	i. 63, 64
Et de corriger leurs fautes de la langue,	<i>ibid.</i>
Apprennent à parler plus distinctement dans les Couvens & dans les Colléges,	i. 65
Pourquoi ceux des Payïans articulent mieux que les nôtres,	ii. 64
Donnent souvent aux mots d'autres sens que nous,	ii. 68
• Ne point montrer un air allarmé quand ils se blessent,	ii. 71
Avantage pour eux d'être petits & foibles,	ii. 72
Souffrent plus de la gêne qu'on leur impose, que des incommodités dont on les garantit,	i. 88
En les gâtant, on les rend misérables,	i. 89 & <i>suiv.</i>
Règles pour accorder ou refuser leurs demandes,	i. 92 n.
On les conduit par les passions qu'on leur donne,	i. 97
D'où vient leur pétulance,	i. 98
Abus des longs discours qu'on leur tient,	i. 165
Ne sont point naturellement portés à mentir,	i. 115
Pourquoi trouvent quelquefois d'heureux traits,	i. 123
Leur apparente facilité d'apprendre, cause leur perte,	i. 126
On ne leur apprend que des mots,	i. 128
N'ont point une véritable mémoire,	i. 126
Comment se cultive celle qu'ils ont,	i. 134
Quelle est leur Géographie,	i. 130
Si l'Histoire est à leur portée,	<i>ibid.</i>
Comment se perd leur jugement,	i. 133
De leurs vêtemens,	i. 160
Et de leur coëffure,	i. 163
Généralement trop vêtus,	<i>ibid.</i>
Sur-tout dans les villes,	i. 43 n.
En quel mois il en meurt le plus,	i. 163
S'ils doivent boire ayant chaud,	i. 165
Ont besoin d'un long sommeil,	<i>ibid.</i>
Moyen de les faire dormir,	i. 167
Et	

T A B L E

Et se réveiller d'eux-mêmes,	<i>ibid.</i>
Comment supportent gaiement la douleur,	i. 168
Peuvent être exercés aux jeux d'adresse,	i. 197
S'ils doivent avoir les mêmes alimens que nous,	i. 207
Difficulté de les observer,	i. 226
On ne fait point se mettre à leur place,	ii. 12
Effet de la docilité qu'on en exige,	ii. 27
Ne les payer que de raisons qu'ils puissent entendre,	ii. 30
Font peu d'attention aux leçons en discours,	ii. 31
Si l'on doit leur apprendre à être galans près des femmes,	ii. 55 n.
Sont naturellement portés à la bienveillance,	ii. 93
Mais leurs premiers attachemens ne sont qu'habitude,	ii. 104
Leur curiosité sur certaines matieres,	ii. 97
Comment doit être éludée,	ii. 99
Apprennent à jouer le sentiment,	ii. 111
Inconvenient de cela,	<i>ibid.</i>
Tout est infini pour eux,	ii. 125
<i>Enfant</i> , augmente de prix en avançant en âge,	i. 20
Doit savoir être malade,	i. 34
Supposé homme à sa naissance,	i. 45
Pourquoi tend la main avec effort pour saisir un objet éloigné,	i. 51, 55
A quelle dependance doit être assujetti,	i. 85
Ne doit point être contraint dans ses mouvemens,	i. 86
Ne doit rien obtenir par des pleurs,	<i>ibid.</i>
Ne doit pas avoir plus de mots que d'idees,	i. 68
De la premiere fausse idee qui entre dans sa tête naissent l'erreur & le vice,	i. 92
Ne joint pas à ce qu'il dit les mêmes idees que nous,	i. 75
Gouverne le maître dans les educations soignées,	i. 148
Comment n'epiera pas les mœurs du maître,	i. 150
Ne doit point apprendre à declamer,	i. 202
Moyen de le rendre curieux,	ii. 7
Ne peut être emu par le sentiment,	ii. 8, 9
Ne s'interesse à rien dont il ne voye l'utilité,	ii. 39
Situation où tous les besoins naturels de l'homme, & les moyens d'y pourvoir, se developpent sensiblement à son esprit,	ii. 40
Comment il faut lui montrer les relations sociales,	ii.

DES MATIERES.

<i>Enfant qui se croit brûlé par la glace,</i>	ii. 78
<i>Enfant discolé, maniere de le contenir,</i>	i. 111
<i>Enfant-fait,</i>	i. 219
Sa peinture,	i. 220 & <i>suiv.</i>
<i>Ennui, d'où vient,</i>	ii. 125
<i>Entendement humain, son premier terme & ses progrès,</i>	i. 45
<i>Envie, est amere, & pourquoi,</i>	ii. 109
<i>Epiclete, sa prevoyance ne lui sert de rien,</i>	ii. 118
<i>Erreur, le seul moyen de l'éviter, est l'ignorance,</i>	ii. 80
<i>Erreurs de nos sens, sont des erreurs de nos jugemens ;</i>	
exemple,	ii. 78
<i>Esprit, chaque esprit a sa forme, selon la-quelle il doit</i>	
être gouverné,	i. 101
Ses caractères,	ii. 78
<i>Esprit (l') d'un enfant doit être d'abord exhale modeste-</i>	
ment, puis retenu,	i. 123
<i>Esprit de votre eleve & du mien,</i>	i. 147
<i>Esprit vulgaire, à quoi se reconnoît dans l'enfance,</i>	i. 124
Sens du mot <i>Esprit</i> , pour le peuple & pour les enfans,	ii. 176
Sens primitif,	<i>ibid.</i>
<i>Etat de Nature, en en sortant nous forçons nos semblables</i>	
d'en sortir aussi,	ii. 58
<i>Etat, quelle occupation nous en rapproche le plus,</i>	ii. 62
<i>Etat de Nature, état Civil: ce qu'il faudroit pour en re-</i>	
unir les avantages,	i. 85
<i>Etudes, s'il y en a où il ne faille que des yeux,</i>	i. 130
S'il y en a qui conviennent aux enfans,	i. 133
<i>Etudes spéculatives, trop cultivées aux dépens de l'art</i>	
d'agir,	ii. 164
<i>Euripide, ce qu'il dit de Jupiter,</i>	ii. 181
<i>Excès d'indulgence ou de rigueur à éviter,</i>	i. 87
<i>Exercice du corps, s'il nuit aux opérations de l'esprit,</i>	i. 145
<i>Explications en discours, font peu d'impression sur les en-</i>	
fans,	ii. 31
Mauvaise explication par les choses,	ii. 36
FABLES. Si leur etude convient aux enfans, i. 135	
Analyse d'une de celles de la Fontaine,	i. 136
Examen de leur morale,	i. 140
Quel est leur vrai tems,	ii. 160
La morale n'y doit pas être développée,	<i>ibid.</i>
	Facultés

T A B L E

<i>Facultés superflues</i> de l'homme, causes de sa misere,	i. 78
<i>Famille</i> , comment se dissout,	i. 72
<i>Fantaisies</i> des enfans gâtés,	i. 89
<i>Farineux</i> ,	i. 39
<i>Favorin</i> , cité,	i. 78
<i>Fautes</i> , leur tems est celui des Fables,	ii. 160
<i>Felicite</i> de l'homme ici-bas est negative,	i. 76
<i>Femme</i> , consideree comme un homme imparfait,	ii. 89
N'est à bien des egards qu'un grand enfant,	ii. 90
<i>Femmes</i> , notre premiere education leur appartient,	i. 2 n.
Ne veulent plus être nourrices ni meres,	i. 15, 18
Quel air leur plaît dans les hommes,	ii. 55
<i>Fetiches</i> ,	ii. 126
<i>Feu de la jeunesse</i> , pourquoi la rend indisciplinable,	ii. 131
C'est par lui qu'on la peut gouverner,	<i>ibid.</i>
<i>Foi des enfans</i> , à quoi tient,	ii. 129
<i>Foiblesse</i> , en quoi consiste,	i. 78
D'où vient celle de l'homme,	ii. 2
C'est elle qui le rend sociable,	ii. 108
<i>Force</i> , en quoi consiste,	i. 78
A quel âge l'homme a le plus de force relative,	ii. 3
Comment il en doit employer l'excédent,	<i>ibid.</i>
<i>Force du genie & de l'ame</i> , comment s'annonce dans l'enfance,	i. 124
<i>Foret de Montmorenci</i> ,	ii. 32
<i>François</i> , ce qui rend leur abord repoussant & desagréable,	i. 66, 188 n.
G AITE, signe très-equivoque du contentement,	ii. 125
<i>Gauffres isoperimetres</i> ,	i. 197
<i>Gaures</i> ,	i. 211
<i>Genevois</i> , peut-être ne seroient plus libres, s'ils n'avoient su marcher sans souliers,	i. 184
<i>Genie</i> , a souvent dans l'enfance l'apparence de la stupidite,	i. 140
<i>Genie des hommes</i> , different dans les peuples & dans les individus,	ii. 147
<i>Geographie</i> , idee qu'en ont les enfans,	i. 130
Ses premieres leçons,	ii. 13
<i>Geometrie</i> , s'il est vrai que les enfans l'apprennent,	i. 126
Notre maniere de l'enseigner donne plus a l'imagination qu'au raisonnement,	i. 195
Comment Emile en apprendra les premiers elemens,	<i>ibid.</i>
Moyen de la rendre interessante,	ii. 5
<i>Gourmandise</i> ,	

DES MATIERES.

<i>Gourmandise</i> , preferable à la vanité, pour mener les enfans,	i. 208
Vice des cœurs sans étoffe,	i. 209
<i>Goût</i> . Remarques sur ce sens,	i. 205, 206
<i>Goûts naturels</i> , sont les plus simples,	<i>ibid.</i>
Et les plus universels,	i. 207
<i>Gouvernement politique</i> , à quoi doit se borner l'idée qu'il en faut donner à l'enfant,	ii. 50
<i>Gouverneur</i> , première qualité qu'il devrait avoir,	i. 24
Moyen d'éviter la difficulté du choix,	i. 25
Doit être jeune,	i. 27
S'il doit avoir déjà fait une éducation,	<i>ibid.</i>
Doit choisir aussi son élève,	i. 28
Ne doit point s'envisager comme en devant être un jour séparé,	i. 29, 30
Ne doit point se charger d'un élève infirme,	i. 31
Doit avoir de l'autorité sur tout ce qui entoure son élève, & moyen d'acquiescer cette autorité,	i. 103
Doit se faire apprentif avec son élève,	ii. 43
Abus à éviter dans leurs communs travaux,	ii. 49
Fondement de la confiance que l'élève doit avoir en lui,	ii. 159
Comment doit se conduire dans les fautes de son élève devenu grand,	<i>ibid.</i>
<i>Gouverneurs</i> , leur fausse dignité,	ii. 158
<i>Grand Seigneur devenu gueux</i> ,	ii. 59
<i>Grasseyer</i> ,	i. 63
<i>Griffes</i> , pain de Piemont,	i. 61
<i>Gymnastique</i> ,	i. 159
HABITUDE , n'est point la Nature,	i. 4
Seule <i>habitude</i> qu'on doit donner à l'enfant dans le premier âge,	i. 48
D'où vient l'attrait de l' <i>habitude</i> ,	i. 223 n.
<i>Habitude du corps</i> convenable à l'exercice, différente de celle qui convient à l'inaction,	i. 162
<i>Haleine de l'homme</i> , mortelle à l'homme,	i. 41
Henri IV. Mot de ce Prince sur les prédictions des Astrologues,	i. 123
<i>Héritier</i> , comment s'élève,	i. 153
<i>Hermès</i> ,	ii. 40
<i>Herodote</i> , cite,	i. 163, 215
<i>Histoire</i> , n'est point à la portée des enfans,	i. 130
Exemple,	i. 131
Tems de son étude,	ii. 140
Tome II.	L
	Calomnie

T A B L E

Calomnie le genre humain,	ii. 142
N'est jamais fidele,	<i>ibid.</i>
En quoi semblable aux Romans,	ii. 143
Doit peindre sans faire de portraits,	ii. 144
Montre plus les actions que les hommes,	ii. 146
<i>Histoire moderne</i> , n'a point de physionomie,	ii. 144
<i>Historiens anciens</i> ,	ii. 216 n.
<i>Hobbes</i> , comment appelloit le mechant,	i. 55
En quel sens son grand principe est vrai,	i. 89
<i>Hochets</i> ,	i. 60
<i>Homme</i> , comment desapprend à mourir,	i. 33
Son haleine est mortelle a ses semblables,	i. 42
Fort par lui-même, rendu foible par la societe,	i. 83, 85
Doit s'armer contre les accidens imprevus,	i. 184
Est le même dans tous les etats,	ii. 59
Ce qui le rend essenciellement bon ou mechant,	ii. 94
Doit être forme avant d'user de son sexe,	ii. 130
Ne pas le montrer aux jeunes gens par son masque,	ii. 139
Commence difficilement à penser & ne cesse plus,	ii. 165
<i>Homme courant d'etude en etude</i> , a quoi compare,	ii. 14
<i>Homme du monde</i> , tout entier dans son masque,	ii. 125
<i>Homme naturel</i> , en quoi consiste son bonheur,	ii. 26
Vivant dans de l'etat Nature, fort different de l'homme naturel vivant dans l'etat civil,	ii. 81
Borne par ses facultes aux choses sensibles,	ii. 175
<i>Hommes</i> , pourquoi j'en parle si tard a mon eleve,	ii. 46
<i>Hommes vulgaires</i> , ont seuls besoin d'être eleves,	i. 28
<i>Humanite</i> , premier devoir de l'homme,	i. 74
Ce qui la constitue,	ii. 110
Comment s'excite & se nourrit dans le cœur d'un jeune homme,	ii. 112, 119,
Maximes pour cela,	ii. 113, & <i>suiv.</i>
<i>Hygiene</i> ,	i. 34
I DEES, distinguées des images,	i. 126
Et des sensations,	ii. 77
La maniere de les former est ce qui donne un caractere à l'esprit humain,	ii. 78
Idées simples, ce que c'est,	<i>ibid.</i>
<i>Identité successive</i> , comment nous avons le sentiment de la nôtre,	i. 73
<i>Jeunes femmes</i> , leur manége pour ne pas nourrir leurs enfans,	i. 15
<i>Jeunes</i>	

DES MATIERES.

<i>Jeunes gens</i> , corrompus de bonne heure, sont durs & cruels,	ii. 108
Caractere de ceux qui conservent long-tems leur innocence,	<i>ibid.</i>
Pourquoi paroissent quelquefois insensibles quoiqu'ils ne le soient pas,	ii. 120
<i>Jeune homme</i> , objets qu'on doit lui montrer à certain âge,	ii. 113, 127
Exemple,	ii. 129
Doit penser bien de ceux qui vivent avec lui,	ii. 139
Estimer les individus, & mépriser la multitude,	<i>ibid.</i>
<i>Jeux</i> , par qui & à quelle occasion inventés,	i. 215
<i>Jeux de jeu</i> , utilité & pratique,	i. 174, 179
<i>Jeux olympiques</i> , à quoi comparés,	ii. 139
<i>Imagination</i> , étend la mesure des possibles,	i. 77
Transforme en vices les passions des êtres bornés,	ii. 105
<i>Imitation</i> , goût naturel,	i. 120
Comment dégénere en vice,	<i>ibid.</i>
<i>Indigestions</i> , comment les enfans n'en auront jamais,	i. 215
<i>Infans</i> ,	i. 79
<i>Ingratitude</i> , n'est pas dans le cœur de l'homme,	ii. 134
D'où elle vient,	ii. <i>ibid.</i>
<i>Inoculation</i> ,	i. 169
<i>Instincts</i> , comment devient sentiment,	ii. 93
<i>Instruction</i> , à quel prix on la donne aux enfans,	i. 97
Doit être renvoyée autant qu'on peut,	i. 105
L'on n'y doit employer ni rivalité, ni vanité,	ii. 39
<i>Instructions de la Nature</i> sont tardives, celles des hommes prématurées,	ii. 97
<i>Instrumens mécaniques</i> , leur multitude nuit à l'adresse des mains & à la justesse des sens,	ii. 24
<i>Intelligence</i> , épreuve & mesure de son développement,	ii. 5
<i>Intolerance</i> , quel dogme est son principe,	ii. 180
<i>Jugemens actifs & passifs</i> ,	ii. 78
Distinction,	<i>ibid.</i>
Comment on apprend à bien juger,	ii. 81
<i>Justice</i> , quel est en nous son premier sentiment,	i. 108
<i>Justice humaine</i> , son principe,	ii. 136 n.
<i>Justice & bonté</i> ne sont pas de purs êtres moraux,	ii. 135
<i>Juvenal</i> , cité,	ii. 71.

T A B L E

L <i>A Fontaine</i> , si ses Febles conviennent aux enfans,	i.
<i>Lait</i> , si le choix du lait de la mere ou d'une autre est in-	135
different,	i. 16
D'abord séreux, puis prend de la consistance,	i. 37
Est une substance végétale,	ii. 39
Se caille toujours dans l'estomac,	i. 40
<i>Langue naturelle</i> ,	i. 52
<i>Langues</i> , si leur étude convient aux enfans,	i. 128
Un enfant n'en apprend jamais qu'une,	<i>ibid.</i>
Pourquoi l'on enseigne aux enfans par préférence les	
<i>langues mortes</i> ,	i. 129
<i>Leçons</i> doivent être plus en action qu'en discours,	i. 112
<i>Liberté</i> , le premier de tous les biens,	i. 83
<i>Liberté bien réglée</i> , seul instrument d'une bonne éducation,	i. 97
<i>Lire</i> , maniere d'apprendre à lire aux enfans,	i. 142
<i>Lisere</i> , laisse une mauvaise démarche aux enfans,	i. 72 n.
<i>Lits</i> , moyen de n'en trouver jamais de mauvais,	i. 166
Quel est le meilleur,	i. 167
<i>Itinage</i> ,	ii. 36
<i>Livres</i> , qui composera seul la bibliotheque d'Emile,	ii. 41
<i>Livres</i> , instrumens de la misere des enfans,	i. 142
<i>Léche</i> recommande de ne point droguer les enfans,	i. 34
Examen de sa maxime; qu'il faut raisonner avec eux,	i. 92
Comment veut qu'on rende un enfant liberal,	i. 119
Vient qu'on apprenne à lire aux enfans avec des dés,	i. 143
Inconséquence de cet Auteur, sur leur boisson,	i. 164
Métier qu'il donne à son Gentilhomme,	ii. 66
Veut qu'on étudie les esprits avant les corps,	ii. 176
<i>Loix</i> , ce qu'il leur manque pour rendre les hommes libres,	i. 85
Favorisent le fort contre le foible,	ii. 136 n.
<i>Loix de la Nature</i> , dans leur recherche ne pas prendre	
les faits pour des raisons,	ii. 25
<i>Loix de la Nature</i> , exemple sur la pesanteur,	<i>ibid.</i>
<i>Loxophages</i> ,	i. 211
<i>Lune</i> , au-delà d'un nuage en mouvement, paroît se mou-	
voir en sens contraire,	ii. 79
<i>Lydiens</i> , comment donnerent le change à leur faim,	i.
	215

MACHINES,

MACHINES , leur appareil effraye ou distrait les enfans,	ii. 22, 23
Nous ferons nous-mêmes les nôtres,	<i>ibid.</i>
A force d'en rassembler autour de soi, l'on n'en trouve plus en soi-même,	ii. 24
Maire , n'échauffe que par l'affaïsonnement,	i. 40
Maillot ,	i. 13, 43, 58
Maître , gouverné par l'enfant,	i. 148
Mal , n'en faire à personne, la premiere & la plus importante leçon de morale,	i. 121
Maux entassés sur l'enfance,	i. 19
Maux physiques , moins cruels que les autres,	i. 71
Maux moraux , tous dans l'opinion, hors un seul,	i. 79
Maux de l'ame , n'excitent pas si généralement à compassion que les autres,	ii. 119
Manitou ,	ii. 177
Marcel , célèbre maître à danser,	i. 184 n.
Marmousets de Laban ,	ii. 177
Maroc , ce que Montagne a dit d'un de ses Rois,	i. 169
Masques , comment on empêche un enfant d'en avoir peur,	i. 49
Matiere ,	i. 177
Maximes de conduite avec les enfans,	i. 57
Maximes sur la pitié,	ii. 113
Médecine , d'où vient son empire,	i. 31
Maux qu'elle nous donne,	i. 32
Sophisme sur son usage,	<i>ibid.</i>
Aussi nuisible à l'ame qu'au corps,	i. 33
N'a fait aucun bien aux hommes,	i. 79
Médecin , ne doit être appellé qu'à l'extrémité,	i. 34
Mélancolie , amie de la volupté,	ii. 125
Mémoire , les enfans n'en ont pas une veritable,	i. 126,
	133
Comment se cultive celle qu'ils ont,	i. 134
Menalippe , Tragédie d'Euripide,	i. 113 n.
Mensonge de fait & de droit,	i. 114
Ni l'un, ni l'autre n'est naturel aux enfans,	i. 115 &
	<i>suiv.</i>
Menuiserie ,	ii. 73
Meres , d'elles dépend tout l'ordre moral,	i. 18
Avantage pour elles de nourrir leurs enfans,	<i>ibid.</i>
Meridienne à tracer,	ii. 16
Aventure qu'elle amene,	ii. 17
Mesures naturelles ,	i. 193

T A B L E

<i>Métaux</i> , choisis pour termes moyens des échanges,	ii. 51
<i>Méthode</i> , a mieux appropriée à l'espece, à l'âge, au sexe, est la meilleure,	ii. 56
<i>Métier</i> , pourquoi je veux qu'Emile en apprenne un,	ii. 63
<i>Métiers</i> , raisons de leur distinction,	ii. 57
<i>Misères de l'homme</i> , le rendent humain,	ii. 108 & <i>suiv.</i>
<i>Mœurs</i> , comment peuvent renaître,	i. 18
Comment l'enfant n'épiera pas celles de son gouver- neur,	i. 150
En quoi les peuples qui en ont surpassent ceux qui n'en ont pas,	ii. 132
<i>Monnoie</i> , pourquoi inventée,	ii. 50
N'est qu'un terme de comparaison,	<i>ibid.</i>
Tout peut être monnoie,	<i>ibid.</i>
Pourquoi marquée,	ii. 51
Son usage,	<i>ibid.</i>
Effets moraux de cette invention ne peuvent être ex- pliqués aux enfans,	i. <i>ibid.</i>
<i>Monseigneur</i> , il faut que je vive: réflexion sur ce mot & sur la réponse,	ii. 59
<i>Montaigne</i> cité,	i. 159, 169, ii. 146
<i>Montre du sage</i> ,	ii. 47
<i>Morale</i> , comment on l'enseigne aux enfans,	i. 93
Unique leçon qu'on leur en doit donner,	i. 121
<i>Morale & politique</i> ne peuvent se traiter séparément,	ii. 137
<i>Morale des fables</i> , examinée,	i. 140
<i>Morale</i> , ne doit pas être développée,	ii. 160
<i>Moralité</i> , il n'y en a point dans nos actions avant l'âge de raison,	i. 56
<i>Mort</i> , comment devient un grand mal pour l'homme,	i. 79
Comment se fait peu sentir,	i. 169
L'idée s'en imprime tard dans l'esprit des enfans,	ii. 119
<i>Mots</i> , l'enfant n'en doit pas plus savoir qu'il n'a d'idées,	i. 68
Seule chose qu'on apprenne aux enfans,	i. 128
Difficulté de leur donner toujours le même sens,	i. 127 n.
<i>Mouvement</i> , c'est par lui que nous apprenons qu'il y a des choses qui ne sont pas nous,	i. 51
<i>Muscles de la face</i> , plus mobiles dans l'enfant que dans l'homme,	ii. 52
<i>Musique</i> , moyen de l'entendre par les doigts,	i. 182
Peut servir à parler aux sourds,	i. 183

DES MATIERES.

De la maniere de l'enseigner aux enfans,	i. 402 <i>Œ</i> <i>ſuiv.</i>
<i>Mysteres,</i>	ii. 180
N AGER, quel exercice on préfere à celui-là dans la grande éducation,	i. 170
Ce qui le rend périlleux,	i. 171
<i>Naissance de l'homme,</i> a, pour ainſi dire, deux époques,	ii. 89, 91
<i>Nature,</i> routes contraires par lesquelles on en sort dès l'enfance,	i. 20
Exerce inceſſamment les enfans,	<i>ibid.</i>
Comment l'homme en sort par ſes paſſions,	ii. 92
Son progrès en développant la puissance du ſexe,	ii. 106, 107
<i>Nature de l'homme,</i>	i. 3
<i>Nature divine,</i>	ii. 178
<i>Newton,</i> portoit l'hiver ſes habits d'été,	i. 162
<i>Notions morales,</i> leur progrès dans mon élève,	ii. 5
<i>Nourrice,</i> la véritable,	i. 22
La meilleure au gré de l'accoucheur,	i. 36
Choix,	i. 37
Doit être la gouvernante de ſon nourriſſon,	i. 38
Ne doit pas changer de maniere de vivre,	<i>ibid.</i>
<i>Nourrices,</i> comment traitées, & pourquoi,	i. 17
Raiſon de leur attachement à l'usage du maillot,	i. 44
Excellent dans l'art de distraire un enfant qui pleure,	i. 52
Précaution qu'elles négligent,	<i>ibid.</i>
Disent aux enfans trop de mots inutiles,	i. 62
<i>Nuage,</i> paſſant entre la lune & l'enfant lui paroît immobile, & la lune en mouvement,	ii. 79
<i>Nuit,</i> d'ou vient l'effroi qu'elle cauſe,	i. 174
Remede,	<i>ibid.</i>
Expedition <i>nocturne</i> de l'Auteur dans ſon enfance,	i. 177
O BJECTIONS	
Contre la liberté laiſſée aux enfans,	i. 74
Contre l'éducation retardée,	i. 102
Contre la méthode inactive de ne rien apprendre aux enfans,	i. 144
Contre l'emploi que l'Auteur fait de l'enfance,	i. 159
Contre la culture prématurée d'un corps non formé,	i. 200
Contre	

T A B L E

Contre la pratique de former à l'enfant un jugement à lui,	ii. 44
Contre le choix des objets que l'Auteur offre à l'adolescent,	ii. 121
<i>Objets</i> , choix de ceux qu'on doit montrer à l'enfant,	i. 49
De nos premières observations, si-tôt que nous commençons à nous éloigner de nous,	ii. 6
<i>Objets</i> purement <i>physiques</i> , les seuls qui puissent intéresser les enfans,	ii. 78
<i>Objets intellectuels</i> ne sont pas si-tôt à la portée des jeunes gens,	ii. 141
<i>Observation des mœurs</i> , inconvénient d'y livrer trop un jeune homme,	i. 133
<i>Oderat</i> , réflexion sur ce sens,	i. 216
<i>Civilité</i> est un vol public,	ii. 62
<i>Opinion</i> , ce qu'il faut faire pour régner par elle,	ii. 63
Pour ne lui rien donner, il ne faut rien donner à l'autorité,	ii. 85
Eleve ton trône sur les passions des hommes,	ii. 96
<i>Ordre</i> à suivre dans les études,	ii. 15
<i>Ordre moral</i> , comment l'homme y entre,	ii. 136
<i>Ordre social</i> , tems d'en exposer le tableau au jeune homme,	ii. 137
Source de toutes ses contradictions,	ii. 138
Témerité de s'y fier,	ii. 59
<i>Organes</i> des plaisirs secrets & des besoins dégoûtans, pourquoi placés dans les mêmes lieux,	ii. 101
<i>Ottomans</i> , ancien usage des Princes de cette Maison,	ii. 74
<i>Ovide</i> cité,	i. 69
<i>Ovie</i> , culture de ce sens,	i. 200
Organe actif qui lui correspond,	i. 201
PANTALON , pourquoi ennuyeux,	ii. 162
Parallèle de mon élève & du vôtre entrant tous deux dans le monde,	ii. 122 & suiv.
<i>Paresse</i> , comment on en guérit les enfans,	i. 168
<i>Passions</i> , une seule est naturelle à l'homme,	i. 98
Sont les instrumens de notre conservation,	ii. 91
Quelle est celle qui sert de principe aux autres,	ii. 92
Comment par elles l'homme sort de la Nature,	<i>ibid.</i>
Comment se dirigent au bien ou au mal,	ii. 95
<i>Passions</i> , sommaire de la sagesse humaine dans leur usage,	ii. 105
Leur	

D É S M A T I E R E S.

Leur progrès force d'accélérer celui des lumieres, ii.	173
<i>Passions douces & affectueuses</i> naissent de l'amour de soi ;	
<i>passions haineuses & irascibles</i> naissent de l'amour propre,	ii. 94
<i>Passions impétueuses</i> , moyen d'en faire peur aux enfans,	i. 105
<i>Passions naissantes</i> , moyen de les ordonner,	ii. 105.
<i>Paume</i> , exercice pour les garçons,	i. 198
<i>Pauvre</i> , n'a pas besoin d'éducation,	i. 29
<i>Paysan Suisse</i> , idée qu'il avoit de la puissance Royale, ii.	177
<i>Paysans</i> , n'ont point peur des araignées,	i. 49
Leurs enfans articulent mieux que les nôtres,	i. 64
Ne grasseyent jamais,	i. 63
Pourquoi plus grossiers que les Sauvages,	i. 145
<i>Pélarète</i> , citoyen,	i. 145
<i>Pere</i> , sa tâche,	i. 23
Ne doit point avoir de préférence entre ses enfans, i.	30
<i>Perspective</i> , sans ses illusions nous ne verrions aucun espace,	i. 185
<i>Peruviens</i> , comment traitoient les enfans,	i. 43 n.
<i>Petite-verole</i> ,	i. 169
<i>Pétrone</i> , cité,	ii. 44
<i>Pétulance des enfans</i> , d'où vient,	i. 57, 98
<i>iéupie</i> , a autant d'esprit & plus de bon sens que vous,	ii. 118
<i>Peuples corrompus</i> , n'ont ni vigueur, ni vrai courage, ii.	131
<i>Peuples qui ont des mœurs</i> , qualites qui leur sont propres,	ibid.
<i>Philippe</i> , Médecin d'Alexandre, son Histoire,	i. 131
<i>Phijsophie en maximes</i> , ne convient qu'à l'expérience, ii.	144
<i>Philosophie de notre siècle</i> , un de ses plus fréquens abus,	ii. 97
<i>Physionomie</i> ,	ii. 126
<i>Physique</i> , ses premieres leçons,	ii. 21
<i>Physique expérimentale</i> , veut de la simplicité dans ses instrumens,	ii. 22
<i>Physique systematique</i> , à quoi bonne,	ii. 25
sa première leçon,	ibid.
<i>Pitagore</i> , à quoi comparoit le spectacle du monde, ii.	139
	Fili.

T A B L E

<i>Pitié</i> , comment elle agit sur nous,	ii. 72
Est douce, & pourquoi,	ii. 109
Comment on l'empêche de dégénérer en foiblesse,	ii. 175
<i>Pitié pour les méchans</i> , cruelle au genre humain,	ii. 175
<i>Plan</i> que l'Auteur s'est tracé,	i. 26
<i>Pleurs des enfans</i> ,	i. 63 & suiv. 32, 83, 95, 98
<i>Plutarque</i> cité,	i. 22 n. ii. 165
En quoi il excelle,	ii. 147
<i>Poison</i> , quelle idée en ont les enfans,	i. 132
<i>Politesse</i> , idée de celle qu'on donne aux enfans des riches,	i. 87
<i>Poupées ambulantes</i> ,	ii. 2
<i>Precepteur</i> , quel est le vrai,	i. 22
Incapacité de l'Auteur pour ce métier,	i. 25
<i>Préjugé qui méprise les métiers</i> , comment j'apprends à Emile à vaincre,	ii. 63
<i>Préjuger</i> , s'enorgueillir de les vaincre c'est s'y soumettre,	ii. 74
<i>Présent</i> , ne doit point être sacrifié à l'avenir dans l'édu- cation,	i. 73
<i>Prêtres & Medecins</i> , peu pitoyables,	ii. 128
<i>Prevoyances</i> , source de nos miseres,	i. 80
<i>Prevoyance des besoins</i> , marque une intelligence déjà fort avancée,	ii. 26
<i>Principes des choses</i> , pourquoi tous les peuples, qui en ont reconnu deux, ont regarde le mauvais comme in- ferieur au bon,	i. 55
<i>Progrès d'Emile</i> a douze ans,	i. 66
A quinze,	ii. 66
<i>Propriete</i> , exemple de la maniere d'en donner la premiere idée à l'enfant,	i. 109
<i>Puberte</i> , varie dans les individus selon les temperamens, & dans les hommes selon les climats,	ii. 97
Peut être accélérée ou retardée par des causes morales,	<i>ibid.</i>
Toujours plus hâtive chez les peuples policés,	<i>ibid.</i>
Et dans les Villes,	ii. 90
<i>Pudeur</i> , les enfans n'en ont point,	ii. 101
<i>Puissance du sexe</i> , comment les enfans l'accélèrent,	ii. 106
<i>Pyrrhus</i> , jugement d'Emile sur sa vie,	ii. 150
Q UESTION par laquelle on réprime les sottises & fasti- dieuses questions des enfans,	ii. 29
Ses avantages,	<i>ibid.</i>
<i>Question seules</i> , & réponse,	ii. 102
<i>Quintilien</i> cité,	i. 144

DES MATIERES.

- R**ICES perissent ou dégènerent dans les villes, i. 41
Raison, frein de la force, i. 75
 Comment on la décrédite dans l'esprit des enfans, i. 102
Raison sensitive, i. 158
 Ses instrumens, i. 159
Raisons, importance de n'en point donner aux enfans qu'ils ne puissent entendre, i. 29
Raisonnement, de quelle espece est celui des enfans, i. 127
 Si-tôt que l'esprit est parvenu jusqu'aux idées, tout jugement est un *raisonnement*, ii. 84
Reconnaissance, sentiment naturel au cœur humain, ii. 134
 Moyen de l'exciter dans le cœur du jeune homme, *ibid.*
Refus, n'en être point prodigue & n'en jamais révoquer, i. 86
Règime pitagoricien, i. 40 n. 211 & *suiv.*
Règime vegetal, convenable aux nourrices, i. 38
Relations sociales, comment on doit les montrer à l'enfant, ii. 43
Religion, choix de celle d'Emile, ii. 193
Repas rustique, comparé avec un festin d'appareil, ii. 53
Reprimande que m'adresse un Bâteleur en presence d'Emile, ii. 10
Republique de Platon n'est pas un traité de Politique, i. 7
 Ce que c'est, i. 8
 Comment les enfans y sont eleves, i. 125
Riche, l'education de son etat ne lui convient point, i. 29
Riche appauvri, ii. 59
Riches, trompes en tout, i. 36
Rivage, pourquoi quand on le cotoye en bateau paroît se mouvoir en sens contraire, ii. 79
Robert, jarlinier, son dialogue avec l'Auteur & son eleve, i. 110
Robinson Crasoe, ii. 41
Romains illustres, à quoi passoient leur jeunesse, ii. 166
Romans orientaux, plus attendrissans que les nôtres, ii. 114
Romulus devoit s'attacher à la Louve qui l'avoit allaité, ii. 93

T A B L E

SAGESSE humaine , en quoi consiste,	i. 77, ii. 105
<i>Savans</i> , font plus loin de la verite que les ignorans,	ii. 80
<i>Sauveurs fortas</i> , inconvenient de s'y accoutumer,	i. 207
<i>Sauvages</i> , pourquoi plus subtils que les payfans,	i. 145, 146
Devroient, selon les Medecins, être perclus de rhu- matismes,	i. 164 n.
Pourquoi cruels,	i. 211
De tous les hommes les moins curieux & les moins ennuyes,	ii. 125
<i>Science humaine</i> , la portion propre aux Sauvans très- petite, en comparaison de celle qui est commune à tous,	i. 47
<i>Sens</i> , lequel se developpe le plus tard,	i. 51 n.
De l'art de les exercer,	i. 171 & suiv.
Deux manieres de verifier leurs rapports,	ii. 82
<i>Sens-commun</i> , ce que c'est,	i. 218
<i>Sensations & sentimens</i> ont des expressions differentes, i 53	
Distinguees des idees,	ii. 78
Comment chacune peut devenir pour nous une idee,	ii. 82
Moyen d'en avoir à la fois deux contraires en touch- ant le même corps,	ii. 78
<i>Sensations affectives</i> precedent les <i>representatives</i> ,	i. 48
<i>Sensibilite</i> , comment on l'etouffe ou l'empêche de germer,	ii. 109
Comment elle naît,	ii. 111
A quoi d'abord elle se borne dans un jeune homme,	ii. 132
Doit servir à le gouverner,	ii. 133
<i>Sentimens</i> , gradation de ceux d'un enfant,	ii. 93
Quel est le premier dont soit susceptible un jeune homme bien eleve,	ii. 107
<i>Sevrer</i> , tems & moyen,	i. 60
<i>Signe</i> , ne doit jamais être substitue à la chose, que quand il est impossible de la montrer,	ii. 12
<i>Situations</i> où les besoins naturels de l'homme, & les moyens d'y pourvoir, se developpent sensiblement à l'esprit d'un enfant,	ii. 40
<i>Societe</i> , a fait l'homme foible,	i. 83
Toute societe consiste en echanges.	
Application de ce principe au commerce & aux arts,	ii. 49
D'où	D'où

DES MATIERES.

D'où il suit que toute société a pour première loi quelque égalité conventionnelle,	ii. 50 ii. 8
Soleil, son lever,	i. 165
Sommeil des enfans,	i. 167, 168
Moyens d'en régler la durée,	i. 182
Sourds, moyen de leur parler en musique,	i. 182
Spartiates, élèves en polissons, n'étoient pas pour cela grossiers étant grands,	i. 148
Speçtacle du monde, à quoi comparé,	ii. 139
Sphere armillaire, machine mal composée,	ii. 12
Statique, sa première leçon,	ii. 23
Stupidité d'un enfant toujours élève dans la maison,	i. 156
Stupidité fâcheuse, sous quels traits je la peindrois,	ii. 172
Substance animale en putrefaction fourmille de vers,	i. 38
Substances, combien il y en a,	ii. 169
Sucs nourriffans, doivent être exprimés d'alimens solides,	i. 40
Suetone cité,	i. 23 n
Surprises nocturnes,	i. 181
Synthese,	ii. 12
TACITE , à quel âge cet Auteur est bon à lire, ii. 144	
Tailleurs, inconnus chez les Anciens,	ii. 70 n.
Talens élevés, inconvenient de n'avoir qu'eux pour toute ressource,	ii. 63
Talens naturels, facilite de s'y tromper,	ii. 63
Exemple,	ii. <i>ibid.</i>
Themistocle, comment son fils gouvernoit la Grece,	i. 8 n.
Thucydide, modele des Historiens,	ii. 194
Tems, c'est plus le perdre d'en mal user que de n'en rien faire,	i. 125
Quand il est avantageux d'en perdre,	i. 100
Trop long dans le premier âge, & trop court dans ce- lui de l'instruction,	ii. 14
Quand les enfans commencent à connoître son prix,	ii. 26
Ténèbres, on y doit de bonne heure accoutumer les en- fans,	i. 48
Tonnerre, rarement les enfans en ont peur,	i. 50
Toucher, culture de ce sens,	i. 173, & <i>suiv.</i>
Ses jugemens bornes & sûrs,	i. 182
Comment peut suppléer à la vue,	i. 173
A l'ouïe,	i. 182
Moyens de l'aiguïser ou de l'emouffer,	i. 183
Tome II.	SANS

T A B L E

Sans lui nous n'aurions aucune idée de l'étendue, i.		191
<i>Trésor de St. Marc</i> à Venise, ce qui lui manque,	i.	159
<i>Turenne</i> , trait de douceur de ce grand homme,	ii.	146
<i>Petitesse</i> ,	ii.	149
<i>V A L E R E - M A X I M E</i> , cite,	i.	79
<i>Vanité</i> , suites mortifiantes de son premier mouve- ment dans Emile,	ii.	21
<i>Varron</i> cite,	i.	10
<i>Vertu</i> , en la prêchant aux enfans on leur fait aimer le vice,	i.	118
<i>Vertus</i> , sont des apprentifages de l'enfance,	i.	169
<i>Vertus par imitation</i> ,	i.	118
<i>Vêtemens</i> , observations sur ceux des enfans,	i.	161, 163
<i>Vérité</i> , doit coûter quelque chose a connoître, pour que l'enfant y fasse attention,	ii.	10
Quand on peut sans risque exiger qu'un enfant la dise,	i.	156 n.
<i>Viande</i> , son goût n'est pas naturel a l'homme,	i.	210
<i>Viande</i> , lambeau de Plutarque sur cet aliment,	i.	211
<i>Vice</i> , il n'y en a pas un dans le cœur de l'homme dont on ne puisse dire comment il y est entré,	i.	98
<i>Vie</i> , pour qui la peur de la perdre en fait tout le prix, i.	32	
A quel point commence veritablement celle de l'indi- vidu,	i.	73
On doit la laisser goûter aux enfans,	i.	74
<i>Vie dure</i> , multiplie les sensations agreables,	i.	166
<i>Vie humaine</i> , ses plus grands risques sont dans son com- mencement,	i.	73
Courte a plus d'un egard,	i.	85
<i>Vies particulieres</i> , preferables a l'Histoire,	ii.	146
<i>Vieillards</i> , déplaisent aux enfans,	i.	27
Aiment a voir tout en repos autour d'eux,	i.	56
<i>Vigueur d'esprit</i> , comment le contracte,	ii.	60
<i>Villes</i> , sont le gouffre de l'espece humaine,	i.	41
Pourquoi les races y dégènerent,	ii.	98
<i>Vin</i> , nous ne l'aimons pas naturellement,	i.	206
Falsifié par la litarge est un poison,	ii.	36
Moyen de connoître cette falsification,	ii.	37
<i>Virgile</i> , son plus beau Vers,	ii.	114
<i>Virginité</i> , importance de la conserver long-tems,	ii.	98,
	99	
Préceptes,	ii. <i>ibid.</i>	100
		<i>Visages</i>

DES MATIÈRES.

<i>Visages plus beaux que leurs masques,</i>	ii. 140
<i>Vivre, ce que c'est,</i>	i. 11
<i>Vocabulaire de l'enfant, doit être court,</i>	i. 68
<i>Voix, combien de sortes l'homme en a,</i>	i. 201
<i>Volant, est un jeu de femme,</i>	i. 198
<i>Usage, en prendre presque toujours le contre-pied pour bien faire,</i>	i. 101
<i>Usages, en toute chose doivent être bien expliqués avant de montrer les abus,</i>	ii. 51
<i>Utilité, sens de ce mot dans l'esprit des enfans,</i>	ii. 21
<i>Pourquoi ce mot dans notre bouche les frappe si peu,</i>	ii. 28
<i>Exemple de l'art de le leur faire entendre,</i>	ii. 32
<i>Vue, exercice de ce sens,</i>	i. 185 & suiv.
<i>Ce qui rend ses jugemens équivoques,</i>	i. 186
<i>Comment la course exerce un enfant à mieux voir,</i>	i. 190
<i>XENOPHON cité,</i>	i. 28
<i>ZURICH, comment passent maîtres les Conseillers de cette Ville,</i>	ii. 76

Fin de la Table.

2000 11 AM 330

1000 11 AM 330











